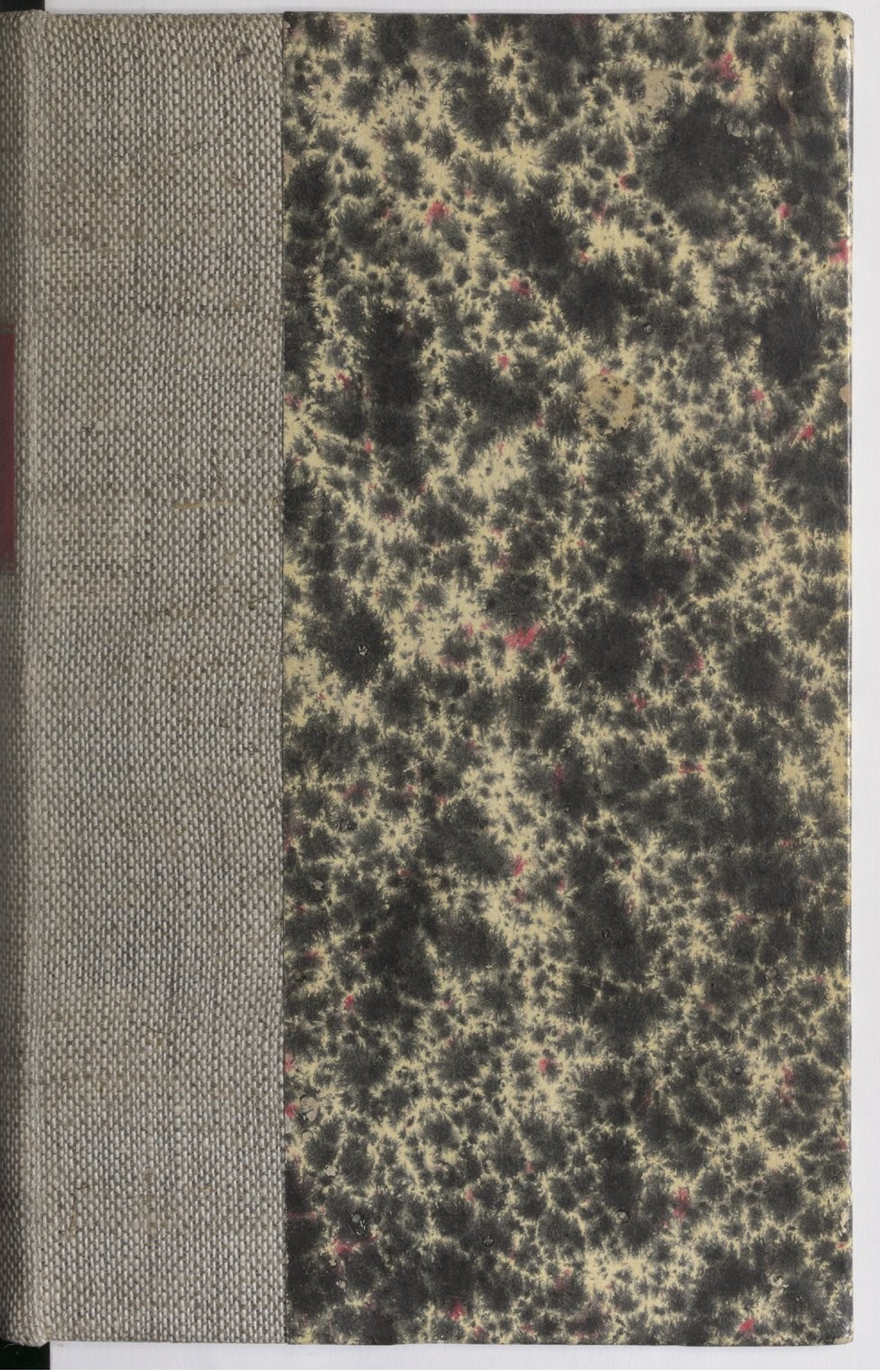
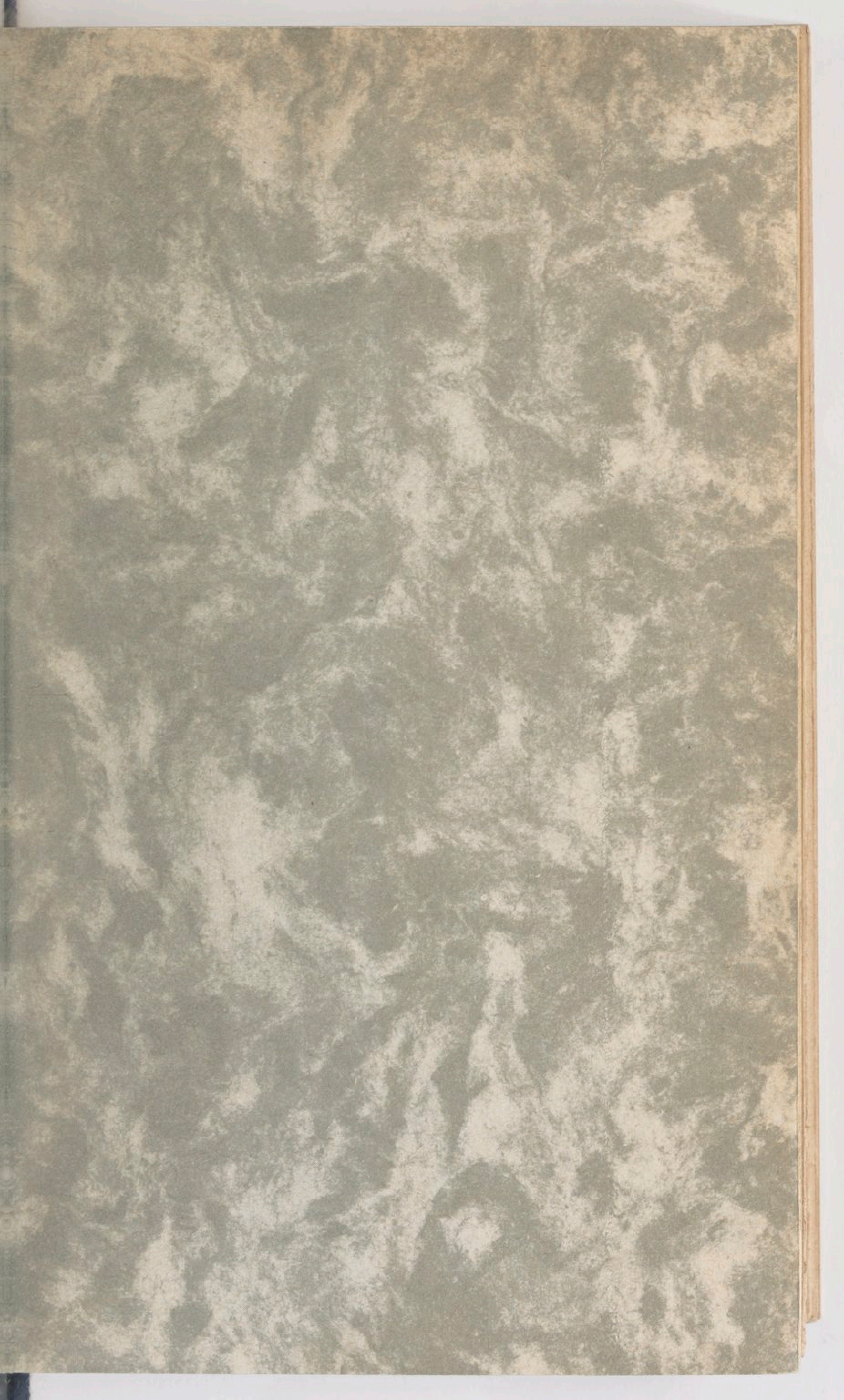



BnF Gallica







ARSÈNE HOUSSAYE

L'ÉVENTAIL BRISÉ

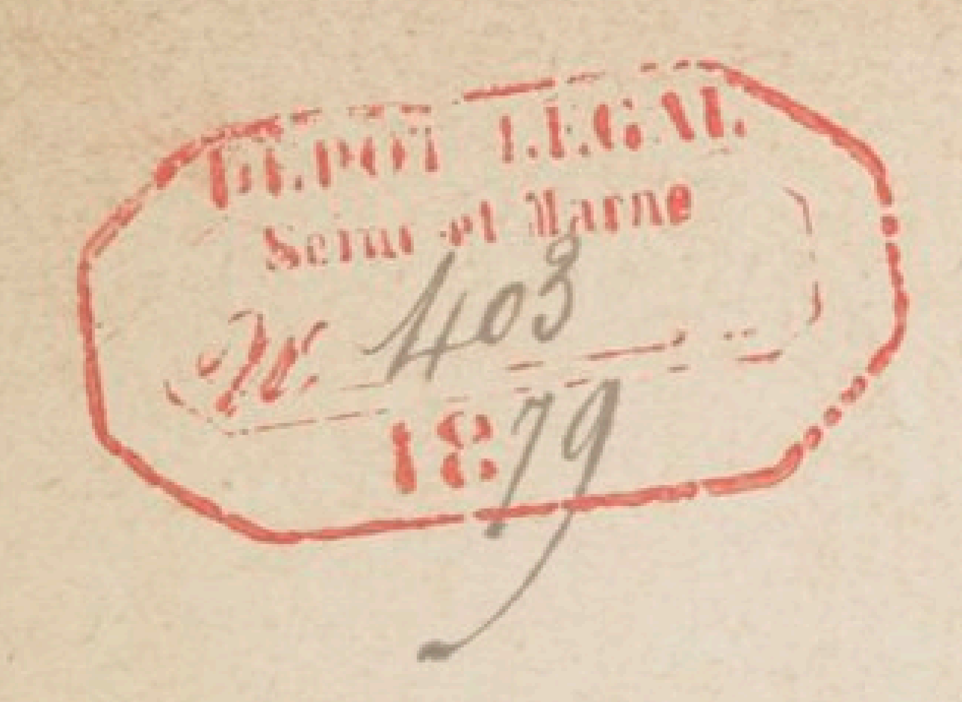
I

RÉGINA



PARIS — E. DENTU, ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS



L'ÉVENTAIL BRISÉ

RÉGINA



ARSÈNE HOUSSAYE

L'ÉVENTAIL BRISÉ

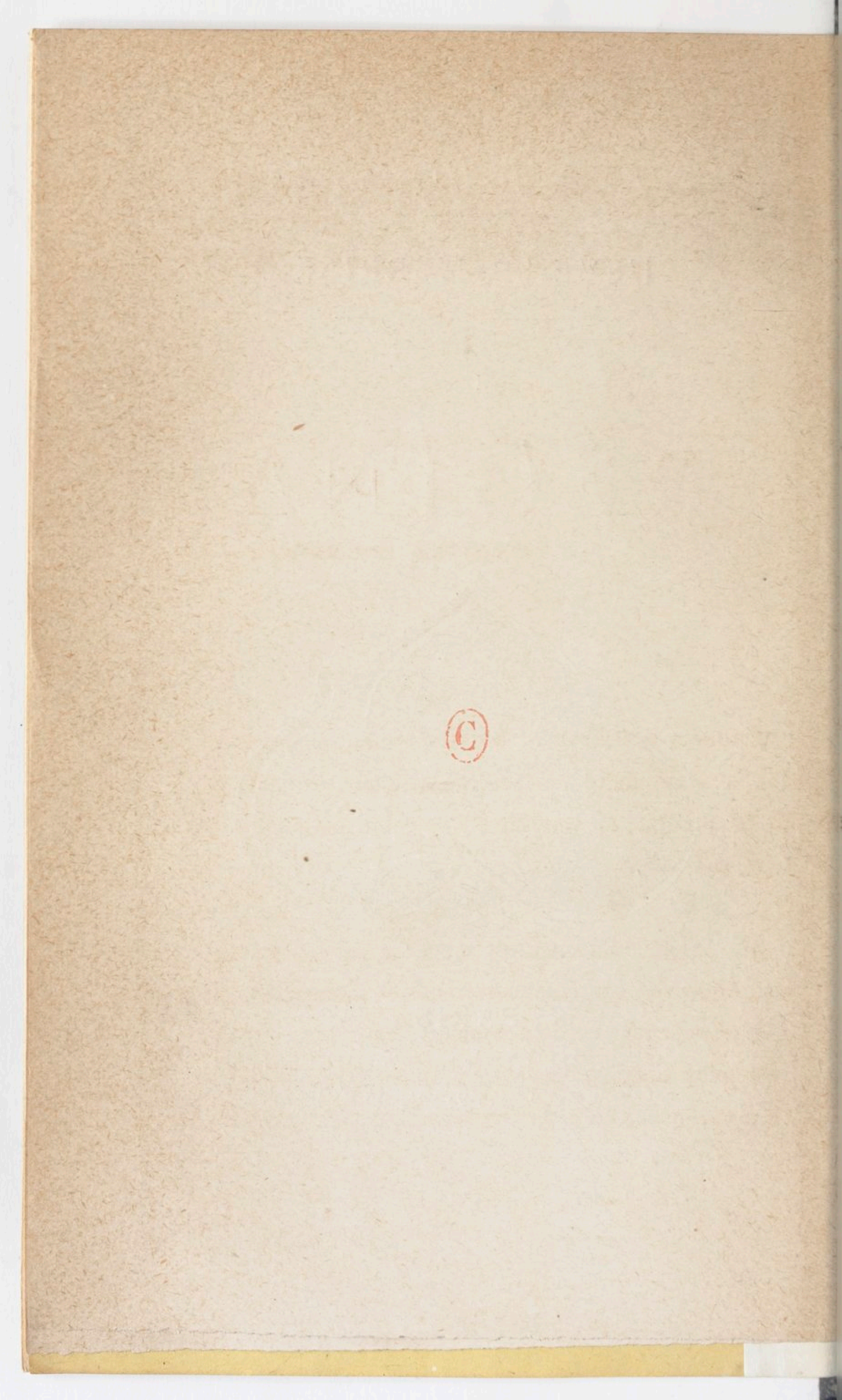
I



RÉGINA



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS





A ÉMILE DE GIRARDIN

Ce roman est dédié

PAR SON AMI

ARSÈNE HOUSSAYE.

L'éditeur de l'*Éventail brisé* ne saurait mieux faire que de reproduire ici ces pages, d'une critique de M. Francisque de Biotière sur le peintre ordinaire de la vie parisienne :

. . . .

M. Arsène Houssaye est empêché par ses travaux historiques de continuer ses études de mœurs. On dit qu'il ne veut plus écrire de romans. Mais nous voulons qu'il conte toujours, parce qu'il est de ceux qui représentent le mieux le roman français, le roman parisien,

sans se croire obligé de tacher ses pages avec du vin bleu.

Arsène Houssaye avait commencé par prouver sa science dans l'art d'écrire ; mais quel peintre il est devenu ! Quelle richesse de coloris, et quelles gammes souveraines dans les tons de sa palette ! En le lisant, on ne saurait dire si on ne parcourt pas — tant l'illusion est grande — une galerie princière où les carnations opulentes de Rubens, ses draperies largement étoffées, son beau sentiment de la vie prendrait le relief sur les natures mortes, bahuts et cuivres repoussés de Vollon, cristaux, porcelaines, émaux, ivoires, damasquineries et perles enchâssées de Desgoffe. C'est une profusion et un luxe d'artiste-roi qui coudoie tous les styles, qui affronte tous les âges, parce qu'il en connaît à fond le caractère, la grâce et l'harmonie.

Là, toutefois, ne s'arrête pas son beau talent. Il est encore un savant anatomiste. Il a fouillé tous les replis du cœur féminin, et plus d'un type qu'il a créé restera vivant parce qu'il a été pris sur nature. De ses modèles mondains et demi-mondains il a fait des figures sculptées d'un ciseau ferme et hardi, peintes d'un pinceau voluptueux et rayonnant. Sous l'épiderme rose et diaphane il

a découvert les passions dans ce qu'elles ont de plus fiévreux, de plus exalté, de plus irrésistiblement fatal. Langueurs et syncopes, larmes et colères, fallacieuses caresses, sourires tentateurs, œillades provocantes, toutes les fibres félines ont été par lui analysées. On peut le dire, il a mis la femme à nu, non pas sur la table froide des anatomistes du naturalisme, mais au sein même de ses mièvreries de coin du feu, et de ses chatteries d'alcôve. Comme le praticien Balzac, il a fouillé les plaies saignantes, quand il l'a fallu, il a employé la rugination salutaire.

Ses héroïnes se meuvent, s'agitent frileuses et coquettes, ardentes et lascives, emmitouflées sous la dentelle, le velours et la soie. Elles sont pour nous autant de révélations surprises parmi ce monde étrange des grandes capricieuses et des hautes fantaisistes. Elles font la mode du jour, et règnent au théâtre, au Bois, un peu partout. Chanteresses qui captivent, endormeuses qui tuent d'un coup d'éventail. Fleurs éphémères, fleurs du mal, souvent, qui versent le poison dans l'amour, qui se pâment et s'étiolent sous un baiser adultère. — Jolis démons en robe à traine et placés sur le passage de l'homme pour l'amuser un instant

et bientôt lui démontrer sa faiblesse. — Grandes dames ou grandes cocottes, il nous les montre belles et pécheresses, — impénitentes ou repenties. — Nous les reconnaissons filles d'Ève, et pour le romancier, c'est assez.

On a toujours dit qu'on apprenait la vie en vivant, mais pour apprendre la vie parisienne avec tous ses dessous de cartes, il faut lire les romans d'Arsène Houssaye. L'*Éventail brisé*, comme les *Mille et une Nuits parisiennes*, comme les *Grandes Dames*, sont des portes ouvertes à deux battants sur les mystères de Paris.

FRANCISQUE DE BIOTIÈRE.

LIVRE PREMIER

LE COUP DE REVOLVER

I

LA FEMME VOILÉE

Une femme brune et pâle, mince et désinvoltée, fière attitude et grand air, descendit, un soir d'automne, d'un horrible fiacre, dans l'avenue des Champs-Élysées, au coin de la rue de Galilée.

Il y a des drames qui passent dans la rue. Ne le sent-on pas comme on sent venir l'orage ? C'est que les passions ont aussi leur atmosphère.

Deux jeunes gens, qui passaient là, remarquèrent cette femme pendant qu'elle payait le cocher, ce qui fut bientôt fait, car elle ne demanda pas la monnaie de sa pièce. Quoiqu'il fît presque nuit et que la dame fût voilée, l'un d'eux, M. Arthur Wallon, dit à l'autre :

— Est-ce que ce n'est pas la comtesse Régina?

Ces deux jeunes gens étaient trop bien élevés pour saluer la dame.

— Que fais-tu là?

— Mon cher Léonce, je prends le numéro du fiacre.

— Je t'ai toujours dit que tu étais né juge d'instruction.

— Non, je suis né curieux.

Et ils passèrent leur chemin.

Pourquoi cette jeune femme, dans cette action si simple de descendre de fiacre et de payer un cocher, avait-elle frappé l'attention de ces deux promeneurs? C'est qu'ils n'avaient rien à faire; c'est que le bruit s'était répandu qu'elle allait plaider en séparation de corps avec son mari, le comte de Romanes. C'est que la dame n'était pas dans l'habitude d'aller en fiacre, surtout aux Champs-Élysées. On l'avait toujours vue passer par là, dans un très beau landau vert-olive, emporté par les plus beaux chevaux anglais qui fussent à Paris.

D'ailleurs, chaque fois qu'on voit une femme du beau monde descendre de fiacre à la nuit tombante, on se demande toujours où elle va.

Le monde est une comédie, ceux qui ne sont pas en spectacle veulent être spectateurs; jusqu'au jour où ils monteront sur la scène à leur tour.

Les deux jeunes gens étaient arrivés devant la boutique de fleurs des petites fleuristes de l'Opéra, qui ont leur boutique dans l'avenue des Champs-Élysées; pendant que l'un des deux entrait pour se faire décorer, — une décoration à la portée de tout le monde, — plus difficile peut-être à bien porter

que la croix d'honneur ; — son camarade de cigares avait rebroussé chemin.

Mais il perdit son temps :

— D'où diable viens-tu ?

— Je ne suis qu'une bête ; ce n'est pas le numéro du fiacre qu'il fallait prendre ; c'est le numéro de la maison où va la comtesse.

Quelle était donc la maison où allait la comtesse ? Car c'était bien, en effet, la comtesse de Romanes. Ses amis disaient : « La comtesse Régina. »

Il est bien malaisé de suivre Paris en ses évolutions et ses révolutions. La ville universelle se métamorphose, comme par la main d'Ovide, avec une rapidité fabuleuse. On a beau être Parisien pur sang, on se réveille le matin sans savoir le nom de son ministre, ni le nom de sa rue. Si on s'aventure un peu hors de chez soi, on est tout étonné de voir les maisons sortir de terre, ici, là, plus loin, partout, sans entendre pour cela le violon d'Amphion. Connaissez-vous, par exemple, deux nouveaux pays qui viennent de se bâtir comme par enchantement ? Le pays découvert par Alexandre Dumas et Sarah Bernhardt, avenue de Villiers et rue de Prony, comme sur les hauteurs de Chaillot, le pays qui a eu pour précurseurs Émile de Girardin, Basilewski et la reine d'Espagne. Les historiens et les archéologues de Paris y perdraient leur vieux français. Autrefois on écrivait un livre sur Paris qui pouvait durer tout un siècle. Aujourd'hui, ce livre durerait à peine une saison.

Balzac, qui aimait à se perdre dans le Paris perdu, reconnaîtrait-il aujourd'hui la montagne de Chaillot,

où tout à son génie, il échappait à ses créanciers? Il lui faudrait changer sa palette pour peindre les populations toutes fraîchement débarquées d'Amérique, d'Espagne et du faubourg Saint-Germain, dans les avenues du Roi-de-Rome, d'Iéna, Joséphine et de l'Alma, sans parler des innombrables rues toutes nouvelles qui sillonnent cette montagne légendaire où on envoyait naguère toutes les démodées. On ne dit plus aujourd'hui : à Chaillot, parce qu'il n'y a plus de Chaillot. Je me trompe, il y a encore la rue primitive; mais on commence à y faire des fouilles pour y découvrir les antédiluviens.

Cependant, la comtesse de Romanes était arrivée devant un petit hôtel, — un de ces petits hôtels qui empruntent tous les styles de l'architecture pour faire bonne figure aux passants. — Celui-ci était bâti entre cour et jardin.

Il y a encore pour les Parisiens je ne sais quoi d'inconnu et de mystérieux dans ce pays-là. Les étrangers seulement le connaissent bien. Il y viennent et reviennent parce qu'ils s'y retrouvent entre eux, dans je ne sais quel silence provincial.

Si la comtesse Régina allait là pour se cacher, elle était bien sûre de ne retrouver personne de son monde.

Il y avait à peine quelques jours qu'elle habitait ce petit hôtel, avec une toute jeune fille, mademoiselle Élisabeth van Lowe, qui l'appelait sa marraine. Le service n'était pas nombreux : une femme de chambre et une cuisinière. La comtesse ne recevait qui que ce soit, hormis son notaire et son avoué,

deux figures sévères qui ne la pouvaient pas compromettre.

J'oubliais. Elle recevait aussi un jeune homme, qui ne venait là que pour donner des leçons de piano à la filleule, du moins voilà ce qui se disait à la cuisine et dans le voisinage. Ce jeune homme était connu sous le nom de Léo Samarini. Ce nom n'était peut-être qu'un masque ; pareillement sa profession de pianiste. C'était surtout un joueur de piano à quatre mains.

La comtesse assistait à la leçon de piano de sa filleule. Après la leçon, elle disait à Élisabeth :

— Ma chère enfant, faites des gammes, encore des gammes, toujours des gammes.

Et elle montait dans sa chambre. Léo Samarini prenait son chapeau comme pour s'en aller, mais il suivait la comtesse. Qu'avaient-ils à se dire ? C'est le secret des dieux. Sans doute, dans la grave situation où était la comtesse, il lui fallait un conseil.

Mais que penseraient bientôt la cuisinière et la femme de chambre?

La femme de chambre avait l'ordre de ne jamais descendre de son second étage, — l'étage des robes, — sans que madame la sonnât ; la cuisinière avait l'ordre de ne jamais monter du sous-sol quand mademoiselle Élisabeth van Lowe prenait sa leçon de piano. Or, comme la jeune fille s'escrimait à la gamme ascendante et descendante après la leçon du pianiste, c'était toute une heure de tête-à-tête pour la comtesse et son conseil.

Le soir où nous voyons la comtesse descendre de fiacre et rentrer mystérieusement, la femme de

chambre l'attendait avec la plus vive impatience.

Dans cette vie déjà si agitée, une phase tragique venait d'éclater.

Éléonore était depuis longtemps déjà au service de Régina, qui la croyait tout à elle. C'était une Tourangelle qu'elle avait prise toute jeune dans le village voisin du château de Romanes. Mademoiselle Éléonore était-elle digne de la confiance qu'elle inspirait sur sa bonne mine? Elle avait trahi la femme pour le mari, mais elle avait surtout trahi le mari pour la femme.

Dès qu'elle vit Régina au seuil de la porte, elle lui dit d'un air dramatique :

— Oh ! madame ! madame !

— Qu'y a-t-il?

Éléonore ne savait comment parler :

— Madame la comtesse m'avait ordonné, hier, d'aller chez M. le comte pour reprendre son livre de messe... Hier, je n'y suis pas allée par oubli... aujourd'hui, comme madame était sortie... et que je n'avais pas grand'chose à faire... je me suis risquée rue d'Aguesseau, dans cette maison maudite... puisque madame la comtesse y a été si malheureuse... Eh bien, je n'ai pas rapporté le livre. Mais nous pouvons aller à la messe pour prier Dieu.

— Vous devenez folle !

Mademoiselle Éléonore prit une figure d'à-propos pour faire son effet :

— M. le comte est mort !

La comtesse s'appuya sur Éléonore pour passer de l'antichambre dans le petit salon.

— Fernand est mort !

— Oui, madame, mais ce n'est pas tout.

Régina tomba presque évanouie sur un canapé.

Mademoiselle Éléonore joua elle-même l'évanouissement.

— Voyons, Éléonore, dites-moi que c'est un rêve ?

— Non, madame, ce n'est pas un rêve, le valet de chambre m'a fait entrer dans la chambre de M. le comte...

Tout en parlant, mademoiselle Éléonore faisait respirer des sels à la comtesse et en respirait elle-même.

— Éléonore, dites-moi tout.

— Mais j'ai peur que madame ne soit pas assez forte pour apprendre comment M. le comte est mort... Il est mort d'un coup de revolver...

— Que me dites-vous ? Mon mari s'est tué !

La comtesse se leva et passa dans le grand salon, comme pour mieux respirer, car le salon avait deux portes ouvertes sur la serre.

La femme de chambre la suivit.

— Vous voyez d'ici, madame, comme l'hôtel est en révolution. Quand je suis partie, le commissaire de police était là.

— Pourquoi ?

— Mais, madame, quand il y a mort violente, la justice est avertie.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! on va dire qu'il s'est tué... à cause de moi...

— On dit déjà bien des choses.

— Que dit-on ?

— Les uns disent que M. le comte s'est tué pour

éviter le scandale d'une séparation, les autres disent qu'il a été tué.

— Quelle folie! Et par qui aurait-il été tué?

— Ah! voilà le mystère. On parle d'une femme toute en noir et toute voilée.

— C'est la maîtresse du comte.

A peine eut-elle dit ces mots, que Régina se reprit :

— Allons donc, les femmes ne tuent pas les hommes.

II

OPINION DE LA CUISINIÈRE

La comtesse sortit du salon :

— Est-ce qu'Élisabeth est dans ma chambre?

— Oui, madame.

La comtesse monta :

— Ma pauvre Élisabeth, dit-elle à sa filleule qui l'attendait au haut de l'escalier, je suis la plus malheureuse des femmes. Le comte s'est tué d'un coup de revolver.

— Oh! ma marraine!

Les deux femmes entrèrent dans la chambre.

— Tout est fini pour moi! reprit Régina. Je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de me jeter dans un couvent.

— Le comte est bien coupable, ma marraine; car en se tuant ainsi, il savait bien qu'il vous ferait de la peine.

— Oh ! oui, c'est la plus mauvaise action qu'il pût faire contre moi.

La comtesse se jeta au pied de son lit et pria Dieu. Élisabeth elle-même s'agenouilla pieusement.

Après un silence de quelques minutes, Régina vint se pencher à la cheminée :

— Que dira-t-on dans le monde? Ah ! je voudrais mourir !

Élisabeth alla embrasser Régina :

— Mourir, vous êtes si belle!

— Donne-moi mon revolver, dit la comtesse exaltée.

— Ah ! ma marraine, ayez pitié de moi, ayez pitié de vous!

Pendant que la comtesse et Élisabeth priaient et pleuraient, la femme de chambre était descendue à la cuisine, pour faire son effet avec la cuisinière.

Quand elle eut tout dit ce qu'elle savait, la cuisinière, qui, jusque-là, écoutait en silence, fit cette remarque :

— Le comte n'a pu mourir que de sa main, ou de la main de sa femme.

— Chut ! dit la femme de chambre, est-ce que madame est capable d'une pareille chose?

— Vous savez bien qu'elle a toujours un revolver sur sa table de nuit.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Je n'aime pas qu'une femme joue avec des

armes à feu; il ne faut pas jouer avec ça, comme dit Quatresous.

— C'est que, voyez-vous, quand nous étions au château, nous avions des peurs bleues, parce que M. le comte nous laissait toutes seules la nuit, s'attardant avec les demoiselles de Tours, quelquefois même avec les demoiselles de sa paroisse.

— Je ne dis pas; mais s'il ne s'est pas tué lui-même, qui donc l'aurait tué?

— Et puis vous savez que ce pianiste a le mauvais œil?

— Allons donc! il a les plus beaux yeux du monde.

— C'est égal, il doit conspirer avec madame.

— On voit bien qu'il ne vous donne rien quand il s'en va le soir.

— Je n'en voudrais pas de son argent, car c'est l'argent de la comtesse.

— Non; il paraît qu'il fait des opéras.

— C'est un comédien, un va-nu-pieds, un rien qui vaille. Pasquinet me l'a dit... Il a dû donner de mauvais conseils à madame...

— Chut! dit encore la femme de chambre. Je mettrais ma main au feu que la comtesse n'est pas sortie aujourd'hui pour tuer son mari.

— Savez-vous pourquoi elle est sortie?

— Je crois que c'était pour aller au sermon.

— Allons donc, elle en remontrerait à son curé.

La cuisinière mit deux perdreaux à la broche.

— Ah! vous pourriez n'en mettre qu'un, dit la femme de chambre.

— Êtes-vous bête! nous mangerons l'autre si madame la comtesse dîne par cœur.

Sur cette réflexion, qui partait d'un bon appétit, la femme de chambre, qui ne disait pas tout ce qu'elle pensait à la cuisinière, monta chez Régina, quoiqu'elle ne fût pas appelée ; mais la tragédie de la mort du comte ne lui donnait-elle pas le droit d'enfreindre les ordres ?

C'est qu'elle avait son idée : tout en ne croyant pas que la comtesse eût tué son mari, elle voulait pourtant voir si le revolver était encore à sa place habituelle ; aussi, dès qu'elle entra dans la chambre, elle jeta les yeux sur la table de nuit.

Le revolver n'y était plus.

— Mademoiselle Éléonore pâlit et regarda sa maîtresse comme pour pénétrer son âme.

C'était à ce moment que les deux jeunes gens qui avaient rencontré Régina descendant du fiacre, entraient au cercle ci-devant Impérial, aujourd'hui le cercle de la rue ci-devant des Champs-Elysées, place de la Concorde ci-devant Louis XV.

— Vous savez la nouvelle, leur dit un de leurs amis qui était un camarade du comte de Romanes.

— Nous ne savons rien du tout. Tels que vous nous voyez, nous arrivons tout bêtement du Bois.

— Est-ce qu'on a tiré sur l'empereur de Russie ?

— Non, la nouvelle ne vient pas de si haut. Romanes vient de se tuer tout à l'heure d'un coup de revolver.

— Romanes ! J'avais toujours dit que cet homme-là finirait mal.

— Oui ; mais sa femme finira bien.

Et pour oraison funèbre du mari, ses amis décla-

rèrent que la femme était fort belle avec ses cheveux noirs et ses yeux bleus.

— A propos, dit celui qui était né juge d'instruction, pourquoi diable sa femme montait-elle tout à l'heure mystérieusement la rue de Galilée?

— Ah! oui, parlons-en.

— Je n'ai peut-être pas si mal fait de prendre le numéro du fiacre. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas suivie.

— Il y en a qui suivent les femmes pour les prendre, toi tu les suis pour les voir prendre. Tu n'es qu'un juge d'instruction.

— Eh! eh! Il faudra peut-être un juge d'instruction dans cette affaire!

III

UNE INGÉNUE ET UNE PERVERTIE

On a dit qu'il n'y avait plus d'ingénues, parce que les jeunes filles entrent dans le monde avant d'entrer au couvent. Et d'ailleurs c'est la femme qui perd la femme. Je ne veux pas dire par là que l'homme ne la pousse pas un peu vers l'abîme, celui-ci pour être de moitié dans la chute, celui-là pour la relever après son premier péché. On a fait des romans et des comédies sur les roueries de l'ingénue, mais il y a pourtant encore des ingénues qui sont des innocentes. Grâce à Dieu, la naïveté n'est point

bannie de ce monde. C'est une fleur suave qu'on cueille encore çà et là sur les rives sauvages et même sur les rives de la Seine.

Mademoiselle Élisabeth van Lowe, par exemple, était une ingénue qui avait toutes les ingénuités. Elle croyait que le mariage était la sauvegarde de la femme, c'est-à-dire qu'une femme mariée n'était jamais criminelle; elle croyait qu'une robe de mariée était toujours une robe virginale; elle croyait que la jeune fille était l'ange de la famille, sans jamais en être le démon; elle croyait que Dieu protège les cœurs simples et ne permet jamais qu'ils soient brisés par les passions; elle croyait que les jeunes gens qui pourchassent les amoureuses ont toujours dans la main un contrat de mariage. En un mot, elle était de ces belles innoncentes qui se laissent prendre au premier détour du chemin. C'est en vain que sa marraine lui disait du mal de tous les hommes; Élisabeth van Lowe, qui se croyait très fûtée, pensait que la comtesse de Romanes n'avait cette belle opinion qu'à cause de son mari, un Don Juan enraciné dans le mal.

Régina admirait sa filleule plus encore pour son innocence que pour sa beauté. Elle l'aimait par amour des contrastes : elle qui n'était pas un ange de vertu; — elle, que les folies de son mari avaient jetée hors de sa voie, par vengeance d'abord, par distraction ensuite, par passion toujours, — elle avait un vif plaisir à reposer son regard sur cette fraîche et candide figure que rien d'impur n'avait encore effleurée : — pas une mauvaise pensée, pas un mauvais sentiment. — On voyait le ciel dans la

limpidité de ses yeux, comme on voit le bleu des nues dans les claires fontaines.

Cette jeune fille était une atmosphère toute paradisienne, comme madame de Romanes était une atmosphère toute parisienne.

Régina traînait la passion dans la queue de sa robe, en répandant autour d'elle, par ses regards brûlants, le magnétisme des pâles voluptés.

Elle était brune comme les Sévillanes : l'ébène avec ses reflets d'ailes de corbeau. Sa pâleur elle-même était une attraction : tout le monde se sentait pris à la cruauté de son sourire. Il faut avoir étudié la *Joconde* de Léonard de Vinci, ce sphinx du Louvre, pour bien comprendre le charme suraigu des deux coins de cette bouche tout empourprée de vie. Il y a beaucoup de femmes qui ne vivent qu'à moitié, il y en a quelques-unes qui vivent deux fois. Régina était de celles-là.

Élisabeth van Lowe, au contraire, était de celles qui ne vivent qu'à moitié. On peut dire qu'elle n'était pas née encore aux coquetteries ni aux passions, quoique déjà elle fût vaguement amoureuse; mais c'est encore son secret.

C'était la pensionnaire amoureuse.

Cette ingénue de Molière ne devait jamais devenir une Célimène.

On disait que madame de Romanes l'avait recueillie tout enfant au château de la Sibylle et au château de Romanes.

On disait aussi que Régina, qui avait un fils, aurait voulu avoir une fille. Élisabeth lui faisait illusion. Aussi elle aimait sa filleule autant que son fils.

Ce fils, Gontran de Romanes, n'était presque jamais avec elle. Esprit volontaire, violent, indisciplinable, il fallait pour ainsi dire l'emprisonner dans l'école maritime d'Arcachon, parce qu'à Tours et à Paris il avait bravé les professeurs les plus patients et les plus rigides. Ces gamins-là deviennent des caractères ou des rien-qui-vaille.

On ne savait pas encore ce que deviendrait celui-là. Le père y avait perdu son latin et son autorité; la mère y avait brisé son amour et sa douceur.

En attendant que madame de Romanes retrouvât cet enfant gâté digne de son amour, elle se consolait de l'amour maternel trahi par l'amour filial d'Élisabeth. Tout ce qu'une jeune fille a de gentillesse et d'abandon avec sa mère, la filleule l'avait avec sa marraine. Est-ce que fille abandonnée elle avait oublié sa mère?

Madame de Romanes s'était habituée à ne regarder Élisabeth que comme une enfant; elle ne pouvait croire qu'elle fût devenue une jeune fille; aussi la laissait-elle en toute confiance en tête-à-tête avec son maître de piano, M. Léo Samarini, ce qui faisait dire à la femme de chambre :

— Ce maître de piano de mademoiselle est le *maître* de madame la comtesse.

Régina venait bien par-ci par-là assister à la leçon, mais elle ne s'inquiétait pas si le maître et l'écolière se prenaient par des doubles-croches.

Ce fut cependant ce qui arriva à l'insu d'Élisabeth elle-même.

Léo Samarini était de la nature des oiseaux de proie. Il était rare qu'une femme ne fût troublée par

ses grands yeux noirs, même si elle avait l'habitude des séductions. C'est que le pianiste était doublé d'un Lovelace. C'est que, pour lui, la musique n'était que le point de départ de l'amour. Aussi, avait-il toujours l'art de jouer ou de ne faire jouer que des maîtres du sentiment, jetant les femmes dans les pâleurs, les extases et les larmes : Weber, Reber, Schubert; çà et là Meyerbeer, jamais Auber.

Les Parisiens pur sang ont tous connu, il y a dix ans, ce Milanais qui fit son évolution dans le monde tapageur. On le disait bien né, plus ou moins riche, musicien à ses heures perdues. On racontait que la reine d'Angleterre avait retrouvé en lui Liszt et Choppin. Il avait grand air, il aimait les cartes, il aurait joué Dieu et diable, mais il jouait surtout à la femme. Il eut l'art de se faire des amis parmi les plus dédaigneux des trois clubs. Il eut surtout l'art de se faire des amies parmi les femmes à la mode des deux mondes : c'était une vraie figure à coquine pour ne pas dire le mot. Mais les femmes de bonnes compagnie le trouvaient tout aussi beau que les femmes de mauvaise compagnie.

Je crayonne à peine le profil du personnage. Je peindrai bientôt son portrait de face.

IV

ANGOISSES

Cependant la marraine et la filleule étaient toujours dans la chambre à coucher : Régina, silen-

cieuse; Élisabeth, les yeux levés sur elle comme un chien inquiet.

— Ma marraine, il ne faut pourtant pas tant vous désoler; que voulez-vous, ce n'est pas votre faute si le comte a mangé la moitié de votre fortune, s'il a vécu dans toutes les folies, et s'il s'est tué d'un coup de revolver !

La comtesse soupira.

— Oui, mais on dira que c'est de ma faute.

— Je crois que le monde n'est pas si méchant que cela, on finit toujours par reconnaître la vérité, n'est-ce pas ?

Régina ne répondit pas. Si le comte avait des torts, elle en avait bien d'autres. Elle ne pouvait pas dire à sa filleule : « Si on reconnaît la vérité, on pensera d'autant plus que c'est ma faute et ma très grande faute. » Elle ne pouvait pas dire : « J'ai souffert par le comte, je me suis d'abord vengée par tous les sacrifices. Il m'a trahie cent fois. J'ai sauvegardé l'honneur de la maison. Il a souillé jusqu'au seuil de la porte, moi j'ai fait entrer l'adultère jusque dans la chambre nuptiale. » Elle ne pouvait pas dire : « Il a mangé la moitié de ma fortune avec des filles à la mode, mais moi, j'ai payé les dettes d'un amant. » Elle ne pouvait pas dire...

Une seconde fois, elle tomba à genoux et leva les mains au ciel.

— O mon Dieu, mon Dieu.

Elle pencha la tête et se cacha le front dans les mains.

— Oui, la mort ou le couvent !

— Ma marraine, si vous allez au couvent, je veux y aller aussi avec vous.

— Enfant, pourquoi t'entraînerai-je dans mon malheur?

Régina se releva et ouvrit la fenêtre ; cette femme violente ne respirait pas dans cette petite chambre.

Elle se trouvait dans la plus violente tempête de son existence. Elle cherchait à s'y briser ou à la braver en face.

La comtesse n'était pas de celles qui se soumettent, mais de celles qui se brisent. Elle avait gardé dans les humiliations de la passion la fierté du cœur. Elle avait pu se faire l'esclave d'un homme, mais elle ne voulait pas qu'on l'accusât d'une lâcheté.

Quand elle eut respiré pendant quelques minutes, elle se retourna vers Élisabeth avec une figure plus sérieuse, comme si elle se fût décidée à prendre un parti. Rien n'enfièvre comme l'indécision, rien ne calme comme un parti pris.

Elle alla s'asseoir devant une petite table toute couverte de papiers. Elle prit une plume et elle écrivit ce billet :

« Ne venez plus, mon ami ; ne m'écrivez plus, ne » m'aimez plus.

» Et priez Dieu pour moi.

» RÉGINA. »

Élisabeth n'était pas curieuse, mais, sans le vouloir, elle lut ces trois lignes, écrites dans la grande écriture des femmes du temps de Louis XIV, écriture aristocratique, parce qu'elle indique la domination,

écriture qui porte une robe à queue et qui marche sans peur en avant.

Quoique la jeune fille fût souvent dans la chambre de la comtesse, c'était la première fois que Régina écrivait devant sa filleule.

— A qui écrit-elle ainsi? se demanda Élisabeth.

Mais elle ne put le savoir, car, sous un regard de la comtesse, elle s'éloigna dans la peur d'être prise en flagrant délit de curiosité.

— Ma marraine, faut-il fermer la fenêtre ?

— Pas du tout, il faudrait plutôt ouvrir l'autre. On étouffe ici ; du reste je vais sortir.

La comtesse, qui avait jeté son chapeau et sa pelisse sur le lit, remit son chapeau et tendit le bras à Élisabeth pour qu'elle lui passât sa pelisse.

— Voulez-vous que j'aille avec vous?

— Non, je vais à deux pas. Je ne serai qu'un instant dehors.

Régina sortit, sa lettre à la main.

— C'est étrange, dit Élisabeth quand elle fut seule. Pourquoi a-t-elle écrit ces mots : *Ne m'aimez plus*.

La jeune fille cherchait dans le monde de la comtesse qui pouvait avoir inspiré cette lettre. L'idée que la comtesse eût un amant était bien loin de sa pensée. Il y avait beaucoup d'amis qui, avant l'orage de la séparation demandée, venaient le soir jouer au whist ou prendre le thé chez le comte et la comtesse de Romanes. Élisabeth ne restait pas là, mais elle voyait pourtant bien ce qui se passait; d'ailleurs, elle était de tous les dîners, même quand il y avait du monde. La plupart de ces messieurs, plus ou moins amis du comte, étaient forts galants avec la comtesse, mais

c'était de la galanterie du bout des lèvres : on ne pouvait pas dire que l'un fût plus empressé que l'autre. Et puis la comtesse était si belle qu'on ne pouvait pas la voir sans lui dire des douceurs.

Élisabeth s'arrêta à cette idée qu'un de ces messieurs s'était risqué à déclarer son amour : la comtesse, qui peut-être ne s'était pas fâchée d'un mot trop vif parce qu'elle n'était pas bégueule, ne voulait pas sans doute de sous-entendus maintenant que son mari était mort.

— C'est très bien, dit Élisabeth ; quand elle était furieuse contre son mari, elle pouvait bien, en tout bien tout honneur, écouter un amoureux; mais maintenant que le comte vient de se tuer, elle veut que rien n'altère la dignité de son veuvage.

Douce opinion d'une ingénue!

La comtesse de Romanes était allée porter sa lettre au bureau de poste de l'avenue Friedland.

Elle se heurta, car elle marchait très vite, à une grande dame du voisinage qu'elle connaissait beaucoup.

— C'est vous?

— C'est moi.

Pas un mot de plus.

Comme la comtesse mettait sa lettre dans la boîte, le curieux que nous avons vu au premier chapitre et qui revenait du club par le faubourg Saint-Honoré, la heurta à son tour pour entrer au bureau de tabac. Naturellement, il la regarda; cette fois, devant cette action toute simple de mettre une lettre à la poste il ne jugea pas que la bienséance lui défendît de la saluer.

Quoiqu'il fût un peu de ses amis, ce ne fut à peine si elle inclina la tête, en se retournant pour s'en aller.

— Ah ! par exemple, dit M. Arthur Wallon, je passe toujours à propos, ou mal à propos. Je voudrais bien savoir à qui elle vient d'écrire.

M. Arthur Wallon aurait surtout voulu savoir ce qu'il y avait dans la lettre que la comtesse venait de mettre à la poste.

Tout en prenant des cigares, comme il se trouva seul avec la marchande, il ne put s'empêcher de poser quelques points d'interrogation.

— Est-ce que vous voyez quelquefois madame la comtesse de Romanes que je viens de rencontrer à votre porte?

— Oh ! je l'ai vue deux ou trois fois. C'est une femme bien originale, elle achète des timbres-poste pour ne pas s'en servir, car elle oublie de les mettre sur les lettres. A cela près, elle est charmante, quoique très attristée.

— Est-ce qu'elle habite par ici?

— Elle habite depuis quelques jours un petit hôtel de la rue Galilée ou Newton, je ne sais pas bien. Mais vous devez le savoir mieux que moi, puisque vous la connaissez.

Cela coupa court. Arthur Wallon alluma un cigare, salua et sortit en regrettant de n'avoir pas affaire à une bavarde.

— C'est égal, dit-il, tout cela est bien étrange. Le fiacre, le voile, l'hôtel caché, la lettre qu'on met soi-même à la poste, de l'autre côté de l'avenue des Champs-Elysées...

Cet Arthur Wallon, homme de sport, de club et de jeux, était bien le curieux le plus terrible qui fût dans Paris. Ses amis s'amusaient à jouer le mystère autour de lui. Les femmes de son monde l'inquiétaient par des lettres anonymes. Il ne cachait rien de sa vie, mais il croyait que toutes les autres existences étaient mystérieuses. Il s'évertuait à les pénétrer, parce que le premier venu et la première venue étaient pour lui un roman en action.

On l'avait surnommé *Justice informe.*

Il y a ainsi des gens qui lisent dans le livre de la vie. Seulement, ils commencent souvent au milieu et ne comprennent ni le commencement ni la fin, — ni le milieu. — Ce que cherchait surtout Arthur Wallon, c'était le chapitre des passions; les ambitieux ne l'intéressaient pas. Mais si un homme d'Etat en herbe, ou un homme d'Etat arrivé donnaient encore dans l'éternel féminin, le curieux se mettait en quatre pour arracher leur masque.

Cette originalité, dont on riait beaucoup sans qu'il s'en offensât, avait fait dire à un de ses amis : « Vous verrez qu'un jour Arthur Wallon « lâchera la rampe » volontairement pour aller voir du nouveau dans l'autre monde. »

Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'Arthur Wallon était un des hommes les plus occupés : non seulement il jouait le soir dans les clubs, mais il jouait le jour à la Bourse. Ce n'était pas tout : il patronnait, de près ou de loin, tous les inventeurs. Il prenait, pour ainsi dire, un billet de loterie dans toutes les fortunes futures.

Mais c'était encore de la curiosité. Naturellement,

il était trahi par toutes les femmes, sans le savoir. Ne faut-il pas que la comédie humaine soit toujours la comédie humaine?

Une de ces dames, qui était plus ou moins sa maîtresse, répondait à une de ses amies qui lui disait : « Prends garde, *Justice informe* a cent yeux. — Allons donc! tu t'imagines peut-être que les magistrats ne sont pas trompés comme les autres. »

Voilà à quoi lui servait se pénétration, à ce malin qui savait tout.

Cela lui servait aussi à être désagréable à tout le monde et à lui-même, puisque déjà plus de vingt fois il avait été appelé dans des affaires plus ou moins criminelles, comme témoin à charge ou à décharge. Quand il lui était arrivé de passer une heure en tête-à-tête avec les juges d'instruction, dans sa fureur de curiosité c'était lui qui interrogeait.

V

LA CHIFFONNIÈRE

Cependant, Régina regrettait déjà d'avoir écrit à Léo Samarini.

Etait-ce pour briser avec une passion qui l'avait jetée dans tous les désespoirs? Etait-ce pour le sauvegarder contre l'opinion qui, en face de la mort du mari, allait réprouver la femme et atteindre jusqu'à son amant?

Comme madame de Romanes traversait les Champs-Élysées pour rentrer chez elle, elle fut saluée par une toute jeune bouquetière qui poursuivait les voitures pour vendre ses violettes. Elle n'avait pas d'autre boutique que la rue. La rue était sa patrie, car elle avait débuté par être chanteuse de rues, — on peut dire au crochet de sa mère, — parce que sa mère était, dit-on, chiffonnière.

— Ah! c'est vous, Nini.

— Oui, madame la comtesse.

— Êtes-vous contente de votre journée?

— Très contente. On m'a jeté un louis pour un bouquet de deux sous.

— On croyait peut-être vous jeter un sou?

— Oh! je n'ai pas couru après la voiture.

— Vous avez raison : c'est un louis bien placé. Tenez, en voilà un autre.

La bouquetière voulait refuser.

— Oh! non, madame, vous savez bien que mon bonheur c'est de vous donner des fleurs et non de vous les vendre.

— Je le sais bien, mais c'est égal : votre louis s'ennuierait tout seul.

— La comtesse prit un des bouquets de mademoiselle Nini, qui lui baisa doucement la main.

— Les deux femmes étaient déjà séparées par un flux de voitures, quand la bouquetière se jeta à la traverse pour rattraper la comtesse.

— Oh! madame, madame, prenez garde à vous.

Régina tressaillit.

— Oui, prenez garde à vous, car je viens de voir passer ma mère. Vous savez qu'elle vous porte malheur.

La comtesse ne répondit pas. Elle regarda avec une vague inquiétude comme si, en effet, la mère de mademoiselle Nini fût un oiseau de mauvais augure.

Elle vit à six pas de là l'horrible chiffonnière qui commençait sa journée nocturne, la pipe à la bouche, la hotte au dos, le crochet à la main.

La bouquetière s'était envolée, tant elle avait peur de cette rencontre.

La comtesse de Romanes continua son chemin, plus préoccupée encore.

VI

L'ADIEU

Quand la comtesse rentra chez elle, elle trouva un ami du comte qui l'attendait. Elle devina que M. Guillaume la Marque venait pour lui apprendre la mort des son mari.

Elle lui tendit la main, en lui disant ce simple mot : Je sais.

— Comment savez-vous ?

— Ma femme de chambre m'a tout dit.

— Mais vous a-t-elle dit qu'il n'était pas bien sûr que le comte se fût tué lui-même ?

— Et qui donc l'aurait tué ?

— Je ne sais pas, mais on annonce pour tout à l'heure le juge d'instruction.

La comtesse tressaillit.

— O mon Dieu! mon Dieu, quel bruit et quel scandale!

— Je vous avoue que pour moi, il n'est pas douteux que Fernand ne se soit tué. Il avait beau jouer le mari sceptique, le mari à la mode, le mari qui se moque de tout: au fond il vous aimait, l'idée de vous perdre à jamais a bien pu lui mettre le revolver à la main.

— Il m'aimait! Si vous saviez comme mes larmes coulaient devant ses yeux sans attendrir son cœur. J'ai été pendant dix ans la meilleure des femmes. Il s'est moqué de moi jusqu'au jour où je me suis moquée de lui.

— C'est l'histoire éternelle.

— Eh bien, moi, j'ai une tout autre idée : c'est que mon mari était trop heureux d'être délivré de moi pour ne pas prendre la vie gaiement. Voilà ce qui me ferait presque croire qu'il n'est pas mort de sa main.

Et, comme si la comtesse voulait rattraper ses paroles :

— Mais ne cherchons pas dans son cœur la cause de cette catastrophe. Vous savez qu'il jouait à la Bourse, comme au club ; vous savez qu'il n'avait plus le sou depuis que je lui ai refusé ma signature.

L'ami du comte de Romanes était resté debout, en homme qui n'a qu'un mot à dire :

— Ma chère comtesse, je vais retourner chez votre mari ; si je puis vous servir en quoi que ce soit, je le ferai.

— Je vous remercie. Je n'ai plus qu'une chose à

faire, c'est d'aller cacher mes larmes au couvent.

— Oh! le temps est un grand maître, il a raison de tout... Mais, j'y pense, vous n'auriez pas envie de voir Fernand?... Qui sait! un baiser de paix, de pardon, d'amitié sur ce front ensanglanté ne serait peut-être pas un baiser perdu.

— Oui, mais je n'en aurai pas la force.

— Voyons!

— Je vous jure.

L'ami du comte salua et donna une poignée de main à la comtesse.

— Ecoutez, lui dit-elle, donnez-lui mon adieu. Maintenant qu'il est mort, je sens que je l'ai toujours aimé, je sens que je ne me consolerai jamais.

— Eh bien, un bon mouvement! Venez lui donner vous-même le baiser d'adieu.

— Non.

— Pourquoi?

— Ne me demandez pas pourquoi.

VII

L'ÉNIGME FUNÈBRE

Quand l'ami du comte des Romanes fut de retour rue d'Aguesseau dans l'appartement où s'était passée la scène du suicide ou de l'assassinat, le valet de chambre l'avertit que le procureur de la République venait d'arriver avec le commissaire de police, un juge d'instruction et un médecin.

Le bruit de la mort de Fernand s'était répandu comme un coup de foudre dans tout Paris.

Un de ses oncles, le marquis de Romanes, avait tenté de cacher l'action dramatique de cette mort dans la peur du scandale, mais les gens de la maison avaient parlé tout haut. Le marquis connaissait le procureur de la République, il était allé lui demander conseil.

Le représentant de la justice s'était hâté de le convaincre qu'il ne fallait rien cacher, d'autant plus qu'aujourd'hui on n'est pas déshonoré quand on s'en va dans l'autre monde par une mort volontaire.

Voilà pourquoi l'ami de Fernand trouva l'appartement envahi de par la loi.

Quand il entra dans la chambre mortuaire, le médecin déclarait qu'il lui semblait impossible de croire à un suicide : la balle avait traversé le front, mais de face ; or, ceux qui se donnent un coup de revolver placent le canon sur la tempe.

L'oncle du mort ne croyait qu'à un suicide. Selon lui, chacun se tue à sa manière, l'art de se tuer n'a pas encore sa grammaire ; d'ailleurs, on est si peu maître de soi à l'heure suprême, qu'on se frappe au hasard. Combien qui n'ont pu trouver le cœur ! Combien qui se sont manqués à la tête !

Le procureur de la République passait de la première opinion à la seconde, tout en prenant la topographie de la chambre. Le juge d'instruction n'avait naturellement qu'une opinion : « Le comte ne s'était pas tué, il y avait là un assassinat. » Et il appuyait son dire par une multitude de raisons spécieuses : la

physionomie effarée de M. de Romanes ; le pistolet près de sa main gauche, quoiqu'il ne fût pas gaucher ; la porte de sa chambre entr'ouverte, ainsi que le témoignait le valet de chambre.

— Remarquez bien, disait le juge d'instruction, qu'un homme qui se tue n'est pas effrayé de la mort et conserve une figure sereine en tombant dans le dernier sommeil ; or, voyez la figure du mort, n'a-t-il pas l'air d'un homme effrayé et surpris ! Ensuite, j'ai beau me représenter M. de Romanes se tirant un coup de revolver, je ne vois pas comment l'arme a pu se trouver sous sa main gauche. Enfin, quand on est décidé à mourir, on ne veut d'autre tête-à-tête que celui de la mort. On s'enferme gravement avec elle, on ne veut pas être surpris dans cette sombre et amère volupté de l'inconnu.

— J'ai beau chercher, disait l'oncle, je ne connais pas un ennemi à mon pauvre Fernand, pas même sa femme.

Mais ni le médecin, ni le procureur de la République, ni le juge d'instruction, ni le commissaire de police n'étaient convaincus du suicide.

— Vous allez faire beaucoup de bruit pour rien, reprenait l'oncle, ne serait-il pas bien plus digne d'enterrer chrétiennement mon pauvre Fernand ?

— Ah ! vous avez bien raison, s'écria l'ami du comte de Romanes ; si Fernand pouvait dire sa pensée, il demanderait qu'on l'oubliât. Oublions sa mort, ne nous rappelons que ce qu'il y eut de bon dans sa vie. C'était un brave cœur. Il n'a eu qu'un tort, ça été de trop écouter son cœur.

— Mais cette autre oraison funèbre de Fernand

ne désarma pas le procureur de la République. Il serra la main de l'oncle en lui disant :

— La justice a ici un devoir impérieux, il faut qu'elle sache la vérité ; mais rassurez-vous, mon cher ami : la justice agira ici en toute discrétion. On prendra tout à l'heure la photographie de M. le comte de Romanes et on moulera sa figure, après quoi vous pourrez l'emmener au château de Romanes et le faire enterrer. Si un journal s'avisait de parler de suicide ou de meurtre, je vous autorise à démentir le journaliste... A moins que...

VIII

PREMIER ÉVENTAIL BRISÉ

Tout à coup le juge d'instruction s'écria :

— Et cet éventail brisé, qu'est-ce qu'il fait là ?

Le comte de Romanes était tombé entre le lit, — un lit de milieu, — et la cheminée, la tête du côté du lit. Il s'était donc frappé, — ou il avait été frappé, — à la cheminée. A sa gauche était le revolver, à sa droite, mais à quelque distance, un éventail brisé à demi caché par le tapis traînant d'une petite table où le comte écrivait ses lettres.

Nul encore n'avait remarqué cet éventail, pas même le procureur de la République, qui venait de de prendre le dessin la chambre.

Le juge d'instruction ramassa l'éventail.

— Attendez donc, lui dit le procureur de la République.

— Vous avez raison.

Et le juge d'instruction replaça l'éventail là où il l'avait pris.

Après quoi le procureur de la République l'indiqua tel quel sur son dessin.

— Vous voyez bien que cet éventail est brisé, reprit le juge d'instruction.

Tout le monde se baissa pour mieux voir.

— Pourquoi cet éventail dans cette chambre? Pourquoi est-il cassé?

— On rappela le valet de chambre qui avait déjà été interrogé :

— Voyons, précisons bien les faits.

— Je n'ai rien vu.

— Vous étiez sorti pendant cette catastrophe?

— Oui, M. le comte m'avait envoyé au club porter deux mille francs à un des secrétaires. Je suis allé aussi chez M. de Rothschild pour une traite.

— Est-ce que M. de Romanes demeurait souvent seul ici?

— Pas souvent, mais quelquefois; depuis que madame la comtesse est partie, M. le comte n'avait conservé que moi pour son service. Il déjeunait au café Foy et dînait au club, ou dans le monde.

— Oui, dit l'oncle de Fernand, tout était bien simplifié autour de lui; aujourd'hui, par exemple, nous avons eu toutes les peines du monde à déjeuner ici.

— M. de Romanes recevait-il beaucoup d'amis?

— A peine deux ou trois.

— Vous les connaissez?

— Ils sont connus de tout Paris. Certes, ce ne sont pas ceux-là qui auraient attenté à la vie de M. le comte.

— Avez-vous eu l'idée que le comte s'était tué lui-même?

— Oui et non; il était bien gai pour un homme qui doit se tuer; mais, d'un autre côté, je ne vois pas qui est-ce qui l'aurait tué.

— Mais depuis le départ de sa femme ne venait-il que ses amis ici?

— J'ai vu par-ci par-là un homme de Bourse, un notaire, un avoué.

Le procureur de la République montra l'éventail brisé au valet de chambre.

— Que vous dit cet éventail brisé?

Le valet de chambre parut surpris.

— Tiens, je ne l'avais pas vu; c'est un éventail de madame la comtesse.

— Vous êtes bien sûr de ce que vous dites là?

— Je crois bien ! Madame la comtesse tenait plus à cet éventail qu'à la prunelle de ses yeux.

— Il est fort joli, remarqua le procureur de la République.

Le juge d'instruction reprit la parole :

— Est-ce que la comtesse de Romanes est revenue ici depuis la séparation provisoire, depuis qu'elle a demandé sa séparation de corps?

— Non.

— Alors, vous ne vous expliquez pas comment cet éventail est ici ?

Le valet de chambre se porta la main au front.

— Non, j'ai beau chercher, à moins que monsieur

ne l'ait retrouvé et ne l'ait cassé dans un moment de désespoir.

— Pourquoi dans un moment de désespoir?

— C'est que, voyez-vous, monsieur aimait toujours madame.

Comme tous ceux qui écoutaient regardèrent le valet de chambre avec quelque scepticisme, il ajouta d'un air malin : A sa manière.

— Est-ce que madame de Romanes avait des mouvements de colère.

— Oh ! monsieur ; puisqu'il faut dire la vérité, la maison n'était qu'un orage : monsieur représentait le tonnerre et madame la foudre.

Le valet de chambre baissa la tête modestement quelque peu effrayé de sa rhétorique.

— Ils n'allaient pas jusqu'à se battre.

— Ah ! ma foi je n'en mettrais pas ma main au feu. Mais les belles scènes ne se passaient pas sous nos yeux ; nous entendions bien qu'on ne se faisait pas des compliments, mais cela ne nous regardait pas.

— Que savez-vous de l'origine de toutes ces disputes?

— C'est que monsieur vivait de son côté et madame du sien.

— Est-ce que M. de Romanes recevait des femmes ici?

— Je ne crois pas, mais des femmes venaient quelquefois le demander chez le concierge, ou bien elles l'attendaient dans leur voiture... Il y eut un jour une affaire terrible parce que madame reconnut, dans le coupé de monsieur, une femme de théâtre que monsieur protégeait...

— Faites revenir le concierge.

Cet homme était déjà venu dire qu'il ne savait rien. On voulait l'interroger encore.

Quand il reparut, le juge d'instruction le regarda bien en face.

— Voyons, il n'y a que quatre locataires dans cette maison, vous devez bien reconnaître les gens qui vont et qui viennent.

— Ah ! monsieur, il n'y a que quatre locataires ; mais celui du second est un député, celui du troisième un sénateur. Vous n'avez pas idée quelle procession tous les matins ! Comment voulez-vous que je remarque les allants et venants, des ambitieux qui demandent des bureaux de poste ou des bureaux de tabac ; si je les écoutais, ils me conteraient toutes leurs infortunes. Le suffrage universel est peut-être une belle chose, mais pas pour les concierges, ni pour les propriétaires. Notre tapis d'escalier est en lambeaux à chaque session.

Le procureur de la République continua à interroger le portier.

— Consultez bien votre mémoire ; les gens qui passent s'arrêtent toujours, sans doute, pour vous demander si le locataire d'ici ou de là est chez lui.

— Ah ! monsieur, il me faudrait quatre hommes et un caporal pour les empêcher de passer. J'ai beau répondre toujours que le député et le sénateur sont absents ; on monte sous prétexte d'écrire son nom ou de remettre une supplique. C'est moi qui ne voudrais pas être sénateur, ni député.

— Vous avez bien raison.

— Sans compter que je donnerais ma place pour une place de percepteur ou de gabelou.

— Dans les visiteurs de ce matin, vous n'avez pas reconnu un ami ou un fournisseur du comte ?

— Non, mais je dois dire que ce matin j'étais très occupé à lire dans la *Gazette des Tribunaux* l'affaire de la petite fille perdue.

— Si nous vous interrogeons une seconde fois, c'est surtout pour vous demander ceci, écoutez bien : Madame la comtesse de Romanes ne serait-elle pas revenue ce matin dans son appartement ?

— Je ne l'ai pas vue passer.

Ici le concierge prit un certain air.

— Je ne crois pas qu'elle soit venue, parce que si madame la comtesse était venue faire un tour chez elle, elle m'aurait fait l'honneur de me dire bonjour.

Le procureur de la République fit respectueusement remarquer au concierge qu'il y a des moments où les gens les mieux élevés oublient leur devoir de politesse, emportés qu'ils sont par la préoccupation d'un évènement inattendu.

Grâce à cette parole du procureur de la République, le concierge voulut bien se rappeler qu'une dame toute en noir, une femme voilée, de la taille et de la tournure de la comtesse, était passée rapide comme une ombre, mais il croyait que c'était une amie du sénateur, qui avait beaucoup d'amies, car il lui sembla qu'elle ne s'arrêtait pas au premier.

Les concierges ont des oreilles et des yeux à tous les étages.

— C'est bien, dit le procureur de la République, nous interrogerons le sénateur.

On se retourna vers le valet de chambre :

— Précisons bien ; quand vous êtes sorti à deux heures, M. de Romanes était dans sa chambre, assis devant la grande table que voici ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez refermé la porte de la chambre, vous êtes sorti par l'escalier de service ?

— Non, monsieur; par le grand escalier, parce que le concierge qui est de mon pays ne se fâche pas trop quand je passe par là.

— Vous n'avez rencontré aucun des amis du comte, ni aucune figure connue ?

— Non, monsieur.

— Le comte avait-il l'habitude d'ouvrir, quand on sonnait en votre absence ?

— Pas toujours, selon qu'il était bien ou mal disposé.

— Vous aviez fermé la porte, vous l'avez retrouvée telle quelle ?

— Oui, monsieur ; seulement la porte de la chambre de monsieur était ouverte, voilà pourquoi j'y suis entré, croyant que monsieur venait de sortir.

— A quelle heure êtes-vous revenu ?

— A quatre heures et demie. J'étais allé aussi au Grand-Hôtel acheter des cigares.

— Vous avez trouvé le comte dans l'état où nous le voyons ?

— Oh ! mon Dieu, oui ; un peu plus, je me trouvais mal. J'ai couru chez le concierge, qui est remonté avec moi.

— Vous êtes bien sûrs tous les deux que le comte ne respirait plus ?

— Oh oui! dirent en même temps le valet de chambre et le concierge.

— Quel est celui de vous deux qui lui a pris la main ?

— C'est le concierge, répondit le valet de chambre, pour moi je lui ai soulevé la tête et j'ai eu peur, la tête est retombée comme une tête de mort, pas un mouvement ni des yeux, ni des lèvres.

— Vous n'avez rien vu, dans tout l'appartement qui indiquât la présence d'un étranger?

— Rien, sinon que la porte du cabinet de toilette était ouverte.

Cette fois la séance fut levée.

L'oncle de Fernand reconduisit les quatre représentants de la justice.

Au moment où tout le monde s'en allait, le procureur de la République revint encore sur ses pas.

Cette fois, ce fut pour saluer le cadavre.

Ce salut du procureur de la République fut répété par tout le monde, avec le respect dû à la mort.

— Voyez donc, dit le valet de chambre, en s'adressant au marquis de Romanes, ne dirait-on pas que M. le comte a fait un signe de tête.

— Oui, moi aussi, j'ai cru voir que sa figure se ranimait.

C'est que nul n'a le regard sûr pour voir la mort. Cette illusion des yeux se reproduit toujours dans une chambre mortuaire. Il y a, d'ailleurs, des contractions toutes naturelles qui semblent venir à propos.

Tout le monde, à cet adieu, fut frappé de la beauté à la fois fière et douce de Fernand. On a peu vu de

figure plus noble dans cette pâleur funèbre, avec cette quiétude tout idéale que donne le dernier sommeil.

— C'est triste la mort, mais c'est beau, dit le procureur de la République.

— Mon pauvre maître, s'écria le valet de chambre en croisant les mains, est-il possible que tout soit fini pour lui! Un homme si gai, un homme si vivant, un diable à quatre comme on disait dans son pays?

Là-dessus, le valet de chambre s'éloigna à reculons et passa dans un des salons.

L'ami de Fernand était là silencieux, la tête inclinée; des larmes remplirent ses yeux, il mit un genou en terre et prit doucement la main droite de son ami.

— Adieu, mon vieil ami; nous nous sommes querellés bien souvent, tu m'as donné un coup d'épée que je méritais, tu as oublié de me payer ta dernière dette de jeu, mais je ne t'en veux pas : tu as toujours été bon camarade, tu emportes avec toi les meilleurs souvenirs de notre jeunesse.

C'était l'amitié qui parlait : il faut bien quil y ait des quarts d'heure où ce beau sentiment se réveille au cœur des hommes.

L'ami de Fernand regardait la blanche figure avec une profonde expression de regret. Il lui sembla que celui qui était mort l'avait entendu. Les yeux étaient demeurés ouverts; ces yeux ne voyaient plus, mais l'âme en partant avait laissé là je ne sais quelle lumière ou plutôt quel reflet d'une autre vie.

— Pourquoi, dit M. la Marque, pourquoi sa femme n'est-elle pas venue l'embrasser? Elle m'a dit

qu'elle n'en avait pas la force; mais devant cette belle figure elle eût repris tout son courage. Il me semble que lui dans la mort, elle dans la vie, auraient eu l'âme moins désespérée?

IX

LE JUGE D'INSTRUCTION

Le lendemain matin la comtesse de Romanes reçut, du Palais de justice, un de ces papiers inquiétants que les juges d'instruction lancent sur Paris d'un air dégagé :

« *Assignation devant M. le juge d'instruction*

» TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE

» DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

» A la requête de M. le procureur de la République près le tribunal de première instance du département de la Seine, élisant domicile en son parquet, au Palais de justice, à Paris,

» J'ai, Théophile-Éléonor-Ange Joniot, huissier audiencier audit tribunal, demeurant à Paris, au Palais de justice,

» Soussigné, donné assignation à madame Anne-Régina de Montmaur, comtesse de Romanes, demeurant à Paris, rue de Galilée, en parlant ainsi qu'il est dit en l'original, à comparaître en personne,

le 16 de ce mois, à deux heures de relevée, devant M. Lemarchand, juge d'instruction près le tribunal de première instance du département de la Seine, en son cabinet, au Palais de justice, à Paris, pour, au désir de son ordonnance, y déposer sur les faits et circonstances dont il lui sera donné connaissance, lui déclarant que, faute de comparaître, elle y sera contrainte, par amende et même par corps, conformément à la loi, et lui ai, en parlant comme dessus, laissé cette copie. Coût : soixante-quinze centimes.

» JONIOT. »

Quand Régina eut dans la main cette lettre, à la fois imprimée et autographe, elle la lut dix fois sans vouloir comprendre.

Elle courut chez madame Blanche Ramée, une femme artiste qui était sa meilleure amie, pour lui demander ce qu'il y avait à faire.

— C'est bien simple : il faut aller chez le juge d'instruction.

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai rien à dire à ces gens-là.

— Ces gens-là, ma chère amie, c'est la force armée. Si vous n'allez pas à eux de bonne grâce, vous irez avec quatre hommes et un caporal.

— J'aime mieux mourir ! donnez-moi tout de suite un revolver.

Madame Ramée, qui avait l'esprit parisien, dit à son amie :

— Imprudente ! En vous tuant avec un revolver,

vous iriez rejoindre votre mari, que vous n'aimez pas.

— Enfin, que me veut-on?

— Ah! ni moi non plus! Je suis comme vous, je mourrais de peur si on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame. Mais puisque vous êtes appelée, il faut obéir.

On relut encore mot à mot l'assignation.

— Après tout, dit madame Ramée, c'est sans doute comme simple témoin.

— Témoin de quoi?

— On veut peut-être savoir de vous comment et pourquoi votre mari s'est tué.

— Écoutez, ma chère Blanche, vous m'aimez trop pour ne pas faire ce que je vais vous demander.

— Parlez.

— Vous irez à ma place chez le juge d'instruction. Vous direz que je suis dans mon lit, malade, mourante, morte. Vous saurez ce qu'on veut de moi.

— Je ne demande pas mieux, mais j'ai bien peur d'être mal reçue pour mon message. C'est égal, j'irai tout de même. D'ailleurs, qui sait? je connais beaucoup de ces messieurs en robe noire : ils sont meilleurs diables qu'ils n'en ont l'air.

Madame Ramée alla donc trouver le juge d'instruction. Elle le connaissait pour avoir dîné avec lui chez un ministre.

Elle trouva un homme poli, mais point gracieux. Il le prit de haut, — du haut de la justice, — pour lui dire qu'un juge d'instruction ne se payait pas de ces plaisanteries-là.

— Madame, avertissez la comtesse de Romanes qu'elle pourrait aggraver sa situation en ne venant pas aujourd'hui même.

— Aggraver sa situation ! qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je ne puis vous répondre.

— Mais, monsieur, mon amie est à toute extrémité.

— Tant pis pour elle. Je vais à l'instant même envoyer un médecin.

— Enfin, monsieur, puisque cela est si sérieux, je vais vous l'amener morte ou vive.

La jeune femme retourna chez son amie.

— En vérité, ma chère Régina, c'est à mourir de rire ; ces messieurs prennent des airs de l'autre monde pour vous dire les choses les plus simples. On m'a l'air de faire une enquête sur les causes de la mort de Fernand.

La comtesse était pâle et silencieuse.

— Enfin, voyez-vous, il n'y a pas à dire mon bel ami, j'ai promis de vous conduire tout de suite au Palais de justice pour vous éviter les ennuis de la visite d'un médecin, qui constaterait que vous n'avez pas la fièvre !

Régina serra d'une main brûlante la main de madame Ramée.

— Oui, tout ça est très « embêtant », mais ne prenons pas le chemin le plus long. Je suis sûre qu'après cinq minutes de causeries avec cet homme farouche, nous reviendrons gaiement ici comme deux jeunes veuves qui ne cherchent pas à se remarier.

Régina rappela son amie à l'ordre et lui représenta avec une dignité sévère que le comte de Romanes n'était pas encore enterré.

Après quoi elle lui dit : « Je me soumets à tout ; allons au Palais de justice. »

Au bout d'une demi-heure, après avoir fait antichambre, — quelle antichambre ! — les deux amies entrèrent chez le juge d'instruction, qui dit tout de suite à madame Ramée :

— Pas vous, madame.

— Nous sommes les deux doigts de la main.

— Je suis sûr qu'il n'y a point de secret entre vous; mais madame la comtesse de Romanes doit être seule pour répondre à mes questions.

Il fallut bien se résigner. L'amie de Régina sortit en lui disant :

— Je vous attends à la porte.

— Oui, attendez-moi; vous n'attendrez pas longtemps.

Le juge d'instruction s'était levé et avait traîné un fauteuil devant lui.

— Veuillez vous asseoir, madame; pardonnez-moi, si je suis forcé de vous être désagréable.

— Je vous pardonne, monsieur.

La comtesse murmura ces mots d'une voix métallique.

— Vous vous nommez Charlotte-Sabine-Régina de Montmaur?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes née en 1840, le 2 janvier?

— Il paraît que c'est sérieux?

— Oui, madame, c'est très sérieux. Votre domi-

cile est au château de Romanes, commune de Romanes, arrondissement de Tours?

La comtesse, pour toute réponse, dit :

— Département d'Indre-et-Loire, ligne de Paris à Bordeaux.

— Ne rions pas, madame... Vous vous êtes mariée en 1859 ou en 1858 ?

— Oui, monsieur.

La comtesse soupira.

— Ce mariage fut célébré sous les plus heureux auspices.

— Oui, à cela près que nous étions treize à table.

— Un fils est né de votre union avec le comte. Qu'est-ce que cette jeune fille qui demeure avec vous?

— C'est ma filleule.

— Êtes-vous bien sûre de son origine? On a dit que c'était la fille de votre mari.

— Non.

— M. de Romanes menait une vie un peu hasardée. Depuis combien de temps ?

— Depuis toujours ; seulement, dans ma première jeunesse, je m'acharnais dans mes illusions.

— Il s'est ruiné et il a commencé votre ruine ?

— Oui, ces choses-là je les lui pardonnais, mais ce que je ne lui pardonnais pas, c'était de faire monter dans mon coupé des demoiselles de sa connaissance. C'était de me présenter aux bains de mer une de ses maîtresses, en me disant que c'était une de ses nièces. C'était d'emmener au château de Romanes, un jour de chasse à courre, une petite comédienne qui joue les travertis et qui était habillée en gamin.

— Le comte était violent, il vous a battue?

— Il m'a jetée à ses pieds, mais je n'en ai rien dit.

— On vous accuse, — pardonnez-moi, madame, de franchir le seuil de la vie privée, — on vous accuse d'être la maîtresse d'un Italien de mauvaise vie.

— Comment de mauvaise vie ?

Madame de Romanes s'empourpra.

— Et d'ailleurs, je ne suis pas sa maîtresse.

— Nous savons tout.

— Vous inventez tout.

— Nous n'inventons rien.

— Est-ce que vous faites des drames avec M. d'Ennery ?

— Ne jouons pas la comédie.

Le juge d'instruction feuilletait des papiers.

Madame de Romanes réprima un mouvement de curiosité.

— Et après ? dit-elle froidement.

— Et après, madame, je suis forcé de vous demander comment vous avez passé votre journée hier.

— Mais, c'est une inquisition.

— Oh ! mon Dieu, non, c'est la recherche de la vérité. J'interrogerai ainsi tous ceux qui connaissent votre mari.

— Vous n'étiez pas chez vous, hier, dans l'après-midi.

— C'est du plus loin qu'il m'en souvienne, mais je suis bien décidée à ne plus vous répondre.

— Vous ne le ferez pas : ce que vous ne me diriez pas, je finirais par le savoir. Par exemple, hier, au cercle de la rue Royale, on a raconté ceci : Vous

êtes descendue du fiacre portant le numéro 341, au coin de la rue de Galilée, sur les Champs-Élysées. On vous a vue déposant une lettre à la poste de l'avenue Friedland, à neuf heures précises. Vous voyez bien que, pour la justice, aucune action n'est cachée.

Régina prit un air de souveraine raillerie : — Eh bien, monsieur, puisque la justice a de si bons yeux, je ne comprends pas qu'elle me donne la peine de venir jusqu'à elle.

Madame de Romane se leva et salua d'un air dégagé.

— Oh ! non, madame, vous ne vous en irez pas.

— Comment ! je ne m'en irai pas ?

— Non, pas du moins avant la fin de votre interrogatoire. Mais j'ai hâte de finir, comme vous.

Le juge d'instruction montra à la comtesse le revolver qui avait tué son mari.

— Avez-vous déjà vu ce revolver ?

— La comtesse prit le revolver.

— Oui, c'est moi qui l'ai donné à M. de Romanes.

— Il y a longtemps ?

— C'était au début de la guerre de 1870. J'en ai acheté deux en même temps, car je me sentais bien seule au château de Romanes ou dans mon château de la Sibylle.

— Vous étiez encore en bonne amitié avec votre mari ?

— Oui. Vous savez que mon mari se conduisit héroïquement à Châteaudun, et qu'il y gagna la croix. Pendant deux années, je lui pardonnai tout pour sa vaillance devant l'ennemi. Je prends Dieu à témoin que je voulais alors tout oublier, mais il reprit de plus belle sa vie de garçon.

— Quelle est votre opinion sur la mort de votre mari ?

— Je n'ai pas d'opinion sur la mort de M. de Romanes.

— Je dois vous dire que plus nous allons dans nos recherches, plus nous sommes convaincus que M. de Romanes n'est pas mort de sa main.

— Qui donc l'aurait tué?

Le juge d'instruction regarda profondément madame de Romanes ; pour la première fois, elle comprit qu'elle était peut-être accusée.

Elle pâlit et rougit sous ce regard d'acier.

Plusieurs fois déjà, elle avait agité son éventail d'une main fiévreuse ; elle le déploya bruyamment.

— Ah! oui, dit le juge d'instruction, qui arrivait au moment dramatique, à propos d'éventail, vous allez me donner une explication qui sera peut-être la dernière.

— Enfin ! murmura Régina.

Elle espérait en avoir fini.

Le juge d'instruction déploya à son tour l'éventail qui avait été trouvé brisé près de la main de M. de Romanes.

— Cet éventail est bien à vous?

Régina ne répondit pas.

— On m'a dit que cet éventail vous avait été donné par le comte ?

La comtesse regarda l'éventail.

— Oui, monsieur.

— D'où vient qu'hier, il a été ramassé, comme pièce de conviction, près de votre mari ?

Régina ne douta plus, devant le regard de plus en

plus pénétrant de celui qui l'interrogeait, qu'elle ne fût vaguement accusée du meurtre de Fernand.

— Mais, en vérité, dit-elle, si vous n'êtes pas fou, monsieur, vous le devenez. Quoi, je suis appelée ici pour répondre à une accusation de meurtre? moi!

— Pourquoi pas? dit le juge d'instruction qui voulait garder son sang-froid, mais qui ne put contenir son irritation.

— Pourquoi pas!

On ne pourrait s'imaginer de quelle voix sonore et dramatique Régina répéta ces deux mots.

— Pourquoi pas! dit-elle encore.

Cette fois, égarée, furieuse, emportée comme une cavale qui a cassé son frein, elle brisa son éventail, — celui qu'elle avait à la main, — sur la figure de son accusateur.

— Tenez, mettez ce soufflet dans l'instruction.

Le greffier écrivit, sans s'émouvoir : *Ici l'inculpée a souffleté le juge d'instruction.*

X

UNE GRANDE DAME AU SECRET OU LE SECRET D'UNE GRANDE DAME

Le juge d'instruction, tout aussi furieux que la comtesse, lui dit d'un air convaincu :

— Vous voyez bien, madame, que vous avez,

hier, brisé votre éventail sur la figure de votre mari.

— Je vous dis, monsieur, que la justice tient ses assises à Charenton.

Le juge d'instruction dit au greffier :

— Faites venir un garde municipal.

Madame de Romanes s'était levée :

— Quoi, monsieur, vous allez m'arrêter !

— Oui, madame; quand vous serez restée un jour au secret, vous aurez le respect de la justice, — et vous direz la vérité.

Rien ne pourrait peindre l'effroi et l'indignation de cette femme, qui avait vu jusque-là tout le monde à ses pieds.

Le juge d'instruction n'en démordit pas. La comtesse, tout à l'heure si hautaine, fondit en larmes et supplia l'homme de la justice de ne pas lui infliger cet opprobre.

— Eh bien, madame, dites-moi ce que vous avez fait de votre temps hier, de deux heures de l'après-midi à la nuit tombante.

— Je suis allée me promener.

— Où ?

— Que vous importe ! Sérieusement, vous ne croyez pas que je suis allée tuer mon mari d'un coup de revolver ?

— Je crois et je ne crois pas. Ce qui est hors de doute, c'est qu'une femme tout en noir, vous-même ou une femme toute pareille à vous, a monté hier, vers deux heures et demie, l'escalier de votre mari, rue de la Ville-l'Évêque.

— Et c'est pour cela que je suis accusée ? Ah ! je ne croyais pas la justice aussi aveugle.

— Une dernière fois, madame, où étiez-vous, hier, de deux heures à quatre heures et demie ?

— Je ne vous le direz pas. Cherchez.

La comtesse de Romanes avait repris toutes ses colères.

Le juge d'instruction se mit en garde.

— Qu'on emmène madame, dit-il.

On emmena de force Régina à la Conciergerie, malgré ses cris et malgré les larmes de madame Ramée qui, à la porte du cabinet du juge d'instruction, s'attachait à la robe de son amie en jurant qu'elle ne la quitterait pas.

Il lui fallut pourtant bien la quitter, car le secret le plus absolu fut recommandé pour Régina.

On daigna lui donner une des meilleures chambres de la prison. Mais enfin c'était la prison.

Elle ne pouvait pas le croire. Elle s'y promenait comme une lionne dans sa cage. Était-ce l'injustice qui la révoltait ? Était-ce l'effroi de la justice ?

Quand elle se fut un peu calmée, elle se mit à écrire des lettres : lettre à sa mère, qu'elle ne voyait que de loin en loin, — lettre à madame Ramée, — lettre à Élisabeth van Lowe, lettre à Léo.

Hormis la dernière lettre toutes les autres ne renfermaient que bien peu de lignes.

« Ma mère, ma chère mère, le croiras-tu ? Tu sais déjà que Fernand s'est tué d'un coup de revolver. Ce que tu ne sais pas, c'est qu'on ose m'accuser, et qu'on me jette en prison comme la dernière des femmes. Oui, ta fille en prison ! pourquoi ? C'est à devenir folle. Je crois qu'on s'imagine que j'ai tué Fernand. Si on me laisse ici jusqu'à demain, tu ap-

prendras que je suis morte. Je reprends mes dernières forces pour t'embrasser.

» RÉGINA. »

Dans la seconde lettre, elle priait son amie, madame Ramée, de courir chez le ministre de la justice, qui était un trop galant homme pour laisser une femme comme elle à la Conciergerie à propos de deux éventails brisés ; elle connaissait le ministre de la justice, elle était bien sûre qu'il lui donnerait sa liberté, avec les excuses du juge d'instruction.

Voici la troisième lettre :

« Si on te demande où je suis, ma chère Élisabeth, si on s'étonne de ne pas me voir chez moi, tu répondras que je passe la nuit à veiller une de mes amies. Si je ne rentre pas demain matin, sois sans inquiétude. Je suis bien triste de ne pas te voir, parce que tu es le charme de mes yeux et de mon cœur. Je t'embrasse.

» RÉGINA. »

P. S. — « Si ton maître de piano va te donner une leçon demain, ne prends pas ta leçon. Je t'embrasse encore sur tes cheveux blonds. »

Pourquoi la comtesse de Romanes avait-elle écrit cette lettre ? C'est qu'elle avait peur pour Élisabeth van Lowe de Léo Samarini qu'elle avait vu à l'œuvre devant toutes les femmes, quelles qu'elles fussent. Elle craignait que cette belle innocente ne se laissât prendre à ses chansons. Ce n'était pas la jalousie qui parlait dans cette lettre ; c'était le sentiment d'une mère, d'une sœur, — ou d'une marraine.

Voici la quatrième lettre :

« Léo ! Léo ! si vous saviez, Dieu me frappe et me jette dans la poussière. Suis-je assez punie de t'avoir aimé ! C'est donc vrai que tout se paye, surtout le bonheur. Ah ! Léo, dans quel abîme, dans quelles ténèbres ils m'ont emprisonnée ! Oui, moi, ta Régina, celle qui ne vivait que pour toi, ils m'ont tuée. Je ne sens plus mon cœur, même quand je t'écris. Où est mon cœur? Quand te verrai-je ? Prends bien garde, pas un mot, mon Léo, car ils t'emprisonneraient aussi. Encore s'ils t'amenaient dans ma prison, pour pleurer avec moi ! Mais ils t'enfermeraient loin de moi. On m'a mise au secret, parce que j'ai brisé mon éventail sur la figure d'un juge d'instruction. Mais rassure-toi ; le ministre de la justice, que je connais bien, viendra lui-même ouvrir la porte. Figure-toi que le juge d'instruction voulait savoir ce que j'ai fait de mon temps avant-hier...

» Tu le sais bien, toi, mais tu ne le diras pas plus que moi. Quand donc serons-nous libres de nous aimer au grand jour, puisqu'on nous fait un crime de cacher notre vie ? Mon pauvre Léo, pourquoi Dieu ne me tient-il pas compte, — puisqu'il me punit de mon amour, — après toutes les larmes que j'ai versées avec Fernand ? Je t'ai écrit hier que je ne te reverrais plus. Tu n'as pas pris ma lettre au sérieux, n'est-ce pas ? Tu sais bien que le jour où je ne te reverrai plus, c'est que je serai morte. Ne va pas chez moi, ni demain, ni ces jours-ci, d'abord parce que j'ai le respect de celui qui est mort ; ensuite, parce que je veux être sérieuse dans mon deuil ; enfin, parce qu'il ne faut pas que tu sois vu

chez moi. Je veux faire pénitence en ne te voyant pas pendant un mois... un siècle...

» J'ai la tête perdue, je ne sais pas bien ce que je t'écris : ma plume marche, marche, mais mon esprit est arrêté. Je ne vois plus devant moi que le tombeau ou le couvent, — cet autre tombeau. — Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que j'ai peur de ne pas me réveiller. Dieu est-il de l'autre côté de la vie, l'amour de Dieu n'est-il encore qu'un rêve comme tous les amours ? Voilà ce que me disaient tous ces esprits forts qui dînaient chez moi.

» J'ai horreur de tout et j'ai peur de la nuit. Est-ce ma faute si les femmes n'ont pas de courage ? Enfin, tu m'as bercée dans tes chimères, c'est toujours autant. Mais pourquoi désespérer ? Pourquoi ? c'est que je n'ai plus mon point d'appui dans l'opinion. Quoi que je fasse, quoi que je devienne, on me jettera la pierre ; or, Jésus ne passe plus sur le chemin des femmes adultères, des femmes...

» J'ai le feu dans la tête, je ne trouve plus qu'un mot : Je t'aime... J'écris encore un mot : je t'aime...

« RÉGINA. »

En écrivant ces lettres, madame de Romanes ne savait pas bien si elle les enverrait ni comment elle les enverrait. Elle écrivait pour écrire. C'étaient les battements de son cœur qui frappaient le papier.

Quand elle eut écrit les quatre suscriptions, elle se demanda si on lui donnerait quelqu'un pour faire parvenir les lettres. Elle ne savait pas que toutes les lettres des détenus sont le secret de la comédie.

En effet, un gardien vint lui demander si elle dîne-

rait. Cet homme avait bonne mine ; il ne ressemblait pas à un geôlier. Elle lui confia ses lettres en lui disant : « Mettez à la poste la première : c'est pour la province, mais faites porter les trois autres. »

Un quart d'heure après, la correspondance de Régina était entre les mains du juge d'instruction.

Après avoir relu et relu, l'homme de robe murmura : « Voilà une étrange femme ! Plus je vais et moins je la connais. »

XI

QU'IL Y A DE BONS MINISTRES DE LA JUSTICE

Le juge d'instruction était quelque peu effrayé d'avoir retenu à la Conciergerie madame de Romanes. Etait-il bien en droit de la regarder comme accusée, — parce qu'on avait trouvé un de ses éventails brisé près de son mari mort, — et parce qu'elle lui avait brisé un autre éventail sur la figure, à lui, juge d'instruction ? Il se disait bien qu'elle n'était pas si blanche que la blanche hermine, puisqu'elle n'osait avouer comment elle avait passé l'après-midi du suicide ou du meurtre de M. de Romanes.

— Après tout, pensa le juge d'instruction, n'ai-je pas bien fait, en la mettant au secret, de l'empêcher de s'entendre avec son amant ? Cette lettre que je

tiens là est très explicite, sinon sur la mort de M. de Romanes, du moins sur la conduite de sa femme. Ce Léo Samarini est un chenapan, à ce qu'on m'a dit.

Le juge d'instruction dînait ce soir-là chez le ministre de la justice ; à son arrivée, les autres convives n'étaient pas encore là. Le ministre de la justice, qui avait ouï parler du suicide de Fernand, lui demanda s'il y avait là une affaire criminelle.

— N'en doutez pas, monsieur le ministre, voyez ma figure... je n'osais venir dîner... mais j'ai jugé qu'il était plus poli de venir comme je suis, avec les traces d'un éventail brisé sur mon front. Un peu plus, j'y perdais un œil.

— Expliquez-vous.

— J'avais appellé madame de Romanes pour l'interroger...

— Vous avez fait une bêtise ! Madame de Romanes n'est pas une femme qu'on appelle au Palais de justice comme la première venue. Vous n'imaginez pas qu'elle a tué son mari ?

— Pourquoi pas ?

Le ministre s'impatienta, à ce mot qui avait fait bondir Régina.

— Voyez-vous, mon cher ami, vous voyez rouge comme tous vos pareils. Il faut défendre la société, mais non point l'attaquer ; la plupart des juges d'instruction sont des hommes bien élevés qui ont peut-être toutes les vertus, mais qui ne sont point des voyants parce qu'ils s'obstinent à voir de travers.

Le ministre, très fâché, se promena avec agitation ; il se rappelait qu'il avait dîné chez la com-

tesse de Romanes ; qu'elle avait été charmante par la grâce et la simplicité. Il jugeait qu'il y avait là un cœur et un esprit. Il eût mis sa main au feu pour témoigner, — sans savoir un mot de l'affaire, — qu'elle n'était pour rien dans la mort de son mari. Le juge d'instruction se risqua à accuser Régina.

— Songez, monsieur le ministre, que cette femme a pour amant un Italien dont on dit beaucoup de mal.

— Pour amant, pour amant... On donne ainsi des amants à toutes les femmes qui n'en ont pas...

— Oui, mais je tiens la preuve.

— Vous ne tenez rien du tout ; vous autres juges d'instruction, vous êtes habitués à vivre trop au Palais et pas assez dans le monde ; le cœur humain est bien moins que vous ne croyez dans les dossiers des causes criminelles que dans l'intimité des gens du monde, au coin du feu de la famille, dans les cercles, à l'Opéra, partout, hormis au Palais de justice où n'apparaît que l'exception, si bien que vous ne jugez l'homme et la femme que sur l'exception.

— Mais enfin, monsieur le ministre...

— Mais enfin, je vous dis qu'il ne fallait pas soumettre madame de Romanes à un interrogatoire dans votre cabinet.

Là-dessus, comme quelques convives venaient d'être annoncés, le ministre tourna le dos au juge d'instruction, qui dit entre ses dents :

— Je crois que j'en serai pour mon coup d'éventail.

Il eut même peur d'un avancement, — en province.

Il dîna fort tristement entre deux femmes qui n'avaient pas d'amants, mais qui n'avaient ni la beauté ni le charme de la comtesse de Romanes; l'une d'elles eut beau lui dire qu'il était bien heureux d'assister tous les jours à la comédie criminelle du genre humain, il estima qu'il aimerait mieux décidément avoir une bonne salle à la Comédie de Molière, lequel n'a pas eu besoin de passer au Palais de justice pour bien connaître son prochain.

Quand on se leva de table, le juge d'instruction ne s'arrêta pas au doux quart d'heure du café; il prit ses jambes à son cou jusqu'à la Conciergerie.

XII

PROFIL D'UN JUGE D'INSTRUCTION

Lavater a dit : « Montre-moi ta figure, je te dirai qui tu es. » Comme tous les physionomistes, Lavater s'est trompé. La nature, cette haute capricieuse qui aime à déjouer la malice des hommes, a souvent mis un vrai masque sur l'âme. C'est toujours le vers de Ruy-Blas :

> J'ai l'habit d'un laquais et vous en avez l'âme.

Il y a souvent des figures qui trompent le regard le plus claivoyant, comme ces montagnes abruptes et désolées qui cachent des mines d'or, ou comme ces volcans qui dorment sous la neige.

Le juge d'instruction, M. Lemarchand, n'avait pas la figure du juge d'instruction légendaire. On représente toujours cette sentinelle, plus ou moins avancée de la justice avec des traits anguleux, un vaste front, un regard pénétrant, un tein mat, un sourire froid et sceptique. Tel n'était point M. Lemarchand ; la nature semblait l'avoir créé pour vivre gaiement. Il avait une figure toute ronde, toute rouge, un front couvert de cheveux.

On l'eût pris pour un membre du Caveau, tant il avait l'air d'une chanson à boire.

Il ne buvait que de l'eau. Les méchants sont buveurs d'eau. Au Palais, le juge d'instruction était méchant. Toute sa volupté était de s'enfoncer dans le crime des autres. Plus le crime était horrible, plus il était content.

C'était en vain qu'on l'entraînait dans le monde pour qu'il secouât l'atmosphère de son cabinet. Il semblait dépaysé partout. Quoique jeune encore, il renonçait déjà à toutes les joies de la jeunesse et même de la seconde jeunesse.

Il s'était marié, mais si peu, si peu, si peu, que sa femme pouvait dire qu'il ne s'était pas marié du tout. On le citait d'ailleurs dans son monde comme un mari irréprochable. Il aurait plutôt donné des coups de canif à sa femme que des coups de canif dans le contrat. C'est ainsi que sont les maris irréprochables.

Qui sait, dans sa fureur de trouver des crimes partout, peut-être avait-il l'œil sur sa femme, peut-être ne désespérait-il pas d'exercer ses talents de juge d'instruction jusque dans la chambre nuptiale. Mais sa femme était sur ses gardes.

Quand on l'avait recommandé au ministre, qui le connaissait de vue, le ministre s'était écrié : « Allons donc, il n'y a pas là l'étoffe d'un juge d'instruction ! » Ce qui prouve que les ministres se trompent comme de simples mortels. Il le trouvait trop gai, cet homme qui n'avait jamais le mot pour rire, à l'inverse de tant de juges d'instruction qui sont dans le monde des hommes d'esprit, oubliant qu'ils revêtiront le lendemain dans leur cabinet, non plus la robe noire légendaire, mais le caractère auguste de la justice.

Le ministre avait eu raison de dire à M. Lemarchand : « Prenez garde, un juge d'instruction doit aller beaucoup dans le monde, parce que c'est à l'école du monde qu'on apprend à connaître les hommes. »

Un peu plus, le ministre eût donné une passion à cet homme qui n'avait que la passion du devoir.

Un médecin célèbre disait à un président de cour d'assises, à propos d'une empoisonneuse : « Il y a du poison partout. Je me charge de donner un coup de scalpel dans votre cœur et d'y trouver de l'arsenic. »

M. Lemarchand, né criminaliste, trouvait des crimes partout. Il fut plus d'une fois sur le point d'instruire contre lui, dans ses heures de distraction.

XIII

SOPHIE LACAILLE

Il y avait trois heures que madame de Romanes était à la Conciergerie, — trois siècles. — Elle commençait à trouver que son mari était bien heureux. Si une main charitable lui eût apporté le fatal revolver, Régina en eût peut-être fini avec ses angoisses.

A moins, pourtant, que l'idée de son fils ne l'eût retenue dans son désespoir.

C'était le seul être aimé à qui elle n'eût pas écrit, mais à tout instant elle pensait à lui-même quand elle pensait à Léo Samarini. Elle le plaignait amèrement d'avoir un tel père et une telle mère. Que deviendrait-il dans la vie, avec de pareils exemples?

Ce nom de Romanes, oserait-il le porter? N'allait-il pas, en apprenant la mort de son père, se tourner contre sa mère? C'en était fait pour elle des joies de la maternité. Cet enfant gâté ne serait plus qu'un reproche et une menace. Maintenant que le bruit public la frappait du nom de femme adultère, elle aurait beau tendre les bras à son fils, avec l'amour d'une mère, il ne s'y jetterait plus en toute effusion.

De quelque côté que se tournait la comtesse de Romanes, elle ne voyait que les ténèbres. Sa mère, elle-même, sa mère qui ne vivait que pour elle, qui sait si elle ne refuserait pas de lui pardonner?

Régina était en proie à toutes ces désolations quand un gardien ouvrit la porte sans frapper et fit passer une jeune femme, en disant à Régina :

— Madame, vous serez forcée de partager votre chambre pendant une heure ou deux, avec cette dame, qui est en prévention comme vous et qui n'a pas encore de place. Il paraît que les affaires vont bien. Je ne sais plus où donner de la tête.

— Mais, on m'avait dit que cette chambre était pour moi seule, dit Régina de son air hautain.

— Oh ! mon Dieu, madame, murmura la nouvelle venue, je ne ferai que passer ici, on m'assure que dans une heure je serai logée à mon tour.

Cela fut dit avec le sourire le plus charmant et le plus ironique.

— Comment, reprit Régina, ce n'est pas assez d'être emprisonnée pour rien? N'être pas seule, c'est être deux fois en prison.

— Vous avez bien raison, madame : je suis désolée d'être de moitié dans les plaisirs de cette retraite.

Madame de Romanes insista auprès du gardien, mais cet homme lui dit sans façon : « Je n'y puis rien ; la raison du plus fort est toujours la meilleure. » Il fallut bien se résigner. « Encore si j'avais un livre ! » pensa Régina.

Elle se remit à la table et écrivit sans savoir ce qu'elle écrivait. C'était tout simplement pour ne pas être obligée de causer avec sa camarade de chambrée.

Ce n'était pas l'affaire de celle-ci, car celle-ci s'appelait Sophie Lacaille : ce n'était pas la première fois qu'elle venait à la Conciergerie ; elle avait déjà

fait une année de Saint-Lazare, elle allait sans doute y passer encore une année; interrogée par le juge d'instruction pour détournement de mineur, elle lui avait paru si intelligente, si malicieuse, si pervertie, qu'il était écrié : *Eureka!*

Il croyait avoir trouvé son maître pour interroger la comtesse de Romanes. Il lui avait dit :

— Madame, si vous voulez que la justice ne soit pas trop sévère pour vous, il faut servir la justice.

— De tout mon cœur. Qu'ai-je à faire?

— C'est bien simple. Il y a à la Conciergerie une femme du monde qui a peut-être tué son mari d'un coup de revolver. Si ce n'est elle, c'est peut-être son amant. Vous allez passer quelques heures avec elle. Vous lui conterez des histoires de votre vie : il n'est pas impossible que vous la fassiez parler. Donnez-vous comme une grande dame étrangère : demain vous viendrez me dire ce que vous pensez de cette femme, qui est un sphinx.

C'est ainsi que se multiplient les juges d'instruction. Le prévenu est interrogé, sans le savoir, à toute heure, par ses amis, par ses ennemis, dans sa prison comme dans sa maison.

Sophie Lacaille, cachée sous le nom de la marquise Ondolfi, joua bien son rôle. Elle eut toutes les insinuations de la femme, du serpent, du charmeur d'oiseaux.

— Madame, dit-elle doucement, je comprends votre irritation, je suis sûre que vous êtes retenue ici sans raison, à peu près comme moi, car mon cœur seul est coupable. On m'accuse, moi marquise italienne, de détournement de mineur; est-ce donc un

crime d'aimer un jeune prince italien? Est-ce que je savais qu'il n'avait pas vingt et un ans.

Régina avait l'air de ne pas entendre; mais la coquine savait bien qu'elle lui ferait retourner la tête.

— Je crois bien, madame la comtesse, que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer dans le monde; par exemple, au dernier bal des Tuileries. Vous étiez, si je ne me trompe, d'abord au bras de votre mari, ensuite au bras de Léo Samarini.

La comtesse de Romanes retourna la tête.

— Mais, madame, je ne vous ai jamais vue.

Sophie Lacaille s'inclina.

— C'est que je ne suis pas, comme vous, une femme remarquable. On passe son chemin devant moi, tandis qu'on s'arrête devant vous.

Régina s'inclina sans le vouloir. Elle avait été frappée du charme pénétrant de la figure de cette femme.

Comme elle ne se doutait pas que ce fût là par occasion une doublure du juge d'instruction, elle lui dit naïvement:

— Est-ce que vous connaissez M. Léo Samarini?

— Ah! beaucoup, madame; c'est un ami intime de mon amant.

Sophie Lacaille vit à la figure de la comtesse qu'elle marchait trop vite dans la familiarité.

Elle se reprit:

— Pardon, madame, je pourrais dire mon fiancé, car nous allions partir pour Londres dans l'idée de nous marier là-bas. Ce n'est peut-être pas la bonne manière; mais que voulez-vous? il y a souvent des

empêchements pour légitimer les passions les plus simples. Je vous répète ici les paroles de Léo Samarini.

La comtesse eut beau vouloir garder la dignité du silence, elle continua la conversation avec cette marquise inconnue. Elle l'écoutait comme on lit un mauvais roman ; d'ailleurs elle se croyait dans une chambre d'auberge et elle s'imaginait voyager. Or, quand on voyage, on ne craint pas de se risquer dans tous les mondes.

— Ah ! la vie est un étrange mystère, dit tout à coup Sophie Lacaille, d'un air profond. Où est le bien, où est le mal ? Si on écoute sa raison on ne fait que des folies, si on écoute son cœur on est capable de tous les crimes.

La devineuse d'énigmes regardait madame de Romanes jusqu'au fond de l'âme.

— En Italie, reprit-elle, on est bien moins criminaliste qu'en France. Il est plus aisé de vivre là-bas selon son cœur. C'est la justice qui fait le scandale. Qu'est-ce qu'un crime caché ? Ah ! je ne parle pas des gens qui vous assassinent pour vous voler. C'est contre ces gens-là qu'il faut que la justice soit armée. Mais les duels intimes, les misères d'intérieur, les orages conjugaux, est-ce que cela la regarde, cette justice bavarde et mauvaise ? Plus on lève le rideau de la tragédie et plus on fait voir de tragédies, car la vie n'est qu'un travail d'imitation. Au lieu de lever le rideau, la justice devrait cacher tout cela.

La comtesse ne pouvait s'empêcher de penser que ladite marquise Ondolfi avait raison.

— Par exemple, moi, j'ai commis un crime, un

vrai crime, un crime impardonnable. On m'a pardonné. Croyez-vous qu'on a eu tort? Cela se passait il y a six ans. J'étais toute jeune. Depuis six ans j'ai été charitable à tout le monde, j'ai fait du bien comme si je n'avais que cela à faire. La société serait-elle bien avancée si on m'avait condamnée aux travaux forcés! La vie, n'est ce pas les travaux forcés? Il est vrai que ces jours-ci me voilà sous le coup d'un autre crime : un détournement de mineur. Je vous demande si la société est en péril parce qu'un prince de vingt ans est heureux à mes pieds. Sous prétexte d'être agréable à la société, voilà qu'on fait son malheur et le mien; mais j'espère encore que cette belle affaire sera abandonnée.

Madame de Romanes était devenue curieuse.

— Et comment ne vous a-t-on pas poursuivie, il y a six ans, pour le crime impardonnable dont vous me parliez tout à l'heure?

— Ah! voilà l'histoire. Voulez-vous m'écouter dix minutes?

— Oui, bien volontiers.

Régina, qui avait d'abord jeté des yeux furieux à Sophie Lacaille, la regardait maintenant avec quelque sympathie, quoique cette femme se fût avouée criminelle au premier chef.

C'est qu'elle avait cette beauté du diable, cette gaieté parisienne, cet entrain irrésistible qui crée les amitiés de passage.

Voici comment Sophie Lacaille raconta son histoire. Ce qui va paraître singulier, c'est que, n'étant pas là pour dire la vérité, elle parla à cœur ouvert sans se faire meilleure qu'elle n'était. Seulement,

elle se fit marquise italienne au lieu d'avouer son origine.

Sophie Lacaille était tout simplement une ancienne écuyère de l'Hippodrome, qui avait traversé les aventures les plus tapageuses, jusqu'au jour où elle avait été prise au sérieux par un gentleman, ancien ami de l'empereur Napoléon III en exil après l'affaire de Strasbourg. Ce gentleman avait brisé la carrière glorieuse de Sophie Lacaille en lui donnant un hôtel et des chevaux, mais à condition qu'elle ne serait plus écuyère que dans les promenades matinales au bois de Boulogne. Laissons-lui conter elle-même son histoire.

XIV

UNE PAGE D'HISTOIRE PARISIENNE

Pour les initiés, pour les Parisiens qui connaissent bien leur monde, cette histoire de Sophie Lacaille est plus ou moins connue, mais elle n'a pas été imprimée. La voici telle que cette singulière héroïne la conta à madame de Romanes :

— Figurez-vous, madame, que je suis venue à Paris bien jeune encore, ce qui ne m'a empêchée de revoir plus d'une fois l'Italie. J'étais née comme toutes les femmes bien nées, avec le sentiment des plus hautes vertus ; mais la plupart des grandes familles italiennes ne sont pas riches ; mon père a

abandonné ma mère pour venir achever sa ruine à Paris.

» J'étais fille unique ; ma mère me prit dans ses bras pour se mettre à la poursuite de mon père. Donc nous voilà à Paris. Ma mère vendit ses diamants pour moi comme pour elle ; nous fîmes bonne figure, mais le jour vint où il fallut s'humilier dans les larmes, c'est-à-dire me sacrifier à un mariage de raison. Un gentleman était amoureux de moi. Il m'avait rencontrée à la cour : il demanda ma main. Je pleurai, ma mère la donna. Nous allâmes nous marier en Angleterre. »

Jusqu'ici, Sophie Lacaille, née à Paris, rue de Lancry, contait un roman pour masquer son origine, mais maintenant l'histoire commence.

Après un silence, elle reprit ainsi :

— Que vous dirai-je de ce mariage de raison? Si j'avais aimé les vanités, j'aurais été bien heureuse, car j'habitais un hôtel avenue de la Reine-Hortense, dans toutes les somptuosités de la fortune et du luxe. Mon mari était ami de l'empereur; il lui avait donné beaucoup d'argent dans son premier exil, parce que Napoléon III lui avait montré son étoile. C'étaient les deux doigts de la main. Ils se voyaient peu, mais ils ne se cachaient rien : dans tous les grands évènements mon mari fut consulté par son grand ami.

» Les femmes qui vivent par l'esprit, jamais par le cœur, se fussent toutes contentées de mon hôtel, de mes chevaux, de mes robes et de mon mari. Mais moi, je suis romanesque; n'aimant pas dans ma maison, il me fallut aimer ailleurs. En ce temps-là, ce n'était pas mon prince italien, c'était un jeune

crevé qui m'avait rencontrée au Bois, et qui me trouvait belle en amazone.

» Ah! je montais bien à cheval dans ce temps-là. J'aurais pu lutter avec toutes les écuyères de l'Hippodrome. Le jeune crevé ne montait pas mal lui-même, si bien qu'un matin nos chevaux allèrent du même pas ; quand je dis nos chevaux, — c'était peut-être nos cœurs, — ces bêtes-là s'entendirent si bien qu'au lieu de faire le tour du lac, elles s'égarèrent vers la cascade jusqu'au parc des Princes. Et cela allait au galop. Oh ! les premières joies de l'amour! On a peur, mais comme on aime son émotion! On voit le précipice ; mais comme on s'y jette avec joie. Mon cheval rentra sans baisser la tête à l'écurie. Je jurai de ne pas trahir mon mari. Je débrouillai en vain le chaos de mon cœur pour retrouver ma raison.

» Comment se fit-il que le lendemain à la même heure, sans le vouloir, malgré moi, je me retrouvai au parc des Princes, cheval contre cheval, la main dans une main amie, je veux dire dans une main ennemie?

» Car nous n'avons pas de plus grand ennemi que notre amour.

» Ce jour-là on entra, — pourquoi faire, — dans un petit hôtel à louer, un petit hôtel qui je crois avait appartenu à madame Pradier ou à madame de Tourbey, ou à madame, je ne sais plus qui, enfin un hôtel célèbre par les visites d'un prince à la mode.

» Pendant que le portier gardait nos chevaux, nous visitions le rez-de-chaussée et le premier. Je crois que nous restâmes un peu plus longtemps au

premier qu'au rez-de-chaussée. Pardonnez-moi ces détails, madame, mais c'est là toute l'histoire de mon bonheur.

» Ah! ce petit hôtel, y vivre selon mon cœur, de ma vie passée avec mon premier amant, y vivre un an et un jour, je donnerais pour rien le reste de ma vie; y vivre un an et un jour avec mon petit prince italien, je donnerais ma vie dans ce monde et dans l'autre.

» Mais, voyez-vous, la volonté la plus ferme est toujours brisée. On dit : Je ferai cela; pourquoi ne peut-on pas le faire? L'homme s'agite, la femme le mène, mais Dieu mène la femme.

» Si ce n'est Dieu, c'est le diable.

» Toujours est-il que nous nous promettons le bonheur pour demain ; si le bonheur fait faillite à l'échéance, nous lui envoyons les huissiers: mais quand on le saisit, il est insolvable.

» Hélas! j'habitais un grand hôtel dans un grand vide, parce que rien ne me charmait le cœur. Mon mari était le plus taciturne des taciturnes. Je l'aimais quelque peu, par reconnaissance; mais vous savez que la reconnaissance est une fleur rare qui tombe au premier mauvais vent. Je me disais, d'ailleurs, que si M. Tomson ne m'eût pas épousée, j'en aurais trouvé un autre plus amusant.

» Vous comprenez bien que je ne pouvais pas m'éterniser dans cet ennui, quand mon cœur était dehors.

» Mon amant me disait tous les jours : « Ah! si tu « étais libre, comme je t'épouserais avec joie! » Et moi, je me disais : Pourquoi mon mari, qui parle

sans cesse de voyager et qui reste sans cesse au coin de son feu, ne part-il pas pour le nouveau monde ou pour l'autre monde? Lui absent, c'était déjà l'air libre à respirer; lui mort, c'était le bonheur. Pourquoi faire de la fausse sentimentalité? Je ne veux pas me montrer meilleure que je ne suis. Peu à peu, je laissai cette pensée me dominer l'esprit, à savoir que M. Tomson n'avait rien à faire sur la terre, si ce n'est à me gêner.

» Il faut que je vous dise tout d'abord, qu'il m'avait montré un testament où il me donnait la moitié de sa fortune, cinq millions. L'autre moitié était destinée aux pauvres de Londres. Or, s'il mourait, c'était une bénédiction pour les pauvres de Londres, — et c'était l'idéal pour moi.

» Eh bien, je vous l'avoue, quoique je ne sois point née avec de mauvais instincts, mais comme j'avais soif de vivre, un soir que mon mari m'avait rudoyée, sous prétexte que j'aimais trop les chiffons, je jurai d'en finir. Je lui servais le thé tous les soirs à la même heure : c'était automatique ; nous n'avions plus rien à nous dire; d'ailleurs, j'avais beau parler, il n'écoutait jamais. Il y en a qui vivent dans les nuages, lui, vivait dans la nuit. C'était déjà la nuit du tombeau.

» Que vous dirai-je? Un soir que mon amant, toujours plus adorable, était près de m'échapper pour un mariage d'argent, je versai, dans le thé conjugal, je ne sais plus quelle essence de laurier-cerise qui tue son homme à la minute.

» Qu'arriva-t-il? Ce qui arrive toujours, c'est que, craignant de ne pas verser assez de poison, j'en ver-

sai trop, si bien qu'au lieu de s'endormir dans l'éternité, mon mari se mit à bondir comme un beau diable. « Votre thé c'est du poison ! » s'écria-t-il. Un peu plus il me forçait de boire ce qui restait dans sa tasse.

» Grand tapage et grand tumulte dans l'hôtel. On court chercher des médecins. Je veux me jeter par la fenêtre. On m'enferme dans ma chambre. Comme on a parlé de poison, une de mes femmes de chambre, enchantée de m'être agréable, avertit le commissaire de police. Cet homme va trouver mon mari : « — Vous êtes empoisonné? — Oui, monsieur, par ma femme. » Le premier médecin déclare que M. Tomson est perdu. Sur ce diagnostic, le commissaire de police me fait empoigner par deux agents, qui m'emmènent à la Conciergerie. Je voyais déjà se dresser la guillotine. — Oui, madame. Mais ce qui m'épouvantait le plus, c'était la cour d'assises. C'est là le vrai supplice, hormis pour les coquins de profession; mais les criminels d'occasion, ceux qui ont eu un instant de folie, parce que l'amour est un mauconseiller, ont la terreur d'être en scène sur ce théâtre de la justice.

» J'avais beau crier et pleurer, je me demandais comment j'avais pu en arriver là; mais il n'y avait pas à s'en dédire, le crime était commis, il me fallait subir le châtiment. »

Tout en parlant, Sophie Lacaille ne perdait pas de vue la comtesse de Romanes, étudiant toujours l'expression de sa figure, cherchant à démasquer son cœur et son âme. Si elle était coupable, ne devait-elle pas être profondément émue par ce récit,

qui était bien, — ou qui pouvait bien être, — un peu son histoire ?

Mais Régina ne perdait rien de sa sérénité.

— Ah ! si elle joue son jeu, elle le joue bien, pensa Sophie Lacaille.

— Et par quel miracle, madame, lui demanda la comtesse, n'avez-vous pas passé en cour d'assises, car je n'ai pas entendu parler dans ce temps-là d'une telle affaire.

— Ah ! oui, le tapage aurait retenti jusque chez vous. Voilà ce qui s'est passé :

« Après le premier médecin, il en survint un second, qui déclara que mon mari n'en mourrait pas. Quand M. Tomson fut bien sûr de rester parmi les vivants, il m'appela près de lui, mais je n'étais plus là. Voilà bien le cœur humain ! Mourant, il voulait ma mort ; vivant, il voulait ma vie. Il m'avait achetée par le mariage, il m'avait payée par mon luxe. J'étais sa chose ; aussi entra-t-il dans une belle fureur, quand il apprit que le commissaire de police s'était permis de lui enlever sa femme.

» Il connaissait la force de la justice en France ; il savait qu'une fois dans l'engrenage, on fait le tour de la roue. Il eut peur pour moi, il eut peur pour lui ; car il ne pouvait pas vivre sans moi. Que fit-il ? Il écrivit à son ami l'empereur, ce simple petit billet :

« Mon ami, je suis mourant, refuserez-vous de
» venir me serrer la main ?

» L'ami de l'exil,

» TOMSON. »

XV

SUITE DE L'HISTOIRE DE SOPHIE LACAILLE

» Mon mari savait bien à qui il parlait.

» Napoléon III aimait beaucoup mon mari. Il n'attendait qu'une occasion de lui prouver sa reconnaissance.

» C'était un des petits lundis de l'impératrice, — l'empereur dit tout haut qu'il allait se coucher, mais il courut à notre hôtel.

» A première vue, il jugea que c'était fini, mais M. Tomson lui dit : « — Vous pouvez me sauver, si vous voulez. — Eh bien, je vous sauverai, et il interrogea le moribond du regard. — Voyez-vous, mon ami, j'ai été empoisonné par ma femme. » Et comme l'empereur allait s'indigner : « — Non, ne lui en voulez pas plus que moi, le plus coupable c'est moi-même. Voici pourquoi : Elle est jeune, j'ai la barbe blanche ; elle est gaie, je suis morose. Elle veut vivre, je veux mourir, — toutefois, pas empoisonné. — Je désire prendre mon temps. Pour la consoler un peu, je lui ai montré un testament qui lui donne cinq millions. C'était tenter le diable, c'était tenter la femme. — Ainsi, dit l'empereur, votre femme vous a empoisonné sans autre passion que celle de l'argent ! — Oui, sire ; mais pourquoi tant vous étonner? entrez un peu plus dans son rôle de

femme qui veut jouer un beau jeu; moi mort, elle est du même coup libre et riche; moi vivant, elle vit de ma fortune, sous mon joug. Comment n'avoir pas l'idée de se débarrasser d'un mari qui est au travers de votre honheur? Ne faisons point de phrases, ne soyons pas stoïciens, ou plutôt soyons-le et pardonnons. Je ne vous ai jamais demandé de grâces, sire. J'ai laissé cela à vos amis de la seconde ou de la troisième série. Aujourd'hui, je vous demande une grâce. — Je vous l'accorde. — Eh bien, donnez l'ordre au ministre de la justice de me rendre ma femme cette nuit même ; envoyez chez M. Baroche, qui s'arrangera comme il pourra, mais qui empêchera que ma femme ne soit happée par le procureur impérial, le juge d'instruction et toute la boutique. Si vous attendez à demain, il sera trop tard. On instruira l'affaire, ces gens-là ne lâcheront par leur proie; j'aurai beau dire que je me suis empoisonné moi-même, ma femme sera perdue. »

» L'empereur avait accordé la grâce; il ne voulait pas revenir sur sa parole, mais il paraissait inquiet de mettre le doigt sur la balance de la justice : « — Prenez garde, mon cher ami, votre femme vous empoisonnera encore. — Pas du tout. Je ne serai plus si bête. Quand elle va revenir tout à l'heure, je lui dirai : « Je vous pardonne; mais, comme tout crime doit être puni, je déchire mon testament », et je déchirerai mon testament; mais, ne voulant pas la mort du pécheur, je dirai à ma femme : « Maintenant, il ne tient qu'à vous de regagner vos cinq millions, voici comment : cent vingt-cinq mille francs la première année; deux cent cinquante mille francs la se-

conde ; un demi-million la troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ma mort, c'est-à-dire cinq cent mille francs par an. » Je vous réponds qu'à ce compte-là elle ne m'empoisonnera plus, même quand elle aura cinq millions, parce qu'elle voudra toujours gagner cinq cent mille francs de plus. — Vous parlez comme un sage, dit l'empereur, mais ne vous y fiez pas. — Sire, je vous invite à venir dans un an, prendre une tasse de thé avec nous. — Je viendrai, dit Napoléon III. Mais promettez-moi que ce n'est pas votre femme qui fera le thé. »

» Le croirez-vous, madame, au bout d'un an l'empereur vint prendre la tasse de thé, au coin du feu de mon mari. Et ce fut moi qui fit le thé. « — N'est-ce pas, me dit l'empereur, que c'était pour rire ces trois ou quatre gouttes de je ne sais quoi, que vous avez versées, il y a un an, dans le thé de mon ami ? — Sire, je ne m'en souviens plus, mais je vous jure que je ne suis pas capable de faire du mal à une mouche. — Ah ! mon Dieu, dit M. Tomson, toutes les femmes sont comme ça, mais elles ont de mauvais quarts d'heure pour leur mari ; tant pis pour ceux qui ne savent pas les prendre. »

En finissant son histoire, une histoire qui, je le répète, est vraie presque mot à mot, Sophie Lacaille jugea que madame de Romanes ne se confesserait pas. En effet, Régina se contenta de dire :

— C'est un roman ce que vous me contez là, je ne croirai jamais que vous avez empoisonné votre mari.

Sophie Lacaille se dit : « Alors, c'est qu'elle n'a pas tué le sien, où elle cache bien son jeu. » Elle dit tout haut :

— C'est pourtant la vérité. Il m'a pardonné, n'en parlons plus. Quand il est mort de sa belle mort, quatre ans après, il m'a doucement appuyé sur son cœur en me disant : « J'ai été bien heureux avec toi. »

« Ce qui était un meilleur pardon encore. Seulement, au moment où je voulais me détacher de ses bras, il saisit les miens comme dans une tenaille en s'écriant : « Viens avec moi, jusque dans la mort, au bout d'un an je te donnerai encore un million. » C'était le délire, mais c'est égal, j'ai encore passé là un vilain quart d'heure.

— Et lui donc ! dit en souriant madame de Romanes.

Et après un silence, elle ajouta :

— Ce n'était peut-être pas le délire, madame, c'était plutôt une suprême raillerie, la raillerie de l'homme qui est aimé pour son argent.

— Vous avez raison. Et vous, madame : vous êtes accusée...

— Moi, je ne suis pas accusée.

— Comment, vous n'êtes pas accusée ! J'ai lu tout à l'heure dans un journal du soir que la comtesse de R...

— Comment, un journal du soir oserait parler de moi !

— Seulement les initiales.

— Est-ce que vous avez ce journal ?

— Non, je l'ai lu dans le cabinet du procureur de la République.

— Et que disait-on ?

Régina avait repris toute sa fièvre.

— On disait ceci ou à peu près : « Une belle com-

tesse éclose comme une fleur rare dans le jardin de la France, avait un mari et un amant. Jusqu'ici, rien de plus naturel, puisque cela se voit tous les jours. Elle n'en était pas moins du meilleur monde, sans être tout à fait du faubourg Saint-Germain, ni des privilégiées de la cour. Elle avait commencé par adorer son mari ; mais les femmes finissent toujours par adorer leur amant, si bien qu'une belle après-midi, c'était hier, le mari est mort d'un coup de revolver. La famille dit de la rupture d'un anévrisme, mais le revolver a déjà fait trop de bruit pour n'être pas entendu. A côté du revolver, on a trouvé un éventail brisé. Cet éventail est celui de la belle comtesse. Que faisait-il là ? Mystère. Les devineurs d'énigmes disent qu'il y a eu une terrible scène conjugale. Ce n'est pas une raison pour que la femme ait armé le revolver : elle n'en a pas moins été appelée au Palais de justice, aujourd'hui même, si j'en crois les indiscrétions. Voilà ce que c'est que d'être une femme romanesque. Demain nous pénétrerons un peu plus avant dans ce mystère de Paris. » C'est à peu près ce que j'ai lu, ajouta Sophie Lacaille.

— Mais c'est l'infamie des infamies, s'écria la comtesse. Il n'y a donc plus de respect pour rien. Ce journaliste, je le cravacherai en pleine figure.

— Oh ! ne faites pas cela, on dirait que vous êtes violente ; c'est alors que vous seriez accusée...

Et là-dessus Sophie Lacaille se risqua un peu plus loin.

— Enfin, madame, vous devez savoir comment est mort votre mari ?

— Comment voulez-vous que je le sache, puisqu'il

vivait rue de la Ville-l'Evêque et que je vivais rue Galilée ?

— Oui, mais un mari et une femme qui ont vécu dix ou quinze ans ensemble se connaissent si bien qu'ils voient leurs actions, même quand ils sont loin l'un de l'autre.

Jusque-là, madame de Romanes avait écouté Sophie Lacaille, tantôt par distraction, tantôt par curiosité ; mais tout à coup elle reprit son air digne et son expression hautaine en laissant tomber froidement ces mots : « Je crois que vous m'interrogez, madame ! »

La jolie empoisonneuse pensa qu'elle en était pour son histoire.

— Oh ! mon Dieu, non, madame ; une fatalité nous a mises en présence. Je connais votre amant qui connaît le mien, j'ai la bonne grâce de vous ouvrir mon cœur...

— Oui, et comme vous avez empoisonné votre mari, vous trouvez sans doute tout naturel que j'aie tué le mien d'un coup de revolver.

On ne se parla plus.

Cependant le juge d'instruction était arrivé à la Conciergerie. Il demanda Sophie Lacaille, qui vint tout de suite à lui : « — Eh bien ? — C'est un sphinx. — Elle n'a rien dit ? — Non. J'ai eu beau me confesser, elle a répondu par un silence implacable. — Que pensez-vous ? — Que cette femme est un puits de ténèbres. J'y descendrai, mais il me faudra prendre mon temps et le sien. — Je vais lui donner la liberté. — Vous avez raison : elle se trahira par ses actions et non par ses paroles. Et moi ? — Nous

en reparlerons. — Mettez-moi à ses trousses et vous saurez tout. — Oui, mais demain. »

Le juge d'instruction dit un mot au directeur de la Conciergerie, qui entra bientôt chez la comtesse de Romanes, pour lui dire qu'elle était libre : « Voyez-vous, madame, ce n'est pas la faute du juge d'instruction si on vous a retenue ici. On l'a mal compris. Il était bien loin de vouloir faire arrêter une femme comme vous, selon son expression. Il m'a dit à moi-même qu'il ne voulait que vous intimider pour obtenir de vous des renseignements qui lui sont indispensables, puisqu'il veut prouver que votre mari ne s'est pas suicidé. »

Sophie Lacaille venait de rentrer dans la chambre.

La comtesse ne fit pas de façon pour se tourner vers elle et lui dire, tout en marquant la distance d'une femme du vrai monde à une femme qui n'en est que par hasard : « Bonsoir, madame. » Mais Sophie Lacaille le prit de haut : « Bonne nuit, madame. Il paraît que décidément votre histoire est comme la mienne : Vous ne passerez pas aux assises, par une volonté d'en haut... Mais moi, j'avais manqué mon coup... »

XVI

LE LOUP ET L'AGNEAU

La comtesse de Romanes, revenant de la Conciergerie, trouva tout le monde debout chez elle, quoiqu'il fut près de onze heures.

— Ah ! ma chère Élisabeth, comme je suis heureuse de te retrouver !

Mademoiselle van Lowe éclata en larmes et en sanglots :

— Ma marraine, ma marraine ! Je mourais de chagrin de ne pas vous voir revenir. On a servi le dîner à sept heures. Je n'ai pas voulu me mettre à table. Est-ce que vous avez dîné ?

— Non, mais je n'ai pas faim. Je me suis nourrie d'émotions aujourd'hui. Mais me voilà tout à toi.

Régina regarda Élisabeth avec un sourire de sœur et de mère.

— Raconte-moi ta journée.

— Ma journée, ma marraine ? C'est bien simple. Quand vous m'avez quittée, je me suis mise à ma tapisserie. J'étais si triste que je ne voulais pas voir le piano ; car vous avez eu beau vouloir me cacher votre appel au Palais de justice, je le savais bien.

— Comment le savais-tu ?

— Parce que je vous ai écoutée, sans le vouloir, quand vous êtes partie avec madame Ramée.

— Ce n'était rien. As-tu reçu ma lettre ?

— Quelle lettre ?

— Je t'ai écrit à cinq heures.

— Votre lettre ne m'est pas arrivée.

— C'est impossible. J'ai pourtant bien payé le commissionnaire, c'est que j'écris si mal... Cette rue Galilée n'est pas connue... Il n'est venu personne ?

Élisabeth sembla chercher.

— Non. Il est venu M. Léo Samarini.

— M. Léo Samarini ! ce soir !

— Oui, ma marraine.

— Pourquoi est-il venu puisque je lui avais écrit de ne pas venir ?

— Mais, ma marraine, il n'est pas venu pour vous, il est venu pour moi.

Régina regarda sa filleule avec quelque surprise, car Élisabeth était toute rayonnante.

— Ah ! nous avons joliment joué du piano.

— Je croyais que tu étais trop triste pour te mettre au piano.

— C'est vrai, ma marraine, mais pouvais-je ne pas prendre ma leçon, puisque M. Léo Samarini était venu ?

Après un silence, craignant d'avoir chagriné madame de Romanes, Élisabeth ajouta :

— D'ailleurs, nous n'avons joué que des choses tristes.

— Il a donc joué aussi ?

— Oui... et il n'a jamais si bien joué...

Régina étudiait avec inquiétude la figure de sa filleule.

— Est-ce qu'il savait où j'étais allée ?

— Non, nous n'avons pas parlé de vous.

— Et de quoi avez-vous parlé?

— Oh! moi, je ne disais rien; mais il parle si bien, M. Léo Samarini... surtout quand vous n'êtes pas là...

— Ah! Et que te disait-il?

— Ce serait trop long à vous conter; il me disait qu'il adorait les cheveux blonds.

— Que te disait-il encore?

— Des bêtises, car il disait que j'étais belle.

Madame de Romanes avait toutes les peines du monde à continuer. « —Et après? — Après... » Élisabeth rougit: « — Voyons, parle. — Eh bien! après je lui disais que je voudrais bien être brune comme vous; mais comme il est brun lui-même, il s'obstinait à faire l'éloge des blondes. N'est-ce pas, ma marraine, qu'il n'y a pas de vraie beauté avec des cheveux comme les miens?»

La comtesse contenait sa fureur:

— Dites-moi, Élisabeth, si vous avez tant babillé, vous n'avez pas pris votre leçon de piano?

— Au contraire, ma marraine, nous avons joué à quatre mains; c'était la première fois. Ah! c'est charmant.

Madame de Romanes se mordait les lèvres et se promenait dans la chambre.

— A quatre mains, répéta-t-elle; expliquez-moi ça.

— Oui; mais je ne voulais pas vous le dire.

— Pourquoi?

— C'est que M. Léo Samarini me l'a défendu, en disant qu'il fallait vous faire une surprise le jour de votre fête.

— Oui, oui, pensa madame de Romanes, c'était là un joli bouquet ; il n'y a pas après ces innocentes de quinze ans pour tomber dans la gueule du loup. En vérité, il est bien heureux que je sois revenue, car demain...

Et se retournant vers Élisabeth :

— Et comment a fini la leçon ?

— Il m'a dit qu'il n'avait jamais embrassé les anges que dans ses rêves...

— Il t'a embrassée, n'est-ce pas ?

— Oh ! non... pas sur la joue.

— Comment ! pas sur la joue ?

— Oh ! il m'a embrassée sur mes cheveux ; ça ne compte pas, n'est-ce pas, ma marraine ?

Régina était furieuse, tout à la fois jalouse et révoltée.

— Eh bien, mademoiselle, je vous donnerai un autre maître de piano ; sachez bien ceci : le baiser sur la joue est un baiser de frère ou d'ami ; le baiser sur les cheveux...

Élisabeth vint se jeter dans les bras de la comtesse de Romanes :

— Ah ! ma marraine, que je suis désolée ! Je croyais qu'il ne fallait pas lui faire de chagrin : il a été si gentil !

— Élisabeth, Élisabeth, je vais être obligée de vous remettre au couvent.

— Ah ! non, je vous en prie; il y a de si mauvais pianos !

Ce fut le dernier mot de l'ingénue.

XVII

LA LUNE DE MIEL DU VEUVAGE

Si ce soir-là, une femme fut malheureuse à Paris, ce fut la comtesse de Romanes; quand elle eut dit sévèrement à sa filleule d'aller se coucher et de prier Dieu, elle se jeta tout éplorée sur son canapé, en murmurant ces simples paroles :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Tout fuyait sous ses pieds : elle sentait bien qu'elle ne se relèverait pas de sa chute. Le monde lui serait impitoyable. Était-il possible qu'elle en fût venue là ?

L'amour l'avait aveuglée à ce point qu'il lui cachait tout le reste; elle s'apercevait que ce n'était encore qu'un rêve, car un peu plus son amant la trahissait jusque dans sa maison.

Elle se tourna vers l'image de la mort.

— Ah ! Fernand, s'écria-t-elle, toutes tes indignités je te les pardonne ! Crois mon cœur qui te parle : s'il en était temps encore, je renouerais ma vie à la tienne ; quel que soit le tort d'un mari, la femme doit s'attacher à sa destinée et vivre de sacrifice quand elle ne peut plus vivre d'amour, ou plutôt aimer toujours celui qui ne l'aime plus. Voilà le devoir, voilà la grandeur, voilà la religion de la femme. Pauvre Fernand ! pauvre moi-même !

Elle se représentait son mari étendu dans sa chambre, sous la blancheur de la mort.

Alors, elle regretta amèrement de n'avoir pas prié pour son mari en face de lui-même. Pourquoi n'avait-elle pas écouté l'ami dévoué qui était venu la chercher pour ce suprême adieu? Il n'y a pas de crime que la mort ne pardonne quand on s'humilie dans le repentir et dans l'espoir en Dieu.

La comtesse n'osant même plus se tourner vers l'image de son mari, se tourna vers son fils.

— Pauvre Gontran, dit-elle, nous lui avons fait là une triste entrée dans le monde ! Que pensera-t-il de son père, et que pensera-t-il de moi?

Régina baissa la tête.

— Oh! puisque j'ai perdu ma figure d'épouse, il ne faut pas que je perde ma figure de mère. Il faut que je reprenne pour Gontran toute ma dignité.

Elle soupira.

— Si Dieu permet encore la dignité à celle...

Et après un silence, laissant tomber sa tête dans ses mains, la comtesse s'écria :

— Ce qu'il y a d'horrible, ce qu'il y a de désespéré, ce qu'il y a de fatal, c'est que j'aime cet homme... Et plus je veux le fuir, et plus je me sens emportée vers lui... Il y a donc des destinées?...

Pour tromper son cœur, la comtesse écrivit à son fils :

« Mon fils bien-aimé, mon cher Gontran, aurai-je le courage de te dire, que nous ne reverrons plus ton père. Dieu nous l'a pris, mais nous le retrouverons là-haut. Prie bien Dieu pour lui, prie bien Dieu pour moi, car je suis la plus malheureuse des

femmes. Je me demande si je ne vais pas mourir, ou si je ne deviendrai pas folle.

» J'irai bientôt à Arcachon pour oublier ou plutôt pour me souvenir. J'irai te prendre dans mes bras : ta tête blonde et douce apaisera mon cœur.

» Ah! mon cher enfant, quand tu courais tout rieur dans le parc de Romanes, je ne croyais pas à toutes ces douleurs qui nous frappent. Je ne me consolerai pas, moi; mais Dieu ne veut pas qu'un deuil éternel frappe les enfants ; ne te désespère pas, mon fils bien-aimé ; tu auras aussi tes jours de joie, c'est la force des choses de ne pas toujours vivre sur les tombeaux.

» Attends-moi, et prie Dieu. »

Madame de Romanes signa : « Ta mère », et laissa tomber sa plume en s'épouvantant d'elle-même. C'est que, tout en pensant à aller voir son fils, il lui était venu cette abominable pensée, qu'elle ferait le voyage avec Léo Samarini.

— Quoi ! s'écria-t-elle, toujours cet homme devant mon fils comme devant mon mari! Seigneur, sauvez-moi de cet abîme.

Mais la figure de son amant s'imposait comme la fatalité.

Et elle pensait encore qu'ils iraient ensemble, non pas à Arcachon, mais jusqu'à Bordeaux. Elle se jetait sans le vouloir dans les romanesques poésies du voyage, la douceur d'être ensemble, les hasards de l'imprévu, l'arrivée matinale dans un hôtel où ils seraient inconnus, les promenades dans la ville, le déjeuner en tête-à-tête, les heures perdues, les heures trouvées...

Après ce rêve insensé, la comtesse murmura : « Je suis la dernière des femmes! »

Elle s'abîma dans la prière pendant toute une nuit, pendant tout un jour, ne voulant voir âme qui vive, même sa filleule.

Elle devait bien ces prières pour le repos de l'âme de Fernand.

C'était ce jour-là qu'on enterrait son mari, dans la chapelle du château de Romanes.

— Quand j'aurai fait pénitence, dit-elle en se frappant le cœur, j'irai m'agenouiller sur son tombeau.

Léo Samarini avait vainement frappé à la porte de la comtesse de Romanes, qui jurait d'être tout à son deuil et tout à sa douleur.

Quelques jours se passèrent, elle ne voulut voir que sa filleule, elle ne voulut recevoir que madame Ramée, deux consolatrices dans ses heures désespérées.

Un matin, Régina sortit avec elles pour aller prier à Saint-Pierre de Chaillot. Il lui semblait que l'atmosphère de l'église lui calmerait sa fièvre et lui rendrait le sommeil, car elle ne dormait plus.

En revenant de l'église, elle rencontra Léo Samarini qui, ce matin-là encore, était retourné chez elle. Elle chancela et détourna la tête ; mais elle l'avait vu si pâle, qu'elle se sentit plus que jamais emportée vers lui.

« Ah ! pensa-t-elle, comme il souffre lui-même de mes souffrances. »

Aussi, le soir même, après avoir vainement lutté, elle lui écrivit de venir la voir :

« C'est un adieu », disait-elle pour s'excuser.

Mais ce ne fut pas un adieu. Léo Samarini trouva des larmes, elle fut plus que jamais subjuguée et vaincue.

— Ecoute, lui dit-elle, il faut que je quitte Paris, où je ne respire plus. Je vais à Arcachon voir mon fils ; tu m'accompagneras jusqu'à Bordeaux, mais dans le secret le plus absolu.

Et, à quelques jours de là, Régina partit pour Bordeaux avec Samarini.

Elle croyait se cacher de tous et d'elle-même.

Et, d'ailleurs, elle avait peur d'être rappelée par le juge d'instruction. Loin de Paris, elle pourrait ne pas répondre.

Elle savait que, bien décidément, on ne voulait pas admettre au Palais que M. de Romanes se fût suicidé.

Au moment de partir, la comtesse embrassa sa filleule.

— Ecoute-moi bien, Élisabeth : je te confie ma maison. Je vais seule à Arcachon pour voir mon fils.

— Oh ! ma marraine, pourquoi ne m'emmenez-vous pas avec vous?

— Parce que je veux toutes les tristesses de la solitude. Si on vient pour me parler, tu ne diras à qui que ce soit que je suis partie pour Arcachon.

— Excepté à M. Léo, n'est-ce pas, ma marraine?

La comtesse prit un air sévère :

— M. Léo ne viendra pas.

— Ah ! quel malheur, ma marraine. Je vais oublier tout ce que je sais !

— Enfant! — Adieu! — Pas un mot de mon voyage, sinon que je suis partie et que tu ne sais pas ou je suis allée.

Or, que se passa-t-il à Paris pendant que Régina, sous un double voile, essayait à Bordeaux sa lune de miel de veuve, effrayée d'elle-même, mais emportée par une implacable passion?

C'était la fatalité tragique!

Les esprits froids, — ou les esprits tièdes qui sont plus loin des passions que les esprits froids, — ne comprennent rien à ces affolements du cœur humain. Pour eux, les femmes égarées sont bonnes à mettre à Charenton. Autrefois, Charenton, pour les égarements du cœur, c'était le couvent, mais aujourd'hui, les femmes ne vont plus de ce côté-là. Loin de rebrousser chemin, elles s'enfoncent plus avant dans les ténèbres. Je l'ai dit déjà, les femmes se consolent d'une première chute par une seconde chute, et, ainsi, de chute en chute, c'est-à-dire qu'elles se consolent toujours, — et ne sont jamais consolées.

Et toutes ces larmes pourquoi et pour qui? Il n'a fallu qu'un musicien comme Liszt ou Mario di Candia ou Léo Samarini pour chanter le « De Profundis » de la vertu, du devoir, de la dignité.

La musique adoucit les mœurs, mais elle adoucit trop les femmes.

XVIII

LA MÈRE ET LE FILS

Madame de Romanes ne fit pas le voyage allègrement. On ne se dépouille pas ainsi de ses remords. Elle avait beau être égarée par son amour, son cœur était triste jusqu'à la désolation. Elle sentait à tout instant qu'elle faisait mal. Pendant le trajet, elle ne sortit pas du coupé. A Bordeaux, elle ne sortit pas de l'appartement qu'elle prit à l'*Hôtel de France*. Vainement Samarini s'efforçait d'être plus charmeur que jamais, elle lui disait sans cesse :

— Ah ! que ne suis-je partie toute seule !

Aussi, elle ne voulut pas qu'il l'accompagnât à Arcachon.

Avant d'aller embrasser son fils, elle se promena toute une heure au bord de la mer, comme pour se purifier. C'était le matin. Elle s'agenouilla sur la grève, elle pria et elle pleura.

Pria-t-elle pour son mari ? Pleura-t-elle sur elle-même ?

Enfin, elle revit son fils.

On venait de le ramener du château de Romanes où il était allé pour les funérailles de son père.

Pour Régina, son fils c'était une autre conscience ; elle pâlit et se sentit mourir en le prenant dans ses bras.

— Oh! maman, quel malheur! dit-il.

— Oui, quel malheur! mon enfant.

— Mon père! mon père! mon père! Maman, je veux revoir mon père!

La comtesse montra le ciel à son fils.

— Eh bien, je veux mourir.

— Tu veux donc que je meure aussi.

— Pourquoi n'es-tu pas venue à son enterrement?

Ce fut déchirant.

Si le petit Gontran de Romanes eût alors donné un poignard à Régina pour qu'elle tuât Samarini, elle n'eût pas hésité, car cet homme était tout son malheur et tout son désespoir.

La mère et le fils passèrent huit jours ensemble. A travers les larmes, il y eut pourtant des sourires. L'enfant voulait vivre avec sa mère. Elle le voulait aussi. Mais que ferait-elle de son amant? Aurait-elle le courage de briser?

— Régina promit à son fils, en lui disant adieu, de vivre avec lui au château de la Sibylle, un château princier qu'elle possédait non loin du château de Romanes.

Elle lui donnerait un précepteur. On ferait de belles promenades dans la forêt...

— Et puis, dit Gontran, je pourrai aller souvent prier sur la tombe de mon père.

La comtesse de Romanes se cacha la figure dans ses deux mains.

Le soir, elle retournait à Bordeaux pour en finir avec Léo.

Mais quand tout fut brisé, elle retomba lâchement

dans les bras de cet homme, qui avait ressaisi sa proie comme un vautour.

Dieu n'avait pas encore assez puni Régina. Quand elle fut de retour à Paris, elle ne retrouva pas Élisabeth van Lowe.

— Ma filleule! ma fille! s'écria-t-elle en éclatant.

La femme de chambre était devant elle muette comme une statue.

— Mais parlez donc! Où est-elle?

— Mademoiselle a disparu...

— Disparue! Mais comment? mais pourquoi?

— Je ne sais pas.

— C'est la vengeance du marquis de Romanes, pensa Régina.

Elle pressentait que l'oncle de Fernand avait surpris son secret.

XIX

ROMÉO ET JULIETTE

Si la femme de chambre ne savait pas comment mademoiselle van Lowe avait disparu, la cuisinière le savait peut-être.

On dit qu'il faut être doué pour devenir Moïse, Homère, Alexandre, Phidias, Raphaël, Mozart, Napoléon, Victor Hugo. Oui, certes, c'est avec ces hommes-là qu'on fait les Olympes futurs, parce qu'ils

sont les ambassadeurs de Dieu sur la terre, ambassadeurs très accrédités, puisqu'ils bouleversent les destinées humaines, puisqu'ils sont l'âme et la lumière des autres hommes.

Mais s'il y a les grands dons, il y a aussi les petits dons. Dieu a tout prévu dans la fourmilière. Il n'est pas jusqu'à notre cuisinière qui n'ait un don, comme George Sand ou Sarah Bernhardt; sinon, elle nous empoisonnerait tous les jours. Brillat-Savarin l'a dit: « On naît cuisinière. »

Pourquoi alors y-a-t-il tant de mauvaises cuisinières? Parce que ce sont des femmes qui n'ont pas encore trouvé leur voie. Mais combien d'autres qui, penchées sur le fourneau, respirant les odeurs savoureuses des ragoûts et des rôtis, font tout simplement une œuvre d'art avec un simple dîner. On ne rend pas assez justice à celles-là. Charles Monselet dirait que ce sont des anges.

Mais, parmi ces anges, il y a beaucoup de coquines. La cuisinière la mieux douée n'est pas toujours la servante de Molière, qui monte de la cuisine à la salle à manger avec le dévouement familial des temps évanouis. La cuisinière d'aujourd'hui, circonscrite dans sa cuisine, prison cellulaire enfumée, souvent en sous-sol, s'étonne souvent de faire de si bonne cuisine pour des gens qui passent devant elle d'un air dédaigneux, sans lui dire un mot d'amitié. N'est-elle pas la première amie de la maison, puisqu'elle en est la santé? Dans les célèbres dîners du docteur Véron, on appelait toujours Sophie au dessert, pour lui rendre grâce; mais il n'y avait là que des gourmands. Si on dîne plus mal aujourd'hui,

c'est qu'il n'y pas encore de Société d'encouragement pour les cuisinières. Je m'étonne qu'on n'ait pas encore institué à la Chambre des députés une commission de bouche.

La cuisinière de madame de Romanes n'était à son service que depuis quelques jours. Quand elle l'avait emmenée, avec sa femme de chambre, de la rue de la Ville-l'Évêque à la rue Galilée, c'était une nouvelle venue dans la maison, mais elle avait fait ses preuves ailleurs. Régina, qui s'occupait de tout autre chose que de bien dîner, ne s'occupa point de cette fille. C'était la femme de chambre qui réglait tout dans la maison. La cuisinière s'efforça en vain de prouver sa science et ses inspirations; pas un compliment ne lui vint d'en haut. Un jour, croyant se venger, elle fit un horrible salmis de perdreaux. Elle espérait au moins des reproches. Mais point. « — Comment a-t-on trouvé la sauce? demanda-t-elle à la femme de chambre. — Madame lisait tout en mangeant, elle n'a rien dit. — Et mademoiselle Élisabeth? — Vous savez que mademoiselle Élisabeth est un étourneau. Est-ce qu'elle sait ce qu'elle mange? — C'est bien étonnant. Ces femmes-là n'ont pas de langue. »

Et Marie-Louise se vengea de ce silence, en mangeant, avec la femme de chambre, un salmis de cailles digne d'être servi sur la table d'un roi. — Mais quel roi aujourd'hui oserait être gourmand? — La poule au pot de Henri IV n'ayant pas été instituée pour son peuple, le métier de roi est devenu peu à peu impossible.

Or, la cuisinière de madame de Romanes, qui

était aussi mauvaise créature que bonne cuisinière, jura de venger la cuisine du dédain de la salle à manger. Elle commença par faire danser horriblement l'anse du panier.

Naturellement, elle avait « une connaissance », comme en ont toutes ces demoiselles; cette petite femme agile, yeux vifs, dents aiguës, était esclave de sa passion, tout comme sa maîtresse.

On voyait rôder devant la grille de l'hôtel, soir et matin, un mauvais drôle qui éveillait l'attention des sergents de ville. Il était habillé comme un bourgeois qui a eu des malheurs.

Pour les sergents de ville qui méditent sur les infortunes de la rue, cet homme-là était bien vite jugé : un coquin déguisé en honnête homme. D'où venait-il? On n'avait pas le droit de lui demander ses papiers, car, après tout, ce n'est pas un crime puni par la loi que d'être l'amant d'une cuisinière.

Tous les soirs, vers dix heures, Roméo venait non pas au balcon de Juliette, mais à la grille de la cour, chanter la sérénade. Cette sérénade était un tout petit coup de sifflet que donnait Roméo quand la rue était déserte; mais les sergents de ville ont de grandes oreilles et de grands yeux. Ils entendaient le coup de sifflet, comme ils voyaient les faits et gestes de M. Roméo.

Ne sachant pas son nom, nous l'appellerons, si vous voulez, M. Pasquinet, du nom de la cuisinière, qui s'appelait Marie-Louise-Élisabeth Pasquinet, née à Fismes en Champagne, tout comme Adrienne Lecouvreur, dont elle ne savait pas même le nom.

Dans les places qu'elle avait occupées jusque-là,

on l'avait connue sous le nom d'Élisabeth, mais madame de Romanes n'avait pas voulu que sa cuisinière portât le nom de sa filleule. On l'appelait donc, rue Galilée, Marie-Louise.

Comment avait-elle connu Pasquinet? Cela se perdait dans la nuit des temps. Il y avait eu des interrègnes dans cette belle passion. Elle disait de temps en temps : « Pasquinet est à la campagne, » c'était peut-être parce que Pasquinet passait en police correctionnelle. Il est certain qu'on l'avait arrêté une fois pour avoir porté bravement le ruban de la Légion d'honneur.

Il n'avait encouru qu'un mois de prison, parce qu'il s'était défendu avec beaucoup de malice, en disant :

« Il ne faut pas m'en vouloir, monsieur le président ; je me trouvais sans emploi, je me suis improvisé marchand d'habits. Voilà qu'un jour on m'a fait signe de monter, j'achète un habit pour cent sous, l'habit d'un personnage ; je ne marchande pas ; une fois descendu je n'y résiste pas, je me passe l'habit que je viens d'acheter et je donne le mien à un pauvre. Et voilà comme j'ai été décoré sans le savoir. »

Les juges n'étaient pas si bêtes que cela ; mais le président avait ri, il était désarmé.

On ne fut donc pas très sévère pour le nouveau légionnaire. Ah ! s'il avait pris un avocat, il en avait pour trois mois, — à cause de sa mauvaise figure, — à faire des chaussons de lisière.

On n'imagine pas le nombre de ces faux légionnaires que mesdames les cuisinières de Paris abritent dans leur sein. La domesticité de bonne

maison croit déjà qu'elle est d'un monde supérieur; elle ne veut pas déchoir dans ses amours. Elle aime mieux s'acoquiner à un malfaiteur que de prendre un brave ouvrier, qu'elle récompenserait par son sourire, — où par son ragoût, — de toute une journée de travail.

Donc Marie-Louise aimait Pasquinet, comme Pasquinet aimait la cuisine de Marie-Louise.

Le dimanche, elle sortait avec lui, la tête haute, laideur provocante. Ce jour-là, il ne fallait pas lui marcher sur le pied. Elle se croyait une femme du monde, avec les vieux chapeaux de madame la comtesse de Romanes, une robe de 27 fr. 50 et une chemise volée à Élisabeth.

Dans la semaine, si elle avait pu sortir et se promener dans un autre quartier, elle aurait peut-être découvert que Pasquinet avait une tout autre figure. Par exemple, dans la Chaussée-d'Antin, la nouvelle patrie des grisettes disparues, Pasquinet devenait un monsieur presque à la mode, pas trop mal mis, cigare à la bouche, chapeau sur le coin de l'oreille. Pourquoi cette métamorphose? C'est que, sur les hauteurs de la Chaussée-d'Antin, Pasquinet mangeait les économies de Marie-Louise.

Mais ce n'est pas le moment d'entrer dans les profondeurs de son existence. Nous montrerons Pasquinet dans ses heures de travail.

Ecoutons d'abord cette petite conversation, pendant qu'il est seul avec la cuisinière dans l'office des gens de l'hôtel de la rue Galilée.

— Tu es bien sûre que la comtesse est riche?

— Ah! mon ami, des millions. On ne me trompe

pas. D'ailleurs, Eléonore connaît madame depuis longtemps. Elle m'a parlé du château de la Sibylle. C'est un château princier, avec des forêts qui vont jusqu'au bout du monde. Ce n'est pas tout : madame a du comptant, sans parler des bijoux. C'est beau comme un verre de vin.

Disant ces mots, Marie-Louise versait à boire.

— Tu dis qu'elle a du comptant ? Qu'est-ce qu'elle fait de cela ?

— Ma foi, pas grand'chose pour le quart d'heure. Mais, vois-tu, en attendant la séparation de corps, elle ne veut pas faire de bruit : elle joue à la demi-fortune, elle cache son jeu. Mais tu verras, quand nous serons séparés. Nous prendrons un grand hôtel en pleine avenue des Champs-Élysées ou en pleine avenue de l'Impératrice. Nous aurons des chevaux par douzaines dans nos écuries. Nous donnerons des festins à tout casser.

— C'est alors que tu feras danser l'anse du panier.

— Je te crois. Je prendrai un chef pour la forme ; mais je gouvernerai la cuisine. J'y pense ; si tu voulais, tu serais le chef.

Ce n'était pas l'affaire de Pasquinet.

— Moi, le chef ; je ne sais pas seulement faire cuire un œuf.

— Tais-toi donc, grosse bête, je te mettrai un tablier blanc et un bonnet de papier. Seras-tu assez gentil comme cela ?

La cuisinière embrassa son amant et lui versa à boire.

— Va toujours, dit Pasquinet. Ta maîtresse n'a pas peur des voleurs ?

— Non ; parce qu'elle sait bien que sa femme de chambre et sa cuisinière sont de braves filles, sans compter que mademoiselle Élisabeth est là, toujours là, en l'absence de la comtesse.

— Elle est toujours là ?

— Oh ! depuis que madame est partie pour voir son fils, mademoiselle Élisabeth n'a pas mis le pied dehors.

— Par même pour aller à la messe ?

— Ma foi, non.

— Qu'est-ce qu'elle a dans l'esprit ?

— L'amour, comme toutes les filles. Je t'ai déjà parlé de cela. Je suis sûre qu'elle aime son maître de piano, qui est l'amant de madame ; car j'ai des yeux, moi.

— Oh ! oui, tu as des yeux...

Pasquinet soupira.

— Vois-tu, reprit-il, en regardant la cuisinière avec un surcroît de tendresse, c'est que si j'avais seulement une petite part de la fortune de la comtesse, je deviendrais un personnage et tu serais une madame... car je t'épouserais...

— Tu m'épouserais, toi ?

La cuisinière versa à boire à Pasquinet.

— Oui, gros comme le bras. Crois-tu donc que je ne serais pas fier de toi ? — Aujourd'hui, tu n'es qu'une cuisinière, parce que tu es fichue comme quatre sous ; mais si je te menais chez Worth te faire tailler une robe, tu aurais l'air de quelque chose. C'est la robe qui fait la femme.

La cuisinière se sentit plus haute de deux centimètres.

— Que ferais-tu donc avec de l'argent ?

— Ah ! ma chère Marie-Louise, l'argent, c'est le maître du monde ; je me ferais nommer député, car j'ai des principes.

— J'aimerais mieux un sénateur.

— Eh bien, ne nous refusons rien, je serais sénateur.

Jusque-là, on n'en était qu'au vin rouge.

Marie-Louise dit tout à coup : « — Si nous cassions la gueule à une bouteille de champagne? — C'est mon vin. » La cuisinière regarda Pasquinet d'un œil jaloux.

— Comment, c'est ton vin ! Est-ce que tu boirais d'autre vin de Champagne avec d'autres cuisinières?

Les cuisinières ne sont jalouses que des cuisinières. Marie-Louise n'imaginait pas que Pasquinet pût promener son cœur, comme il le faisait dans les bonnes fortunes de la Chaussée-d'Antin, avec des quasi-cocottes à la mode.

Ce soir-là, Pasquinet n'alla pas plus loin ! C'était le tentateur qui ne veut pas brusquer les choses. Il fallait que Marie-Louise se berçât doucement dans la pensée de devenir une dame.

Et, en effet, elle ne dormit guère cette nuit-là, tant elle rêvait tout éveillée aux joies de son mariage avec Pasquinet : elle aurait à son tour une cuisinière !

— Ah mais ! s'écriait-elle dans son demi-sommeil, en voilà une qui ne fera pas danser l'anse du panier ! Elle aura le sous pour livre, c'est trop juste. Mais en dehors de ça pas un centime après ses gages. Je ne lui dirai pas que j'étais du bâtiment, par égard pour

moi, mais je lui prouverai que deux et deux ne font pas cinq.

XX

SUITE DU DUO SENTIMENTAL

Le lendemain, à la même heure, on ne reprit pas la même bouteille, mais on en reprit une autre, tout en reprenant la même conversation.

— Tu dis donc, mon petit Pasquinet, que si tu avais de quoi, je pourrais devenir une dame comme une autre.

— Je t'écoute !

— Eh bien, moi, je m'en vais te dire quelque chose !

— A la bonne heure !

— Figure-toi que j'ai 1,775 francs à la caisse d'épargne, sans compter une obligation de la ville de Paris, qui pourrait bien me faire gagner un lot de 100,000 francs.

— C'est beau, mais qu'est-ce que cela, ma pauvre Marie-Louise ? Tu comprends bien que si j'attends pour faire fortune que ton lot de 100,000 francs soit sorti, j'aurai pris racine dans la fosse commune. Connais-tu des gens qui aient gagné 100,000 francs avec des billets de loterie ?

— Comment trouves-tu ce vin-là ?

— C'est un détail : comme celui d'hier; mais ce

n'est pas ma bouche qui a soif, c'est ma bourse. Je t'ai déjà dit que j'étais né pour les grandes choses. Vois-tu le coup, ce serait de faire un emprunt à ta maîtresse.

— Oui, mais madame ne prête pas à la petite semaine.

— Ce serait une bonne fortune pour elle, car on lui payerait les intérêts.

— Oui, comme les changeurs d'occasion : toujours les intérêts, jamais le capital.

Pasquinet le prit de haut :

— Marie-Louise, je ne permets pas qu'on doute de ma bonne foi. Si j'avais beaucoup d'argent, je serais tout aussi honnête homme qu'un autre.

Il n'acheva pas de boire le vin versé. Il renfonça son chapeau sur le coin de l'oreille, il roula des yeux indignés.

— Tu es beau comme cela, mon Pasquinet.

Marie-Louise s'imagina ramener Pasquinet en l'embrassant, mais il résista fièrement.

— Que veux-tu ? je n'ai pas la clef de la comtesse, moi.

— Enfin, tu commences à comprendre.

Mais Pasquinet se tenait toujours à distance.

— C'est triste, reprit Marie-Louise, de voir tant d'argent aux uns et pas du tout aux autres.

— Oui, qu'est-ce que la comtesse va faire de sa fortune, maintenant qu'elle est veuve ?

— Tant de millions pour une femme seule !

— Ce sont les millions qui font des petits. Je ne voudrais pas lui emprunter un million, mais enfin de quoi faire mon chemin. Je ne demande qu'à travailler.

— Que ferais-tu?

— Pardieu! je serais banquier.

— Banquier! je deviendrais la femme d'un banquier!

— Je t'en signe mon billet de mariage.

Cette fois, Marie-Louise reversa à boire.

— Si on parlait de cela à mademoiselle Élisabeth? car elle a toutes les clefs.

— Archigrue!... Tu t'imagines qu'il n'y a qu'à dire : « Ouvrez-moi la porte! » Où met-elle les clefs de la comtesse, cette demoiselle?

— Ah! par exemple, mon cher, tu me prends pour une voleuse!

— De quoi! me prends-tu pour un voleur?

— Mais tu as l'air de vouloir faire un emprunt forcé.

— Tu es encore imbue de tous les préjugés; seulement, quand tu fais danser l'anse du panier, tu trouves cela tout naturel; quand tu voles une bouteille de vin, fine gueule...

— Oh! je n'en vole que pour toi, interrompit Marie-Louise.

— Eh bien, moi, si je veux emprunter, ce n'est que pour vous, mademoiselle.

Pasquinet tourna les talons avec beaucoup de dignité.

— Tu t'en vas?...

C'était le cri d'une désolée.

— Oui, et je ne reviendrai plus. Parce que tu refuses ton bonheur, et que je ne veux pas lier ma destinée à une femme qui a peur de tout. Tant vaut la femme, tant vaut l'homme.

Mais Louise rattrapa Pasquinet, qui était déjà dans l'escalier.

— Voyons, mon ami, tu m'épouvantes, parlons plus bas.

— Il me vient une autre idée, dit Pasquinet en se retournant. C'est d'enlever mademoiselle Élisabeth.

— Chut! ne dis pas de ces choses-là. D'ailleurs, elle ne voudrait pas et je ne voudrais pas...

Marie-Louise prit le regard d'une Célimène :

— Vous imaginez-vous, monsieur, que je ne serais pas jalouse?

— Tu ne comprends jamais. Si j'enlève cette demoiselle, ce n'est pas pour attenter à sa vertu, c'est pour faire chanter la comtesse. Si elle l'aime comme sa fille, elle ne voudra pas la perdre, et elle sera éloquente.

— Eloquente ?

— Oui, idiote, la vraie éloquence, c'est l'argent.

— Je t'entends ; mais madame aurait tant de chagrin!

— Ne vas-tu pas pleurer pour elle? Tu devrais te souvenir que tu ne peux pas faire une omelette sans casser des œufs.

Marie-Louise n'en revenait pas de tant de perversité; mais elle était grisée par l'amour, mais Pasquinet la magnétisait des yeux, mais elle n'avait pas assez de force d'âme pour se révolter.

Pasquinet maniait bien la pierre de touche avec les femmes. Cet homme-là devait monter haut par « l'échelle du sentiment ».

— Ma chère petite Marie-Louise, on ne devient

pas comme cela la femme d'un bourgeois sans risquer un cheveu.

— Oui, mais c'est par ce cheveu-là que le diable vous prend.

— Allons donc ; nous autres esprits supérieurs, nous avons supprimé l'enfer.

— Oui, mais vous n'avez pas encore supprimé le bon Dieu.

— Ah ! c'est déjà à moitié fait. Tu as vu ce que nous faisons des rois et des empereurs.

— Qu'est-ce que tu ferais de cette jeune fille ?

— Elle ne sera pas malheureuse. On ne lui refusera ni le café au lait, ni les pralines, ni la crème fouettée.

Et Pasquinet conta à Marie-Louise l'histoire d'un pareil enlèvement. L'enfant s'était beaucoup amusé ; on lui avait appris à jouer aux cartes, à fumer des cigarettes et à boire des petits verres, pendant qu'on tirait à vue sur sa famille.

— Mais, mon cher Pasquinet, comment les gens sont-ils assez bêtes pour ne pas prévenir le préfet de police ?

— Parce que nous ne sommes pas assez bêtes pour ne pas faire comprendre aux parents, que le jour où la police nous serrera de près, nous commencerons par nous défaire du gage.

— Comment, cette pauvre mademoiselle Élisabeth... Oh ! ne me dis pas cela.

— Mon Dieu ! oui. Chacun pour soi. On lui tordrait le cou comme à un poulet.

— Alors, je n'en suis pas ! Eh bien, non, je n'en suis pas.

— Tu ne comprends jamais. On ferait semblant de lui tordre le cou, ou comme qui dirait, on la mettrait dans ses petits souliers.

— Mais comment veux-tu que madame te remette de l'argent pour sauver mademoiselle Élisabeth ?

— Parbleu, elle ne remettra pas l'argent de la main à la main; mais ne t'inquiète pas de cela. Je te jure, qu'une fois la demoiselle entre nos mains, nous tirerons à vue sur la comtesse. On s'en va à Amsterdam, à Genève ou à Rome. On signe une traite... et quand on est madame de Romanes... qu'on a peut-être cassé la tête à son mari... qu'on traîne un amant à ses trousses... qu'on a été appelée au Palais de justice... qu'on veut que tout se passe en douceur... on paye la traite.

— Alors, si on ne met pas le couteau sur la gorge, c'est bien.

— Oh ! je m'y entends ! je fais les affaires en gentleman. Toi, tu resteras ici; tu pleureras mademoiselle Élisabeth avec les mêmes larmes que la comtesse et que la femme de chambre. Tu m'écriras mystérieusement comment on prend la chose; mais ne va pas dire un mot plus haut que l'autre.

— Et si on m'arrête?

— Pourquoi? On ne m'arrêterait même pas, moi. On enlève une jeune fille, cela se voit tous les jours. Tant pis pour elle si elle se laisse enlever; le public dit que c'est que cela lui fait plaisir. Quand j'écrirai à la comtesse que sa filleule est toujours un ange, mais que si, — pour ne pas l'épouser, — elle ne me donne pas la dot qu'elle lui destine, je l'épouserai de la main gauche, tu comprends que madame de

Romanes, qui n'est pas une sans cœur, voudra sauver la vertu de mademoiselle Élisabeth.

— Tout cela a l'air d'aller comme sur des roulettes.

La cuisinière versa à boire.

— Mais comment enlever mademoiselle Élisabeth?

— C'est bien simple, on l'enlèvera. Arrange-toi pour qu'elle ait de quoi dans sa poche; qu'elle mette ses diamants, si elle en a, ou quelques bijoux de la comtesse, si elle n'en a pas. Tu lui chanteras une chanson, — qu'une pauvre femme l'attend dans la rue pour lui parler de ses misères. — Moi, je suis là, déguisé en cocher de fiacre; je descends de mon siège, je jette la petite dans la voiture : elle y trouve une autre femme qui a des mains d'acier pour l'enchaîner, et une figure d'ange pour l'empêcher de pleurer. Fouette, cocher! Celle qui est en voiture lui parle de son maître de piano. Je vais en avant, au grand trot; je vais en arrière, ici, là, par zigzag; je me perds dans Paris, elle ne sait plus où elle est; nous la débarquons, à moitié morte de peur, dans la plaine de Gennevilliers, où nous lui appliquons le régime cellulaire dans une de nos baraques; ou bien encore, je saute avec elle dans un train express, pour la conduire à l'étranger.

La cuisinière était tout effarée.

— C'est là un grand coup.

— On a du génie, ou on n'en a pas. Tape dans ma main.

Marie-Louise donna sa main à Pasquinet.

— J'ai encore plus de génie que toi, lui dit-elle. Il faut dire à mademoiselle Élisabeth que sa mar-

raine est malade à Arcachon. Elle se laissera conduire de ce côté-là, vu que son cousin y est.

— C'est une idée. Le maître de piano est là-bas. Nous allons jouer de cette musique-là.

Ce qui fut dit fut fait.

On joua de cette musique-là.

Si nous nous sommes attardés au duo de *Roméo et Juliette*, c'est parce qu'il est toujours curieux d'étudier comment germe le crime dans le cœur d'une femme, que ce soit une grande dame ou une cuisinière.

On voit que c'est toujours l'amour qui perd la femme, parce qu'elle ne s'arrête jamais dans son sacrifice. Elle est capable de tout, même d'une mauvaise action pour prouver la force de son cœur. C'est là ce qui distingue la femme de l'homme. L'amour inspire souvent de grandes choses au fils d'Adam, tandis qu'il humilie toujours la fille d'Ève.

Et voilà pourquoi la femme doit y regarder à trois fois avant de descendre de l'île escarpée et sans bords pour se jeter en aveugle dans le navire pavoisé qui va à la tempête.

XXI

ANXIÉTÉS

On savait à Paris que madame de Romanes aimait sa filleule comme sa fille. Selon les mieux informés,

il y avait quelque grandeur d'âme à lui donner si bravement l'hospitalité, parce qu'on disait que c'était une fille du comte de Romanes ; selon ces gens qui savent tout, Régina ayant désiré une fille et n'en ayant pas, avait pour ainsi dire adopté cette fille naturelle de son mari. Aussi, quand Élisabeth van Lowe disparut, on ne sait pas encore bien comment, le bruit se répandit qu'elle avait été arrachée à la comtesse par sa famille, parce qu'on ne voulait pas qu'une telle femme donnât de pareils exemples à une jeune fille.

Le préfet de police, un des convives de l'hôtel de Romanes, mit son monde en campagne, mais au bout d'un mois ses cent yeux n'avaient rien découvert.

On peindrait mal le chagrin de madame de Romanes. N'ai-je pas dit déjà que cette femme, vaincue par la passion, se consolait de ses déchéances par l'atmosphère toute de candeur et de vertu que lui faisait Élisabeth ; car la jeunesse, — dans son auréole, dans sa pureté matinale, dans sa virginité toute printanière, — c'est comme une fraîche senteur retrouvée du paradis perdu.

Et puis, c'était sa fille !

Régina ne respirait plus que l'air brûlé de sa passion ; c'était la fièvre de la malaria ; il lui semblait que les nuées de la malédiction lui cachaient les horizons bleus.

En « procédant » à l'inventaire, on ne trouva rien dans les papiers du comte de Romanes qui indiquât l'idée d'un suicide et on décida une fois de plus qu'il était mort assassiné.

Le juge d'instruction ne voulait pas abandonner l'*affaire du coup de revolver et de l'éventail brisé*, d'autant moins que le procureur de la République ne le voulait pas lui-même, d'autant moins que le ministre de la justice était fort menacé. Aujourd'hui ce sont les ministres et les préfets qui dansent sur un volcan. Combien d'éruptions et combien de victimes! M. Lemarchand ne pardonnait pas, ne devait jamais pardonner à madame de Romanes le soufflet d'éventail que le greffier avait gravement consigné dans la déposition. Aussi ne la perdait-il pas de vue. Non seulement il était renseigné par les gens du monde sur ses faits et gestes, mais madame Sophie Lacaille pénétrait mystérieusement dans la vie privée de Régina et de son amant.

Si la comtesse eût été vivre plus longtemps à Arcachon auprès de son fils; si elle se fût, comme elle l'avait dit, jetée tout en larmes dans un couvent, le juge d'instruction lui eût peut-être pardonné; mais puisqu'elle continuait sa folie avec son amant, elle ne méritait pas le pardon; et si elle était coupable, n'était-ce pas, à un plus haut degré?

Dès que Léo Samarini fut de retour de Bordeaux, il fut appelé dans le cabinet de M. Lemarchand.

L'interrogatoire ne fut pas long. Le pianiste accentua son zézaiement italien pour mieux braver le juge d'instruction. Il lui dit avec impertinence qu'il ne lui dirait rien. Il parla haut de son ambassadeur; il le menaça de reprendre Nice et Chambéry à la France, si on s'avisait de le tracasser dans ses bonnes fortunes.

— Mais enfin, s'écria M. Lemarchand, si je vous

interroge, c'est dans l'intérêt de madame la comtesse de Romanes.

— Ze ne la connais pas; ze suis un zentilhomme ; ze porte la croix de Saint-Maurice et Saint-Lazare, parce que z'ai battu les Autrichiens à Solférino. Ze suis de toutes les fêtes de l'impératrice. La reine d'Angleterre me donne mille livres sterling quand ze zoue du piano à Windsor. Ze ne dirai pas un mot de plus, sinon que ze défendrai ma dignité à la pointe de mon épée. Sacez que j'ai dans les veines du sang de César Borzia.

— Comment donc! Pourquoi pas du sang de Vénus, comme Jules César? dit le juge d'instruction.

XXII

LE VRAI JUGE D'INSTRUCTION

Naturellement, M. Arthur Wallon, surnommé *Justice informe*, ayant beaucoup parlé de la mort de M. de Romanes, comme s'il eût été là au moment de la catastrophe, reçut aussi un appel du juge d'instruction. Ils se connaissaient déjà.

— Monsieur, lui dit M. Lemarchand, je vous ai envoyé une assignation, sans toutefois vous considérer comme témoin à charge ou à décharge dans cette affaire du coup de revolver et de l'éventail brisé. Peut-être ne serez-vous pas témoin du tout; mais tout le monde doit ses lumières à la justice.

Vous êtes l'homme le mieux informé parce que vous connaissez tout le monde...

Arthur Wallon interrompit le juge d'instruction : « Parce que je connais le dessous des cartes. »

M. Lemarchand s'inclina : « Je ne sais pas encore si notre instruction sera continuée, car, après tout, s'il y a un crime comme je n'en doute pas, qui l'a commis ? mais mon devoir m'impose toutes les recherches voulues. Que savez-vous? »

Ce n'était pas l'affaire d'Arthur Wallon. On devine qu'il était venu pour écouter et non pour parler.

— C'est la question que j'allais vous adresser.

L'éternel curieux continua à interroger M. Lemarchand.

— Voyez-vous, il est inutile de vous dire ce que vous savez déjà. Contez-moi rapidement où vous en êtes ?

Il fallait voir le regard inquisiteur d'Arthur Wallon.

— Mon Dieu, je ne suis pas bien loin encore. Vous savez l'histoire du coup de pistolet. On a trouvé le revolver : madame de Romanes jouait beaucoup avec les armes à feu. Elle allait à la chasse comme une amazone, elle tirait juste et d'une main sûre. Le revolver trouvé était-il au mari ou à la femme ? Ce qui ne me paraît pas douteux, c'est que l'éventail brisé était à la comtesse.

— Voulez-vous me montrer l'éventail?

Le juge d'instruction appela le greffier et lui demanda l'éventail.

— Tenez, le voilà, prenez garde, car il est plus fragile que jamais.

— Oui, très joli éventail. Avez-vous remarqué la grâce du dessin et l'éclat du coloris? C'est bien cela. D'un côté, Vénus traînée par des colombes; de l'autre, comme par contraste, un bal masqué d'aujourd'hui. Voyez comme tout cela rit, parle, crie! Les jolies attitudes! Comme on valse avec désinvolture! Ces gens-là s'amusent sans souci des révolutions. N'est-ce pas qu'il y a là une touche endiablée? C'est microscopique et c'est grandiose, tant il y a de vie et d'emportement.

— Avez-vous vu cet éventail dans les mains de la comtesse?

— Oui, je vous en réponds; quand je l'ai rencontrée, au bal du ministère de la marine, je regardais les colombes avec tant d'amour, que madame de Romanes m'a dit : « Faut-il vous les fricasser à la crapaudine? » J'ai répliqué que j'aimerais mieux être dans le char; sur quoi elle m'a donné un coup d'éventail, Dieu sait avec quelle grâce charmante.

Le juge d'instruction sourit d'un air vindicatif : « Oui, oui, je connais cela. Elle a beaucoup de grâce à jouer de l'éventail, elle en a brisé un sur ma figure. » M. Lemarchand se passa la main sur la joue, comme s'il sentît encore le coup.

— Montrez-moi cet autre éventail.

— Celui-là, je ne l'ai pas gardé. Je ne veux même pas parler de cet emportement de la comtesse; son dossier est déjà bien assez compliqué.

Arthur Wallon continua à interroger le juge d'instruction.

— Que vous a-t-elle dit?

— Oh! elle l'a pris de bien haut. Un peu plus,

c'était moi qui étais l'accusé. Il m'a fallu la mettre à la raison.

— Oui, le bruit s'est répandu par madame Ramée que la comtesse avait passé quelques heures à la Conciergerie.

M. Lemarchand ne répondit pas; il se rappelait les semonces du ministre de la justice.

— Dans votre esprit, continua Arthur Wallon, pourquoi madame de Romanes eût-elle tué son mari?

— Pardonnez-moi, dit M. Lemarchand, c'est moi qui vous interroge; répondez-moi à la question que vous me faites.

— Mon Dieu! je n'en sais trop rien, à moins que cela ne soit pour se remarier.

— La croyez-vous capable d'épouser cet Italien, M. Léo Samarini?

— Pourquoi pas? il est beau et il joue du piano. Il n'y a pas beaucoup de femmes qui résistent à de pareilles séductions.

— Monsieur, dit sévèrement le juge d'instruction, j'en connais plus d'une qui place son devoir ailleurs que là. La vrai beauté de l'homme, c'est la beauté morale. Il y a autre chose à faire dans ce monde qu'à jouer du piano...

Arthur Wallon essaya de sourire.

— Mais, monsieur le juge d'instruction, prenez garde! que deviendraient tous les pianos, s'il n'y avait plus de joueurs de piano?

— Monsieur, les pianos seraient touchés par les femmes, c'est leur affaire; mais je ne vois jamais sans pitié un homme qui a de la barbe au menton s'asseoir à un piano.

— Oh! ne vous offensez pas, je ne joue pas du piano.

— Moi, monsieur, j'en joue, mais quand je suis tout seul, murmura le juge d'instruction.

— Que voulez-vous ? on n'est par parfait. Ce qui excuse Léo Samarini, c'est qu'il joue aussi bien que Liszt et toute la bande. Il fait ce qu'il veut d'un piano ; sous ses doigts c'est tout un orchestre.

Le juge d'instruction, qui était musicien et qui s'en cachait, laissa partir ce mot :

— Est-ce que vous pourriez me le faire entendre ?

— Bien volontiers, dit Arthur Wallon en éclatant de rire.

— C'est que je trouverais là une occasion d'étudier cet impertinent personnage.

— Voilà qui est malicieux. Je vous enverrai une invitation pour un de ces soirs, dans une des maisons où il joue, et où je vous présenterai comme un dilettante de mes amis.

— Je vous remercie. Mais continuons.

M. Arthur Wallon continua d'interroger le juge d'instruction.

— Alors, vous n'êtes pas décidé à abandonner l'accusation contre madame de Romanes?

— Pas du tout, je dis oui et non pour tromper son monde, et l'amener bénévolement à faire des révélations.

— Connaissez-vous la maîtresse du comte de Romanes ?

— Il avait une maîtresse?

— Comment ! vous ne saviez pas cela. Alors vous ne savez rien du tout.

— Quelle est cette maîtresse?

— C'est Angèle de Luzzi, une cantatrice qui a trop de voix dans les salons et pas assez au théâtre.

— Je vais lui lancer à la tête un mandat d'amener.

— Elle vous donnera du fil à retordre. Ne ferez-vous pas arrêter la femme et la maîtresse?

— Mais, encore une fois, monsieur, vous me posez toujours des points d'interrogation. Je sais bien qu'entre nous deux, c'est une causerie d'homme du monde à homme du monde...

Le juge d'instruction se rappelait les paroles du ministre. Il ne voulait plus trop paraître homme de robe, homme de palais, homme de cour d'assises.

— Fantasque, fantasque, fantasque, reprit Arthur Wallon. Celui qui pénétrera mademoiselle Angèle de Luzzi sera un dénicheur de merles. Ah! celle-là ne soulève pas son jeu de cartes! Je connais bien des gens qui ont fait le siège de sa citadelle sans la prendre...

— Mais enfin, que savez-vous d'elle?

— Áh! ma foi, je la connais comme tout le monde, — de loin. D'ailleurs, on lui parlerait toute une journée sans en savoir davantage. Elle sera peut-être moins mystérieuse avec vous. J'aime à croire qu'elle ne vous frappera pas de son éventail.

— La maîtresse ne doit pas être moins emportée que la femme légitime. Mais voilà ce que je me dis: Pourquoi aurait-elle tué son amant, au moment même où il était plus libre de vivre avec elle? Savez-vous si elle l'aimait?

— Oui et non. Je vous dis que c'est un abîme que cette femme.

M. Arthur Wallon se remit à interroger le juge d'instruction qui le ramena enfin au point de départ.

— Le jour de l'évènement, vous avez rencontré madame de Romanes qui descendait d'une voiture de place, aux Champs-Élysées, pour monter la rue Galilée? Le même jour, entre neuf et dix heures du soir, vous l'avez vue qui mettait une lettre à la poste, avenue Friedland?

— Oui. Je voudrais bien savoir ce que renfermait cette lettre.

— On a fait une descente de police chez M. Léo Samarini; mais celui-là est malin comme un Génois. On n'a trouvé chez lui que des mémoires de blanchiseuse. Il a été impossible de découvrir la boîte aux lettres. Il s'est montré d'une insolence. Nous verrons un peu quelle figure il fera si je le rappelle ici avec un mandat d'amener.

— Je voudrais bien être là.

— Quelle physionomie avait madame de Romanes en descendant du fiacre et en mettant sa lettre à la poste?

— Oh! je ne veux pas l'accuser. Elle avait le droit d'être pâle après un pareil évènement.

— Une charge de plus contre elle, c'est la lettre qu'elle a mise elle-même à la poste. Elle pouvait la jeter dans la boîte de l'avenue Joséphine, tout près de chez elle. Était-ce par prudence qu'elle la portait plus loin?

— Si j'étais juge d'instruction, je saurais ce que contenait cette lettre. Et puis je ferais des fouilles ici et là. A-t-on saisi les papiers de la comtesse? Au château de Romanes on trouvera des indications

précieuses. Quel rôle joue cette jeune innocente chez madame de Romanes? Pourquoi a-t-elle disparu? Ah! je voudrais avoir le droit d'interroger tout le monde!

M. Lemarchand, qui jusque-là avait été patient, reprit enfin le caractère de son rôle.

— Décidément, monsieur, je ne sais pas pourquoi je vous ai appelé; vous ne me dites rien et vous m'interrogez toujours; vous vous permettez de me donner des conseils... il fallait me demander mon fauteuil en entrant...

Le greffier venait d'entrer. Cette fois, M. Lemarchand commença sérieusement son interrogatoire. Mais Arthur Wallon ne lui apprit rien et s'en alla plus savant qu'il n'était entré.

Le juge d'instruction fit comparaître le fiacre n° 341, — je me trompe, je veux dire le cocher qui conduisait ce char incomparable. — Mais il n'eut pas l'art de faire jaser l'automédon, peut-être parce que madame de Romanes lui ayant donné vingt francs sans lui demander la monnaie de sa pièce, il craignait qu'on ne lui fît verser ce qui ne lui était pas dû; peut-être aussi parce que cet homme qui avait le sentiment de la reconnaissance ne voulait pas selon son expression, « embêter » celle qu'il avait conduite; peut-être encore parce qu'il ne voulait pas être témoin dans une affaire plus ou moins criminelle.

— Voyons, lui dit le juge d'instruction, nous savons que le 16 octobre, à cinq heures du soir, une dame en noir est descendue de votre citadine dans les Champs-Élysées, au coin de la rue Galilée.

— Eh bien ! si ça amusait cette dame de descendre là.

— Oui, mais ça m'amuse, moi, de savoir où elle vous avait pris.

— Je ne m'en souviens plus.

— Il faut vous en souvenir.

— Je crois bien que cette dame m'avait pris vers la place Beauveau.

— A quelle heure ?

— Oh ! rien qu'une simple course.

Le cocher ne voulut pas dire un mot de plus.

Le juge d'instruction l'avertit qu'il allait appeler le directeur de la compagnie des Petites-Voitures. Ce qui fit dire au cocher :

— Cette bêtise ! comme si le patron en savait plus que moi. Vous croyez donc qu'il monte sur le siège à côté de nous.

— C'est égal, pensa le juge d'instruction, cet homme me donne une preuve de plus, puisqu'il a pris la comtesse place Beauveau, c'est qu'elle venait de la rue d'Aguesseau.

XIII

MADEMOISELLE ANGÈLE DE LUZZI

Le juge d'instruction aurait dû commencer par savoir que le comte de Romanes avait une maîtresse.

C'était peut-être le chemin le plus court pour s'approcher de la vérité. Il savait que Fernand menait la vie à grandes guides à travers la folie parisienne, mais pouvait-il interroger toutes les filles à la mode qui soupent avec ces messieurs ?

Cette maîtresse du comte de Romanes n'était pas plus jeune que sa femme. Depuis six ans elle avait vingt-neuf ans. Elle vivait mystérieusement, quoique touchant au monde du théâtre. Cantatrice plus ou moins appréciée, elle chantait à Londres et à Milan, mais elle habitait Paris. C'était la plus fantasque, la plus impénétrable créature. Celle-là cachait sa vie et son cœur, très coquette parce qu'elle était très belle, mais laissant les amoureux se morfondre à ses pieds ou même à sa porte. Ses grands yeux noirs avaient la séduction suraiguë des charmeuses.

Mais elle était implacable pour tous ceux qui s'y laissaient prendre. On jugeait qu'une grande passion trahie avait muré son cœur.

Toutefois, on lui donnait deux amoureux : le comte de Romanes et le peintre Mortemart.

Ces amoureux étaient-ils des amants? On disait que Fernand avait dû l'épouser six semaines avant son mariage avec Régina. On disait que Mortemart ne demandait qu'à la conduire à l'autel; quand on lui parlait de l'un ou de l'autre, elle répondait par la question d'Orient, ou toute autre question insoluble. Elle avait beaucoup d'esprit, surtout de l'esprit mordant; il ne fallait pas lui tomber ni sous la dent, ni sous la griffe : — des dents blanches et des griffes roses.

On la rencontrait dans le monde quand elle y

chantait, et dans le demi-monde quand elle voulait s'amuser.

Le juge d'instruction se promit de connaître cette femme moitié cantatrice, moitié comédienne ou plutôt deux fois comédienne, jouant les impeccables à travers tous les périls de l'Opéra et la vie parisienne.

Madame Sophie Lacaille, — toujours accusée de détournement de mineur, — et de mineure, — eut la mission extraordinaire d'arracher l'énigme au cœur de cet autre sphinx. Mais Angèle était inabordable comme une tour du moyen âge. L'ambassadrice occulte du juge d'instruction lui dit peu de chose de cette beauté mystérieuse. Selon Sophie Lacaille :

« Il y avait en elle plutôt de la statue que de la femme. Tout son amour s'adressait à sa beauté. On la voyait passer, sévère et glaciale, mais il n'y avait pas d'intimité avec elle. On racontait quelques histoires sur son compte, mais des histoires plus ou moins apocryphes; elle s'était jetée à l'eau avec son premier amant, sans doute pour se laver de ses péchés.

» On dit aussi, que c'est une poseuse à tout propos. Elle cache sa vie pour pouvoir prendre toujours des airs de vestale antique. Le comte de Romanes, tout en lui donnant des diamants, n'était qu'un amoureux platonique.

» Un jour, dans une soirée du demi-monde où elle chantait, comme on questionnait toutes les femmes dans je ne sais quel jeu innocent sur les folies du cœur, elle répondit, quand ce fut son tour, en appuyant sur le mot : « Pour moi, l'amour, c'est » l'amour-propre. »

» Elle a pour amant un peintre, mais ni elle ni lui n'en veulent convenir. »

Ainsi parla Sophie Lacaille.

Le juge d'instruction n'en savait pas beaucoup plus que ce qui vient d'être dit, quand il appela devant lui mademoiselle Angèle de Luzzi.

J'oubliais : Sophie Lacaille lui dit en le quittant :

— Je crois bien qu'elle a vu M. de Romanes le jour de sa mort. Elle vous dira qu'elle a passé la journée à Saint-Germain, mais ce n'est pas vrai.

Angèle fit, elle aussi, des façons pour comparoir. Elle s'indigna et demanda la réforme de la magistrature. Comment pouvait-on se permettre de gâter une après-midi de cette belle nonchalante, qui semblait ne pas vouloir toucher aux choses de ce monde dans son haut dédain de toutes les vulgarités.

Elle habitait alors un tout petit hôtel de la rue de Prony, qu'elle venait d'acheter, mais qu'elle n'avait pas payé.

Elle daigna pourtant subir la force des choses ; elle alla donc dans le cabinet du juge d'instruction.

Devant cette figure imposante, l'homme de la justice perdit quelque peu de ses moyens oratoires.

— Madame, lui dit-il, en essayant un sourire comme pour gagner sa confiance, vous vous nommez Angéline de Cornouailles ou de Luzzi ?

— Vous n'en savez rien, monsieur, puisque mon acte de naissance a peut-être été brûlé pendant la Commune.

— La justice sait tout, madame.

— Eh bien, monsieur, je m'appelle peut-être Angèle. Je cache mon nom de famille sous celui de

Luzzi; ce n'est pas encore vous qui m'arracherez mon masque.

— Je le dénouerai, madame!

— Dans le monde peut-être, mais pas ici. Voulez-vous me dire pourquoi vous m'avez appelée? Je suis déjà venue une fois ici pour une femme de chambre qui m'avait volée; aujourd'hui c'est peut-être pour une cuisinière?

— Non, madame, il n'y a pas de quoi rire. L'affaire est plus grave. Vous étiez la maîtresse de M. de Romanes?

— La maîtresse?

Angèle de Luzzi pâlit et se leva.

— La maîtresse! répéta-t-elle.

— Mais enfin, madame, vous n'étiez pas sa sœur de charité! Non seulement il allait chez vous, mais vous alliez chez lui.

— Alors, tous ceux qui viennent chez moi sont mes amants, et je suis la maîtresse de tous ceux chez qui je vais.

— Je ne pousse pas si loin les conséquences... Veuillez me dire alors pourquoi cette intimité entre vous et M. de Romanes...

— Veuillez me dire vous-même, monsieur, pourquoi vous voulez abattre les murs de la vie privée?

— Vous le savez bien, madame; parce que M. de Romanes a eté tué chez lui d'un coup de revolver.

— Je n'en sais rien. J'ai lu dans les journaux quelque chose de ça.

— Quelle est votre opinion là-dessus?

— Je n'ai pas d'opinion.

— Vous n'avez pas d'opinion? Vous avez pourtant vu M. de Romanes ce jour-là?

— Ce jour-là, j'étais allée déjeuner à Saint-Germain, au pavillon d'Henri IV.

— Écoutez, madame, le mensonge est indigne de vous. Je sais que vous n'avez pas déjeuné ce jour-là à Saint-Germain. On n'inscrira donc pas votre réponse.

Angèle gardait sa figure impénétrable.

— Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites là. Suis-je ici comme témoin ou comme accusée?

— A coup sûr comme témoin, peut-être comme accusée.

— Un peu plus, monsieur, je me croirais dans un théâtre de mélodrame. Comment, parce qu'un de mes amis se tire un coup de revolver, me voilà accusée!

— Pourquoi pas?

Le juge d'instruction fit un signe et on vit apparaître le valet de chambre du comte de Romanes.

M. Lemarchand lui dit en indiquant Angèle :

— N'avez-vous pas rencontré madame à quelques pas de la maison habitée par votre maître, rue de la Ville-l'Évêque, le jour même de sa mort.

— Oui, monsieur, je crois pouvoir le dire.

— Vous voyez donc, madame, que vous n'étiez pas à Saint-Germain.

Angèle regarda de haut le valet de chambre.

— Cet homme ne sait pas ce qu'il dit, il ne m'a pas vue ce jour-là.

— Je vous demande pardon, madame, vous étiez

en noir comme aujourd'hui, vous portiez à la main une ombrelle et un éventail.

— Un éventail! s'écria le juge d'instruction, comment était cet éventail?

— Oh! pour cela je ne l'ai pas bien vu.

Et le valet de chambre, qui voulait faire le bel esprit, ajouta :

— Mais je me rappelle très bien que madame allait si vite qu'elle m'a donné un coup de vent au passage.

A sa première déposition, le valet de chambre n'avait pas parlé de cette rencontre, parce qu'au lieu de rentrer alors chez son maître, il était entré dans un café borgne pour jouer au billard avec des camarades.

Angèle agitait son mignon parapluie avec fureur quoiqu'elle fût toujours souriante.

— Et après, dit-elle, d'un air railleur.

— Après, madame, c'est plus grave.

— Vous voulez dire c'est plus comique?

— Non, madame, il n'y a ici ni mélodrame, ni comédie; s'il y a un théâtre, c'est le théâtre de la justice. Vous avez tort de jouer à l'impertinence.

Et, après un silence, pendant que la jeune femme levait les épaules :

— Le revolver est marqué de la lettre M. Madame de Romanes est une Montmaur, mais qui sait si votre vrai nom ne commence pas par un M. Il y a sur la lettre A une couronne de comtesse. Je ne sais pas encore si vous êtes dans le livre héraldique, mais je sais très bien que toutes les femmes de votre qualité se payent des armoiries.

Le juge d'instruction avait dit tout cela avec un imperceptible mépris : la beauté d'Angèle n'avait aucune prise sur sa dignité.

— Et après ? dit encore Angèle.

— Après, vous ne trouverez pas que c'est assez comme ça. En un mot, vous êtes allée chez le comte de Romanes à l'heure où a eu lieu la catastrophe, le revolver est à vous, j'en ai peur, vous aggravez votre situation en voulant créer un alibi...

Angèle interrompit le juge d'instruction :

— En vérité, monsieur, c'est trop bête.

— C'est si bête, madame, que vous ne coucherez pas chez vous cette nuit. Je vais vous mettre au secret jusqu'au jour où vous me direz la vérité.

Toutes les femmes qui ont l'imagination ardente comme celle d'Angèle ont l'effroi de la prison, même quand elles n'ont pas dérobé les tours de Notre-Dame. Angèle s'effraya, perdit la tête et voulut s'enfuir ; mais le petit cabinet du juge d'instruction était déjà comme l'antichambre de la prison.

Un homme de la police mit la main sur cette belle main.

Ce fut la seconde édition de l'arrestation de madame de Romanes. Le juge d'instruction n'avait pas été corrigé par les paroles du ministre de la justice. Il voyait un crime dans la mort de M. de Romanes ; il voulait décidément que le crime fût puni.

Quand il avait mis madame de Romanes au secret, il voulait bien pour elle violer la loi, c'est-à-dire qu'au lien de l'envoyer tout simplement à Saint-Lazare, il se contenta de l'emprisonner à la Conciergerie.

Cela ne se fait jamais pour une femme frappée d'accusation plus ou moins capitale. M. Lemarchand avait pensé qu'en raison de la haute situation de la dame, il pouvait déroger aux usages. C'était là une galanterie, — le comble de la galanterie, — de la part d'un homme du Palais, qui avait reçu un soufflet dans l'exercice de ses fonctions.

Mais il ne fut pas galant pour la maîtresse, comme il l'avait été pour la femme légitime. Angèle fut belle et bien conduite à Saint-Lazare, comme la première venue, — ou la dernière venue. — Le juge d'instruction n'eut aucune pitié pour d'aussi belles larmes.

Et maintenant, pourquoi Angèle n'avait-elle pas avoué qu'elle était allée chez le comte de Romanes le jour de sa mort? Le déjeuner à Saint-Germain était-il une invention ? C'est le secret des dieux et des déesses.

Angèle était archidéesse par la beauté; jugez de son indignation quand il lui fallut subir cet odieux emprisonnement!

— J'en vais mourir de fureur! s'écria-t-elle en arpentant la petite chambre où tant d'accusées avaient passé un si mauvais quart d'heure.

Cette Angèle qui passait à travers le demi-monde avec je ne sais quel accent tragique dans son nuage mystérieux, est une figure qui vaut bien la peine d'être étudiée. Nous la peindrons bientôt en toute lumière par les pages de sa jeunesse. Raconter l'histoire des premiers battements de cœur, n'est-ce pas peindre la femme, quoique la femme ne soit pas toujours dans son cœur : l'esprit a aussi son histoire.

XXIV

LE PEINTRE DE L'ÉVENTAIL

Le juge d'instruction qui, jusque-là, n'avait pas regardé l'éventail à la loupe, découvrit un jour le nom du peintre.

Ce peintre est un homme très connu. Comme il joua un rôle involontaire dans cette histoire, nous lui donnerons ici un pseudonyme, M. Mortemart, si vous voulez.

C'était alors un jeune homme à la mode, menant la vie d'artiste et la vie mondaine, ayant plus de succès auprès des femmes qu'auprès de l'Académie des beaux-arts. Il n'était pas destiné à peindre la chapelle Sixtine ni l'école d'Athènes, mais c'était un portraitiste à demi célèbre.

Il ne fut pas peu surpris quand il reçut de M. Lemarchand une assignation à comparaître comme témoin. Il ne connaissait du Palais de justice que la Sainte-Chapelle.

Il lui fut très désagréable d'aller perdre une après-midi dans ces pays-là, un jour surtout où une grande dame devait poser dans son atelier. Mais la justice ne donne pas le quart d'heure de grâce.

Elle est inutile, mais elle est désagréable, selon l'opinion d'un grand jurisconsulte d'aujourd'hui, qui a écrit un beau livre sur le *Droit de punir*, c'est-à-dire contre le droit de punir.

En effet, il n'y a qu'une punition, celle que prononce la conscience. Toutes les autres sont illusoires. Elles ne refont pas l'humanité, au centraire. Ceci n'est pas pour dire que les juges ne font pas leur devoir, puisqu'ils obéissent à la société, qui n'a pas encore trouvé le vrai, le bien et le beau.

M. Mortemart avait bien envie de brûler la politesse à M. Lemarchand. Il alla, ce matin-là chez Angèle. Il avait été quelque peu surpris de ne point la trouver la veille. Il voulait lui demander un conseil, et lui dire en riant qu'il venait lui faire ses adieux, puisque, sans aucun doute, il était, sans le savoir, complice de quelque crime épouvantable.

Mais il ne trouva pas Angèle. Où donc était mademoiselle de Luzzi ?

On lui apprit que, depuis la veille, on ne l'avait pas vue chez elle, ce qui inquiétait beaucoup sa femme de chambre.

Un éclair traversa le front de Mortemart. Il ne douta pas que l'assignation ne lui vînt à propos de sa maîtresse ; aussi ne fit-il plus de façon pour courir au Palais de justice, où il arriva bientôt haletant et anxieux, car il adorait Angèle.

On ne le fit pas trop attendre. Il ne se posa pas, en entrant chez le juge d'instruction, dans la manière de Léo Samarini. Il se présenta simplement, mais le front haut et le cœur fier, comme un galant homme sans peur et sans reproche, qui n'aime pas qu'on lui fasse perdre son temps.

— Monsieur, lui dit le juge d'instruction, après un salut glacial, vous connaissez mademoiselle Angèle de Luzzi?

— Oui, monsieur.

Et tout de suite, pour prendre plus de responsabilités, comme si ce mot devait la couvrir, il ajouta :

— C'est ma maîtresse.

M. Lemarchand, quoique très prudent dans sa parole, ne put arrêter cette phrase railleuse :

— Je vous en fais bien mon compliment.

— Moi aussi, dit sérieusement Mortemart, je m'en fais bien mon compliment, car c'est une maîtresse dont on pourrait faire sa femme. Si elle a comparu devant vous, c'est, je n'en doute pas, sur une calomnie odieuse, je ne sais pas laquelle.

— Nous n'avons pas ici à discuter, monsieur ; j'ai le droit de vous interroger, et je vous interroge.

M. Lemarchand présenta l'éventail trouvé chez le comte de Romanes :

— C'est vous qui avez peint cet éventail ?

— Oui.

— Qui vous a commandé cet éventail ?

Mortemart fut sur le point de dire la vérité, mais dans la peur de compromettre Angèle, il répondit :

— Cette peinture, on ne l'a pas commandée : je fais quelques éventails dans mes moments perdus ; je reconnais que celui-ci est de moi.

— A qui l'avez-vous donné ?

— Je ne l'ai pas donné, je l'ai vendu.

— Combien ?

— Mille francs.

On a remarqué que pour messieurs du Palais tout était payé trop cher. Aussi n'accordent-ils jamais que des misères pour dommages et intérêts.

A ce chiffre de mille francs, M. Lemarchand se écria :

— Mille francs ? vous avez bientôt gagné mille rancs !

— Cela dépend, dit Mortemart qui jouait le sang-roid, quoiqu'il fût inquiet d'Angèle. J'ai pu gagner es mille francs-là en un jour. Mais aujourd'hui, râce à vous, je ne gagnerai pas mille francs, car je rois que vous payez les témoins 2 fr. 50 par séance.

— Mais, monsieur, autrefois on les payait beau-oup moins.

— Enfin, j'accepte les deux francs cinquante entimes.

Le juge d'instruction parut réfléchir. Il regarda lortemart.

— Dites-moi, monsieur, est-ce que vous faites oujours le même sujet sur vos éventails?

— Oui et non.

— Je ne comprends pas.

— C'est-à-dire qu'il m'arrive de reproduire le nême éventail dans mes jours de paresse; mais le lus souvent je change d'images, car ce ne sont que es images.

Le juge d'instruction regardait sur l'éventail la gure de Vénus, traînée par des colombes.

— Images, si vous voulez, celle-ci est charmante.

— Monsieur, je suis bien touché de votre compli-nent.

Mortemart dit cela avec une haute moquerie. Il vait tort, car M. Lemarchand était un amateur, urtout un amateur d'éventails, de gouaches et de astels.

Cet homme, rude et robuste d'aspect, donnait dans les infiniment petits.

— Cet éventail-là, l'avez-vous reproduit souvent?

— Deux fois à coup sûr, peut-être trois.

— C'est qu'il y a là une lumière à faire jaillir. Savez-vous où est allé le pareil éventail?

Mortemart le savait bien, mais il répondit :

— Je n'en sais rien.

Le juge d'instruction, loin de trouver la lumière, venait d'ouvrir une porte nocturne. En effet, s'il y avait deux éventails pareils, il se pouvait très bien que ce ne fût pas celui de madame de Romanes qu'on avait trouvé brisé aux pieds de son mari mort.

— Mais vous saviez bien, monsieur, à qui vous vendiez vos éventails?

— Ce n'est pas moi qui les vendais, je les donnais à vendre...

— A qui?

— A Alexandre le Grand, plus ou moins célèbre éventailliste.

— Se rappellerait-il à qui il les a vendus?

— Je ne crois pas, car il en vend des milliers à Paris, à Nouméa et à Tombouctou.

M. Lemarchand changea ses batteries.

— Pouvez-vous me dire l'emploi de votre temps pendant l'après-midi et la soirée du 13 de ce mois?

— Je ne chevauchais pas à travers la forêt. Ce jour-là, j'ai eu modèle, et j'ai ébauché une Diane. Est-ce une forfaiture?

— Non, car je suis sûr que votre Diane est bien peinte. Mais enfin, le soir, vous n'étiez plus dans l'atelier?

— Le soir, puisque vous voulez le savoir, je suis allé au Théâtre-Français avec mademoiselle Angèle de Luzzi, pour voir les *Précieuses ridicules*. Ce n'est pas encore là un grand crime.

— Vous n'avez pas remarqué les inquiétudes de mademoiselle de Luzzi?

— Elle n'était pas inquiète le moins du monde, car nous avons ri à gorge déployée. Je me trompe; ce sont les comédiennes qui riaient à gorge déployée; elles ont failli en briser leur corsage.

— Et le lendemain?

— Le lendemain, j'ai un peu gâté ma Diane chasseresse.

— Mais mademoiselle de Luzzi?

— Elle est venue dans mon atelier, où elle a chanté des airs d'opéra, parce qu'elle va retourner à Londres pour y donner des représentations.

— Et le surlendemain?

— Puisque vous voulez tout savoir, j'ai déjeuné chez mademoiselle de Luzzi; après quoi je m'en suis revenu peindre chez moi, un portrait, qui sera a l'Exposition, si vous voulez bien le permettre.

— Oh! je ne suis pas du jury.

— Tant pis.

Mortemart avait été fort patient jusque-là, espérant toujours que le juge d'instruction allait lui donner des nouvelles de sa maîtresse; mais il n'y tenait plus : — Est-ce que sérieusement vous avez maille à partir avec mademoiselle de Luzzi?

— Comment! monsieur, mais elle est au secret.

Mortemart chancela et pâlit. Ce fut un coup pour son cœur.

M. Lemarchand jeta son regard pénétrant sur la figure de Mortemart.

— Pourquoi faire? dit Mortemart d'un air dégagé, pour cacher son émotion.

— Pourquoi faire! Pour répondre de ses actions.

— Monsieur, comme je ne sais pas un mot de toute cette histoire, comme j'aime mademoiselle de Luzzi de tout mon cœur, je vous prie de vouloir bien me dire ce qui s'est passé.

— Ne savez-vous pas la mort du comte de Romanes?

— Oui, on a dit autour de moi qu'il s'était tué d'un coup de revolver.

— Qui a dit cela? mademoiselle Angèle?

— Peut-être; mais ce coup de revolver ne m'a pas plus ému que tous les contes de journaux que je lis le matin.

Mortemart ayant parlé de sa maîtresse comme s'il dût l'épouser, M. Lemarchand ne voulut pas lui dire brutalement qu'elle avait été jusqu'à la fin la maîtresse du comte de Romanes.

— Il est étonnant, monsieur, que mademoiselle de Luzzi, qui était, je ne dirai pas la maîtresse, mais l'ami la plus intime du comte de Romanes, n'ait pas été plus émue au récit de cette catastrophe. Si vous l'aimez, je n'en doute pas, efforcez-vous comme moi de découvrir la vérité, puisque, selon vous, ce n'est pas elle qui a frappé celui qui est mort.

— Pourquoi l'avez-vous arrêtée?

— Parce qu'elle n'a rien voulu me dire; parce que les femmes les plus mystérieuses sont indiscrètes

quand elles sont au secret; parce qu'il faut que la justice ait son cours. Croyez-le bien, ce n'est pas pour m'amuser que j'obéis à la loi, c'est parce que c'est mon devoir. Il y a là un crime. Je n'accuse pas plus mademoiselle de Luzzi que madame de Romanes, ou toute autre femme de l'intimité du comte; mais un éventail a été brisé; cet éventail, c'est vous qui l'avez peint; la comtesse de Romanes avoue qu'elle en a un tout pareil qu'elle doit remettre entre les mains de la justice. Ce ne serait donc pas elle qui aurait brisé son éventail... Il est vrai que j'attends toujours cet éventail...

Et, après un silence, le juge d'instruction continua d'un ton cordial :

— Écoutez, monsieur Mortemart, il n'y a de beau que la vérité; la vérité peut sauver tout le monde, la comtesse de Romanes comme votre maîtresse. Pour moi, je suis sûr que l'éventail brisé est celui de mademoiselle de Luzzi. Tout ce que vous me direz ne m'empêchera pas de croire que c'est pour elle que vous avez peint cet éventail ici présent. Pourquoi est-il brisé? pourquoi l'a-t-on trouvé à deux pas du revolver? Je ne sais pas encore, mais je le saurai bientôt.

Mortemart avait beau faire semblant de jouer l'insouciance, il était mortellement anxieux.

Cet éventail, c'était celui de la comtesse de Romanes, ou celui de mademoiselle de Luzzi. Que s'était-il donc passé? Si c'était celui de sa maîtresse! Si, en effet, la comtesse avait promis de retrouver le sien!

Il demanda s'il ne lui serait pas permis de revoir

Angèle. Le juge d'instruction sembla prendre conseil de lui-même :

— Oh ! mon Dieu, si, je vais vous donner un laisser-passer.

Mortemart commença à respirer.

Revoir Angèle, c'était une joie dans son chagrin.

M. Lemarchand avait donné le laisser-passer, parce qu'il savait bien que mademoiselle de Luzzi était surveillée de près. Ne se trahirait-on pas dans la première effusion?

Mortemart se hâta de descendre du Palais de justice pour courir à Saint-Lazare.

On lui ouvrit une porte. Il se jeta dans les bras d'Angèle, mais, hélas ! elle n'était pas seule.

Sophie Lacaille continuait son inquisition comme avec la comtesse de Romanes.

Elle fit semblant de n'être pas là. Après avoir salué Mortemart, elle se promena, un livre à la main, agitant les lèvres comme si elle répétait un rôle, tant elle avait l'air d'être à mille lieues de Saint-Lazare.

Ce serait ici le moment de vous dire l'histoire de mademoiselle Angèle de Luzzi.

Mais ne faut-il pas commencer par conter l'histoire de Régina ? D'ailleurs les deux histoires se touchent de près.

FIN DU LIVRE PREMIER

LIVRE II

LA JEUNESSE DE RÉGINA

I

LES MISÈRES DORÉES

Les révolutions successives qui nous mèneront à la Terre promise, ont commencé par faire le massacre des fortunes. Il faut bien que tout le monde vive. Le va-et-vient de l'argent donne de meilleures miettes de la table des riches aux pauvres. Mais s'il y a encore des milliers de misères qui attendent leur tour au banquet de la vie, il y a aussi je ne sais combien d'anciennes familles qui sont tout étonnées de n'y plus trouver de place, parce que les destinées ont frappé à tort et à travers ; voilà pourquoi aujourd'hui tant de noms illustres dans le livre héraldique se cachent pour ne pas montrer au grand jour leur déchéance.

Ainsi, il y a une vingtaine d'années, dans une

pauvre maison de la rue des Batailles, madame la comtesse de Montmaur s'était réfugiée avec sa fille, ne conservant d'une vraie fortune que la trop modeste pension de veuve d'un colonel de dragons. Non seulement le colonel s'était ruiné et avait ruiné sa femme par l'amour du luxe et des fêtes mondaines, mais il avait joué son va-tout; si bien qu'à sa mort, on trouva chez lui tout un attirail de grand seigneur: des chevaux, des marbres, des tableaux, une panoplie que la gravure a consacrée, des tapisseries de haute lisse; mais c'était tout.

C'était moins que cela, car on reconnut en même temps qu'il était criblé de dettes. Sa succession ne fut acceptée que sous bénéfice d'inventaire, c'est-à-dire que madame de Montmaur abandonna tout aux créanciers; elle fit plus, elle sacrifia à la mémoire de son mari tous ses bijoux. Ses amis dirent qu'elle était folle de se préoccuper plus de son mari mort que de sa fille vivante; mais on l'admira, pourtant, dans son sacrifice.

Que faire dans la rue des Batailles quand on n'a plus le sou et qu'on a été riche? S'oublier et oublier! Mais encore faut-il avoir de quoi ne pas mourir de faim. Mademoiselle de Montmaur avait seize ans à peine. Ce coup de misère ne l'empêchait pas d'être belle de la beauté souveraine : figure à peindre et à sculpter; fierté héraldique, profil harmonieux, regard bleu mais implacable, qui indiquait la domination et l'amour; cheveux brunissants, exprimant la révolte par leurs ondes tumultueuses ; sourcils droits, longs cils, menton légèrement accusé comme pour marquer le despotisme.

Avec cela la désinvolture adorable des femmes un peu grandes, qui ont la flexibilité du roseau et la grâce des cygnes ; peut-être pouvait-on lui reprocher de n'avoir pas encore les bras nourris de chair, mais ce n'était pas non plus des osselets.

Ceux qui aiment les *collines* du Cantique des Cantiques pouvaient prévoir que ces collines-là deviendraient des montagnes chez mademoiselle de Montmaur. L'*Ecclésiaste* eût sans doute chanté les colonnes du Temple, mais pour nous, simple peintre à la plume, nous ne parlerons que de sa jambe à la Diane chasseresse et de ses pieds élégamment sculptés.

L'air de tête pouvait ne pas plaire à tout le monde, car ce n'était pas là les douceurs fondantes de la pêche mûre. Cette toute jeune fille aurait-elle la physionomie assez féminine? La bouche avait des mouvements de rébellion, l'œil des pointes de poignard. On sentait que mademoiselle Régina de Montmaur était fille d'un soldat *sans peur et sans reproche* devant l'ennemi.

L'ennemi pour elle, ce serait tout le bataillon de ses adorateurs; elle devait y faire un rude massacre.

On disait à sa mère : « A voir votre fille un peu plus on lui donnerait une épée, tant elle a la mine cavalière. » En attendant, la pauvre Régina ne montait pas à cheval pour commander un régiment comme son père ; elle allait en omnibus, elle qui ne voulait aller qu'en landau aux beaux temps de la fortune familiale.

Le plus souvent, il est vrai, dans son horreur de la voiture à tout le monde, elle décidait sa mère à faire ses courses à pied à travers Paris.

Où allait-on ? Le plus souvent au ministère de la guerre et au ministère des finances, parce qu'on espérait obtenir un bureau de tabac à Paris. Douze cents francs de plus par an, il y aurait de quoi ramener un peu d'espérance et un peu de gaieté dans la maison. Car rien n'était plus triste que cet intérieur de la rue des Batailles : quatre cents francs de loyer, trois chambres nues, un pied-à-terre qui n'était que le vestibule du tombeau. A peine si le soleil y venait dans les longs jours. On avait essayé d'un jardin sur l'une des fenêtres, mais les roses y étaient anémiques et les oiseaux n'y voulaient pas chanter. Désolation de la désolation ! Et combien de nobles familles sont ainsi abandonnées à elles-mêmes dans Paris, ne sachant pas quel sera le lendemain, cachant leurs larmes et priant Dieu sans que Dieu réponde, comme s'il fallait ici-bas souffrir pour soi et pour ceux qui s'amusent. Il y avait un piano dans ce désert ; la mère ne se sentait pas le courage d'y remettre les doigts, quoiqu'elle fût bonne musicienne, mais Régina s'évertuait à faire du bruit ; quelquefois ce bruit était harmonieux. Elle n'était pas née musicienne, mais il y a des airs qu'elle chantait avec un profond sentiment ; c'est qu'elle était passionnée en tout, même dans le désespoir.

On pouvait bien, en la voyant au piano, juger que celle-là ne ferait rien à demi ; le piano était d'ailleurs son seul confident ; elle respectait la douleur muette de sa mère ; elle ne voulait pas l'ennuyer de ses lamentations.

C'était au piano qu'elle disait tout. Et il lui semblait que le piano lui répondait, tant il avait à cer-

taines heures des accords sympathiques. On a dit que les tables parlaient ; je veux bien ne pas y aller voir, mais il n'est pas douteux que si la main a des éloquences magnétiques, elles peut les communiquer au violon, à la harpe, au piano, qui sont le trait d'union entre le connu et l'inconnu, le visible et l'invisible, le fini et l'infini.

Quand l'Église a introduit la musique chez elle, elle savait bien que par la musique sa voix s'élèverait plus haut et prendrait les sceptiques.

— Ma pauvre Régina, disait souvent madame de Montmaur à sa fille, moi qui avais rêvé pour toi un beau mariage !

— Oh ! maman, le mariage ne fait pas le bonheur.

— Oui, mais il empêche qu'on ne soit heureuse hors de lui. D'ailleurs, qui sait. Il y a encore parfois un galant homme capable de prendre une fille sans dot quand elle est belle !

Régina avait déjà quelque scepticisme dans l'esprit, sinon dans le cœur.

— Oh ! maman, je n'y compte guère. Comme disait une de tes amies, le mariage est un contrat d'assurances sur la vie. Si l'homme donne son nom et son travail, il faut que la femme donne l'argent.

On finit par obtenir le bureau de tabac, qu'on parvint à louer mille francs. Mais il arriva ceci, qui paraîtra étrange, quoique bien naturel : on se trouva bientôt plus pauvre qu'auparavant ; c'est qu'en effet, ceux qui vivent de rien s'imaginent trop volontiers que mille francs c'est le bout du monde. On y va un peu en aveugle dans ses dépenses, on s'aperçoit trop tôt qu'on a dépassé son budget.

Il n'y avait plus rien autre chose à espérer ; la famille de M. de Montmaur n'existait plus que dans les arrière-cousins, oubliés dans le Midi. La famille de la comtesse, née de Martigny, vivait dans son égoïsme provincial, promettant vaguement quelque chose, mais à longue échéance. Que devenir ?

Avec un peu plus de deux mille francs par an, il était impossible d'aller dans le monde ; on eût mangé son revenu pour acheter une robe. Et, pourtant, comment s'étioler dans une ombre éternelle ; c'était, comme je l'ai dit, la mort avant la mort. Régina se consolait en lisant des romans, la nuit, quand sa mère dormait, sauf à dormir le jour, pour ne pas toujours entendre les mêmes oraisons funèbres.

Les romans ne sont pas la meilleure nourriture qu'on puisse proposer au cœur des jeunes filles ; c'est l'histoire des brigands célèbres pour les gamins, qui tous voudraient faire leurs coups dans quelque défilé de montagnes napolitaines. Tout homme a un *Zampa* en lui. Ne pourrait-on pas dire que toute femme a une pécheresse en elle ? c'est pourquoi les femmes de vertu sont deux fois admirables.

Régina, à force de voir dans les romans les faits et gestes des pécheresses, finissait par aimer celles qui mènent la vie à quatre chevaux, sans s'inquiéter des vertiges, des précipices, des chutes profondes.

Toutefois, après avoir à son tour fait en imagination une traînée de comète dans la vie parisienne, elle s'indignait elle-même, elle retournait vers sa mère et vers Dieu et elle reprenait sa noble fierté.

Si, en descendant à pied les Champs-Élysées, elle

était éclaboussée par les chevaux d'une de ces demoiselles qui vont au Bois, pour tendre leurs pièges à loups, elle les regardait du haut de sa blancheur comme du haut d'une montagne couverte de neige.

Régina se réjouissait de sa vertu. « Comme je suis heureuse de ne pas en être là ! » se disait-elle. Mais ce bonheur ne faisait pas son bonheur.

On a dit de tout temps que la misère conseille mal ; mais que serait donc la vertu, si elle ne bravait pas la misère, quoique les sceptiques d'aujourd'hui affirment qu'il n'y a que les mauvaises actions qui portent leur récompense?

Un piano consolait Régina, mais le loueur de pianos le fit emporter un matin.

On avait déjà eu recours au mont-de-piété, on ne trouva rien pour sauver le piano ; il fallut se résigner à le voir emporter. Et encore les deux robustes gaillards qui vinrent le prendre demandèrent un *pourboire:* « — Un *pourboire!* puisque vous me l'emportez malgré moi. — Si vous vous figurez qu'on monte cinq étages pour rien ! »

Régina donna trente sous pour achever le sacrifice. Et, en effet, elle voyait partir son piano avec le plus grand chagrin. Qu'allait-elle faire de sa journée, puisqu'elle n'aurait plus cet ami de toutes les heures ; ce confident qui la berçait dans je ne sais quelles vagues espérances. C'était l'âme de la maison qui s'en allait.

Ce jour-là, mademoiselle de Montmaur fut un peu moins forte contre les tentations du dehors. A seize ans, quoi qu'on fasse, une fille est prise par Dieu ou par le diable. Il ne lui est pas beaucoup plus dificile

d'aller se jeter au pied de la croix, et de verser son cœur sur l'autel, comme sainte Thérèse, que d'ouvrir l'oreille aux premières tentations de Satan, un monsieur qui, aujourd'hui, conduit des chevaux de sang ou un cotillon.

Si on eût dit à Régina : Il y a là-bas, près du Val-de-Grâce, une maison de refuge qui s'appelle *les Carmélites,* où l'on a en pitié les biens de ce monde, où l'orgue remplace le piano, où Dieu vous prend, dans son amour ineffable, pour l'éternité, où toutes les douleurs promises aux filles qui affrontent le monde sont effacées par la quiétude que donne la foi, où on évite toutes les tempêtes du mariage en devenant l'épouse du Christ, où les affres de la mort sont supprimées parce qu'on a dépassé la tombe, peut-être eût-elle d'un coup fait le sacrifice de sa beauté pour devenir *carmélite*, comme celles qui ont péché ou comme celles qui ne veulent pas pécher ; mais elle avait peu vécu dans l'Église ; son père se moquait de Dieu et du diable, sa mère n'était pas fervente : elle ne pensa donc pas à se tourner vers Dieu.

Ou plutôt ce fut madame de Montmaur qui ne lui indiqua pas le chemin. La mère s'enorgueillissait de la figure de sa fille bien plus que de sa vertu ; il ne lui vint pas une seule fois l'idée que cette beauté, qu'elle avait cultivée comme une fleur rare, pût s'épanouir ailleurs que dans le monde ; le rêve incessant de cette femme jetée hors du monde par la pauvreté était de reparaître dans le monde ; elle se croyait une proscrite condamnée à temps ; il lui semblait impossible qu'elle ne retrouvât pas sa

patrie ; et elle se promettait, le cas échéant, de se venger de toutes ses amies des beaux jours qui ne la connaissaient plus, ou qui à peine la saluaient d'un regard de commisération. Souvent Régina entendait sa mère qui disait, se parlant à elle-même : « Oh ! j'aurai ma revanche ! » La jeune fille secouait tristement la tête, car elle n'avait pas l'ingénuité de croire à ces miracles qui ramènent la fortune par un coup de théâtre.

Et pourtant elle disait : « Je jouerai un grand rôle dans l'avenir. »

A partir du moment où le piano fut enlevé, les jours tristes se succédèrent dans les trois chambres de la rue des Batailles. Que faire ? Toute la matinée on tentait de se consoler par le travail : le plumetis, le crochet, la tapisserie, de quoi gagner chacune quinze sous par jour. On ne travaillait guère le soir, non pas pour ses yeux, mais parce que la bougie et le feu coûtaient plus cher que ne rapportait le labeur. — « Tu vois, maman, disait souvent Régina à la comtesse, tu ne prends pas ta revanche ; plus nous allons, plus nous sommes abandonnées. »

On avait beau supprimer dans les infiniment petits, le budget des dépenses dépassait toujours le budget des recettes. Et il arriva un matin que la mère et la fille reconnurent cette vérité qu'elles ne pouvaient plus sortir toutes les deux en même temps. Les bottines et le chapeau de l'une durent servir à l'autre. Or, comme madame de Montmaur ne voulait pas que sa fille sortît seule, Régina fut bientôt la Cendrillon du plus triste foyer de Paris.

Il n'y avait plus que les oiseaux qui fussent bien

nourris dans la maison : ils chantaient, c'était la seule chanson, mais cette chanson-là finissait par agacer les nerfs de Régina. Ce fut au point qu'un jour, elle prit à son tour le chapeau et les bottines pour aller seule à Saint-Pierre de Chaillot écouter la musique des orgues comme pour chasser de son oreille le cri-cri du serin.

Une vieille dame du voisinage, qui venait la voir quelquefois, lui offrit d'échanger sa cage chantante contre cette mécanique branchue où un rossignol empaillé chante comme un rossignol vivant.

— Au moins, dit la voisine, celui-là ne dévorera pas du millet comme les autres.

— Que voulez-vous, deux sous par jour?

— Deux sous et deux sous font quatre sous; au bout d'un an, on a de quoi acheter des bottines et un chapeau.

— Alors j'aime mieux me faire enterrer tout de suite; gardez votre rossignol, car je veux garder mes serins.

Que pouvaient-elles faire, la mère et la fille, sinon ne rien faire? Comme l'a dit un poète, la beauté idéale de la femme est symbolisée dans la Vénus de Milo, qui n'a point de bras. L'Ecriture a dit : « Les lis ne tissent pas et ne filent pas. » Il est vrai que les Romains voulaient que toute Romaine méritât cette épitaphe : « Elle resta chez elle et fila de la laine. » Les Romains n'aimaient point la femme, excepté à l'heure où ils revenaient de l'armée ou bien le jour où ils enlevaient les Sabines.

Je me trompe, ces fiers Brutus aimaient les courtisanes jusqu'à leur élever des autels. Ils ne condam-

naient pas celles-ci à filer de la laine, — ni même à filer le parfait amour. — Horace, le poète des magistrats, ne déifie que les coquines de son temps.

Quand Jésus entra dans la maison de Marthe, la vraie travailleuse, que lui dit-il pendant que Madeleine lui baignait les pieds et les parfumait sous les ondes de ses cheveux? « Marthe, Marthe, vous vous préoccupez et vous vous troublez de bien des choses. Or, il n'y a qu'une chose au monde : vivre pour aimer Dieu et son prochain. Madeleine a choisi la meilleure part. »

Jésus, lui aussi, voulait que la femme fût un luxe et non une machine à coudre. C'est que la femme est un oiseau. L'homme au contraire, à moins qu'il ne soit un poète, c'est-à-dire un fainéant, est un animal terre à terre, comme la fourmi.

L'homme sent si bien que la femme est le luxe de la maison, que s'il la voit travailler, il ne l'aime plus ; il la quitte pour une femme qui ne travaille pas. Mais ce paradoxe m'entraînerait trop loin. J'ai voulu dire que la comtesse de Montmaur ne pouvait pas, en vertu de ses mains blanches, condamner sa fille à ce travail diurne et nocturne qui conduit si rapidement la femme à l'anémie, cette première station de la mort. Et d'ailleurs, où trouver le travail qui fasse vivre la plus laborieuse? La femme est née pour être l'âme de la maison, pour être l'épouse, pour être le charme.

Tout homme a charge de femme. C'est son devoir et sa gloire de travailler pour deux.

Ce n'est pas l'opinion de Molière, mais Molière ne voyait autour lui que des précieuses ridicules. Il

n'était pourtant pas fâché que sa servante oubliât sa cuisine pour écouter ses comédies. Nul n'est parfait. Et d'ailleurs, quand on conseille aux femmes de ne pas perdre de vue le pot-au-feu, encore faut-il qu'il y ait un pot-au-feu.

C'est là ce qui manquait chez la comtesse de Montmaur; voilà pourquoi il ne restait plus à elle et à sa fille que le droit de mourir de faim. La société ne s'occupe que des misères qui crient, — quand elles crient bien haut !

II

LA CHANTEUSE DES RUES

Ce qui acheva de désespérer Régina, ce fut ceci : depuis quelque temps, quoiqu'on manquât de tout dans la maison, elle trouvait tous les jours deux sous pour une petite chanteuse des rues, une autre Mignon aspirant au ciel, pâle, affamée, mais toujours souriante dans sa tristesse, vague rayon de soleil dans les nues. La pauvre enfant était vêtue pour l'amour de Dieu, quoique la saison fût rude encore.

Et pourtant il lui fallait chanter, car sa mère logeait au clos Nitot et la battait le soir si elle ne rapportait pas au moins vingt sous. C'était le minimum pour cette mégère.

La petite qui avait poussé comme une fleur sur le

fumier était digne d'un meilleur sort, à en juger par je ne sais quoi de doux, de fin, de suave qui se révélait sur sa physionomie. On pouvait prédire qu'elle était promise au ciel.

Un jour Régina était descendue, par un sentiment irrésistible, pour voir la chanteuse de plus près; un autre jour elle lui avait porté des nippes retrouvées dans la garde-robe, quoiqu'on eût alors presque tout mis au mont-de-piété.

La chanteuse l'avait regardée avec admiration en lui saisissant la main pour lui baiser.

C'était charmant, cette rencontre de deux misères qui permettait à l'une de faire la charité et à l'autre d'être reconnaissante.

Et depuis, tous les matins, quand venait l'enfant, on s'était dit bonjour de la main.

Mais voilà qu'un jour l'enfant n'était pas revenue, ni le lendemain, ni le surlendemain. Régina en éprouva une vraie tristesse; elle pria la portière de s'inquiéter de Nini parmi les chiffonnières du clos Nitot. Elle apprit que la pauvre petite, rouée de coups par sa mère, frappée au vif par le froid, s'était couchée sur la paille sans doute pour ne plus se relever. Mademoiselle de Montmaur alla prier à ce grabat. Nini ne la reconnut pas, la mère lui tendit la main.

Régina détacha ses boucles d'oreilles : « —Sauvez-la, madame. — Merci. Si elle meurt c'est toujours de quoi la faire enterrer. »

Mademoiselle de Montmaur s'en alla croyant bien qu'elle ne reverrait plus cette angélique figure. Elle n'eût pas eu de larmes plus vraies pour la mort d'une sœur; ce fut ce qui la précipita plus loin dans son

désespoir. « Puisque je ne puis plus faire du bien, dit-elle en comprimant son cœur sous sa main, je n'ai plus qu'à mourir. »

Et voilà pourquoi Régina avait ouvert un matin sa croisée pour se jeter par la fenêtre.

III

LES JEUX DE LA DESTINÉE

La vie se passait dans la monotonie la plus désespérante. C'était misère et compagnie sans entr'acte et sans péripétie.

Une après-midi que madame de Montmaur allait à pied au ministère des finances, elle reconnut une de ses anciennes marchandes de modes, qui faisait la roue, assise dans les Champs-Élysées sur un fauteuil à quatre sous, entourée de quelques femmes et de quelques hommes.

La ci-devant marchande de modes fit un signe de tête à madame de Montmaur qui l'avait aussitôt reconnue : « Ah ! madame Apolline. » Et la comtesse fit un pas vers cette femme.

— Venez donc vous asseoir, madame la comtesse, dit familièrement madame Apolline. Vous avez donc peur de ne pas arriver que vous marchez si vite.

— Oui, je vais au ministère des finances.

— Ça se voit bien, dit une dame de compagnie de la susdite marchande de modes.

Madame de Montmaur, qui autrefois n'eût pas voulu recevoir cette femme dans son salon, même pour essayer un chapeau, s'arrêtât comme involontairement pour causer avec elle.

Il semblait que la main de la destinée l'arrêtât au passage.

— Je comprends, dit madame Apolline. Le guichet de l'argent est fermé à trois heures; mais il n'est encore que deux heures.

La comtesse se montrait inquiète d'être mal vêtue, mais comme elle était en noir et qu'elle avait encore l'art d'habiller sa robe par une distinction naturelle, elle accepta le fauteuil que lui offrait un des courtisans de sa modiste.

— Que faites-vous donc là de si bonne heure, madame Apolline?

— Nous attendons un mail-coches qui doit nous conduire aux courses et qui est bien en retard.

La comtesse dit avec un léger sourire :

— Vous ne faites pas courir.

— Pas encore! Que devient mademoiselle Régina? car depuis près de deux ans, je ne vous ai revues ni l'une ni l'autre.

Madame Apolline regardait le chapeau de la comtesse.

Ce nom de Régina fit tourner la tête à tout le monde.

— Quel joli nom! Mais il faut-être jolie pour porter ce nom-là.

— Jolie! Mademoiselle Régina a de la beauté à revendre à tout le monde.

— Venez donc la voir, dit la comtesse ; car elle n
vous a pas oubliée.

— Où demeurez-vous maintenant ?

Un observateur judicieux eût remarqué que madame de Montmaur cherchait sa réponse.

— Les trois quarts du temps nous sommes dan notre château, mais depuis quelques mois nous habitons, vaille que vaille, rue des Batailles.

— Ça ce voit bien, murmura pour la seconde foi la même dame.

Madame de Montmaur jugea qu'elle n'avait rien faire en cette compagnie ; elle se leva et donna un poignée de main à madame Apolline, ce qu'elle n'avait jamais fait jusque-là. « Je compte sur votr visite demain, dit-elle, car Régina sera bien content de vous voir. » Et là-dessus elle continua à descendr les Champs-Élysées.

— Elle est très bien, cette dame, dit une des amie d'Appoline.

— Oui, elle est très comme il faut, dit un des désœuvrés.

— C'est étonnant comme les gens du monde s'habillent mal maintenant, remarqua une des amies d madame Apolline ; on m'a montré hier une duchesse dont la robe ne valait pas cent sous.

— Oui, mais tu porterais bien cette robe-là si elle te faisait duchesse, toi qui traînes une queue de huit cents francs.

— Huit cent soixante-quinze, ma chère, sans compter les deux sous de timbre.

— Il faut que tu sois timbrée pour la payer.

Un des désœuvrés pensait à mademoiselle de Montmaur :

— Mademoiselle Régina est-elle si belle que ça?

— Ma fois, elle donnait les plus riches promesses quand je l'ai vue la dernière fois.

— Et il y aura une dot sérieuse.

— Ah! il y a là une énigme! Je sais que le colonel était un rude viveur; il a tout dévoré autour de lui.

— Enfin, il n'a pas dévoré la vertu de sa fille !

— Pour ça non ! Mademoiselle Régina a été élevée dans du coton et dans des principes. Et puis les gens riches ne sont jamais ruinés ; il y a toujours quelque vieille douairière ou quelque vieux banquier qui meurt dans un coin pour les surprendre par un héritage. Enfin, messieurs, dit madame Apolline, s'il y a une dot, je vous le dirai, mais j'aurai mes épingles.

— Comment donc, je me passerai même de dot...

— Oui, oui, je vous comprends. Mais dans cette maison-là on ne se marie pas de la main gauche.

IV

FAMILY-HOTEL

Cette madame Apolline n'était plus marchande de modes depuis six mois. Elle avait vendu son fonds, si on peut dire cela de quelques plumes et de

quelques rubans. Avec l'argent de son fonds, sur-
chargé de l'argent qui lui était venu par les contri-
butions indirectes, que prélève toute Parisienne qu
est à peu près jolie et qui met ses grâces à l'encar
dans une boutique de modes ou ailleurs, elle avai
acheté un autre fonds, c'est-à-dire un petit hôtel ru
du Colisée, où elle recevait des étrangers et de
étrangères. Elle appelait cela une *Maison de famille*
la vérité, c'est qu'on y vivait un peu familièrement
grâce à la table d'hôte qu'elle présidait avec son es-
prit à la diable. Comme après tout, elle ne manquait
pas de mine, elle maintenait quelque réserve, même
quand on se risquait au vin de Champagne. Ce n'é-
tait pas, comme on voit, une maison collet monté,
mais il n'y avait pas non plus trop de mal à en dire. La
plupart des étrangers et des étrangères s'enferment
tristement dans des hôtels ennuyés et ennuyeux, où
il n'y a jamais le plus petit mot pour rire. Madame
Apolline voulait qu'on s'amusât chez elle, mais, — en
tout bien tout honneur, — du moins, c'était son mot.
Fallait-il la prendre au mot?

L'hôtel ne chômait jamais; la ci-devant marchande
de modes l'avait décoré du haut en bas comme elle
eût fait de sa chambre à coucher ou de son cabinet
de toilette : toutes les pièces tendues d'étoffes, tout
l'ameublement avec du style, si bien qu'on pouvait
se croire chez soi et non à l'hôtel : on payait plus
cher qu'à côté, mais on aimait mieux cela. A Paris
le luxe est toujours payé, quelque folie qu'il fasse.

Dans ses moments perdus, madame Apolline trous-
sait encore galamment un chapeau pour quelque
pratique persistante, pour quelque dame de l'hôtel,

cela lui coûtait si peu! un tour de main et c'était fait. Quoiqu'elle eût alors sa belle quarantaine, elle n'était pas revenue des passions, au contraire, tout le monde lui faisait la cour. Mais elle était comme cette grande coquette qui allumait toutes les bougies autour d'elle et qui les éteignait à plaisir, moins la dernière; il faut toujours un peu de lumière, j'ai failli dire un peu d'amour. On lui donnait alors un lieutenant-colonel en disponibilité; elle le menaçait toujours de le mettre elle-même en disponibilité; on a remarqué que les « militaires » et les marchandes de modes font souvent bon ménage, quoique les militaires ne se fassent pas faire de chapeau par les marchandes de modes.

Le soir de sa rencontre aux Champs-Élysées, madame Apolline ne manqua pas de dire à son colonel :

— Ah! mon cher ami, si tu savais dans quel état j'ai vu aujourd'hui madame de Montmaur! tous ces colonels sont des monstres! N'est-ce pas abominable de penser que celui-là n'a rien laissé, ni à sa femme, ni à sa fille, une fille à marier, une femme à remarier!

— Le jeu et les femmes, dit gravement le colonel qui perdait tous les jours cent sous au whist et qui ne se ruinait pour madame Apolline que par un bouquet le jour de sa fête et une boîte de chocolat au jour de l'an.

Ce colonel était un philosophe qui laissait aux autres adorateurs de madame Apolline la joie de lui donner le surplus.

Ce soir-là, comme on prenait le thé en compagnie de trois ou quatre habitués et habituées, le valet de

chambre vint avertir qu'un voyageur qui débarqua
de Naples, demandait une chambre et un salon.

— Oh! un Napolitain! dites-lui qu'on n'a pas d
place.

Madame Apolline avait trouvé jusque-là que l
Napolitains étaient plus bruyants qu'argentiers; i
chantent des opéras la nuit, ils parlent haut, ils n'a
ment pas la cuisine française.

— Des Napolitains, il n'en faut pas, ajouta la ma
tresse de la maison.

— Mais, madame, dit le valet de chambre, c'e
qu'il paraît que celui-là est un prince.

Madame Apolline se leva d'un bond.

— Un prince! voilà qui fait bien sur un tableau
faites entrer ce voyageur.

On vit apparaître un grand diable, bien char
penté, comme un mélodrame de d'Ennery, le sou
rire aux lèvres, l'œil flamboyant. C'est que le princ
avait vu tout de suite qu'il y avait des femmes.

— Ah! mon Dieu! pensa la ci-devant marchand
de modes, qui avait connu Fiorentino, il me sembl
que je retrouve un ami.

Elle alla au-devant du nouveau venu.

— Prince, je vous donnerai ce que j'ai de mieu
dans mon hôtel. J'ai quelque chose au troisième
mais si c'est trop haut, je vous donnerai ma chambr
à coucher et mon salon qui sont au-dessous.

— Je serai enchanté, madame, de rester au se
cond, mais je ne voudrais pas vous faire monter au
troisième.

— Vous êtes trop galant, prince, nous allons ar
ranger cela.

Madame Apolline, qui ne se dérangeait pas pour le premier voyageur venu, se mit en campagne avec beaucoup d'entrain.

Quelques minutes après, elle redescendait avec le prince, qui accepta une tasse de thé et qui fit main-basse sur toutes les gaufres servies sur la table.

Ce n'était pas la première fois qu'il venait à Paris. Il était rayonnant dans son plaisir de se retrouver aux Champs-Élysées où il avait eu quelques jolies aventures deux ans auparavant.

— Vous allez rester quelques jours à Paris, prince?

— Le plus longtemps possible. *Voir Naples et mourir; voir Paris et vivre!*

— Eh bien, il faut devenir citoyen de Paris.

— Je ne demande que ça! Mais pour vivre à Paris, il faut beaucoup d'argent, et je n'ai que beaucoup d'espérances. Quand je dis que j'ai beaucoup d'espérances, je ne parle pas comme les Français, qui comptent sur la mort de leurs parents. Grâce à Dieu, mes espérances ne sont pas là. J'aime trop mon père et ma mère; il n'est pas jusqu'à une vieille tante qui vit dans les Abruzzes, qui n'a plus rien à faire en ce monde, mais que je serai désolé de voir partir pour l'autre monde.

— Voilà qui est bien, dit madame Apolline étonnée de ce beau sentiment. Permettez-moi, prince, de vous serrer la main.

C'était une manière de mieux entrer en conversation intime.

— Non, reprit le prince, ce ne sont pas là mes espérances; mon père m'a donné carte blanche pour

vendre ici des mines de cuivre qui feront la fortune de tout le monde, quand on pourra les exploiter.

— Voilà, voilà! Vous voudriez bien les exploiter, — à Paris?

Madame Apolline, qui avait souvent le mot au bout des lèvres, marquait par là que le prince commençait à déchanter dans son opinion.

Il reprit sa phrase, en la regardant d'un œil pénétrant :

— Oui, je voudrais bien les exploiter à Paris, et je vous réponds qu'il y a là de quoi faire cent fortunes.

— Oui, oui ; mais en attendant, il vous manque le million qui fera venir les autres.

— Comme vous dites.

— Eh bien, on ne sait pas ; ça se trouvera peut-être. J'ai des amis dans la haute finance. Je connais des journalistes, ces trompettes d'or de la renommée, comme dit le colonel, qui aime les phrases.

— Oh! j'aime les phrases toutes faites, dit le colonel. Pour moi, en fait d'esprit, je ne frappe pas monnaie ; je me contente de l'esprit de tout le monde.

Le prince s'inclina ; jusque-là il n'avait guère remarqué que les femmes. La rosette d'officier lui prouva qu'il n'était pas en trop mauvaise compagnie, quoiqu'une de ces dames fumât placidement des cigarettes.

— Monsieur, dit le prince au colonel, voulez-vous accepter un cigare?

Le colonel ne se fit pas prier. Le prince se tourna vers la fumeuse, et de l'air du monde le plus princier : « Madame, j'ai des cigares exquis. »

Il parla encore de ses mines de cuivre ; on se sépara, ce soir-là, sur ce mot : « Nous en ferons des mines d'or! »

V

LES MINES D'OR

Le lendemain matin, dès que le vrai Paris se fut réveillé, madame Apolline courut la ville. Elle frappa d'abord à la porte d'un brasseur d'affaires qui avait touché à tout: huitième d'agent de change, créateur de chemins de fer sur le papier, inventeur de locomotion sur terre, sur mer et dans les airs, homme admirablement prédestiné à vivre sur son prochain, au lieu de vivre sur son travail.

Madame Apolline lui parla ainsi : « Mon ami, je vous apporte une affaire d'or; ne riez pas, ce sont des mines de cuivre. »

Le brasseur d'affaires, homme très connu, que nous appellerons M. Touche-à-Tout, dit à la matinale visiteuse :

— Voilà une trouvaille! Si vous m'apportiez des mines d'or, je vous mettrais à la porte après vous avoir embrassée ; mais des mines de cuivre, asseyez-vous et causons.

— Ecoutez ; je sais seulement que les mines de cuivre sont en Sicile, qu'elles sont vierges encore de

toute entreprise, qu'elles promettent des merveilles.

— Elles sont à vous?

— Pas encore; mais je suis sûre qu'il ne nous faudrait pas beaucoup d'argent pour acheter tous les droits d'exploitation, moyennant une redevance au prince qui les possède.

— Comment s'appelle ce prince-là?

— Le prince Marioni.

— Comment donc, mais c'est un nom sérieux. Amenez-moi le prince.

— N'allons pas si vite. Qu'est-ce que vous me donnerez?

— Vous savez bien que je suis bon prince.

— Oh! oui, vous m'avez promis plus d'une fois un château en Espagne.

— Oui, mais comptez sur moi, vous aurez votre château.

— En Espagne!

Le brasseur d'affaires prenait feu aux mines de cuivre parce que c'étaient des mines de cuivre ; il était impossible en ce temps-là de parler de mines d'or, parce qu'on avait ruiné le public avec les placers. Mais des mines de cuivre, c'était plus engageant; d'ailleurs le principe de Touche-à-Tout, c'était de ne jamais refuser une affaire au premier mot; il disait : « Il y a toujours quelque chose, même quand il n'y a rien. » Il recommanda à madame Apolline de ne pas ébruiter cette trouvaille.

— Venez me voir après la Bourse avec le prince.

— Venez plutôt dîner avec nous.

— Je crois que le prince serait plus engagé s'il était venu ici.

— Mais non, en dînant avec nous, il parlera devant témoins; d'ailleurs, j'aurai des vins généreux.

— Coralie sera-t-elle là?

— Ah! oui, c'est votre vin généreux à vous. Eh bien, elle y sera.

Coralie était une des suivantes de madame Apolline. C'était une femme du demi-monde qui aspirait à devenir femme du monde, mais qui payait toujours ses contributions en citoyenne du demi-monde.

Madame Apolline n'avait qu'une demi-confiance dans Touche-à-Tout; mais ce jour-là, elle ne voulut pas aller porter l'affaire ailleurs, quoiqu'elle fût partie avec l'idée de voir trois ou quatre faiseurs. « Rue du Colisée! » dit-elle à son cocher. Et, se reprenant: « Après tout, puisque je suis en route, je vais aller voir madame de Montmaur. » Et parlant plus haut: « Rue des Batailles! »

Cette femme, qui se berçait déjà de toutes les illusions plus ou moins réalisables des mines de Sicile, ressentit un coup au cœur en voyant s'ouvrir la porte de la comtesse : « Quoi, vous ici! »

La comtesse venait de pleurer; sa fille pleurait encore.

— Oui, moi ici! Hier, je n'ai rien voulu vous dire; mais, en me voyant, n'avez-vous pas compris?

— Ma foi! non. Les révolutions ont appris aux duchesses à s'habiller un peu moins bien que les institutrices de leurs enfants; si bien que je croyais presque que c'était par *genre* que vous vous mettiez si simplement.

— Disons les choses comme elles sont : c'est par

misère. J'ai tout perdu, il ne me reste rien que des larmes ; car les larmes, voyez-vous, ce n'est pas comme l'argent : on a beau en répandre, on en a toujours.

Madame Apolline était émue ; elle s'approcha de Régina.

— Comme elle est belle, même quand elle pleure !

— Oui, mais, à force de pleurer, elle mourra de chagrin.

Madame Apolline sembla réfléchir.

— Vous ne pouvez pas vivre ainsi. Je n'ai pas été élevée comme vous, mais s'il me fallait regarder ces murs-là depuis le matin jusqu'au soir, je me jetterais par la fenêtre.

— Chut ! Régina en sait déjà le chemin...

— Elle s'est jetée par la fenêtre !

— Si vous voulez savoir la vérité, nous n'avons plus qu'une idée, c'est d'en finir ; nous avons déjà pensé au charbon, au chloloroforme, au revolver ?

— Au revolver.

— Oui, Régina dit que la fille d'un colonel peut bien se tirer un coup de revolver.

Madame Apolline fut frappée de l'air résolu et chevaleresque de la jeune fille.

— Pas si loin ! ma belle enfant. Cette figure-là n'ira pas dans le royaume des taupes sans avoir fait du bruit dans le monde ; seulement, il ne faut pas nous éterniser ici.

Madame de Montmaur conta comment elles ne pouvaient même plus sortir toutes les deux ensemble. Cette fois, ce fut madame Apolline qui pleura.

— Ecoutez, dit-elle, prise d'un beau mouvement, permettez-moi de vous faire crédit. Je vais vous envoyer, comme on dit, tout ce qu'il vous faut pour écrire. Je vais vous envoyer de quoi vous habiller toutes deux, non pas en tapageuses, mais en femmes du monde.

Cela était dit à cœur ouvert. Mais le second mouvement de madame Apolline fut peut-être inspiré par une idée trouble.

— Dans deux heures, vous aurez toute une garde-robe que vous me payerez plus tard. Ne vous ai-je pas déjà fait crédit? Seulement, je vous demande une grâce. Venez dîner ce soir chez moi ; je vous réponds que ce sera en bonne compagnie ; vous y trouverez même, mademoiselle, un colonel gai comme monsieur votre père, vous y trouverez un prince napolitain, vous y trouverez un banquier.

Comme on l'a vu, la mère et la fille étaient décidées à mourir ; elles semblèrent se demander si c'était pire que la mort que de se hasarder chez une modiste, qui n'était pas la vertu même. Se raccrocher aux branches quand on se noie, c'est la loi commune. La comtesse dit à sa fille : « Qu'en penses-tu? »

Régina, toute farouche qu'elle fût, sembla s'apprivoiser sous l'œil de faucon de madame Apolline. « Et toi? répondit-elle à sa mère. »

Un prince ne fait jamais mal à l'horizon.

— Eh bien, je pense que, puisque madame Apolline est si gracieuse, nous ne pouvons pas moins faire que d'aller dîner chez elle. Cela te distraira, ma pauvre Régina, toi qui vis ici comme une recluse.

— Je serais si heureuse, maman, si tu pouvais t'amuser un peu !

— Eh bien, voilà qui est dit ! s'écria madame Apolline. Ne pleurons plus, il ne faut pas s'entêter dans les fondrières. A ce soir !

Et, s'approchant de Régina, madame Apolline lui demanda la permission de l'embrasser.

— Vous verrez, ma belle enfant, on dira de moi ce que l'on voudra, mais j'ai ça de bon que le cœur parle avant la tête.

On conduisit la ci-devant marchande de modes jusqu'à l'escalier.

— A propos, madame la comtesse m'a parlé du piano enlevé, un piano viendra en même temps que tout le reste ; vingt francs par mois, ce n'est pas la mort d'une femme. Mademoiselle Régina pourra se délier les doigts et se faire entendre ce soir dans mon salon.

Madame Apolline dit *mon salon* avec l'emphase d'une parvenue. On n'est pas parfait.

Comme il fut dit, il fut fait. Il n'était pas midi quand arriva du Louvre et d'ailleurs toute une montagne de cartons ; Régina ne put dissimuler sa joie ; n'était-elle pas dans un conte de fées ? Toutefois, il lui restait dans l'esprit je ne sais quoi d'inquiet : sa dignité n'était-elle pas offensée ? Madame de Montmaur, qui ne vivait que par sa fille, s'efforçait d'être gaie.

— Après tout, disait-elle, Apolline a raison, il ne faut pas mourir sans en appeler.

Au fond, elle était plus inquiète que Régina. Qui payerait ces robes, ces chapeaux et ces bottines ?

Régina fut tout à fait joyeuse quand vint le piano : aussi, avant d'essayer une robe, quoiqu'elle eût déjà un chapeau tout frais sur la tête, elle joua un de ses airs aimés, la *Sérénade*, de Schubert. — Elle jouait pour son cœur, — son cœur triste jusqu'à la mort... juqu'à l'amour.

VI

FIGURES PARISIENNES

Il était sept heures. Madame Apolline donnait le dernier coup d'œil de la maîtresse de la maison à son salon et à sa salle à manger.

C'était la première fois qu'elle réunissait une si belle compagnie à sa table. Elle avait mis des fleurs partout. C'était au beau temps de la potichomanie ; mais pour mieux tromper les yeux, les deux vases de la cheminée du salon étaient en vieux chine. Tout avait un air de fête. Qui n'a remarqué cette vérité que les maisons ont leurs jours de gaieté et leurs jours de tristesse ? Il y a des maisons qui rient, il y a des maisons qui pleurent, sans qu'on sache pourquoi. C'est qu'il ne faut pas nier l'esprit et l'âme des choses.

Les deux suivantes de madame Apolline arrivèrent les premières.

Ces deux suivantes étaient : Mademoiselle Coralie,

déjà nommée, et mademoiselle Célestine, une pianiste sans emploi, qui se disait élève de Liszt et de Chopin, les deux extrêmes. Elle était invité çà et là, pour son talent et pour ses reparties ; car avec elle un dîner n'ennuyait pas. Madame Apolline la voulait toujours à sa table, parce qu'elle jouait du volant avec elle dans sa causerie; elle se croyait la plus forte, parce que mademoiselle Célestine n'était qu'une flatteuse, qui s'extasiait toujours sur les bons mots de la maîtresse de la maison.

C'était de la bonne politique : primo, parce que les dîners étaient bons; secundo, parce que la pianiste, aussi bien que mademoiselle Coralie, espérait, un jour ou l'autre, mettre la main sur un des convives. Il faut bien faire une fin.

Dès que ces dames furent là, on avertit le prince; il arriva bientôt plus beau et plus épanoui que la veille : un bouquet à la boutonnière, un sourire aux lèvres, un lorgnon dans l'œil, et une plaque du Nicham sur le cœur. Pourquoi portait-il cette décoration? on n'en a jamais rien su. C'était peut-être parce qu'il aspirait au paradis de Mahomet.

Il avait à peine eu le temps de faire le joli cœur avec mesdemoiselles Célestine et Coralie, pendant que madame Apolline était descendue à la cuisine, quand une voiture, s'arrêtant à la porte de la rue, annonça un nouveau convive. C'était Touche-à-Tout; il entra dans le salon avec le colonel, qu'il avait rencontré dans l'antichambre.

Il devina tout de suite le prince et pria le colonel de le présenter, ce qui fut fait avec quelque solennité.

Touche-à-Tout avait revêtu tous ses ordres ; il ne ui manquait guère que l'ordre du Mérite et celui de la égion d'honneur; mais en revanche, comme il portait ien l'ordre de l'*Eléphant noir*, de la *Lune rousse*, du *erpent vert* et du *Grand lévrier !* Le prince accueillit vec beaucoup de bonne grâce un homme si bien écoré.

Naturellement, Touche-à-Tout était trop homme du onde pour se révéler homme d'affaires; il parla e la dernière représentation de l'Opéra, disant u'il était un peu de l'avis de cet ancien surintenant des beaux-arts qui trouvait les jupes trop ourtes : « — Pourquoi? — Prince, il faut bien laiser quelque chose à l'inconnu. »

Mademoiselle Coralie, qui n'aimait pas les daneuses, décida qu'il fallait les laisser court vêtues pour ue tout le monde fût édifié sur leur ossuaire.

Ce fut sur ce beau mot que madame et mademoielle de Montmaur firent leur entrée.

Silence profond. La comtesse, qui passa la preière, jeta un froid ; la jeune femme était si malheueuse depuis plusieurs mois, qu'elle avait l'air de evenir de l'autre monde. Mais mademoiselle Réina rétablit l'atmosphère. Je crois même qu'elle éleva de plusieurs degrés. « Oh ! comme elle est elle ! » murmura le prince.

Madame Apolline entra comme une jeune affolée, la suite de ces dames, pour faire dignement sa résentation.

Touche-à-Tout y regarda à deux fois avant de roire qu'il eût sous les yeux la vraie comtesse de Montmaur et sa fille ; mais le prince ne s'y méprit

pas; aussi prit-il un autre ton pour leur plaire qu'il n'avait fait avec mesdemoiselles Coralie et Célestine.

La comtesse était bien un peu fagotée dans la robe toute faite qui lui était venue du Louvre ; mais Régina, la grâce exquise, avait eu l'air d'ajuster la sienne et de s'en habiller comme elle eût fait d'un chef-d'œuvre de madame Laferrière. Cette robe d'occasion, tout ample qu'elle fût, dessinait admirablement les dessous, comme le péplum dessinait les femmes de l'antiquité. C'était dans ce temps-là, la robe à traîne, manches étroites et corsage collant légèrement ouvert sans inquiéter la candeur d'une jeune fille. La robe de la mère était brune, la robe de la fille lilas, ni trop bruyante, ni trop effacée.

Après les bâtons rompus de la conversation qui précéda le dîner, on avertit que madame était servie « Prince, prenez le bras de mademoiselle de Montmaur. »

Touche-à-Tout se résigna à prendre le bras de la comtesse ; il aurait bien voulu se placer à côté de Régina, mais madame Apolline ne voulait pas de cette intimité; elle mit à sa droite le prince, à la droite du prince Régina, et à la droite de Régina le colonel. De celui-là, elle n'avait pas peur.

Touche-à-Tout, placé à sa gauche, eut à côté de lui la comtesse; on ne s'inquiéta pas des deux confidentes.

Le dîner commença par être grave, mais comme il était bon, Touche-à-Tout se lança à perte de vue à tort et à travers, dans le brio de la causerie parisienne.

Le prince qui avait été brillant la veille, ne disait

pas un mot; je me trompe, il parlait à Régina. Madame Apolline ripostait à Touche-à-Tout et surexcitait Coralie et Célestine pour protéger, par le bruit, le tête-à-tête de Marioni avec mademoiselle de Montmaur.

Que se disent-ils ? Vous le savez bien :

— Vous êtes souverainement belle.

— Pas de compliment; je dessine un peu, prince, car si je pouvais me dessiner une figure, je ne serais pas du tout comme je suis là.

— Vous êtes comme le gourmand qui a bien dîné et qui n'a plus faim.

— Oui, j'ai tant vu ma figure que je ne l'aime plus.

— Eh bien ! moi, je l'aime éperdument, car elle a tous les caractères de la beauté.

— A Naples, il doit y avoir de si belles têtes !

— Mais non, les femmes y sont trop mordues par le soleil; il n'y a qu'à Paris qu'on trouve des têtes lumineuses.

— Et cependant vous allez sans doute retourner à Naples ?

— Oui, si vous voulez venir avec moi; non, si vous restez à Paris.

— Vous ne me ferez pas croire que je suis pour quelque chose dans votre destinée. Vous irez à Naples ou vous resterez à Paris, sans souci de votre voisine de table.

— Eh bien, je jure mes grands dieux que vous êtes ma destinée elle-même, car je sens que vous me porterez bonheur; je suis venu ici pour vendre ces mines de cuivre que nous possédons en Sicile,

pour changer l'eau en vin, c'est-à-dire le cuivre en or.

— Oh ! nous ne sommes pas aux noces de Cana.

— Je voudrais que nous fussions aux nôtres.

— Vous m'effrayez, prince. On voit que vous voyagez à toute vapeur.

Mademoiselle de Montmaur avait rougi ; elle croyait rêver. Était-il possible que cette pauvre abandonnée de la veille entendît parler ainsi un prince devant une table surchargée de mets exquis et resplendissante de lumière, car madame Apolline avait fait princièrement les choses ?

Si tout cela allait disparaître par un coup de baguette féerique !

— Oh ! murmura Régina, je serais bien plus malheureuse encore.

Le diable venait de la conduire sur la montagne.

Si elle était très émue, le prince ne l'était pas moins. Il ne conservait déjà plus sur ses lèvres cette expression demi-moqueuse qui s'y était presque imprimée. L'image de mademoiselle de Montmaur se gravait à l'eau forte dans sa pensée. Il n'avait guère aimé jusque-là ; il ressentit un trouble inconnu, précurseur de l'orage ; car le cœur a ses tempêtes comme la nature.

Madame de Montmaur, tout en écoutant par politesse Touche-à-Tout, regardait souvent sa fille ; elle était heureuse de la voir à côté d'un homme de « son monde ». Mais que lui disait le prince ? avait-elle l'art de lui répondre sans trop lui rien dire ? La comtesse ne croyait pas que Marioni en était déjà à parler de ses noces. Et quel sens appliquait-il à ce

mot? Il y a aujourd'hui tant de manières de se marier! Les uns le font sans passer à l'église, les autres sans passer à la mairie; il y en a même beaucoup qui brûlent la politesse, à l'autel de la nature, qui fut l'autel de J.-J. Rousseau et de sa cuisinière.

Quand madame Apolline, qui était une femme de tête, — et d'argent, — pensa que le moment était venu de parler affaires, elle jeta ce mot à Touche-à-Tout :

— Dites-moi, monsieur, je ne vous ai pas fait venir ici pour être spirituel, mais pour être raisonnable; le colonel, qui est ami de la maison, vous a présenté à M. le prince Marioni; or, nous pourrions bien, entre la poire et le fromage, parler des mines de cuivre dont je vous ai dit un mot ce matin.

— Oui, dit Touche-à-Tout, à une condition; c'est que ces dames n'auront plus ces mines irrésistibles.

— Je vous passe encore celui-là, mais n'y revenez plus.

— Eh bien, ma chère amie, je vais vous apprendre une bonne nouvelle que je gardais pour le dessert.

En ce temps-là, on avait encore l'habitude de ne boire le vin de Champagne qu'au dessert, ce qui est contre toutes les règles établies par Louis XIV. Le vin de Champagne n'est bon que si on le boit, bien frappé, au commencement du dîner.

Madame Apolline, quoique fanatique de la mode, n'en était pas encore là.

— Une bonne nouvelle! s'écria-t-elle. Eh bien, qu'on nous donne le vin de Champagne!

On versa à pleines coupes ; Touche-à-Tout leva la sienne d'un bras joyeux :

— Je bois à mes voisines ! je bois à toutes ces dames ! je bois aux mines de cuivre ! je bois au prince et au colonel !

Touche-à-Tout, pour prouver qu'il avait du savoir-vivre, n'eut pas plus tôt vidé sa coupe qu'il la brisa d'un coup de poing.

— Vous allez bien, vous, dit madame Apolline quelque peu surprise.

— Vous ne savez donc pas, ma chère amie, que c'est pour conjurer le mauvais esprit ? En brisant une coupe, je porte bonheur à tout le monde ; c'est-à-dire que tout le monde ici aura sa part des mines de cuivre ; naturellement, la plus belle part sera à la plus belle.

Touche-à-Tout savait bien qu'il parlait au cœur du prince. Coralie prit son petit miroir de poche pour se regarder ; Célestine se demanda si Touche-à-Tout pensait à elle. Madame Apolline ne mit pas en doute que la plus belle ne fût elle-même.

Régina était dans un nuage d'or et se moquait bien des mines de cuivre.

— La bonne nouvelle, reprit Touche-à-Tout, la voici : J'ai vu Mirès à la Bourse ; je lui ai offert, sauf l'approbation du prince, les mines de cuivre pour cinq millions. Il m'a dit : « C'est une trop petite affaire pour moi ; si c'était vingt millions, à la bonne heure ! » Je ne suis pas si bête qu'un douzième d'agent de change. J'ai répliqué tout de suite à Mirès : « Que me parlez vous de cinq millions, je vous ai dit vingt-cinq millions. » Mirès m'a écouté

comme un oracle et il m'a dit : « Oh ! alors, à la bonne heure, parce que, voyez-vous, avec vingt-cinq millions il y a de quoi faire la part du feu. Cinq millions pour moi, dix millions pour la mine, cinq millions pour mon journal, et cinq millions pour mes amis. Nous ne travaillons pas dans les infiniment petits ; il faut laisser cela à Millaud qui pousse les hauts cris pour un million, moins que rien. »

La folie de l'or et du papier en était là. Le prince avait l'air de ne pas comprendre; tout cela lui paraissait beau et fou.

— C'est pourtant ainsi, prince ; maintenant ce sera à vous à faire la part du feu sur les dix millions.

— Eh bien, dit le prince Marioni, la part du feu c'est la moitié de dix millions, tout en me réservant dix pour cent sur les bénéfices, quoi qu'il arrive. Je ne veux pas profiter de la folie de ces gens-là. Ce que je veux vendre vaut cinq millions, ce qui me sera donné en surplus, je le donnerai.

— Voilà qui est parler en prince, dit madame Apolline.

— Oh ! pas tant que ça. Je suis superstitieux ; je suis sûr qu'en faisant la part du diable, il ne me tourmentera pas.

— Et qui sera le diable ? demanda la maîtresse de la maison.

— La plus jeune de ces dames.

Il y eut un silence glacial. Il n'y avait pas à montrer son acte de naissance. Régina avait la pomme, — pomme d'or s'il en fut !

VII

LE PRINCE CHARMANT

Jusqu'ici on semblait créer une fortune sur les nuages ou sur les vagues, mais c'était au beau temps où on faisait de rien quelque chose. Or, par aventure, les mines du princes étaient des mines sérieuses, comme il y en a, d'ailleurs, partout. Il ne s'agit que de les bien fouiller. C'est l'histoire de tout homme qui a de l'esprit sans le savoir, parce qu'il ne descend pas assez profondément en lui pour le trouver.

Les convives de madame Apolline étaient illuminés d'une auréole d'or. Comment douter qu'un prince charmant comme Marioni pouvait tromper son monde !

Régina était aux anges, quoiqu'elle ne fût pas la reine des anges. Après le dîner, elle se mit au piano et ravit tout le monde. Elle jouait avec beaucoup d'art et de sentiment. Mais n'eût-elle pas touché une seule note qu'on eût encore été dans l'enchantement par le spectacle de sa grâce innée, de sa chevelure opulente, toujours en révolte, de son cou nonchalant et voluptueux, de son oreille, un bijou de ciselure, de son profil une adoration par la fière élégance du dessin. Lorsqu'on la voyait de profil,

e face, de profil perdu, de trois quarts, de dos, œil était séduit. On pouvait discuter sa beauté, — ue ne discute-t-on pas ? — hormis les bras de la énus de Milo. Mais on subissait le charme, — au-urd'hui on dit le magnétisme, — qu'elle répercu-it autour d'elle.

Elle n'avait pas fini de chanter que le prince, ouche-à-Tout et le colonel lui-même étaient au ptième ciel, qui est bien voisin du paradis de Ma-omet. Mesdemoiselles Coralie et Célestine jouaient e l'éventail et échangeaient un regard moqueur our atténuer l'effet produit par Régina, tandis que adame Apolline disait à la comtesse :

— Votre fille est un miracle, mais ne trouvez-vous as que j'ai fait moi-même un miracle ? Si demain le ince allait lui demander sa main, que diriez-vous ?

— Oh ! ne dites pas cela ; je ne veux plus re-mber du haut de mes rêves.

— Allons donc ! il faut sécher vos larmes et prendre iement les choses comme elles viennent. Moi, yez-vous, j'ai beau toujours être trompée, je crois ujours à tout. Il n'y a que la foi qui sauve. La com-sse serra la main à madame Apolline.

On continua cette petite fête jusqu'à onze heures et mie. Madame de Montmaur emmena sa fille, au and regret du prince. Ce fut une joie pour les deux ivantes de madame Apolline, mais elles y per-rent leur latin. Le Napolitain était amoureux de égina. Coralie se rejeta sur M. Touche-à-Tout ; lestine demanda une voiture pour aller dans e autre soirée, mais les cartes de l'amour avaient urné contre elles.

Le lendemain, il y eut un grand conciliabule chez Mirès, à propos des mines de cuivre. On fagota, séance tenante, un conseil d'administration, on fit la part de tout le monde. Le prince dit, à plusieurs reprises : « N'oubliez pas que je veux faire la fortune d'une jeune fille, qui sera mon port d'honneur dans la vie. — Oh ! ces Napolitains, s'écria Mirès, ils n'ont que la superstition de l'amour, moi, je n'ai que la superstition de l'argent. »

A quelques jours de là, la Compagnie des mines de Serva fut lancée à toute vapeur. On annonça qu'il fallait souscrire à cinq actions pour en obtenir une. C'étaient des actions de cinq cents francs. Pour donner plus de confiance, Mirès en vendit d'une main et en acheta de l'autre pour les faire coter dans la coulisse au prix de sept cent cinquante francs. Le feu prit. Quand les actions parurent à la cote officielle, elles étaient à mille francs. Ce fut une folie qui dura six mois, comme toutes les folies de ce temps fabuleux. Les fous ont eu leur jour. Les sages se croyaient aux petites maisons ; mais la folie est si contagieuse que les sages eux-mêmes y allèrent de leur argent.

Vous comprenez bien que Régina ne resta pas longtemps dans son pauvre petit appartement de la rue des Batailles.

Une dame de leurs amies s'y présenta un matin. Les meubles étaient toujours là, mais les locataires étaient parties. Où était allée la mère, où était allée la fille ?

Ce fut tout une autre histoire.

Le prince n'avait pas perdu de vue Régina. Elle

enait sur sa prière, enchaînée elle-même par son
mour pour Marioni, passer toute l'après-midi chez
nadame Apolline.

On continua à dîner ensemble, mais les suivantes
'étaient plus là.

Le prince dit un jour à madame Apolline :

— Si la comtesse de Montmaur ne dînait pas avec
ous, je serais tout à fait heureux. Cette femme est
i triste qu'elle me glace.

Pourquoi la comtesse était-elle si triste au moment
ù le prince lui disait que la part de sa fille serait,
râce au jeu des actions, de trois ou quatre millions.

C'est que madame de Montmaur pensait que c'é-
ait la part du diable, c'est qu'elle avait peur que sa
ille ne fût perdue pour elle, sa mère, et pour elle-
nême, Régina. Le sentiment de l'honneur avait ré-
isté à toutes les misères. Elle voulait bien mourir
l'abandon, de pauvreté, de chagrin, mais elle ne
oulait pas que mademoiselle de Montmaur devînt
a maîtresse du prince.

Mais, par malheur, d'autres diraient par bonheur,
Régina, révélant son caractère pour la première fois,
lit un matin à sa mère qui lui défendait de retourner
hez madame Apolline :

— Je veux y retourner.

Et elle dit cela d'un air altier et vainqueur.

— Je te dis que tu te compromets, et que tu n'y
etourneras pas.

— Je te dis que je suis décidée à tout pour ne plus
ubir cette horrible misère qui nous tue.

Madame de Montmaur voulut vainement prendre
sa fille par la douceur et par les larmes ; Régina lui

dit que c'en était fait : elle avait pieusement souffert dans son amour, pour Dieu et pour sa mère ; elle avait failli en mourir. Un peu plus elle eût fait le sacrifice de sa beauté, puisque déjà la santé l'abandonnait ; elle n'avait pas le courage d'aller plus loin sur ce chemin-là. Que lui importait le monde, ce monde de sa mère, qui avait fermé les yeux et les oreilles sur leur abandon ; elle était bien décidée à vivre comme il lui plairait.

— D'ailleurs, dit-elle en élevant la voix, j'aime le prince.

C'était la raison suprême.

Quoique la mère ne fût pas une psychologue bien profonde, elle comprit qu'elle n'aurait plus raison de sa fille.

— Je n'ai plus qu'à me voiler la figure, dit-elle avec désespoir.

Il faut lui rendre cette justice que les millions promis n'avaient pas ébréché sa dignité.

— Alors, lui dit Régina, pourquoi m'as-tu conduite chez madame Apolline ?

— J'étais aveugle ce jour-là. D'ailleurs, je croyais qu'une fille comme toi ne courait aucun danger. Dans notre famille et dans celle de ton père, on épouse les demoiselles, on ne les prend pas pour en faire sa maîtresse.

Régina réprima un mouvement d'impatience.

— Qui te dit que je serai la maîtresse du prince

— Tu seras sa maîtresse parce que tu ne seras pas sa femme.

— Eh bien, je serai sa maîtresse.

VIII

LE RUBICON

Mademoiselle de Montmaur dit cela d'un air ré-olu. Il n'y avait plus rien à espérer.

Sa mère ne la reconnaissait pas. Etait-il possible ue cette jeune fille, jusque-là douce et résignée, rît cet air de bravade et d'emportement. Il y a eaucoup de femmes qui procèdent par contraste, oilà pourquoi on ne les connaît jamais, hormis es bonnes créatures toutes d'une pâte, épouses ncomparables et vraies mères de famille, dont on e parle jamais. Mais combien de natures, tour tour domptées et indomptables, soumises et ré-oltées, vraies filles d'Ève celles-là, toujours chas-ées du paradis et aspirant au paradis perdu pour spirer ensuite au paradis retrouvé.

Ce soir-là Régina ne retourna par chez sa mère. La pauvre femme se traîna, entre onze heures et minuit, chez madame Apolline. La maîtresse d'hôtel était seule.

La mère se trouva mal avant de parler et avant d'écouter. Elle avait compris son malheur.

Et quand elle revint à elle : « Ils sont partis, lui dit madame Apolline. Vous m'en voyez toute boule-versée. »

Cela n'était pas vrai, car madame Apolline avait travaillé à ce roman plus ou moins sentimental.

— J'en mourrai, murmura madame de Montmaur.

— Mais non, ma chère comtesse, on n'en meurt pas ! Que voulez-vous, j'ai mis tout en œuvre pour qu'il épousât votre fille. Il m'a dit que le mariage n'était pas dans ses habitudes ; mais il m'a juré que toute sa vie il resterait avec Régina.

— Oui, des promesses de la veille, qu'on ne tient pas le lendemain, — et puis c'est le déshonneur pour une famille !

Madame Apolline trouva que madame de Montmaur était trop désespérée. Elle lui rappela que Régina ne pouvait pas devenir riche pour rien.

— Ces millions, dit madame de Montmaur, je n'y crois pas plus qu'aux promesses du prince.

— Vous avez tort. Touche-à-Tout vient de faire fortune. Pour moi, j'ai été volée, car on ne m'a donné que deux cents actions, à peine cent quatre-vingt mille francs, car elles sont aujourd'hui à neuf cents francs. Croyez-vous qu'on en a donné autant, cent actions à chacune, à Célestine et à Coralie ? Ce que c'est que d'être jeunes ?

Quoique madame de Montmaur estimât beaucoup plus l'honneur de sa fille que les mines de cuivre, elle ne put s'empêcher de demander à madame Apolline quelle était la part de Régina.

— Une fortune, chère comtesse, des millions ! Vous savez bien que votre fille a cinq mille actions.

— Mais on jouera avec elle comme avec une enfant. On lui donnera des actions, mais on les lui reprendra.

La maîtresse d'hôtel rassura la mère.

Le prince, tout grisé qu'il fût par son amour pour Régina et par sa fortune subite, avait eu un quart d'heure de raison. Ce jour-là même, à la Bourse, il s'était empressé de vendre la part de Régina, en donnant l'ordre à Manuel, agent de change et grand d'Espagne, de verser les fonds à la Banque de France, au crédit de mademoiselle Régina de Montmaur.

La comtesse pencha la tête.

Il lui semblait que le déshonneur de sa fille était d'autant plus grand qu'il y avait plus de millions dans le prix de sa chute.

— Que fera-t-elle de tout cet argent, maintenant qu'elle est perdue ?

Madame Apolline répondit par ces mots cruels : « — Vous vous plaignez que la mariée soit trop belle. — La mariée ! » répéta amèrement la comtesse.

Elle se leva pour s'en aller. « — A propos, dit madame Apolline, vous n'avez pas d'argent ? — Non, et j'en suis fière. — Vous avez de trop beaux sentiments pour notre siècle. Aujourd'hui on s'arrange de tout. Vous finirez par reconnaître que la Banque de France a du bon. — Jamais ! — Eh bien, permettez-moi de vous prêter un billet de mille francs. — Je vous remercie. Puisque je n'ai plus ma fille, je vais aller me cacher à vingt lieues de Paris, chez une tante qui me donnera l'hospitalité. Je ne voulais pas condamner Régina à cet exil ; mais cette solitude sera encore trop bruyante pour moi. Je ne pense plus qu'au tombeau. »

Depuis qu'elle était entrée chez madame Apolline,

la pauvre femme n'avait qu'une idée, c'était de savoir où était sa fille. Comme elle franchissait le seuil pour s'en aller, elle reprit tout son courage, et dit à la maîtresse d'hôtel, en sanglotant : « — Et où est-elle ? — Où, je n'en sais rien. Le prince ne m'a pas pris pour confidente. Il l'a emmenée à Fontainebleau ou à Versailles, peut-être plus près, peut-être plus loin. Du reste, n'ayez pas peur du bruit. J'ai dit à Coralie et à Célestine qui ont dîné ici, que le prince dînait chez un personnage. Je leur ai dit aussi que jamais mademoiselle Régina ne serait sa maîtresse. Il n'y a que votre fille, vous et moi qui saurons l'histoire. »

Cette histoire ne fut pas en effet le secret de la comédie. Nul ne parla de l'enlèvement de mademoiselle de Montmaur.

La comtesse dit aux quelques personnes qu'elle voyait encore : « Je pars avec ma fille pour aller passer la saison chez une tante, qui nous attend près d'Etampes. » Et elle partit, croyant qu'elle ne reverrait plus Régina.

Madame Apolline, de son côté, dit à son monde que la mère avait emmené sa fille, croyant en cela servir le prince tout autant que mademoiselle de Montmaur.

Touche-à-Tout seul lui dit en riant qu'il n'avait pas besoin de lunettes pour voir clair. Coralie et Célestine, les seules femmes du monde bruyant qui connussent Régina, en pensèrent ce qu'elles voulurent. Elles n'admettaient pas ni l'une ni l'autre que le prince leur eût préféré cette petite fille qui ne savait encore rien de la vie; si bien qu'au bout de

quelques jours, il ne fut plus question de Régina. On vit reparaître le prince çà et là, mais pas longtemps. Le bruit se répandit qu'il était allé cuver son or dans les Deux-Siciles.

IX

CELLE QUI CHANTAIT ET CELLE QUI DEVAIT FAIRE CHANTER

Le jour même où Régina quitta pour toujours la rue des Batailles, elle vit venir à elle la petite chanteuse des rues.

— Comment, tu n'es pas morte !

— Non, Dieu soit loué, puisque je vous revois !

— Sais-tu que tu es plus jolie encore ?

— Oh ! mademoiselle, quand on a des robes comme la mienne, on n'est jamais belle.

Régina regardait la petite Nini avec amour et avec compassion.

— Pauvre enfant ! ta mère ne t'aime donc pas, puisqu'elle te laisse ainsi à demi vêtue, avec un soulier à un pied, une pantoufle à l'autre ?

A cet instant, au-dessus de la tête de Nini, mademoiselle de Montmaur vit émerger une horrible figure. C'était la mère de la pauvre enfant qui, agenouillée dans un tas de chiffons, venait de remplir sa hotte.

— On met aux pieds ce qu'on trouve, dit cette mégère qui semblait menacer et supplier du même regard.

Régina prit son porte-monnaie : « Tenez, dit-elle, habillez ma chère petite Nini ; mais ne la laissez plus aller nu-pieds. » Et disant ces mots, mademoiselle de Montmaur laissa tomber dix louis dans la main souillée de la chiffonnière.

Cette femme fut tout ahurie par cette aumône. Comme elle était encore agenouillée, elle se pencha pour baiser les genoux de Régina, mais la jeune fille donna sa main à Nini : « Soyez bonne mère à cette enfant, reprit-elle ; je l'aime beaucoup, je sais où vous demeurez, j'irai vous voir et je veillerai sur vous. »

Mademoiselle de Montmaur poursuivit son chemin, mais elle se retourna, et, voyant Nini qui pleurait, — larmes de joie et de chagrin, — elle revint sur ses pas.

— Pourquoi pleures-tu, mon enfant?

— Parce que je ne vous verrai peut-être plus.

— Je te dis que j'irai te voir chez ta mère.

— Je voudrais vous embrasser, parce que j'ai peur de mourir avant de vous revoir.

— Mais non, puisque tu n'es pas morte de ta maladie, c'est que tu dois vivre.

Mademoiselle de Montmaur ne fit pas de façon pour embrasser Nini, la pauvre Nini qu'on n'eût pas prise avec un crochet, mais dont la figure était blanche. Il n'y avait point de cabinet de toilette chez sa mère, mais elle se lavait souvent la figure et les mains aux fontaines Wallace.

En s'éloignant d'elle, Régina se promit de ne pas perdre de vue sa petite Nini. Les âmes sympathiques ont beau se quitter, elles se retrouvent jusqu'au moment où l'une attend l'autre dans le ciel.

Cependant la chiffonnière avait compté la poignée d'or : « Dix louis d'un coup, s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela veut dire! Elle a donc assassiné père et mère? »

Cri du cœur humain poussé par les mauvais cœurs qui ne croient pas à la charité.

Aussi la chiffonnière dit-elle avec un horrible sourire : « En voilà une qui ne faut pas perdre de vue. »

Le lendemain elle surprit Régina en amazone vers la mare d'Auteuil, accompagnée du prince Marioni.

Elle la suivit en curieuse, tout en se cachant sous les buissons.

Régina laissa tomber son mouchoir. « Oh! oh! dit la chiffonnière en le ramassant et en le mettant dans sa poche, voilà un mouchoir qui me donnera des rentes. »

Le chantage n'est pas le privilège des gens du monde.

X

LES JOIES DE L'AMOUR

Les joies de l'amour sont toujours mouillées de larmes : c'est la loi du cœur humain.

La rose vit une heure et le cyprès cent ans.

Il n'y a pas de volupté qui ne pleure. Rappelez-vous les filles de la Bible : non seulement elles pleurent leur virginité, mais elles s'en vont sur la montagne pour mieux montrer leurs larmes au soleil, car elles pouvaient aller se cacher dans les bois. La jolie fillette de la *Cruche cassée*, — pour peindre les deux caractères de la femme, — pleure sans vouloir pleurer, — par la loi des larmes. Il y a pourtant la femme prédestinée à toutes les chutes qui saute gaiement le Rubicon sans comprendre qu'elle vient d'abdiquer et que désormais elle ne trouvera plus ce fier regard que donne la vertu. On connaît le mot de cette coquine contemporaine que sa mère avait trop emprisonnée et qui, une fois envolée avec la gaieté de l'oiseau chanteur, avait écrit à sa mère : « C'est bien fait, je suis en train de me perdre. » Ce n'est pas tout à fait le mot, il est plus vif. Ce ne fut pas la fille qui pleura, ce fut la mère.

Régina n'écrivit pas à madame de Montmaur,

quand elle se sentit au fond de l'abîme, quand elle comprit que pour jamais elle était chassée de ce paradis des saintes pudeurs qui sont la dignité et la noblesse de la femme.

Mademoiselle de Montmaur éclata en sanglots; elle déchira trois lettres, parce que ses larmes mouillaient le papier.

Voici la dernière :

« Tu t'imagines, sans doute, ma mère, que je suis » partie bien heureuse avec le prince. Je suis partie » en pleurant et je pleure encore. Tu sais comme je » t'aime. Quelque chose s'est brisé dans mon cœur. » Oui, avant de partir, je me suis figuré que j'allais » au bonheur, puisque le prince m'aime et que » j'aime le prince; mais cette joie-là a été bien vite » troublée; ce n'est plus qu'un chagrin. Toute la » fortune du prince ne m'empêchera pas de me » trouver plus pauvre, puisque je t'ai perdue, lors- » que je me suis perdue moi-même, car je me cher- » che et je ne me retrouve pas.

» Va, celle qui était ta fille est restée avec toi; » celle qui est partie est une affolée qui ne sait pas » où elle va; par malheur, cette folle a des instants » de lucidité ; voilà pourquoi elle pleure et voilà » pourquoi elle t'écrit.

» Je n'ose pas te demander de me pardonner. Je » te sais trop fière, mais pourtant tu es chrétienne. » Si ton intraitable esprit de famille pouvait se bri- » ser aux pieds de la croix ! car Jésus te dit de me » pardonner.

» Mais pourquoi me pardonnerais-tu, puisque je

» ne retourne pas vers toi, puisque je m'enfonce
» plus loin dans l'abîme, puisque, dans l'horreur de
» mon péché, j'y persiste. C'est qu'il est trop tard
» pour rebrousser chemin.

» Mais si mon profond amour pour toi, si mon re-
» pentir, si mes angoisses peuvent te désarmer,
» écris-moi, ne fût-ce qu'un mot.

» Tu te rappelles qu'un jour tu te désespérais par
» l'odieuse misère ; je voulais me jeter par la fenêtre;
» tu m'as saisie à l'instant suprême et tu m'as rete-
» nue dans tes bras. J'ai senti battre ton cœur et j'ai
» juré de vivre pour toi. J'ai trahi mon serment. Eh
» bien, aujourd'hui, si je ne croyais à ton pardon,
» ma fortune me ferait ouvrir la croisée, comme la
» misère. Je te jure, moi la parjure, queje suis aussi
» malheureuse avec toutes mes richesses que je l'é-
» tais dans notre trou de la rue des Batailles.

» Rue des Batailles ! c'est un symbole : ma vie sera
» une rude bataille.

» Je t'aime et je t'embrasse.

» RÉGINA.

» Fontainebleau, hôtel de l'*Aigle noir*. »

Mademoiselle de Montmaur disparut du monde, de tous les mondes.

Celui qui se fût évertué à suivre sa trace eût peut-être eu de ses nouvelles à Fontainebleau d'abord, où elle se cacha pendant quelque temps. Mais sans doute elle jugea qu'elle n'était pas assez cachée dans un hôtel, quoiqu'elle y vécût dans sa chambre, tantôt avec le prince, tantôt seule pendant les absences du prince. Elle se cacha ensuite à Auteuil; là en-

core elle eut peur d'être reconnue. Enfin elle vint habiter, toujours de plus en plus mystérieuse, un appartement rue de Grenelle-Saint-Germain, dans le pavillon d'un grand hôtel, inhabité dix mois de l'année, où elle prit le pseudonyme de madame Rivail.

Le prince qu'on aurait pu voir encore avec elle à Auteuil, ne se montra pas une seule fois rue de Grenelle-Saint-Germain.

Pourquoi n'avait-il pas emmené Régina dans ses voyages? C'est qu'il était trop connu en Italie, c'est qu'il avait l'amour de la famille, c'est que la fortune lui donnait de l'ambition. Il n'aspirait pas moins qu'à une princesse de sang royal, quoiqu'il adorât mademoiselle de Montmaur, quoiqu'elle fût d'une famille digne de la sienne.

Mais il ne voulait pas l'épouser de la main droite, parce qu'il avait commencé à l'épouser de la main gauche. Il ne fallait pas que dans son pays, où il était connu de tout le monde, il se montrât avec Régina, ce qui eût fait le désespoir de sa famille.

Dans un de ses voyages à Naples et à Palerme, il avait été pris, — ce n'était pas la première fois, — par la *malaria*, qui ne lui avait pas fait grâce. Il était mort à Rome, où il avait voulu revoir une de ses sœurs. Déjà mortellement frappé en Sicile, espérant d'ailleurs trouver de meilleurs médecins, il était allé à Rome à ses derniers jours.

Un matin, la demi-abandonnée reçut cette lettre avec le timbre de Rome :

« Ma Régina,

» Je n'ai qu'une pensée : te revoir. Revoir tes

beaux yeux, qui prennent mon âme. Te prendre doucement dans mes bras, t'étreindre sur mon cœur, te dire : je t'aime et mourir... Oui, mourir... Je me sens condamné, je me sens perdu, quand je vois ma ma sœur qui interroge le médecin du regard, quand je vois le médecin, un ami, qui répond à ma sœur d'un air désolé.

» D'ailleurs, si je n'avais la volonté de te revoir, je serais déjà mort. Ton amour me retient.

» Ton amour, quelle joie ç'a été pour moi ; car tu es belle et tu m'aimes !

» Aussi, j'étais trop heureux. Trouver du même coup une fortune inespérée, une femme plus inespérée !

» Oh ! la mort serait abominable, si elle me séparait de toi. Oh ! comme je regrette aujourd'hui mes pensées ambitieuses qui m'ont empêché de t'emporter fièrement à travers le monde, comme la plus précieuse des conquêtes, car une femme comme toi ne se retrouve pas.

» Je vais mourir pourtant. Y penses-tu bien ? Être enfermé ici dans un tombeau, pendant que tu vivras là-bas dans toutes les joies, et dans toutes les ivresses de Paris !

» Te souviens-tu ? Je t'ai bien aimée et je t'aimerai par delà le tombeau. Quoique tu fasses, ma figure restera imprimée dans ta vie.

» Ah ! ma belle Régina, ces millions que nous avons remués ensemble, comme je les donnerais tous pour te revoir un instant, car je le sens trop, je ne te reverrai plus ! Je n'ai plus la force d'aller plus loin. Mon âme veut te parler, mais ma main tremble et mes yeux se troublent.

» Une prière en t'embrassant : Quand je serai mort, tu viendras à Naples. Tout le monde te dira où est mon tombeau, dans ce beau *campo santo* aimé du soleil. Là encore, à travers le marbre, nous nous dirons adieu, ou plutôt nous nous promettrons de nous revoir, car je sens que ceux qui se sont bien aimés se retrouvent là-haut.

» Mais que j'aimerais te retrouver à Paris ! c'est Paris qui devrait être l'autre monde. Je t'embrasse encore, je t'embrasse toujours.

» Celui que tu appelles le prince Charmant, celui qui a réveillé la Belle au Bois dormant, celui qui va dormir cent ans. »

En écrivant ces derniers mots, l'amant de mademoiselle de Montmaur retomba sur l'oreiller. « — Pour qui cette lettre? lui demanda sa sœur. — Pour qui ?... »

Le comte ne voulait pas répondre; mais il sentit qu'il n'aurait pas la force d'écrire sur une enveloppe le nom et l'adresse de Régina. « — Écoute, reprit-il en tenant la main de sa sœur. Elle s'appelle mademoiselle de Montmaur, elle habite Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain; elle est digne de toi : fais-lui passer cette lettre quand je serai mort. — Tu ne mourras pas... »

Pour toute réponse, le prince expira en essayant de sourire à sa sœur.

Cette dernière secousse de son amour l'avait tué.

La sœur de Marioni mit ce mot dans la lettre :

« Mon frère est mort en vous écrivant.

» Une désespérée,

» La princesse Leïla Campardoni. »

Le jour même où Régina reçut cette lettre, son médecin venait de lui apprendre qu'elle deviendrait bientôt mère de famille.

Ce furent deux désespoirs. Elle voulut mourir elle-même. Mais comment mourir sans revoir sa mère ?

Elle partit pour Étampes, voulant se jeter aux pieds de madame de Montmaur. La mère pardonna, parce que les mères pardonnent toujours : il n'y a jamais eu de malédiction maternelle.

Régina se résigna en Dieu, elle se résigna surtout en pensant que Dieu lui donnait dans son enfant un souvenir de celui qu'elle aimait.

Le lendemain, elle partait pour Naples. Rien ne put l'arrêter dans ce voyage funéraire. Il y avait à peine quatre jours que le prince était enterré, quand elle alla s'agenouiller devant le tombeau de Marioni.

Elle y rencontra la sœur du prince.

Sans se dire un mot, elles se reconnurent, elles se tendirent la main, elles s'embrassèrent.

XI

LE CHATEAU DE LA SIBYLLE

Trois mois durant, mademoiselle de Montmaur s'attarda à Naples pour pouvoir aller tous les jours

au tombeau du prince. C'était horrible et doux. C'était le désespoir, c'était la consolation.

Quand elle revint à Paris, avec l'idée de retourner bientôt à Naples, elle était grosse de cinq mois et demi.

Elle se cacha plus que jamais.

Deux mois avant le temps voulu, Régina mit au monde une petite fille qu'elle appela Élisabeth, le nom de sa grand'mère.

L'enfant rappela le père. Peu à peu, l'enfant fit oublier le père. C'est qu'on ne vit pas avec les morts. Quelle que soit la douleur, si celui qui est parti ne vous entraîne pas, vous finissez par l'oublier.

Huit mois après la mort du prince, mademoiselle de Montmaur fut effrayée de le sentir si loin d'elle. Était-il possible que cet homme qui avait été toute sa vie et tout son cœur ne fût plus qu'un souvenir de plus en plus pâlissant dans le demi-jour sépulcral ?

Celle qui aurait voulu vivre à Naples, pour être toujours au tombeau de son amant, n'eut bientôt plus que le désir de vivre de la vie rayonnante.

Le secret de cette inconstance, c'est que Régina n'avait que dix-sept ans et demi. Cette jeune mère était dans toute la luxuriance des belles années. Elle ne put s'empêcher d'aspirer aux joies de la coquetterie, aux joies de la fortune, aux joies de l'amour, après un amour brisé.

Mais elle eut peur de Paris. Elle habitait l'avenue du Roi-de-Rome, alors toute déserte. Qui pourrait la reconnaître là ? Elle n'allait se promener au bois de de Boulogne que le matin dans les avenues les plus délaissées, dans l'avenue du Roi-de-Rome, — ou

dans le cimetière de Passy, — les jours de sombre mélancolie.

Elle pensa d'abord à nourrir sa fille, mais le médecin lui dit qu'elle mourrait à la peine. Elle avait trop pleuré. Les larmes versées c'était du lait en moins. Elle confia sa fille à sa mère, décidée qu'elle était à une métamorphose.

Elle jugea que si elle se réfugiait en province, reprenant son nom, dans l'auréole de sa fortune, bien pénétrant serait celui qui découvrirait sa vie passée.

Elle voyagea pendant quelque temps pour mieux trouver la solitude voulue, décidée à acheter un château perdu dans les bois où elle vivrait de ses souvenirs en élevant sa fille.

En effet, à Paris, si on la reconnaissait ! Si elle rencontrait madame Apolline, mademoiselle Célestine, mademoiselle Coralie ! Si elle était reconnue par ce banquier surnommé Touche-à-Tout, qui était le bruit en personne, qui pouvait la perdre en une matinée ! Cet homme avait la prétention de tarifer la vertu de toutes les femmes. Il ne manquerait pas de la jeter en pâture aux curiosités du boulevard, depuis le tapage de la petite Bourse jusqu'aux indiscrétions des avant-scènes de l'Opéra.

La vraie pudeur se couvre encore de son manteau, même quand il est déchiré.

Régina voulait bien s'avouer sa faute pour la confesser à Dieu et à son orgueil, mais elle était trop fière pour subir le regard railleur de ceux qui avaient le droit de douter de sa vertu.

Elle était d'abord allée en Lorraine, le pays de son père, mais elle finit par se décider pour le

château de la Sibylle, dont un journal lui avait appris la mise en vente par cette annonce :

> *A vendre, par adjudication, sur la mise à prix de onze cent mille francs :*
>
> *Le château de Monteil, surnommé le château de la Sibylle. La vente aura lieu, le premier dimanche de juillet, par devant et en l'étude de Me Renard, notaire à Amboise. Ensemble et y attenant sept métairies d'un revenu de vingt-deux mille francs; une forêt de cinq cents hectares, dont les coupes réglées peuvent donner annuellement vingt-quatre mille francs; douze hectares de vignes, dont le revenu varie de huit à dix mille francs.*

En lisant cette annonce, dans un hôtel de Reims, mademoiselle de Montmaur s'écria : « Voilà mon affaire! »

Ce nom de la Sibylle charma tout de suite son esprit romanesque.

Elle revenait alors de Nancy, s'étant arrêtée à Reims pour la cathédrale. Elle posa à peine à Paris.

Comme en elle il y avait encore beaucoup de l'enfant, elle se donna le luxe, pour ses promenades dans les propriétés du château, d'acheter une victoria et deux chevaux, qu'elle mit dans le train avec un cocher et un valet de pied.

Jusque-là elle avait voyagé bravement toute seule avec un revolver, que lui donna le prince Marioni pour courir la forêt de Fontainebleau.

On dit que la Touraine est le jardin de la France
Pourquoi, puisque toute la France est un jardin
C'est un bruit que les Tourangeaux font courir pou
placer leurs châteaux. On pourrait dire, peut-être
que la Touraine est un pays ingrat. Ce n'est pas l
pays du vin, si ce n'est que le vin y est mauvais. C
n'est pas le pays des pommes, ni le pays des oranges
Les roses n'y fleurissent pas comme à Provins. Les
femmes ne s'y embellissent pas comme à Paris ; ce
n'est même pas le pays des châteaux, puisque je
pourrais citer dix provinces qui ne s'enorgueillissent
pas de leurs châtellenies, mais qui prouvent des
architectures plus originales et plus variées. Les
Tourangeaux crient par-dessus les toits Chambord
et Chenonceaux, deux chefs-d'œuvre qui font passer
toute une série de châteaux plus ou moins gothiques, égayés çà et là par la main féerique et lumineuse de la Renaissance.

Entre Amboise et Tours, on trouve encore, en cherchant bien, un château contemporain de Louis XI, surnommé le château de la Sibylle, sans doute parce qu'il est bâti dans un parc boisé comme une forêt. C'est la solitude dans toute sa sombre poésie ; à peine si on a ébranché les marronniers et les chênes d'alentour pour permettre au soleil de frapper les fenêtres d'un rayon de gaieté. N'était l'étroite avenue qui va rejoindre le chemin de traverse communiquant aux fermes voisines, on croirait que cette demeure est depuis longtemps abandonnée aux bûcherons. Et pourtant le château de la Sibylle a presque toujours été habité. On y trouve le souvenir de sept ou huit familles plus ou moins connues

qui y ont vécu tour à tour, tantôt toute l'année, tantôt pendant la belle saison ou la saison des chasses.

Les châtelains n'y possédaient pas seulement toute une forêt dont les revenus variaient entre cinquante et cent mille francs ; ils cultivaient aussi une vingtaine d'arpents de vigne qui ne donnaient pas de bon vin, mais enfin qui donnaient du vin, plus ou moins agréable, selon qu'il était coupé par du vin de Vouvray. Beaucoup de marchands se contentaient de le couper avec de l'eau de la Loire, parce que son tort était d'avoir trop de vertu. C'était la vertu de ces paysannes, hautes en couleur, qui éclatent de santé. On aime mieux les filles maladives dont la pâleur est plus douce aux yeux. Nous n'avons plus la langue de nos grands pères; non seulement nous en sommes au vin de Bordeaux, mais nous ne l'aimons que quand il est passé, — ou au retour des Indes, quand la mer l'a battu.

En 1858, le château de la Sibylle, qui, depuis près de trente ans, avait abrité les regrets d'un gentilhomme de la cour de Charles X, un cousin de Polignac, un galant homme en retard d'un demi-siècle, fut mis en vente, la mort ayant pris du même coup le gentilhomme, sa femme et sa fille, qui avait coiffé sainte Catherine pour ne pas se mésallier. Jamais on n'avait fait moins de bruit dans un château, hormis pourtant quand ces trois derniers personnages furent couchés parmi les morts de la chapelle.

Des arrière-cousins, qui ne voulaient pas s'enterrer tout vivants, selon leur expression, dans cette forêt majestueuse, mirent en vente le château de la Sibylle, aimant mieux un million. Quoique ce fût

dans les beaux jours de l'empire, il ne se présenta pas beaucoup d'amateurs. Les vaniteux de ce temps-là qui avaient de l'argent, ne voulaient pas le cacher dans les bois. S'ils achetaient un château, c'était un château historique. Être et paraître, voilà le mot qui peint la société bruyante de 1858, à moins que paraître ne la peigne mieux encore.

Quelques vieux matois, les derniers venus de la bande noire, espéraient bien trouver là une bonne affaire; selon eux, ils n'y aurait pas d'enchères, si bien que le lendemain pour 800,000 francs on leur vendait le château, la forêt et les vignes.

Mais ils avaient compté sans mademoiselle Régina de Montmaur, qui apparut une après-midi conduisant allègrement deux petits chevaux de Tarbes.

Et ce fut tout justement un de ces messieurs de la bande noire qui lui ouvrit la grille de l'avenue : « — C'est bien le château de la Sibylle, monsieur? — Oui, madame. — Il y a là-bas des gens pour qu'on puisse le visiter? — Oh! mon Dieu, madame, ce n'est pas la peine, car le château est à peu près vendu. »

Il n'y avait pas un mot de vrai ; mais Régina ne tint pas compte de cette parole, elle lança ses chevaux à toute bride vers le perron, où une vieille gouvernante vint à sa rencontre.

Ce fut une tout autre chanson. Cette femme, que les hommes de la bande noire n'avaient pu gagner à leur cause, dit à la jeune fille que le château serait vendu le surlendemain selon les termes de l'affiche.

Mademoiselle de Montmaur sauta à terre avec toute sa grâce dans sa légèreté.

La vieille gouvernante qui avait vu passer devant elle beaucoup de figures de la cour de Charles X, fut émerveillée de la beauté héraldique de Régina ; elle croyait que le monde avait fini avec ses maîtres; mais en voyant cette jeune fille douée des trois vertus théologales de la jeunesse, elle comprit que tout n'était pas fini; aussi reprit-elle son sourire des dimanches pour faire à Régina les honneurs du château. Elle la conduisit un peu partout, en l'interrogeant du regard et de la parole :

— Vous n'avez pas peur d'habiter cette forêt, mademoiselle?

— La forêt aurait plutôt peur de moi, car je suis toujours armée et malheur à qui éveillerait ma fureur!

— Mais, mademoiselle, la colère est un péché mortel.

— Rassurez-vous, je ne pratique guère que ce péché-là.

On était dans la salle à manger.

— Oh! les admirables tapisseries! reprit Régina.

— Oui, mademoiselle; ces tapisseries viennent du palais de Fontainebleau ; S. M. Charles X les a données à mon maître, M. le baron d'Espinoy.

— Il paraît que vous étiez bien en cour.

— Ah! si nous étions en cour! Sans ces trois horribles journées de 1830, nous serions encore au palais de Versailles ou au palais des Tuileries.

Les quatre tapisseries de la salle à manger représentaient quatre fêtes flamandes, de David Teniers; elles avaient conservé toute leur fraîcheur; les per-

sonnages du peintre d'Anvers ne perdaient pas, bien au contraire, à devenir grands comme nature. Il est vrai que c'était un grand dessinateur et un grand coloriste, Antoine Watteau, qui les avait mises au point. Cette fois, Louis XIV n'eût pas dit : « Otez-moi ces magots de devant les yeux. »

— Voilà qui fait plaisir à voir, dit Régina, enchantée de ce spectacle ; on doit dîner gaiement ici.

— Ah ! mademoiselle, je vous conseille de garder la cuisinière, une Bourguignonne qui s'y entend. A la bonne heure, voilà une femme à principe. Vous n'imaginez pas ce qu'elle sait faire d'un cochon.

— Comment, d'un cochon !

— Pardonnez-moi, mademoiselle ; c'est qu'ici, pour nous distraire, nous avons une basse-cour très vivante. Voyez-vous, en Touraine, il ne faut compter que sur soi-même. Quand on est gourmand, le bœuf, le veau, le mouton ne valent pas le diable ; mais le cochon a toute la saveur rêvée ; notre cuisinière nous fait des boudins et des andouilles à se pourlécher.

— Oui, oui, je n'en doute pas ; j'ai un peu lu Rabelais, votre compatriote. Je ne dis pas que je ne garderai pas votre cuisinière.

Dans le grand salon, qui était fort vaste, mademoiselle de Montmaur remarqua de fort belles boiseries sculptées, des portes monumentales, des dessus de portes dans le style de Le Sueur. Un plafond représentant Vénus sur son char aérien, traîné par des colombes ; enfin une cheminée gigantesque, soutenue par des cariatides de marbre d'une grâce idéale dans le goût de Coysevox.

Régina entra dans un second salon qui prenait toute une aile du château.

Là, elle fit une halte. C'était un adorable salon Louis XV, où la ligne serpentante jouait son jeu en toute liberté, avec ses portes cintrées, ses dessus de portes, ses panneaux, ses lambris et lambrissages, ses moulures, baguettes et rinceaux encadrant partout des peintures décoratives : tout cela contourné par une main d'artiste. Sur les panneaux, des motifs en relief représentant des trophées, instruments de musique, coquilles et bouquets, vraies féeries de ces merveilleux ouvriers sculpteurs qui peuplaient alors les provinces. Au dix-huitième siècle, tout le monde était artiste.

Les cadres des glaces étaient légers comme des guirlandes de roses. L'or ne surchargeait pas; il n'était là que pour égayer l'œil, comme un rayon qui passe. On aurait voulu détacher le plafond et l'emporter avec soi, tant il vous charmait par toutes ces nymphes de Diane attardées dans un champ de roses. S'il n'était pas de Boucher, Boucher l'eût signé.

Ce qui acheva de séduire Régina, ce fut une chaise à porteurs, du plus pur style rocaille, un bijou à mettre sur une étagère, avec sa garniture intérieure, velours de Gênes, miroirs mignons, pochettes en satin. Tout était là, les bâtons d'or, les bretelles multicolores. Il ne fallait faire qu'un signe pour la promenade. Aussi Régina se promit-elle d'avoir ses porteurs pour ses promenades dans le parc. Bien mieux, elle irait à la messe, le dimanche, dans cet adorable carrosse.

Les maisons sont comme les figures : elles plaisent ou déplaisent à première vue. Le château de la Sibylle charma tout d'abord par son grand air, sa solitude bocagère, son architecture tout à la fois simple et recherchée, le dessin austère du parc, enfin les trouvailles de l'intérieur, où il y avait bien un peu de tous les styles, mais chacune des pièces avait le sien. On n'avait pas brouillé Louis XIII avec Louis XIV, non plus que Louis XV avec Louis XVI. Nul ne s'était avisé d'y introduire le goût moderne, c'est-à-dire les gaucheries tentées depuis la Révolution.

— Que m'avait-on dit ! s'écria mademoiselle de Montmaur ; on s'imaginait que le château était triste et sombre ; mais je suis émerveillée de tout ce que je vois !

Régina avait laissé tomber ses yeux sur les meubles :

— Hormis les meubles, poursuivit-elle.

— Les meubles sont très jolis, harsarda la gouvernante.

— Ils sont bons à brûler, reprit Régina ; voyez donc ces canapés et ces fauteuils en incomparable acajou, dans une pareille demeure !

— On nous a dit que c'était la mode à Paris.

— Oui, il y a trente ans.

— Voilà ce que c'est : le château était tout plein d'un ameublement Louis XVI, démodé depuis longtemps ; nous avons troqué tout cela contre les meubles que vous voyez là.

— Oh ! les barbares. Tant pis pour moi, puisqu'on vend le château tout meublé. Je ne m'en consolerai

n'en faisant brûler toutes ces merveilles au feu de Saint-Jean.

La gouvernante leva les mains au ciel.

Régina monta un grand escalier de pierre à rampe e fer ouvragée qui conduisait aux chambres à couier, à la bibliothèque et à la lingerie.

Mademoiselle de Montmaur était de plus en plus ontente ; elle voyait qu'il lui serait facile de faire e ce château une fort belle demeure avec un peu e temps et beaucoup d'argent. La bibliothèque lui arut une trouvaille, quoique les livres religieux y ussent en trop grand nombre ; la lingerie était enageante : on y respirait l'odeur des belles toiles de ollande blanchies par la rosée sur les prairies de uysdaël.

Régina ne voulut pas suivre la gouvernante ni au renier, ni à la cave ; elle avait jeté çà et là son il américain, elle avait humé l'air vif du parc, on parti était pris, elle se jurait d'acheter le hâteau, fût-ce un million et demi ; d'ailleurs elle avait bien, quoiqu'elle eût l'air d'une héroïne de oman, le revenu de la forêt et des vignes.

Il n'est pas aujourd'hui une seule femme, quelque eune qu'elle soit, qui ne sache que la vie a son rand-livre « Doit et Avoir ».

Régina monta en voiture en disant au revoir et on adieu à la gouvernante.

Ses deux chevaux mutins dansèrent gaiement ans l'avenue ; mais elle savait jouer avec eux tout n leur parlant. On eût dit que ces jolies bêtes preaient le mors aux dents, tant elles s'emportaient lans leur allure indomptée ; mais le valet de pied

qui accompagnait Régina était trop calme sur son siège pour faire supposer un instant qu'elle courût un danger.

La gouvernante fit le signe de la croix en disant :

— Que Dieu la conduise !

Dieu la conduisit tout droit chez un notaire d'Amboise, celui qui était chargé de l'adjudication.

Une fois dans le cabinet du notaire, Régina parla vite et parla bien.

— Monsieur, je veux acheter le château de la Sibylle.

— Madame, le roi dit « nous voulons ». Il y a quelques amateurs de cet ancien donjon historique.

— Ce n'est pas pour l'histoire ni pour y faire de l'histoire.

— Peut-être du roman pensa le notaire.

Régina lui dit qu'elle irait jusqu'à douze cent mille francs et peut-être plus loin.

Naturellement, le notaire lui dit qu'elle avait raison, parce que les chênes à abattre représentaient quatre cent mille francs.

Quoique très galant, le notaire ne laissa pas partir mademoiselle de Montmaur sans lui faire comprendre qu'il ne pouvait accepter des enchères, que par son notaire à elle.

— Mon notaire à moi ? mais je n'en ai pas.

— Ah ! diable ! c'est qu'il me faut des garanties ! Songez que les frais de la vente vont s'élever de plus de 100,000 francs.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur. Je vais vous donner un mandat de 200,000 francs sur la Banque.

Le notaire qui avait déjà beaucoup regardé made-

moiselle de Montmaur, la regarda avec plus de curiosité.

— Voulez-vous, madame, me donner votre nom, et me dire où vous demeurez.

— Monsieur, je suis mademoiselle Régina de Montmaur ; je ne demeure nulle part ; voilà pourquoi j'achète un château.

— Mais enfin, madame, vous ne couchez pas dans votre voiture.

— Peut-être ! mais s'il faut à toute force que j'aie un domicile, dites que je demeure à la Banque de France.

Le notaire ne voulait pas qu'on se moquât de lui.

— A la Banque de France ! c'est fort joli ; est-ce que vous êtes la femme ou la fille du directeur ?

— Ni l'une ni l'autre ; grâce à Dieu, je ne suis pas mariée.

— Grâce à Dieu, grâce à Dieu, mademoiselle, je suis marié, moi, je n'en suis pas plus à plaindre pour cela.

— Mon Dieu, en province, à Tours ou à Amboise, ça se comprend.

— Eh bien, et là-bas dans les bois de la Sibylle, n'aurez-vous pas peur si vous êtes seule ?

— Peur de quoi ? J'ai un revolver et un poignard qui ne me quittent jamais. Voyez plutôt.

Mademoiselle de Montmaur fit passer comme un éclair, sous les yeux du tabellion, un revolver et un poignard, deux bijoux, des armes de femme, mais des armes sérieuses.

— Ah ! mon Dieu, vous êtes donc bien brave pour oser vous servir de cela ?

— Rassurez-vous, dit en souriant Régina. C'est surtout de cette arme-là que je me sers.

Mademoiselle de Montmaur déploya, avec sa grâce habituelle, un éventail japonais, tout éblouissant.

— Vous avez bien raison, mademoiselle ; mais il ne faut pas en abuser.

— On dit que ça porte malheur aux hommes et aux femmes ; moi, je porte malheur à mes éventails, parce que je les brise à chaque mouvement de colère.

Quand mademoiselle de Montmaur sortit de chez le notaire, elle salua vaguement un monsieur au passage.

— Mademoiselle, dit Me Renard, permettez-moi de vous présenter mon ami, le docteur Piermez, un médecin qui se jetterait au feu pour ses malades.

— Rassurez-vous, mademoiselle. Je ne les empêche pas de mourir.

— En vérité, dit Régina, on n'est pas trop bête dans ce pays-ci. Alors, maître Renard, vous irez jusqu'à 1,550,000 francs.

Et Régina disparut lestement sur ce beau chiffre.

Mademoiselle de Montmaur avait frappé le notaire et le médecin par ses allures cavalières, comme par sa beauté héraldique. D'où venait cette jeune dame ? qui était-elle ? Ils ne l'avaient jamais vue à Amboise.

Il y a des femmes qui sont tout un roman : dès qu'elles apparaissent, on se sent pris et captivé, on veut retourner la page ; comme il y a des femmes qui ne vous disent rien, et qui vous donnent envie de fermer le livre si elles l'entr'ouvrent devant vous.

Dans la beauté de Régina, il y avait je ne sais

quoi d'étrange et d'imprévu qui irritait l'esprit comme un dernier accent sauvage qui avait sa saveur mais aussi son amertume ; il y avait dans ses cheveux et dans ses dents la marque de la rébellion. Elle était coiffée à la diable, boucles en révolte. Ses admirables dents indiquaient la bataille par quatre incisives qui semblaient sur le point de sortir des rangs ; c'était beau, mais tumultueux.

Mademoiselle de Montmaur avait recommandé au notaire d'Amboise de ne pas dire un mot de sa fortune, car elle avait trop de tact pour éveiller mal à propos les curiosités provinciales. Mais, tout naturellement, le notaire confia cela sous le sceau du secret, — et tout le monde en parla bientôt, — sous le sceau du secret.

Si bien que les jeunes gens à marier, qui vont et viennent sur les bords de la Loire, Parisiens ou Tourangeaux, voulurent être pour moitié dans la fortune de Régina. D'autant mieux que le notaire n'avait pas manqué de la peindre sous les couleurs les plus séduisantes. Ce n'était rien moins qu'un miracle de beauté et d'esprit. Il était ensorcelé tout le premier.

Ce fut bientôt une *furia* d'épouseurs.

Si on dit d'une femme : c'est ma moitié, c'est parce qu'on est de moitié dans sa fortune.

XII

RÉGINA MÉTAMORPHOSÉE EN DIANE CHASSERESSE

Le château de la Sibylle fut adjugé à mademoiselle de Montmaur, sans trop dépasser la mise à prix. Les amateurs ne combattirent pas longtemps, faute de soldats. Les héritiers n'osèrent pas pousser eux-mêmes, dans la peur que les droits d'enregistrement ne tombassent à leur charge, si bien que, pour moins de douze cent mille francs, Régina fut nantie d'une des plus belles propriétés de la Touraine. Au fond, c'était pour rien, parce qu'on n'avait pas bien étudié la valeur des revenus en bois, sinon en vignes. Régina qui croyait faire une demi-folie, fit donc une bonne affaire. L'argent est maître de l'argent. Les gens qui n'ont pas le sou ne deviennent riches que s'ils travaillent comme s'ils avaient de l'argent.

Nous ne nous attarderons pas trop à l'entrée en possession de mademoiselle de Montmaur au château de la Sibylle. Cette jeune fille, qui jusque-là n'avait pour ainsi dire vu la vie que par la fenêtre, qui ne savait rien de rien de tout ce qu'il faut savoir pour conduire sa fortune, se prouva elle-même qu'elle était douée de toutes les malices de la mise en scène de la vie. Elle devinait, elle organisait, elle créait. C'était merveille de la voir parcourir le châ-

teau, le parc, les vignes et les bois, un crayon à la main, dessinant, additionnant, multipliant comme une maîtresse femme.

Elle se moquait des conseils donnés par ses gens, comme par les gens du pays, qui avaient l'air de tout savoir, mais qui lui prouvaient que l'intelligence seule a cent yeux.

Ce travail d'installation l'amusa beaucoup.

Elle qui aimait à dormir, elle se levait le matin comme une petite ouvrière qui va à l'atelier. C'est que Régina avait un grand atelier, puisqu'elle voulait que l'œil du maître s'ouvrît sur toute cette grande propriété de la Sibylle.

Et tout cela, elle le faisait dans le silence et dans la solitude. Elle ne voulait recevoir personne du dehors. Vainement les voisins de campagne lui avaient déjà envoyé des cartes. Elle fit répandre le bruit que, pendant un an et un jour, elle ne verrait âme qui vive, pas même le curé de la paroisse. Je me trompe. Elle vit le notaire, pour des questions d'argent, et le médecin, c'était pour une fièvre forestière.

Ceux qui ont toujours vécu dans les pierres de Paris, attrapent dans les bois la fièvre de vie qu'on pourrait appeler la fièvre remontante. La nature est trop forte pour eux. Elle leur donne par bouffées de violentes surexcitations. Le sang court à toute vapeur dans leurs veines, la sève répand des richesses trop fécondes. Il faut savoir dormir pour trouver l'apaisement.

Le médecin d'Amboise, en homme d'esprit, passa ses doigts sur le front et sur les yeux de Régina, en lui disant : dormez.

12.

— Et si je ne puis pas dormir?

— Eh bien, vous direz cent fois le *Corbeau et le Renard* ou le *Chêne et le Roseau*.

— Il n'y a pas autre chose à faire ?

— Non, vous savez bien que je ne suis pas un charlatan. Vous vous ennuyez peut-être de vivre seule?

— Moi, pas du tout. D'ailleurs, si je voulais, j'aurais des visites.

— Eh bien, pourquoi pas?

— Parce que je hais les curieux et surtout les curieuses.

— Oui, oui, tout le monde a les yeux sur vous. Vous avez détrôné madame W***, mais on vous appelle madame Sibylle.

— Eh bien, mademoiselle Sibylle ne parlera pas.

Le médecin sourit.

— Jusqu'au jour où un joli cavalier fera piaffer son cheval à la grille du château.

— Non, je suis une rêveuse et une chimérique; je ne veux pas être troublée de sitôt dans mes méditations.

Après six semaines de séjour au château de la Sibylle, Régina appela sa mère.

Elle aurait bien voulu que madame de Montmaur lui amenât sa fille, mais elle eut peur d'être prise en flagrant délit de maternité. La comtesse vint donc toute seule. Tout en comprenant la retraite de Régina, elle lui dit qu'elle était folle de venir s'enterrer à son âge dans un pays inconnu. Pour elle, elle se déplut au château, si bien qu'au bout de huit jours elle retournait chez sa sœur, ne voulant plus vivre que pour sa petite-fille.

Cette visite de madame de Montmaur fut d'abord ne bonne note dans le pays, car un peu plus, on geait que Régina était une trop romanesque créa-ire.

Mais, comme madame de Montmaur avait grand ir, comme tout en elle inspirait le respect, comme le parlait haut de sa famille, elle donna du crédit Régina, d'autant plus qu'elle alla à la messe au llage de Fougerolles et qu'elle donna mille francs u curé pour les pauvres. C'était l'argent de Régina, ais on lui attribua cette charité.

On décida dans le pays que mademoiselle de ontmaur était une jeune excentrique, plus ou oins *benoîtisée*, comme on en voit beaucoup au-urd'hui.

Le médecin d'Amboise, qui allait un peu partout t qui l'avait prise en amitié, la réconfortait sans esse dans l'opinion.

— Votre demoiselle de Montmaur est une folle, ui disait-on.

— Je voudrais bien, répondait-il, qu'il y eût beau-coup de folles comme celle-là. Si elle rencontre un pauvre, elle lui donne tout ce qu'elle a sur elle ; s'il a un malade chez elle ou au voisinage, elle le veille comme une sœur de charité.

— Elle a donc bien de l'argent ?

— Si elle a de l'argent ? Je n'ai pas compté avec elle ; mais, au bout de deux ou trois visites, j'ai trouvé dans ma poche un porte-cigares , qui renfermait un billet de mille francs, ce qui m'a obligé à revenir sur mes pas pour lui donner la monnaie de son billet, car on sait bien que mes visites ne coûtent qu'un

louis quand je vais loin. Elle m'a dit qu'elle ne pre-nait jamais la monnaie de sa pièce. Elle m'a dit cel si gentiment que, pour ne pas lui faire de chagrir j'ai rengainé mon billet de mille francs dans mo porte-cigares.

— C'est de l'ostentation !

— On dit qu'elle fume ?

— Oui, nous fumons ensemble des cigarettes mais ce n'est pas un cas pendable. Nous avons, dan la belle saison, sur les bords de la Loire, une multi-tude de belles dames qui fument à la russe. C'es bien porté. Il vaut mieux fumer que dire du mal de son prochain.

Sur ce dernier mot du médecin, les mauvaises langues rentraient dans les bouches.

Régina acheva d'ébouriffer ses voisines par le bruit de ses chasses matinales. Elle partait le matin, toute seule, suivie de ses chiens et de deux grooms pour porter le gibier ; elle portait gaiement un fusil sur l'épaule, un bijou qu'elle maniait comme son éven-tail. Elle parcourait ses vignes et ses bois, tirant deci delà d'une main sûre et d'un œil juste. A midi, les deux grooms étaient surchargés de gibier léger : perdreaux, cailles, grives et ortolans.

Elle montait gaillardement à cheval. Elle dompta une merveilleuse bête arabe par sa main d'acier et de plume tour à tour, malmenant et caressant le cheval jusqu'à ce qu'il fût habitué au coup de fusil, si bien que ce fut aussi un compagnon de chasse.

Elle écrivait à sa mère : « En attendant mon équi-
» page de chasse, je pratique ma petite chasse à
» cheval, qui ahurit tous les paysans d'alentour. »

XIII

UNE AMIE, A LA VIE, A LA MORT !

Mademoiselle de Montmaur avait dit qu'elle serait un an et un jour sans ouvrir sa porte à qui que ce fût.

Toutefois, Régina ne fut pas longtemps seule. Elle se promenait un soir dans le parc, au coucher du soleil. En s'approchant du saut de loup, d'où on entrevoit le clocher aigu du village de Fougerolles, elle vit une jeune femme qui peignait le château, assise sur le bord du chemin. Elle semblait être là comme dans son atelier.

La farouche Régina se fût peut-être offensée de voir qu'on peignait la Sibylle, elle qui voulait s'y cacher et qui voulait même que le château restât caché. Mais la jeune artiste lui plut tout de suite par ses cheveux au vent, dorés à la vénitienne. Rien ne séduit plus le regard de tous ceux qui ont le sentiment de la palette que ces chevelures chaudes de ton, comme les feuilles brûlées du hêtre ou du chêne. Le blond du Nord est souvent trop pâle; il indique chez la femme je ne sais quoi de maladif et d'étiolé. Mais quand il est chaud, vif, allumé, c'est le rayon de soleil lui-même qui couronne la figure d'une auréole.

Régina, qui aimait Bellini, Giorgione et Titien, fut heureuse de voir dans cette solitude un peu refroidie par les grands arbres, ces beaux cheveux flottants de l'aquarelliste d'occasion. Il lui semblait qu'elle venait de découvrir un tableau de maître.

Les natures un peu sauvages ont leur quart d'heure de familiarité. Régina passa un des petits ponts-levis du saut de loup pour aller voir de plus près madame Blanche Ramée. Cinq minutes après, une amitié soudaine jaillissait des deux cœurs. Régina fut émerveillée de l'aquarelle ; l'aquarelliste fut prise sous le charme de Régina. C'était deux âmes vaillantes, deux intelligences rapides; aussi tout cela prit feu et flamme à première vue.

Madame Blanche Ramée était une jeune veuve de vingt-deux ans. Elle était née à Fougerolles, d'où son mari, qui était de Tours, l'avait emmenée à Paris. C'était lui-même un artiste qui peignait le portrait et l'aquarelle : le portrait comme Chaplin, l'aquarelle comme Isabey et Vidal.

Il fut fort à la mode dans le cercle de l'impératrice, comme Winterhalter, parce que, selon le précepte de Mignard, il peignait les femmes, non pas comme elles étaient, mais comme elles voulaient être. C'était à son école que sa jeune femme avait étudié. Par malheur, il mourut d'une péritonite aiguë. Il eut à peine le temps de faire son testament en faveur de sa femme qu'il adorait. C'était bien la peine, car il avait une fortune patrimoniale de quelques centaines de mille francs. Par ce même testament, il voulut être enterré à Fougerolles, où il avait été si heureux de rencontrer la seule femme qu'il eût

mée. Blanche, depuis sa mort, était revenue ha-
ter ce petit village, ne pouvant s'imaginer que son
ari fût tout à fait mort, tant elle vivait du passé.
était la plus charmante créature du monde. Quoi-
'elle fût naturellement gaie, elle ne se consolait
s, sinon en faisant ses aquarelles, parce qu'elle
oyait continuer l'œuvre de Ramée.

Cette histoire si simple, elle la conta tout de suite
Régina ; mais Régina ne lui conta pas son histoire.
lle lui dit seulement qu'elle se sentait une petite-
le de Diane chasseresse ; que si elle avait acheté
 château avec une forêt, c'était pour y chasser
aucoup. Elle irait peu à Paris, qui était pour elle
 cimetière depuis qu'elle avait perdu son père ; sa
ère ne viendrait la voir qu'une fois par saison,
rce que sa mère et elle étaient en opposition sur
utes les idées. « — Comment n'avez-vous pas peur,
 nuit ? — Peur de qui, peur de quoi ? J'ai un revol-
er sur ma table de nuit et un sur ma cheminée. »

Régina pria madame Ramée d'entrer au château,
ut en lui demandant la grâce d'acheter son aqua-
lle, mais, naturellement madame Ramée la lui
frit.

La jeune artiste admira le goût exquis de Régina
our l'intérieur de la Sibylle.

— Puisque vous êtes paysagiste, lui dit Régina,
ous verrez bientôt si je suis paysagiste aussi ; mais
oi, je ferai des Rousseau, des Corot, des Diaz en
ction, par mon art de planter ou d'abattre, parce
u'il y a beaucoup à réformer dans le parc. Il faut
out à la fois repeupler et ébrancher. Il y a des che-
ins qui serpentent mal, il y a des arbres bêtes qu'il

faut remplacer par des arbres de style. J'épouvant
déjà tous les jardiniers; ce sera bien pis, quand j
leur donnerai l'ordre de transporter des chênes e
des marronniers qui ont un demi-siècle.

Madame Ramée lui dit :

— Oui, oui, comme le duc d'Autin qui, en un
nuit, changeait une avenue, parce que Louis XI
l'avait trouvée mal placée.

— Tout juste, je ne suis pas patiente, j'aime le
improvisations, je vis quelquefois tout un siècle e
une minute.

On se quitta, ce soir-là, avec chagrin. Le lende-
main, on ne se vit pas, on s'ennuya. Le surlende
main, Régina alla voir Blanche. Elle la trouva dan
une adorable petite villa, à deux pas de l'église,
deux pas du cimetière. Mademoiselle de Montmau
alla s'incliner sur la tombe de Ramée, elle déjeun
avec Blanche, elle l'emmena à la Sibylle, où l
jeune veuve passa huit jours sans désemparer. Ell
ne quitta alors Régina que pour aller prier sur l
tombe de son mari.

Vous sentez tout de suite que c'était une amiti
à la vie à la mort.

XIV

M. DE FOY ET C°.

Régina avait rencontré plus d'une fois le curé d
Fougerolles au lit d'un malade, si bien qu'un jour,

omme il vint au château pour ses pauvres, elle se ésigna à le recevoir.

Il fut émerveillé des métamorphoses de cette deneure seigneuriale : « — Ah! mademoiselle, vous aites des miracles! —Oui, répondit Régina. » Et elle lonna mille francs pour les pauvres du curé : « Voyezous, monsieur le curé, c'est l'argent qui fait ces miacles. » Et elle ajouta, pour être agréable au bonomme : « Quand ce n'est pas Dieu. »

Mais mademoiselle de Montmaur était fort sceptique, parce que Dieu, quand elle était dans la misère, ne s'était pas montré. Elle n'allait pas jusqu'à ier l'existence de Dieu, mais elle croyait qu'il ne lescendait pas de son trône d'azur pour faire plaisir ceux qui ne sont jamais contents.

Le curé était vieux, c'est-à-dire familier et bavard. l apprit à mademoiselle de Montmaur qu'il y avait à leux lieues de chez elle un château, dont elle pouait voir les tours gothiques en montant dans les mansardes de la Sibylle.

— Je ne suis pas curieuse, monsieur le curé.

— Ah! voyez-vous, mademoiselle, c'est que si vous jouez ici ce rôle de la Belle au Bois dormant, peut-être que dans le château de là-bas, il y a le prince Charmant.

Régina sourit et se demanda si M. le curé était un courtier matrimonial des grandes familles de la Touraine.

— Comment s'appelle-t-il, ce prince Charmant?

— C'est le jeune comte Fernand de Romanes...

— Je sais ce nom-là. On m'a parlé de lui à Paris.

— Sans doute : il y va souvent.

— Mais oui, c'est un homme à la mode dans les journaux de sport.

— Oui, oui, un équipage de chasse, des chevaux de course. Il fait courir !

— Ses créanciers, dit Régina.

— Ah ! pas encore, mademoiselle. La fortune des Romanes n'est sans doute pas à comparer à la vôtre, mais c'est une grande fortune.

— Alors, vous pourriez marier nos deux fortunes.

— Ne riez pas, mademoiselle.

Régina avait la moquerie sur les lèvres.

— Je veux bien, reprit-elle, à la condition que je ne verrai jamais mon mari.

— Eh bien, tant pis pour vous.

— Comment ! tant pis pour moi ?

— Oui. Je comprends bien qu'on y regarde à deux fois pour se marier ; mais comme il faut en passer par là, on ne peut pas trouver un conjoint plus beau, plus noble, plus charmant, que mon jeune ami Fernand.

— Ah ! monsieur le curé, vous m'en faites venir l'anneau nuptial au doigt.

Le curé le prit sur un ton plus sévère.

— Mademoiselle, le mariage est une institution divine. Nous avons tort, vous comme moi, d'en parler à la légère.

— Vous avez raison, monsieur le curé. Je comprends qu'on fasse le signe de la croix en pensant au mariage, car si Dieu n'y est pas, il n'y a rien.

— Belle parole, mademoiselle ; je la dirai au comte de Romanes.

Le curé de Fougerolles était-il un ambassadeur ac-

crédité de Fernand? Je ne sais; mais il fut ainsi le trait d'union de son mariage avec mademoiselle de Montmaur.

Ce comte de Romanes que nous avons vu tout sanglant, sur un beau tapis de Perse d'une chambre à coucher à la Louis XVI, au pied d'un petit lit laqué blanc et bleu, devant deux portraits de famille, son père et sa mère, devant le pastel de son fils, devant la photographie de quelques amis, devant ces figures qui l'aimaient et qu'il aimait, ces figures qui avaient assisté toutes souriantes à cette dernière heure tragique, n'habitait Paris que quelques mois de l'année, puisque sa vraie maison c'était le château de Romanes, château bien connu en Touraine, un château Louis XIII, briques à coin de pierre, pavillons en avant-corps, terrasse sur la Loire, beau parc parsemé de statues quelque peu surprises de se trouver là, parce que des figures gothiques se regardaient avec des figures Louis XV. Mais aujourd'hui l'harmonie sévère n'est nulle part, on a marié tous les styles sans la préoccupation du style.

Le château, d'ailleurs, avait grand air, surtout quand il était hanté dans la saison des chasses par le beau monde parisien. Les châteaux aiment les cavalcades et les processions de robes à queue. Il faut que ces vieux murs entendent rire et chanter. L'église elle-même veut des distractions. Ce serait le tombeau si on n'y chantait pas la messe.

Quelques jours après la visite du curé. Régina se décida à aller à la messe de Fougerolles. Fut-ce par pressentiment que le comte de Romanes y alla de son côté? L'église vaut encore mieux qu'une maison

matrimoniale pour s'y rencontrer. Tout sceptique qu'on soit, on n'entre pas dans une église sans émotion. Rien ne prépare mieux aux choses du cœur que le recueillement dans l'idée de Dieu.

Mademoiselle de Montmaur fut frappée du grand air de Fernand, comme Fernand fut frappé de la beauté de Régina.

Quand il rentra au château, il dit à sa mère que s'il se mariait ce ne serait qu'avec mademoiselle de Montmaur. Madame de Romanes se récria : « Comment, toi, Fernand de Romanes, toi dont la famille est alliée à des princes et des ducs ! toi qui n'as pas une seule déchéance parmi les tiens, tu irais épouser cette aventurière ! »

La comtesse ne rappelait pas que, bien peu de temps auparavant, Fernand avait dû épouser mademoiselle Angèle Marleroy, une parvenue qu'on ne prenait que pour son argent, quoiqu'elle fût très belle.

Cette Angèle Marleroy est celle-là que nous avons vue à Saint-Lazare sous le nom d'Angèle de Luzzi.

Fernand ramena peu à peu sa mère ; le curé continua à la convaincre que Régina était une jeune fille charmante ; enfin, le médecin d'Amboise, qui venait aussi quelquefois au château d'Amboise, acheva la conversion. C'était un esprit très sage qui avait raison de tout le monde par l'éloquence de la raison.

Vous dirai-je les avant-propos amoureux de Fernand et de Régina, comment il vint au château dans tout le luxe et tout le style du meilleur cavalier, comment Régina ne le reçut d'abord que sur son perron, ne lui permettant pas de mettre pied à terre,

comment elle se faisait conduire en chaise à porteurs pour aller l'attendre au bout de la longue avenue.

Ce qui ne s'était jamais vu depuis la Révolution.

M. de Romanes ne franchit le seuil du château de la Sibylle que lorsque Régina eut rappelé sa mère. La première fois, il vint avec le curé, la seconde fois avec le médecin, la troisième fois avec sa mère. Madame de Romanes voyait son fils si impatient dans son amour, qu'elle se résigna à baisser pavillon et à venir à la Sibylle devant celle qu'elle avait surnommée l'aventurière. Ne passons-nous pas nous-mêmes notre vie à casser nos jugements? Madame de Romanes fut bientôt enthousiaste de Régina, à ce point qu'elle l'appela sa fille, avant les fiançailles.

C'est que Régina était déjà la charmeuse des charmeuses.

Fernand en devint éperdument amoureux. Lui qui n'avait jamais écrit que des noms de chevaux et de chiens depuis sa sortie du lycée, il trouva, comme par miracle, l'éloquence du cœur pour écrire à mademoiselle de Montmaur. Il l'avait déjà prise par sa figure, il acheva sa conquête par ses lettres.

L'écriture a peut-être été inventée pour déguiser sa pensée, mais elle a été inventée aussi pour jeter feu et flamme dans le cœur des jeunes filles.

Ce qui acheva d'entraîner Régina, ce fut son amie, madame Ramée, laquelle croyait fermement que Fernand était un galant homme. Et puis elle était heureuse de voir Régina plus que jamais retenue en Touraine. « — Si je suis malheureuse, dit gaie-

ment Régina à Blanche, vous pleurerez avec moi. — Oui, dit en souriant tristement la jeune veuve, je vous donnerai quelques-unes des larmes que je donne à mon mari. »

XV

LA LUNE DE MIEL

Le mariage du comte Fernand de Romanes et de mademoiselle Régina de Montmaur eut une vraie lune de miel. On partit heureux pour Venise, on revint dans l'enchantement. On décida qu'on vivrait le plus souvent en Touraine, mais on prit à Paris, rue de la Ville-l'Évêque, un hôtel qui fut meublé avec tout le luxe à la mode. Le comte et la comtesse disaient d'un air dégagé : « Qu'est-ce que cela ! Un simple pied-à-terre ! Nous ne sommes à Paris qu'en passant. » Ce qui ne les empêchait pas de dire en Touraine : « Notre hôtel de Paris. »

Qu'est-ce que la vie? L'épanouissement de la vanité comme de l'amour.

Fernand présenta Régina dans le meilleur monde. Ce ne fut partout qu'un cri d'admiration. L'impératrice la voulut pour dame d'honneur, mais Régina très discrète et très prudente ce jour-là, dit qu'elle était trop impératrice dans son château pour vouloir une autre cour. Mais en même temps l'impératrice

fut avertie d'un point noir dans le ciel de Régina.

On disait d'ailleurs qu'il lui restait au milieu des triomphes parisiens, je ne sais quoi de la provinciale qui ne se trouve bien que sur ses terres. C'était l'amour des solitudes. Aussi le château de Romanes et le château de la Sibylle devinrent deux des plus bruyants rendez-vous de chasse. Sans compter que même avant la chasse, au retour des trois semaines passées à Biarritz ou à Trouville, il y avait des séries d'invités, tout comme à Compiègne.

Quoique Régina fût l'adoration de tout le monde, elle n'aimait que son mari. Fernand, d'ailleurs, était un des plus beaux hommes de son temps. Le comte de Nieuwerkerke, qui s'y entendait, disait de lui, comme de Heeckeren et de quelques autres : « C'est un monument d'architecture ! » tant il était bien équilibré. Je parle de l'homme visible, car, moralement, Fernand n'était pas si bien équilibré. Il faut dans la vie beaucoup de sagesse et un peu de folie; il avait beaucoup de folie et un peu de sagesse. Nul ne résistait moins à ses passions.

XVI

LA FILLEULE DE RÉGINA

On était encore en pleine lune de miel quand Régina dit un jour à Fernand :

— Aimes-tu les enfants?

— Les miens, peut-être, si j'en ai, mais pas beaucoup ceux des autres. Pourquoi me demandes-tu cela?

— C'est que ma mère va venir nous voir avec une de mes petites filleules. Je l'avais oubliée, mais il paraît qu'elle est fort jolie. Si bien que ma mère, qui l'aime beaucoup, m'annonce qu'elle viendra avec elle pour trois semaines.

— Pourquoi pas? Cela nous donnera l'idée de la famille.

— Et puis, si cette enfant nous tympanise par ses chansons, nous la renverrons chez elle. Tant pis pour ma mère!

Régina parla de sa filleule d'un air si dégagé que Fernand lui dit :

— On voit bien que tu n'as pas encore eu d'enfants.

Un jour donc, cette fillette qui n'avait pas deux ans, fit son entrée dans le château de Romanes.

Régina n'avait pas reconnu sa fille, qui était inscrite à Paris, au registre de l'état civil du seizième arrondissement, sous le nom d'Élisabeth van Lowe. Mademoiselle de Montmaur avait prié sa mère de la déclarer pour sa fille, mais la comtesse, alors veuve depuis près de trois ans, ne voulut pas risquer ce mensonge. On trouva deux témoins qui affirmèrent que cette enfant, de père inconnu, avait pour mère une étrangère du nom de van Lowe.

Le comte de Romanes ne la trouva pas si jolie que cela.

La comtesse dit qu'elle allait jouer avec elle comme avec une poupée.

On relégua la petite Élisabeth dans un pavillon au-dessus des communs.

Mais un jour, M. de Romanes surprit Régina qui veillait l'enfant malade avec toute l'anxiété maternelle.

— Je vous avais bien dit, ma chère amie, de ne pas vous donner de tels soucis.

— J'apprends à être mère.

C'est qu'en effet la jeune femme était enceinte de cinq ou six mois.

— Si tu es bien gentil, Fernand, tu me permettras de garder cette petite fille, ce sera une camarade pour celle que je vais mettre au monde.

— Si tu mets au monde un fils?

— Eh bien, ça sera sa petite femme, mais je voudrais avoir une fille.

— Et moi aussi.

Il fallut bien que Régina se contentât de sa filleule, car elle accoucha d'un fils.

Fernand s'en contenta aussi, puisqu'il lui dit un jour :

— En vérité, je ne crois pas à l'éloquence du sang. Un peu plus j'aimerais votre filleule comme ma fille.

— Moi, je l'aime pour sa mère, car c'est une enfant abandonnée.

Un jour, pourtant, le comte eut des inquiétudes, tant Régina caressait d'un même amour son fils et sa filleule.

— En vérité, ma belle amie, vous me feriez croire que cette fille est à vous.

Régina para le coup

— Est-ce parce que je suis brune et qu'elle est blonde? Est-ce parce qu'elle a les yeux bruns et que j'ai les yeux bleus?

M. de Romanes n'était pas convaincu.

— Ah! elle est blonde, mais non pas comme les femmes du Nord. Il y a du feu dans ce blond-là...

Le comte n'osa pas achever sa pensée.

Comment dire à Régina sans la tuer sur le coup :

— Vous avez peut-être aimé un blond.

Régina avait aimé un brun, mais la nature est fantasque dans ses créations.

Comme elle avait l'art de convaincre par un mot, elle désarma ainsi M. de Romanes ce jour-là :

— Cette enfant, vous l'aimez plus que je ne l'aime. C'est à vous à me donner une fille, je veux dire à nous donner une fille.

C'était bien vrai que la petite Élisabeth était la joie du comte par ses gentillesses, ses chatteries, son babil imprévu, quand elle lui prenait la main pour l'entraîner dans le parc, pendant que Régina dormait encore, ou jouait avec son fils.

Bientôt, d'ailleurs, Élisabeth eut à jamais droit de cité au château. Ce fut quand le petit Gontran se mit à l'aimer et à la demander à toute heure. Elle devint, comme elle le disait, sa petite nourrice. Elle le calmait dans ses crises de dents. Elle lui contait des contes de fées, elle l'amusait par toutes les gentillesses les plus gaies. Aussi Fernand continuait-il à dire :

— On aime un enfant parce que c'est un enfant, et non parce que c'est son enfant.

Ce n'était donc pas là un malheur pour M. de Ro-

manes ; mais ce qui fut un malheur, c'est qu'il disait aussi :

— On aime la femme parce que c'est une femme, et non parce que c'est sa femme.

XVII

QUE LA FEMME SE VENGE TOUJOURS SUR ELLE-MÊME

Ce qui retint longtemps au rivage le comte de Romanes, c'est qu'il aimait sa femme ; mais cet amour même ne l'empêchait pas de donner dans les mariages de la main gauche.

— Après tout, disait-il, c'est bien porté. Et puis, plus on trahit les femmes, plus elles vous aiment.

Rien n'est absolu dans la vérité. Le cœur humain de celui-ci n'est pas le cœur humain de celle-là. Quand Régina s'aperçut que son mari s'attardait un peu avec ces demoiselles des coulisses de l'Opéra et des coulisses de la vie, elle fut plus indignée que jalouse; elle était trop fière pour s'acharner à un bien indigne d'elle. Elle avait eu, depuis la mort du prince Marioni, toutes les vertus de la femme : les vertus de l'amour, de la charité, du sacrifice. Elle voulut avoir les vertus du pardon; mais elle eut beau pardonner, Fernand ne lui revint pas avec l'amour primitif.

Après huit années de mariage, il lui fallut faire l'épitaphe de son bonheur :

— Ci-gît mon cœur, dit-elle tristement.

Eh bien ! non, le cœur n'était pas mort. Elle eut beau s'en défendre. Elle s'aperçut un jour qu'elle aimait un ami de Fernand.

XVIII

L'ANGE ET LE DÉMON

Dans l'action et le mouvement, elle donna des dîners, elle donna des fêtes à Paris comme naguère au château des Romanes.

Un jour qu'elle avait demandé beaucoup de fleurs, selon son habitude, elle vit venir à elle une toute jeune fille, pâle figure, œil velouté, d'une douceur angélique; c'était une bouquetière de la rue, qui n'apportait que deux bouquets, mais les deux plus merveilleux bouquets que jamais mains de fée eussent assortis, vrai palette de Diaz et de Ziem.

Mais la comtesse ne remarqua pas les bouquets quand se présenta la bouquetière, tant elle fut frappée par sa figure.

— Il me semble que je vous connais.

— Vous me reconnaissez, madame.

— Je cherche dans mes souvenirs.

— Non, ne cherchez pas, vous m'avez oubliée ;

mais moi je me souviens bien de mademoiselle Régina.

Ce fut un trait de lumière pour la comtesse.

— Mais oui, je vous retrouve. C'est vous qui chantiez dans les rues.

— Oui, madame.

La bouquetière était si heureuse qu'elle baisa les mains de la comtesse de Romanes.

— Comme vous êtes devenue jolie? Alors Nini, la chanteuse des rues, est devenue Nini la bouquetière.

— Oh! mon Dieu, oui, madame, pas beaucoup plus riche l'une que l'autre. Mais je ne me plaindrais pas si je n'avais pas toujours ma mère à mes crochets.

— Pauvre enfant! Elle n'a donc pas cessé d'être une marâtre.

— Plus abominable que jamais. Si je voulais, je lui échapperais, je n'aurais qu'à écouter un de ces messieurs; mais, que voulez-vous, j'aime mieux être sage et souffrir... ma mère.

— C'est beau, Nini. Vous ne vous en repentirez pas. Voulez-vous être ma femme de chambre?

Oh! oui, madame.

Le jour même, Nini mit le tablier blanc; mais hélas! sa mère ne fut pas longtemps sans se montrer. Le surlendemain, elle était venue jusque dans la cuisine de l'hôtel, parlant de sa fille, comme elle eût parlé du bon Dieu. On lui donna de l'argent, mais, par malheur, cette femme odieuse vit la comtesse et la reconnut, elle aussi.

— Comment, dit-elle, cette petite malheureuse de

la rue des Batailles est devenue décidément une grande dame ? J'ai toujours son mouchoir perdu. Elle me payera cela.

Ce fut une créancière impitoyable. Cette marâtre, qui avait mis la main à plus d'un crime, comprit tout de suite que le moment était venu de faire chanter la comtesse ; aussi Régina s'aperçut qu'elle avait ouvert la porte à l'ange et au démon.

Elle se repentit d'avoir accueilli cette adorable petite Nini, qui était la chanson et le bouquet dans la maison.

Comme de son côté, la bouquetière, quoiqu'elle aimât bien madame de Romanes, avait la nostalgie de la rue, elle qui n'avait pas eu d'autre patrie, elle demanda bientôt à la comtesse de lui donner sa liberté. L'oiseau chanteur ne voulait pas de la cage, quelque dorée qu'elle fût.

Mais la mère continua son chantage.

Nini redevint donc bouquetière comme auparavant, vivant d'imprévu, vraie cigale sans lendemain, chantant au jour le jour, n'oubliant pas d'apporter tous les matins un bouquet de violettes à madame de Romanes.

— Ce bouquet de Nini me porte bonheur disait Régina.

Mais, par malheur, l'odieuse chiffonnière lui tendait souvent la main, tout en la regardant d'un œil inquisiteur.

— Oh ! cette chiffonnière, qui donc m'en débarrassera ?

Un soir que la comtesse revenait à pied de la Madeleine, la chiffonnière se dressa devant elle :

— Ma bonne dame, vous souvenez-vous du temps où vous aviez votre petite fille ?

— Ce n'est pas moi ! dit Régina.

Et elle donna un louis à la chiffonnière, qui murmura :

— Rien que ça !

Une menace au lieu d'un remerciement.

XIX

OU L'ON REVOIT MAL A PROPOS MADAME APOLLINE

Régina n'était pourtant pas encore aguerrie. Elle avait toujours peur de sa vie passée. Si elle était reconnue ! Heureusement, le financier Touche-à-Tout était mort à la peine, c'est-à-dire en remuant l'argent des autres. Mais madame Apolline vivait toujours, — elle et ses suivantes : — si jamais elles allaient reconnaître la comtesse un jour de courses, ou à l'Opéra, ou au Bois !

Donc, dans ses triomphes parisiens, Régina mourait de peur d'être reconnue par madame Apolline. On lui en parlait çà et là. C'était donc dans l'effroi de la rencontrer qu'elle ne sortait presque jamais à pied, car madame Apolline habitait non loin de l'hôtel du comte de Romanes. Heureusement madame Apolline qui devenait colossale, qui était surnommée l'éléphant par ses amis, ne sortait plus

guère de la rue du Colisée, que pour aller s'asseoir, les jours de soleil, aux Champs-Élysées. Son plus grand plaisir était de voir ses anciennes pratiques passer en landau ou en victoria. Elle les saluait toutes sans s'offenser si ces belles oublieuses ne lui rendaient pas son salut.

Régina avait vu plus d'une fois madame Apolline à sa place habituelle, en face du palais de l'Industrie. Elle détournait prestement la tête et jouait de l'éventail.

Comme en ce temps-là les modes du costume et de la figure avaient beaucoup changé, comme les traits de Régina s'étaient légèrement accentués, elle espérait toujours que madame Apolline ne la reconnaîtrait pas, d'autant plus que, sous prétexte de haut goût, elle avait donné l'ordre à son cocher de monter rapidement l'avenue. Comme on la descend de l'autre côté, elle n'était pas inquiète. Les jours de courses, elle ne montait pas l'avenue, dans la crainte que ses chevaux ne fussent forcés d'aller au pas. Elle passait par l'avenue Friedland. Toutefois, pour plus de sûreté, elle se fit à la pierre infernale un grain de beauté au coin de la bouche, ce qui ne gâta rien à sa figure, tout en lui donnant un autre caractère, surtout pour ceux qui, comme madame Apolline, ne pouvaient la voir que de profil.

Mais voilà qu'un jour, comme elle descendait l'escalier de son hôtel, elle se trouva non pas dans un embarras de voitures, mais ce fut bien pis : l'éléphant montait l'escalier.

— Enfin, je vous retrouve donc! cria madame Apolline, en levant les bras.

Comment faire? Régina ne pouvait pas passer outre, à moins de passer par-dessus madame Apolline.

Elle répondit par quelques mots anglais très accentués.

— Est-ce que je me serais trompée? dit madame Apolline.

Et regardant Régina d'un œil fixe :

— N'êtes-vous donc pas mademoiselle de Montmaur?

Régina continua à parler en anglais, riant à gorge déployée, parce qu'elle se souvenait bien de n'avoir jamais ri devant la ci-devant marchande de modes.

C'est ainsi qu'elle échappa cette fois à la cordialité bruyante de madame Apolline, qui se mit de profil pour la laisser descendre et qui fit une halte dans l'escalier pour reprendre haleine.

Un jour qu'à un beau dîner on cherchait à amuser les convives, M. de Romanes dit à sa femme qu'il fallait inviter désormais un gentilhomme d'origine italienne, que lui avaient présenté ses amis au club. C'était un gai convive qui ne faisait pas de façons pour caricaturer les ténors à la mode, ou pour imiter à s'y méprendre les comédiens célèbres. Quand on ne pouvait avoir, pour distraire son monde, ni la Patti, ni Thérésa, ni Sarah Bernhardt, c'était une bonne fortune d'avoir Léo Samarini.

Ce personnage quelque peu étrange fut donc invité chez la comtesse. Il ne mentit pas à son origine. Il eut toute la désinvolture italienne. Il jeta beaucoup de concetti sur la nappe. Il enjôla toutes

les femmes, même Régina, qui avait juré de ne jamais plus sortir de sa tour d'ivoire.

Après le dîner, il se mit sans cérémonie au piano, et joua des airs connus et inconnus, comme un frère cadet de Liszt ; beaucoup de bruit, mais non pas pour rien.

Avait-il deviné ce qui charmait Régina ? Il chanta d'adorables canzonettes vénitiennes et de sentimentales romances françaises du dix-huitième siècle, par exemple : « Plaisir d'amour ».

Et Léo Samarini chantait avec toute son âme ; mais, pour n'être pas un chanteur vulgaire, il éclatait de rire quand tout le monde était ému.

Il affectait les hautes manières du grand seigneur, mais aussi les façons fanfaronnes d'un aventurier de bonne maison. Par exemple, comme on fumait des cigarettes dans un des salons, même quand les femmes y venaient causer, Samarini alluma sa cigarette avec un billet de banque, disant que c'était pour donner une leçon à un monsieur mal élevé qui allumait la sienne au-dessus d'une lampe.

M. de Romanes leva les épaules, mais madame de Romanes trouva cela joli. Les femmes sont toujours pour les prodigues.

Il fut en scène toute la soirée. Les femmes se l'arrachèrent dans les entr'actes, parce que les femmes aiment beaucoup les musiciens et les comédiens. Léo Samarini était encore plus grand comédien que grand musicien. Il jouait son jeu avec un art achevé, prenant tous les cœurs au passage, en homme qui joue les désillusionnés. Il disait à toutes les femmes : « Vous ne me ferez pas croire à l'a-

mour, parce que vous n'y croyez pas vous-même. »

Régina avait été frappé comme d'un coup de foudre. Elle aimait la beauté, mais surtout la beauté vivante, la beauté qui s'illumine par les yeux et la parole. C'était une silencieuse qui aimait les bruyants. Les grands yeux noirs de Léo Samarini allèrent jusqu'à son cœur.

C'était un lointain souvenir du prince Marioni...

Elle sentit l'abîme sous ses pieds ; elle se dit, avec une émotion profonde :

— Cet homme sera maître de ma vie, s'il le veut, aussi je ne le reverrai pas.

Léo Samarini ne lui avait pourtant presque pas parlé, mais chaque fois que les yeux de cet homme étaient tombés sur elle, elle avait tressailli.

Le soir, quand son mari lui demanda si elle était contente de son nouveau convive :

— Oui, dit-elle, mais ce convive-là est trop chez lui chez moi ; il ne faut plus l'inviter.

— Que voulez-vous, ma chère amie, c'est le caractère italien ; il faut prendre les gens comme ils sont.

— D'où vient-il ?

— Oh ! ma foi, je n'ai pas vu ses papiers. Il a bonne mine, bon pied, bon œil ; il paraît qu'il est bien né ; on dit que e roi d'Italie l'aime beaucoup. Vous avez vu qu'il porte au cou la commanderie des Saints Maurice et Lazare. J'espère que demain il ne m'empruntera pas cent louis.

— Mais qui voit-il à Paris ?

— Il est beau joueur. On nous l'a présenté au club. Je crois qu'il confond un peu les deux mondes, le bon et le mauvais ; mais, tout bien considéré,

c'est un homme amusant. Nous avons été très heureux de l'avoir ici ce soir pour ne pas mourir d'ennui. Voyez-vous, Régina, il faut renouveler son monde.

— Et son cœur, pensa Régina.

Elle s'était juré de ne plus revoir le nouveau venu, mais déjà elle retombait sous le charme. En amour, on n'échappe à la destinée commune qu'avec une vertu implacable. Régina vivait dans un monde trop sceptique pour s'attacher avec foi au mât du vaisseau. Et d'ailleurs elle l'avait brisé.

— Eh bien, dit-elle à son mari, faites revenir cet homme quand il vous plaira.

Ce fut le point de départ d'une des passions les plus violentes, les plus terribles qui aient remué Paris.

Huit jours après, Léo Samarini n'était plus un convive d'occasion. Il venait dîner sans être invité rue de la Ville-l'Évêque, pour la grande distraction du comte de Romanes et pour la grande joie de Régina. Il avait triomphé du cœur de la jeune femme par ce mot dit dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Vous êtes la plus belle, mais vous savez que je ne vous aimerai jamais.

On commençait autrefois par une déclaration d'amour. On commence aujourd'hui par une impertinence. Mais les impertinences réussissent plus que les déclarations.

Madame de Romanes répondit qu'elle avait horreur des gens qui l'aimaient.

— Vous voyez bien que je vous comprends.

Disant ces mots, Léo Samarini baisa les cheveux de la comtesse.

Elle sentit des flammes autour d'elle.

Quand le mari, qui voulait allumer son cigare, nt à la fenêtre, elle brûlait toute vive. Il était trop rd pour jeter de l'eau sur le feu.

Dès ce soir-là madame de Romanes, qui depuis ngtemps ne semblait vivre que par habitude, détaiée qu'elle était de toutes les joies du monde, prit pied dans la vie et ressaisit sa jeunesse, déjà yante, avec toute l'ardeur des plus belles années. le sentait qu'elle dépasserait bientôt le rivage, elle ulut que les mois fussent des années, les jours des ois, les heures des jours.

Il vient un moment dans la vie des femmes où les ont horreur du temps perdu, quand elles veunt retenir la beauté déjà pâlissante, quand elles bordent à la seconde jeunesse.

Comment tomba-t-elle dans les bras de cet Italien ui, jusque-là, n'avait guère entraîné que des femmes éjà tombées : « Il est beau, disait-on, mais c'est un iroir à coquines. » Régina se trouva sans doute elle dans « ce miroir à coquines. »

Ce fut pour elle la joie et le désespoir. Il lui semla qu'elle subirait un siècle de repentir.

La comtesse n'était à peu près chrétienne que ans son château. A Paris, elle allait çà et là à la nesse. Si on la voyait au sermon, c'était pour des euvres de charité. A Romanes seulement, elle se onfessait et communiait. Un matin, madame Ramée, oujours sa meilleure amie, ne fut pas peu surprise e la rencontrer au confessionnal et de la voir comnunier. C'est que la pauvre Régina croyait effacer le son cœur cette autre mauvaise page.

On remarqua dans le monde qu'elle était devenue mélancolique. Un voile de tristesse s'était répandu sur l'éclat de cette belle figure, comme un nuage sur le ciel. On s'imagina que c'était le chagrin de voir son mari lui échapper. C'était le chagrin de s'être vengée de son mari. Ces vengeances-là sont mortelles aux femmes, disait saint Augustin, mais les femmes n'en meurent pas.

Ce fut une nouvelle phase dans la vie de la comtesse. Elle ne ramena pas son mari, mais elle lui fut plus indulgente. Le château du bonheur était toujours en ruines, parce que c'est un château qu'on ne rebâtit pas avec la trahison, mais Régina s'était habituée à ses tristesses. Elle finissait par y trouver je ne sais quelle volupté amère qui avait pourtant sa douceur comme les cimetières. Elle habitait le *campo santo* de ses illusions.

Çà et là elle cherchait à oublier qu'elle n'était plus heureuse dans les plaisirs mondains, dans le bruit au jour le jour.

XX

LE CHATIMENT

Les femmes du monde, quand elles sont impeccables, parlent volontiers, du haut de leur vertu, de la folie des comédiennes et des filles galantes ; mais

dès qu'elles sont doucement affolées par l'amour, elles se dépêchent de faire comme elles. Il faut qu'à leur tour, par exemple, elles aillent se hasarder dans quelque cabinet particulier d'un cabaret à la mode, comme le café Anglais ou la Maison d'Or. Il leur semble qu'un dîner en tête-à-tête ne peut être bon que s'il est mangé là. On dit toujours à l'homme : cache ta vie ! Il faudrait toujours dire à la femme : cache ta passion !

Mais, après tout, c'est peut-être par un sentiment de dignité dans l'indignité que la femme se risque hors de chez elle. Elle a le respect de l'intérieur. Elle ne veut pas trahir là où elle eut le sentiment du devoir ; c'est moins la peur du mari que la peur d'elle-même. Sa conscience est plus sévère, au foyer conjugal, que si elle court l'aventure dehors.

Ce fut ainsi que la comtesse de Romanes se décida un soir à aller souper au café Anglais avec Samarini. Son amoureux, d'ailleurs, lui avait dit que c'était tout simple. Là, ce n'est pas comme dans le monde, on ne se dévisage pas en montant l'escalier. Chacun chez soi. D'ailleurs, quand on est vêtue en femme du monde, dans la plus stricte simplicité, quand on est voilée et encapuchonnée, c'est comme au bal masqué. Il n'y a que les gens qui vous connaissent qui vous reconnaissent.

Régina se laissa convaincre. La comtesse ne doutait pas que son mari, parti depuis la veille, n'eût emmené sa maîtresse à Tours, selon sa coutume. Pourquoi donc se condamnerait-elle à vivre béatement comme une recluse ? Et puis le danger a sa surexcitation. Elle déclara qu'elle souperait au café

Anglais. Elle s'imaginait que ce serait amusant ; ell entendrait les cris et les rires de ces demoiselles à l mode quand elles envahissent les salons et les ca- binets.

Les femmes n'aiment bien que les spectacles im prévus, quand elles ne se donnent pas en spectacle à l'Opéra ou dans le monde.

Naturellement, on prit un fiacre pour aller de l rue de la Ville-l'Évêque au café Anglais. Samarin attendait la comtesse au coin de la rue de Suresnes. On monta en voiture et fouette cocher ! C'est-à-dir qu'on fut un siècle pour arriver au café Anglais. S les fiacres allaient vite, Paris prendrait feu.

Comme Régina mettait le pied sur la premièr marche du café Anglais, pendant que Samarin payait le cocher, Nini la bouquetière, offrit des roses à la comtesse.

— Ah ! c'est toi !

— Ah ! madame, c'est vous !

La comtesse, toute surprise d'être reconnue, dit à son amoureux de donner vingt francs à la bouque- tière. Ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde, ca il la connaissait bien.

En montant l'escalier :

— Vous savez qu'elle m'a reconnue.

— C'est impossible.

— Mais ne vous effrayez pas, cette petite fille, c'est comme mon ombre. Je ne sors pas une seule fois sans la rencontrer sur mes pas. Ce n'est pas celle-là qui dira que je suis venue ici. Et d'ailleurs, qu'on le dise si on veut, on ne le croira pas.

C'était bien la fierté de la comtesse de Romanes qui parlait ainsi.

On entra dans un cabinet et on se mit à souper gaiement, spirituellement, amoureusement.

Comment se fait-il que M. de Romanes, qui était en Touraine avec sa maîtresse, comme l'avait dit Régina, se trouva ce soir-là au café Anglais avec Angèle ?

Ces choses arrivent souvent. J'ai connu un grand personnage qui, selon sa femme, était toujours en Angleterre, et qui ne traversait jamais la Manche que de la rue Neuve-des-Capucines au Grand-Hôtel. Cette histoire prendra plus tard sa place ici, parce que ce personnage est un ami de Régina.

Or Nini, qui se promenait avec ses bouquets devant la porte, dans l'escalier, jusque dans le salon du café Anglais, parce qu'elle était alors très aimée de ces messieurs et pas trop rudoyée par ces dames, vit bientôt venir le comte de Romanes, bras dessus, bras dessous, avec Angèle.

Nini fut effrayée, non pas pour le comte, mais pour la comtesse. Quoique Nini n'eût pas lu la Bruyère ni la Rochefoucauld, elle comprit qu'un homme se pardonne tous ses crimes sans jamais pardonner les crimes de sa femme. Le comte de Romanes pouvait trouver tout naturel de venir souper avec sa maîtresse au café Anglais, mais il le prendrait sur le ton tragique s'il rencontrait sa femme au café Anglais avec un amoureux.

Aussi la bouquetière courut au cabinet n° 6, où soupait Régina. Elle attendit que le garçon du cabinet vînt de ce côté.

Et quand il fut là :

— Ouvrez-moi la porte.

— Pourquoi faire?

— Ouvrez-moi la porte ; j'ai une lettre à remettre dans un bouquet.

Le garçon s'y laissa prendre, habitué qu'il était à cette petite poste occulte.

Dès que Nini fut entrée, la comtesse comprit en la voyant si pâle.

La femme est faite d'un rayon de soleil et d'un rayon d'électricité. Voilà pourquoi elle a horreur des longs discours, à moins qu'on lui fasse en trois points l'éloge de sa beauté.

— Mon mari est là? dit Régina à la bouquetière.

— Oui, madame. Allez-vous-en, je vous en supplie, car un de ses amis, qui soupe dans le salon, vient de lui écrire un billet qui m'inquiète... Cet ami fait la cour à mademoiselle Angèle...

— Fernand se moque du monde, dit Léo Samarini. Il n'a pas le droit d'être au café Anglais, puisqu'il est parti ce matin pour Tours.

Le musicien, grand concertiste, faillit dire : C'est un mauvais tour.

La comtesse avait déjà mis son chapeau; car, quoiqu'elle eût bu déjà son verre de vin de Champagne, elle se sentait fléchir dans sa mauvaise action.

Samarini lui aussi prit son chapeau.

— Mais non, lui dit la bouquetière, madame la comtesse va retourner toute seule chez elle. Pour vous, il faut que vous restiez ici.

— Pourquoi faire?

— Vous ne comprenez pas?

— Pour attendre M. le comte de Romanes, car je suis bien sûre qu'il médite sa vengeance. Il va venir ici, n'en doutez pas.

— Eh bien, que pensera-t-il s'il me trouve là? Il n'est pas si bête pour s'imaginer que j'ai dîné tout seul dans un cabinet particulier.

Nini regarda le musicien avec un sourire amer.

— Et vous croyez qu'il vaut mieux qu'il vous rencontre, « bras dessus, bras dessous » avec la comtesse?

Régina ne savait si elle devait partir ou rester.

— De grâce, madame, allez-vous-en tout de suite. Moi, je vais rester avec M. Léo. N'ayez pas peur, quand votre mari va venir, je lui tiendrai tête. D'ailleurs, il croira que j'étais la soupeuse du cabinet.

La comtesse fut convaincue. Elle disparut comme une ombre, en murmurant :

— Décidément, Nini est ma providence.

Il n'était que temps, comme on dit dans le beau langage aujourd'hui. Quelques minutes après, on heurta brutalement la porte du cabinet.

La bouquetière s'était mise sans façon à la place de la comtesse. Elle trempait ses lèvres dans son verre, elle achevait une grappe de raisin à demi égrenée.

— Qui va là? cria Léo.

Le musicien n'était plus à la noce, quoiqu'il fût homme d'épée comme de doubles croches.

A cette demande, le comte de Romanes répondit :

— Ouvrez la porte, ou je la jette dedans.

— Passez votre chemin, cria la bouquetière de s
voix claire et flûtée.

Le comte ne douta pas que ce fût sa femme dégu
sant sa voix.

Il donna un violent coup de pied dans la porte.

La porte résista.

Mais Nini, prévoyant une catastrophe, éteignit le
deux candélabres à cinq bougies qui éclairaient l
cabinet.

A peine les amoureux forcés étaient-ils dans l
nuit, que la serrure sauta.

Un pâle reflet de lumière vint dessiner Samarin
et la bouquetière.

Le comte de Romanes se précipita et frappa
tort et à travers. Ce fut surtout la femme qui fut a
teinte.

Nini poussa un cri.

Le musicien saisit son ami à la gorge et le jeta
ses pieds.

Deux garçons accoururent, l'un d'eux fit jaillir l
feu d'une allumette.

Qui fut bien étonné? Ce fut Fernand, qui ne re
connut pas sa femme sous les traits de la bouque
tière.

Il s'était dégagé des étreintes de son rival. Il s
releva et fut effrayé de voir du sang sur les lèvre
de Nini.

Il l'avait frappée sur la bouche.

Il changea de figure.

Il connaissait la bouquetière comme tous ces mes
sieurs.

— Ma chère Nini, lui dit-il, je suis bien fâché d

cette méprise ; je croyais que Samarini était avec une comédienne que je connais. Mais je lui permets d'être avec toi.

— Bien obligée, dit Nini ; qui est-ce qui payera ma dent cassée ?

La vérité, c'est qu'il n'y avait rien de cassé, si ce n'est le verre et la carafe. Nini avait reçu un contre-coup sur la lèvre inférieure; mais ses belles dents n'étaient pas si fragiles.

Samarini représenta gravement au comte de Romanes qu'il devenait fou en s'abandonnant à de pareilles fureurs de jalousie.

— D'autant plus, lui dit-il, que je t'ai vu entrer ici avec la belle Angèle.

Fernand se rappela le mot anonyme qui lui avait été remis un quart d'heure auparavant.

Toute sa colère se porta sur celui qui lui avait écrit. Si bien qu'il donna une poignée de main à Nini et à Léo.

Voilà comment madame de Romanes fut encore sauvée par la bouquetière.

Quand Régina apprit quel sort lui eût été réservé si la bouquetière n'eût pas pris bravement sa place dans le cabinet particulier, elle se prit d'une colère terrible : « Quoi ! des coups de bâton ! quoiqu'il fût avec sa maîtresse ! Ah ! je vengerai Nini, je me vengerai moi-même ! Le siècle des coups de bâton est passé depuis longtemps. Oh ! le divorce, le divorce, le divorce ! »

Mais les législateurs ne vont pas si vite que les passions. Régina s'était trompée d'heure. On n'a pas encore décrété la loi sur le divorce. Ce jour ne sau-

rait tarder à venir, si on compte le nombre des fem-mes qui brisent leur chaîne, imitant en cela les hommes, qui l'ont toujours brisée.

XXI

LES TÉNÈBRES

Régina descendit donc d'un pas de plus dans l'a-bîme.

Cet autre amour fut le paradis vu par l'enfer.

Dans son aveuglement, Régina finit par s'afficher comme font les filles de théâtre avec leur amant de cœur. Ce fut un demi-scandale dans le monde. Je dis un demi-scandale, parce que la comtesse de Ro-manes avait des amis sérieux qui la défendaient à outrance, parce que son mari la couvrait vaillam-ment de son pavillon, parce que Léo Samarini avait une maîtresse en titre bien connue dans le demi-monde, qui disait très haut :

— Vous croyez que Léo aime cette grande dame; allons donc, c'est un parfileur de parfait amour.

— Pourquoi va-t-il chez elle?

— Pour chanter la romance à madame, — et pour lui faire payer ses dettes, — et ses femmes.

Le comte de Romanes fut le dernier à se voir trahi; mais ne fit-il pas semblant d'être le dernier? Il continuait sa vie à quatre chevaux, coûte que

coûte. Autrefois, il aurait pu parler haut, mais il était désormais sous la dépendance de sa femme, parce que tout l'argent lui venait de ce côté-là, parce qu'il lui fallait, au moins une fois l'an, lui demander sa signature pour payer ses dettes. Il ne faut pas avoir passé par là pour savoir que si l'argent est maître du monde, il est aussi maître du cœur. L'argent fait le cœur brave ou le cœur lâche, selon qu'il vient ou s'en va.

Fernand n'entendait-il donc jamais ce qu'on disait de sa femme ? Il est vrai qu'on n'en parlait pas tout haut. On disait qu'elle ne payait pas seulement les dettes de son mari, mais aussi celles de son amant. On disait que Léo Samarini l'avait cravachée un jour jusqu'au sang. On disait qu'un soir, dans le monde, il lui avait brisé son bracelet sur le bras, parce qu'elle écoutait un prince de l'ancien régime. Que ne disait-on pas ? On avait fait une chanson sur un air d'Offenbach, pour expliquer comment les Italiens de Rome enlevaient aujourd'hui les Sabines. (Régina s'appelait aussi Sabine.)

Les amis de madame de Romanes démentaient tout cela hautement, mais les amis de M. de Romanes se disaient : « Comment Fernand ne casse-t-il pas « la gueule » à ce chanteur de romances. » Je répète le mot, parce qu'on le prononçait sans périphrases.

Enfin la lumière se fit. Un jour Régina fut battue par son mari après avoir été battue par son amant. Elle fut battue, hélas ! non pas dans un quart d'heure de juste indignation : elle fut battue parce qu'elle refusa de signer pour payer une fois de plus les dettes de Fernand.

— Je comprends, dit M. de Romanes, c'est que vous voulez payer les dettes de votre amant.

Cette vérité fut comme un soufflet sur la joue de la comtesse. Ce jour-là, en effet, elle avait ouvert sa main pleine d'or dans la main de Léo Samarini. Elle avait commencé par tout donner à son mari ; elle finissait par presque tout donner à son amant sous prétexte de perte de jeu, sous prétexte d'une mine italienne qui absorbait toutes ses ressources, mais qui lui faisait illusion en souvenir des fameuses mines de cuivre du prince Marioni. Elle se croyait la créancière de cet homme qui lui parlait d'intérêt de l'air du monde le plus convaincu. Il lui avait même donné à ce propos des signatures italiennes qu'elle avait jetées au feu.

Régina, égarée par la colère comme par la passion, releva de haut l'insulte de son mari :

— Je ne vous permets pas de mal parler de celui que vous appelez mon amant.

Fernand, qui voyait l'argent lui échapper, s'abandonna à sa fureur.

Quoiqu'il ne fût pas convaincu que sa femme le trompât, il se mit à jeter sur Léo Samarini insulte sur insulte, disant que c'était le pourvoyeur de toutes les coquines de Paris.

— C'est pour cela, monsieur, que vous me l'avez présenté alors ?

— Oh mon Dieu, oui !

Régina bondit.

— Et vous venez encore me demander le prix de cette présentation ! N'avez-vous pas de honte ?

— Non, je n'ai pas de honte ; la preuve, c'est que

je suis ici en face de vous sans vous briser sous mes pieds.

— Ah! je sais bien pourquoi vous ne me tuez pas! C'est que vous attendez encore de l'argent. Vous n'êtes pas jaloux de mon cœur, vous êtes jaloux de ma fortune.

— Moi!

— Oui, vous!

Le comte de Romanes ne se possédait plus. Il saisit le bras de Régina et la jeta à ses pieds.

Elle se releva terrible, une furie, une échevelée, belle dans son indignation et dans sa colère.

— Eh bien, dit-elle, que ma haine éclate! Je vous hais, je vous hais, je vous hais!

Le comte de Romanes n'était pas de ceux qui aiment à battre les femmes; aussi lui-même était-il indigné contre son emportement aveugle.

Si, comme de coutume, dans les tempêtes conjugales, Régina eût fondu en larmes, il fût tombé à genoux devant elle en implorant son pardon. Mais un abîme de glace les séparait.

Cet abîme ne fut plus franchi.

Cette nuit-là, madame de Romanes ne se coucha point. Elle demeura devant son feu, tantôt la tête dans ses deux mains, tantôt écrivant, tantôt priant Dieu.

Il y a peu de femmes, même les moins religieuses, que les crises ne rapprochent de Dieu.

Le lendemain matin, quand le comte de Romanes, qui ne croyait pas encore que l'adultère eût hanté sa maison, alla frapper à la porte de sa femme pour tenter une réconciliation en s'excusant lui-même, il frappa vainement.

La femme de chambre survint, qui lui dit :

— Il y a plus d'une heure que madame la comtesse est sortie ; elle ne rentrera pas, elle ne rentrera jamais.

La femme de chambre dit ces derniers mots à mi-voix, mais le comte entendit.

— Elle est donc allée à Charenton?

La femme de chambre garda le silence et continua à ramasser çà et là toute la garde-robe de sa maîtresse.

Où était allé Régina?

A la découverte d'un petit hôtel, dans les hauteurs des Champs-Élysées. Le premier qu'elle découvrit lui parut, par sa façade mélancolique, en harmonie avec sa tristesse. On ne lui demanda que huit cents francs par mois. Elle paya le premier mois et prit possession à l'instant même. Elle envoya un Auvergnat à mademoiselle Eléonore, qui vint bientôt la rejoindre. Le même jour, elle appela près d'elle sa filleule Élisabeth van Lowe, — pourquoi ne pas dire sa fille, — qui, au château de la Sibylle, vivait avec elle ou sans elle, sous la sauvegarde d'une institutrice, mais qui, à Paris, vivait chez les dames de la Providence, avenue de la Reine-Hortense.

Régina n'attendit pas au lendemain pour s'occuper de sa séparation de corps; elle pria l'ancien avoué de sa mère de venir la voir.

Elle lui dit que dans l'intérêt de son fils il fallait se hâter, parce que son mari la ruinait. L'avoué tenta de la désarmer, mais quand il apprit que Fernand avait jeté sa femme à ses pieds, parce qu'elle refusait une nouvelle signature, il prit fait et cause

pour sa cliente sans arrière-pensée de rapatriage.

Voilà pourquoi nous avons vu au commencement de ce récit, madame de Romanes habiter un petit hôtel de la rue Galilée, en attendant que sa séparation de corps fût prononcée; car quoiqu'elle eût parlé de couvent, quoiqu'elle eût montré un invincible horreur pour le monde, elle comptait bien reprendre un train de maison pour faire honneur aux trois cent mille livres de rente qu'elle possédait encore, malgré les folies de son mari et les siennes. Son mari lui avait bien mangé un million, mais en fin de compte il lui en restait encore cinq ou six.

Elle ne comptait pas les brèches faites par Léo Samarini, parce qu'elle le croyait son débiteur de bonne foi.

La plus stricte prudence lui conseillait de ne pas revoir son amant pendant toute la période qui précédait la séparation de corps. Non seulement elle le revit, mais dans son aveuglement elle le reçut chez elle.

Il est vrai qu'elle n'eut l'air de le recevoir que comme professeur de piano de sa fille, — professeur de piano à cinq louis le cachet, disait-elle, — mais elle ne trompa personne, hormis sa fille, la dernière ingénue, comme on sait déjà.

A part ce singulier professeur de piano, nul n'était reçu chez la comtesse; à peine si elle donnait audience à une couturière ou une modiste. J'oubliais, elle avait son amie, madame Ramée, une autre elle-même, à qui elle ne cachait rien de sa vie, pas même ce qu'elle n'aurait pas dû se dire.

Madame Ramée savait tout, il n'y avait pour elle ni masque, ni dessous de cartes. Dans son scepticisme tour à tour amer et gai, elle vouait Paris aux gémonies, tant elle le jugeait perverti jusque dans ses hauteurs; elle consolait ainsi Régina d'avoir perdu le titre d'honnête femme.

Aussi vint-elle la féliciter dès qu'elle eut quitté la maison conjugale.

— Ah! ma chère amie, vous avez enfin brisé vos chaînes. Vous n'étiez qu'une esclave, vous êtes devenue une femme. Si vous voulez, vous serez la reine de Paris.

Régina soupira en pensant qu'elle n'avait pas brisé toutes ses chaînes.

— Ah! par exemple, poursuivit madame Ramée, il faudra vous affranchir de Léo, et le tenir à distance, car si vous voulez avoir une cour, c'est à la condition qu'il n'y aura pas un maître chez vous. Vous venez de prouver que vous étiez une femme forte contre votre mari qui vous battait, il faut que vous soyez une femme forte contre votre amant qui...

— Oh! oui, interrompit Régina.

Mais quand elle fut seule, elle se dit tristement :

— S'il me fallait arracher cet amour de mon cœur, je serais comme le jardinier qui brise le vase, ne pouvant avoir les racines.

Et avec des larmes dans les yeux, elle s'écria :

— Pauvre femme que je suis!

Oui, pauvre femme qu'elle était, puisque avec une souveraine beauté, un esprit hors ligne, une fortune de princesse, elle en était arrivée à n'être que la

très humble servante d'un homme sans nom. Le jeu avait perdu Samarini. Il avait commencé comme un galant homme, il devait finir en homme entretenu, en fils de joie !

Oui, pauvre femme qu'elle était, cette femme tombée !

Quoique son amie, madame Ramée, lui eût apporté de bonnes paroles, elle n'était pas d'ailleurs sans inquiétude sur la séparation. Serait-elle prononcée ? Ne la condamnerait-on pas à retourner avec son mari ?

Sa mère, elle-même, n'allait-elle pas passer du côté de Fernand, qui avait toujours été charmant avec elle ?

Et puis son fils qui serait bientôt un homme... et puis sa fille qui était une fille à marier...

Et puis ce qu'elle aurait voulu dans son aveuglement, c'était le divorce !

Le coup de revolver mit fin à ses inquiétudes pour la séparation de corps ; mais alors les angoisses prirent son cœur.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE

LIVRE III

LES LACHES CŒURS

I

OU NOUS AURONS L'HONNEUR DE REVOIR SOPHIE LACAILI

Le juge d'instruction voulut savoir toute l'histoi de Régina, mais il eut beau faire les fouilles à Pari à Amboise, au château de la Sibylle, au château d Romanes, il ne trouva que la Régina à sa second manière. Il ne s'avisa pas de découvrir la jeune fil de la rue des Batailles, devenue maîtresse du prin Marioni.

Ce qui éperonna le grave magistrat dans cet route des ténèbres, ce fut cet écho d'un grand jou nal à la mode :

« Le bruit se répandit, il y a quelque temps, dans to Paris, ou plutôt dans le tout-Paris, qu'une grande dame ava brisé son éventail sur les joues du juge d'instruction.

» Cette grande dame était naguère du faubourg Sain

Germain et des lundis de l'impératrice. On parlait beaucoup de sa beauté, de ses chevaux et de ses robes.

» Pourquoi avait-elle ainsi brisé son éventail? On lut tous les journaux le lendemain, mais hormis un mot dans une feuille du soir, pas un mot dans les journaux. Le silence se fit comme par miracle sur cette belle action, — ce crime de lèse-justice!

» Un romancier, dans sa curiosité de philosophe et de moraliste, voulut pénétrer ce mystère de Paris.

» Il ne travailla pas à cette œuvre comme eût fait le juge d'instruction. Il connaissait la dame, mais naturellement il ne l'interrogea pas. Il étudia ses faits et gestes en spectateur insouciant qui regarde vaguement les loges et la scène; c'est-à-dire que, la rencontrant souvent dans le monde, il lui parlait toujours de ses amies, jamais d'elle-même, voulant, par esprit de contradiction, qu'elle finît par se confesser.

» Plus d'une fois on avait fait devant le romancier des allusions à cet éventail brisé. Elle était partie d'un grand éclat de rire en disant que c'était un conte.

» C'était une histoire, une histoire tragique, puisqu'elle y laissa son cœur.

» Cette histoire, — s'il n'y a plus de juges à Berlin, — nous vous la dirons, grâce au romancier, dans une de nos prochaines chroniques, sans donner encore la clef des personnages. »

M. Lemarchand rappela devant lui Sophie Lacaille. Il avait abandonné toute accusation contre cette femme, en lui faisant comprendre qu'il la tenait toujours sous sa main.

Cette Sophie Lacaille, comme toutes les femmes mal équilibrées, avait jeté aux quatre points cardinaux de la folie la fortune de M. Tomson. Elle avait joué à la Bourse, elle avait joué chez elle, elle avait joué à Monaco. Voulant lutter d'extravagances avec les mondaines à la mode, elle s'était payé toutes les vanités du luxe : galerie de tableaux, che-

vaux anglais, table somptueuse, des amis de tous les pays et de tous les ordres, charité tapageuse, en un mot la ruine rapide, quelle que soit la fortune. Naturellement, les larmes du veuvage ne l'avaient pas sanctifiée; cette dépravée de la veille était encore plus dépravée le lendemain, si bien que cette femme, qui grâce à un mariage inespéré pouvait sinon racheter ses fautes mais les faire oublier, était tombée dans l'impénitence finale. « Gibier de police correctionnelle après avoir été gibier de cour d'assises », disait M. Lemarchand.

Elle ne devait son salut temporaire que parce qu'elle savait par cœur le Paris du tapage et du scandale : il n'y avait pas de meilleur reporter pour la justice. Elle tâtait le pouls au vice, et disait sûrement : « Il se porte bien »; cela voulait dire que le vice avait une fièvre du diable.

Sophie Lacaille n'en était pas plus laide pour cela; elle était de celles qui croient que les mauvaises passions conservent. On ne la voyait pas passer sans avoir envie de la revoir, avec sa petite mine provocante : lèvres charnues et dents qui mordent bien, nez à la Roxelane, cheveux en broussailles et yeux étincelants.

Son hôtel, dévoré par les hypothèques, n'était plus à elle pour deux sous, mais elle y recevait encore son monde avec quelque fracas, y vivant des contributions indirectes. C'était le rendez-vous des chercheurs d'aventures, des chercheurs d'affaires, des joueurs et des coquines. A cela près, la meilleure compagnie.

— Eh bien, madame, dit le juge d'instruction à

Sophie Lacaille, que ferons-nous de mademoiselle de Luzzi?

— Si vous m'en croyez, vous lui donnerez la liberté, car j'ai beau me casser la tête, je ne vois pas dans quel but elle aurait tué le comte de Romanes. S'il y avait un testament, on comprendrait cela.

— Oui, mais il n'y a pas de testament parce que le comte ne pensait pas à mourir, ce qui prouve une fois de plus qu'il a été tué.

— Je n'en doute pas.

— Avez-vous d'autres raisons de n'en pas douter?

— Oui. Vous avez entendu parler de Ida, cette grand fille qui a joué un instant aux Bouffes-Parisiens, sous un nom de guerre. Elle a vu M. de Romanes la veille de sa mort; comme ils se connaissaient depuis un an, — car Fernand n'était pas plus fidèle à sa maîtresse qu'à sa femme, — il lui a expliqué en toute gaieté de cœur comment il entendait vivre après sa séparation : il comptait sur son oncle le marquis, un autre père pour lui, pour rééquilibrer sa fortune, car il paraît que tout n'est pas perdu. Or, il a promis à Ida de faire avec elle un tour en Angleterre, où il a beaucoup d'amis. Il voulait ainsi, par un exil de six semaines ou deux mois, au beau temps de la vie anglaise, faire oublier le scandale de son procès en séparation. Vous voyez bien qu'il ne voulait pas s'exiler dans l'autre monde. Celui-là était trop sceptique pour croire à une meilleure existence. Il était jeune encore, d'une beauté renommée, il avait soif de vivre.

— Oui, oui, il n'est pas mort de sa main, mais j'y

regarde toujours à deux fois avant de mettre une femme en accusation.

— Eh bien, et moi donc ! Je vous remercie de la préférence. Je ne suis pas une mauvaise créature ; et j'ai pourtant empoisonné mon mari. Pourquoi la comtesse serait-elle une sainte?

— Oui, mais vous avez empoisonné votre mari pour ses millions, tandis que madame de Romanes...

— Madame de Romanes ! madame de Romanes a un amant, qui veut l'épouser et qui l'épousera !

— Oh ! je vous jure bien que Samarini n'épousera pas la comtesse.

— N'oubliez pas que c'était autant pour épouser mon amant que pour avoir les millions de mon mari, que j'ai versé du laurier-cerise dans sa tasse de thé.

— Vous étiez infâme, mais on comprend encore plutôt que le poison tombe de la main d'une femme que de voir cette main délicate tirer un coup de revolver.

— Avec ça que madame de Romanes est embarrassée pour tirer un coup de fusil ; vous savez bien qu'elle chasse comme un homme. Dieu merci, avant la guerre, les journaux à cancans ne parlaient que de la belle chasseresse, quand les plus huppés de la cour allaient chasser au château de la Sibylle. Une femme qui tue un sanglier n'est pas gênée de tuer un homme, d'autant plus que celle-ci à la tête près du bonnet.

Le juge d'instruction parut réfléchir.

— Alors, vous ne croyez pas que mademoiselle de Luzzi ait fait le coup?

— Non, puisqu'elle n'avait rien à gagner à la mort du comte; vous ferez une bonne action de la remettre en liberté. Elle fait peine à voir là-bas à Saint-Lazare. C'est une mystique, elle se console en priant; mais c'est égal, elle meurt à petit feu.

— Qu'est-ce que c'est que ce peintre qui l'aime et qu'elle aime?

— C'est un monsieur fort romanesque, puisqu'il est capable de l'épouser, sauf à s'en repentir le lendemain, car il n'a pas l'air de savoir jusqu'ici qu'elle a été la maîtresse de M. de Romanes.

— Allons donc.

— Quand je vous le dis! Cette Angèle est extraordinaire; il a des moments où on lui donnerait le bon Dieu sans confession; elle est de celles qui se refont sans cesse une virginité. Ce Mortemart n'est pourtant pas une bête; eh bien, il donne là dedans; il croit que c'est une fille incomprise; elle lui dit qu'elle n'arrive pas à l'Opéra parce qu'elle est cuirassée dans sa vertu, comme la Nilsson et quelques autres.

— Eh bien, je vais la mettre en liberté, mais je ne la perdrai pas de vue.

Sophie Lacaille, qui paraissait s'intéresser à Angèle, demanda à M. Lemarchand pourquoi il ne la perdrait pas de vue.

Le juge d'instruction lui répondit :

— J'ai enfin découvert son nom de famille; c'est une demoiselle Marleroy, dont le père fut armateur à Bordeaux. Or, vous savez déjà que le revolver trouvé près de M. de Romanes est marqué d'un *M*.

— Ce n'est pas une raison; il y a tant de gens

dont le nom de famille commence par un *M*. Alors, pourquoi le pistolet n'aurait-il pas appartenu à Mortemart?

— Ce n'est pas si bête, ce que vous dites-là! Mortemart est un nom de guerre, mais je me rappelle, en effet, que son vrai nom commence par un *M*. Je crois même que dans sa famille, tout en ne prenant pas de titre, on met la couronne de comte sur les voitures et sur les cachets; mais je n'ai pas besoin de chercher si loin, puisque madame de Romanes était la fille du comte de Montmaur, — toujours un *M*.

Sophie Lacaille demanda au juge d'instruction s'il avait appelé la femme de chambre de Régina, qui savait presque tous les secrets de sa maîtresse.

— Oui, j'ai appelé cette fille, mais elle s'est renfermée dans un silence absolu.

— Si vous voulez, je la ferai bien parler, moi

— Oui, faites-la parler.

— Tout justement elle s'est brouillée avec la comtesse, qui était devenue jalouse.

— Jalouse!

— Oui, jalouse. Cette fille est jolie.

— Vous ne connaissez pas encore Samarini; il est capable de tout. Vous savez bien que Don Juan n'y regardait pas de si près avec les femmes.

— Allez tout de suite interroger cette fille.

Sophie Lacaille revint le lendemain dans le cabinet du juge d'instruction.

— Eh bien?

— Eh bien, mademoiselle Éléonore, tout en voulant ne rien dire, m'a permis de comprendre qu'on

n'a pas trouvé chez la comtesse de Romanes, depuis la mort de son mari, le revolver qu'elle avait toujours sous la main.

— Ah! ah! Je vais rappeler cette femme de chambre.

— Il y a aussi une cuisinière qu'il faudrait interroger.

— Oh! celle-là n'a rien à dire; elle ne refuse pas de parler, mais elle se renferme dans une bêtise impénétrable.

— Pas si bête que ça; demandez-lui donc des nouvelles de la filleule de la comtesse.

— Elle m'a dit qu'elle n'avait pas vu trois fois la comtesse ni sa filleule, parce qu'elle ne montait jamais dans l'hôtel, si ce n'est par l'escalier de service, pour se coucher.

— Eh bien, moi, je crois qu'elle n'est pas étrangère à l'enlèvement de mademoiselle Élisabeth van Lowe. Il y a encore là un mystère à percer à jour.

Le juge d'instruction allait sortir, il congédia Sophie Lacaille en lui disant : « Nous verrons, nous verrons. »

II

LES PROVIDENCES VISIBLES

Le lendemain, la comtesse de Romanes fut rappelée au cabinet du juge d'instruction.

Dieu sait si ce fut encore un coup terrible pou Régina que la citation qui l'obligeait à se représen ter devant cet homme.

Elle n'avait qu'une confidente, madame Ramée Après avoir traversé toutes les amitiés mondaines extra-mondaines, demi-mondaines, elle reconnais sait que la seule femme qui l'aimât pour elle-même sans souci de son château, de ses carrosses, de s fortune, c'était cette adorable créature qu'elle avai rencontrée dans sa première année de solitude à l Sibylle. Cœur d'or, esprit charmant, âme tout divine. Oui, celle-là seule se fût jetée au feu pou elle, celle-là seule ne trahissait pas les secrets. O pouvait tout lui dire, on pouvait toujours lui deman-der conseil.

— Ah! mon amie, s'écria la comtesse, ce juge d'instruction veut ma mort.

Et elle montra la citation à Blanche.

— Eh bien! cette fois, il faut commencer par cou-rir chez le ministre de la justice, qui ne permettra pas que vous tombiez sous les griffes de cet homme; d'ailleurs, le soufflet que vous lui avez donné, vous permets de le récuser bien haut, car vous direz que c'est une vengeance.

— Oui, mais je ne connais pas le nouveau ministre de la justice; c'est un homme austère, tout cravaté de blanc, qui va m'accuser dans ma vie privée.

— Peut-être.

Et après un silence, madame Ramée poursuivit:

— Que voulez-vous, ma chère Régina, vous êtes une femme terrible, ou plutôt vous n'êtes pas une femme, vous êtes une passion.

Régina soupira et porta la main sur ses yeux.

— Je ne suis pas maîtresse de moi.

Madame Ramée tomba à genoux devant madame de Romanes.

— Quand je pense, ma chère Régina, que vous êtes si bonne à tout le monde et si fatale à vous-même.

La comtesse voulut relever Blanche.

— C'est à moi à me mettre à vos genoux.

— Non, non, laissez-moi là, je veux vous supplier d'avoir pitié de vous-même. Je ne voulais plus vous parler de Samarini, mais de grâce, faites-en donc le sacrifice. Si vous le traînez après vous, ce n'est pas par amour, car je suis sûre que vous n'aimez pas un pareil homme.

— Ah ! ma chère Blanche, je me dis cela tous les jours, mais cet homme brise mes forces quand je veux le rejeter loin de moi. Cet homme est la moitié de moi-même, la mauvaise ; mais la mauvaise emporte la bonne.

— Quoi ! vous n'aurez pas une fois le courage d'en finir ?

— Mon courage s'est changé en lâcheté ; Blanche, ayez pitié de moi ; emportez-moi comme un enfant qui n'a plus de volonté; cachez-moi loin de Paris ; mettez des verrous sur mon cœur. Quand je vous dirai : grâce, ne m'écoutez pas ; faites que je meure, s'il me faut mourir, mais au moins faites que je meure délivrée de ces flammes vives qui m'environnent et qui me dévorent.

— Des phrases, des phrases, murmura madame Ramée ; vous croyez faire un roman, si vous retom-

biez dans le monde réel, vous verriez le néant de toutes ces mauvaises passions qui ne sont rien et qui font semblant d'être quelque chose.

Madame de Romanes avait relevé Blanche, tout en l'embrassant.

— Vous avez raison, vous calmez ma fièvre; je vous écouterai. Mais que faire pour échapper à ce juge d'instruction?

— Oui, que faire? Votre amant vous a éloignée de vos amis. Il y a encore le général, qui est un brave homme et qui vous aime parce que vous avez fait une bonne œuvre avec lui. Voyons-le; celui-là connaît le ministre de la justice; il vous défendra comme sur le champ de bataille.

— Oui, oui, courez chez lui, car je sens que si je retourne au Palais de justice, M. Lemarchand me fera jeter à Saint-Lazare, comme Angèle de Luzzi.

Régina embrassa encore son amie en murmurant :

— Vous êtes ma providence.

III

LE GÉNÉRAL BON DIABLE

C'était un des plus sérieux amis de la comtesse de Romanes. Ce mondain, ce sceptique, ce railleur, qui avait eu ses grands jours en 1870, s'était tourné vers les femmes dans son horreur de la paix.

Il aimait Régina d'une amitié teintée d'amour, sans l'avoir jamais attaquée de front. Il s'était contenté de la tourner, ne jugeant pas qu'il fût de taille à la vaincre, et ne voulant pas être vaincu lui-même.

Pareil à tous les amoureux de la troisième jeunesse, il attendait patiemment l'occasion, lui disant même quelquefois de repasser le lendemain quand elle venait à lui. Il sentait bien, d'ailleurs, en voyant pirouetter autour lui tout l'escadron des beaux et des jeunes, qu'il n'était de prise que par accident.

Son amitié était quelque peu jalouse, il veillait vaguement sur le cœur de madame de Romanes, comme s'il fût son bien, ne fût-ce que pour une parcelle. Il était l'homme de bon conseil. Il la retenait d'une main loyale, avec des airs de bourru bienfaisant. Elle ne lui en voulait pas, tant elle le connaissait par le cœur. Il lui arrivait souvent de l' « embêter », selon son expression; mais, si elle se fâchait, c'était pour lui donner presque aussitôt son front ou sa main à baiser.

Le général était surtout intraitable sur le chapitre des mauvaises connaissances, nul mieux que lui ne jugeait bien Paris par en haut et par en bas. Il ne fallait pas lui en conter sur celui-ci ou sur celle-là. Il savait que tel homme avait été rappelé à l'ordre dans un cercle, que telle femme avait eu son heure du diable.

Madame Ramée ne décida pas si aisément que cela le général à voir le ministre de la justice. Il lui dit carrément qu'il aimait bien madame de Romanes, mais qu'il la croyait bien capable d'avoir tué son

mari. Avant de causer d'elle avec le garde des sceaux, il voulait une entrevue avec la comtesse, non pas chez elle où il serait trop galant, mais chez lui, où il se promettait d'être brutal.

Blanche redit mot à mot à Régina ce que lui avait dit le général.

Madame de Romanes ne fit pas de façon pour aller chez cet autre Brutus.

Pour ne pas trop souligner le nom de ce général bien connu à Paris, peut-être trop connu de ces dames des deux mondes, nous l'appellerons Bon-Diable, surnom qu'il a mérité pour sa gaieté plus ou moins attique, et par son esprit plus ou moins gaulois. Nous l'avons déjà dit : quand on fait la guerre, c'est un héros; quand on ne fait plus la guerre, il dresse ses batteries du côté des femmes.

Madame de Romanes monta donc chez lui; il la reçut avec une bonne grâce quelque peu glaciale; Régina ne reconnut pas le Bon-Diable qu'elle avait vu à ses pieds jouant le rôle d'un M. de Cupidon en cheveux gris, quand M. de Cupidon risque ses dernières batailles.

Régina le prit elle-même sur l'air de la dignité : « Général, je sais que vous connaissez le ministre de la justice; je suis fort ennuyée par un idiot de juge d'instruction qui finira par me convaincre que j'ai tué mon mari. Dites la vérité au garde des sceaux, si... » Et après un silence : « Si vous êtes convaincu vous-même que... »

Le général hocha la tête :

— Je ne suis convaincu de rien du tout. Mon opinion est que nous autres, fils d'Adam, comme vous

autres filles d'Ève, tout cela ne vaut pas beaucoup d'argent, Moi, par exemple, quand je suis sur le champ de bataille, je tue un homme comme une mouche, un pauvre diable qui ne m'a jamais fait de mal. Vous, quand vous êtes sur le champ de bataille de la vie, vous n'y regardez pas de plus près. J'en connais plus d'une qui a frappé mortellement.

— Général, si vous êtes dans ces idées-là, je n'ai plus rien à vous dire.

— Bien au contraire, comtesse, parlez, je vous écoute. Seulement, parlez-moi à cœur ouvert : je ne suis pas un juge d'instruction, moi. Je suis un ami. Je ne trahis pas les secrets du confessionnal, mais si vous me voulez comme avocat, ne me cachez rien.

— Je n'ai rien à vous cacher, général, je suis vraiment surprise que le moindre doute inquiète votre esprit.

Et, essayant de sourire, Régina ajouta :

— Vous croyez donc aux Marguerite de Bourgogne et aux Lucrèce Borgia?

— Je crois qu'il n'y a pas une seule femme, — hormis ma femme et ma mère, — à qui je donnerais le bon Dieu sans confession.

— Oh! je ne me donne pas comme une sainte digne du calendrier, sinon digne du paradis. J'ai vécu comme les femmes de mon temps, ni mieux ni plus mal; mais de là à tuer mon mari, il y a loin. Je vois bien que je me suis trompée de porte ce matin.

— Mais non, mais non! ne nous fâchons pas; on ira chez le ministre; on lui dira que vous êtes un ange; on enverra au diable le juge d'instruction.

— Le général avait espéré que la comtesse dégraferait son corset, — selon son expression, — pour laisser voir son cœur, mais puisqu'elle ne le voulait pas prendre pour confident, il ne voulait pas, lui, battre en retraite dans son amitié. Il se montra plus cordial, il promit à la comtesse d'aller dîner avec elle.

— En attendant, ma belle amie, je vous conseille de ne pas répondre à la citation du juge d'instruction, prenant sur moi d'arranger cela avec le garde des sceaux.

— On assure qu'il pose pour les impeccables.

— Oui, mais on ne pose pas avec moi.

— Je sais bien.

— Oui, oui, vous savez bien. Mais ce n'est pas de votre faute si je n'ai pas posé chez vous comme tant d'autres.

IV

LE GÉNÉRAL ET LE MINISTRE

Le général ne demandait jamais une audience. Il la prenait.

Il lui fallut aller à Versailles pour parler au ministre à brûle-pourpoint.

— Mon cher ministre, j'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce ?

— Oui ; c'est au nom de la justice, aussi vous allez me l'accorder.

— Je vous l'accorde.

— Eh bien, donnez-moi un mot au procureur de la République pour qu'il ne s'occupe plus de madame de Romanes. Vous savez l'affaire de l'Éventail brisé ?

— Vous pourriez dire des éventails brisés, car nous avons un juge d'instruction qui en restera célèbre.

— Pourquoi aussi va-t-il s'attaquer à une honnête femme comme à une criminelle ?

— A une honnête femme, à une honnête femme, vous aimez trop ces femmes-là, mon cher général.

— Pas plus celles-là que les autres. Me signez-vous mon billet ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que ce serait là un acte de bon plaisir. Voyez-vous, général, la justice, c'est comme la vérité : il ne faut pas la violer.

Le général s'emporta.

— Eh bien, ne viole-t-on pas la justice par une accusation injuste ?

— Qui vous dit que cette accusation soit injuste ?

— Ma raison et mon sentiment.

— Prenez-y garde, il ne faut pas qu'on dise de nous que nous faisons grâce aux gens du monde pour être impitoyables aux gens du peuple.

— Ne mettez donc pas de politique dans votre cuisine.

— Ma cuisine, ma cuisine, elle vaut bien celles des ministres de l'empire.

— Ah! ma foi, l'une et l'autre ne valent pas le diable.

Le général avait déjà tourné les talons, il revint au ministre.

— N'abandonnez pas l'accusation, si vous voulez, mais pour Dieu, finissez-en; dressez tout de suite la guillotine.

— Ne vous montez pas la tête, mon cher général : nous sommes patients comme Dieu. Si nous étions cruels pour votre comtesse, elle serait sous les verrous; nous la laissons à ses petites affaires, qui sont peut-être les vôtres.

— Moi? pas du tout. C'est une amie de la dernière heure. Je lui ai promis de vous voir, parce que je crois qu'elle n'a pas mis la main au revolver. En attendant des preuves qui soient des preuves, délivrez-la du juge d'instruction. Ce M. Lemarchand l'appelait encore aujourd'hui. J'ai pris sur moi de la dispenser de cette corvée.

— Vous avez eu tort, général.

— Non, j'ai eu raison, mon cher ministre. La comtesse de Romanes fût-elle coupable, on ne devrait pas s'occuper d'elle. Il est malsain de montrer aux gens qui ne savent pas lire, que ceux qui savent lire ne sont pas plus raisonnables; prouvons que l'instruction obligatoire servira à quelque chose. Je vous en prie, revoyez votre juge d'instruction, avant qu'il ne tyrannise encore la comtesse.

— Oui, je ferai cela pour vous, mais elle n'en sera pas plus sauvée, si elle est coupable.

— Allons, allons, vous n'aimez pas les femmes.

— Quand je suis ministre de la justice, la Justice est ma femme.

— Grand bien vous fasse.

Le général alla dîner chez madame de Romanes.

Le dîner ne fut pas gai, parce qu'elle avait espéré que le Bon-Diable désarmerait le garde des sceaux.

— Que vais-je devenir, lui dit-elle, de plus en plus anxieuse.

— Ma foi, je n'en sais rien ; croyez-vous que votre mari ait été tué ?

— Peut-être.

Le général regardait bien la comtesse. Ce « peut-être » dit d'un air sincère, lui prouva presque son innocence.

— Eh bien, ma chère comtesse, vous n'avez qu'une chose à faire : c'est de rechercher vous-même, en vrai juge d'instruction, qui a pu tuer votre mari.

— Je me suis posé mille fois cette question.

Madame Ramée, qui était du dîner, prit la parole :

— Vous savez qu'on accuse aussi la maîtresse de M. de Romanes.

— Eh bien, moi, dit Régina, je n'accuse pas cette fille.

— Pourquoi pas? elle est romanesque, fantasque, exaltée.

— Oui, je l'ai vue, ici et là, dans quelques salons et dans quelques concerts; mais une femme qui chante si bien PLAISIR D'AMOUR ne tue pas un homme d'un coup de revolver. C'est une sentimentale, ce n'est pas une passionnée.

— Après tout, dit le général, je ne suis pas de votre avis, car son « plaisir d'amour » n'a duré qu'un moment. Je sais son histoire ; elle a dû garder une rude rancune contre votre mari qui vous a épousée, quand déjà les bans étaient publiés pour leur mariage à tous les deux.

Un silence suivit ces paroles; on semblait chercher.

— Qui sait, reprit madame Ramée, tout le monde se demande dans cette affaire *où est la femme,* sous prétexte qu'il y a eu un éventail brisé. Pourquoi ne se demande-t-on pas *où est l'homme?* Il n'est pas impossible qu'un assassin vulgaire ne soit passé par là.

— Pourquoi faire? dit madame de Romanes, s'il n'y avait rien à faire.

— Peut-être le guet-apens d'une vengeance, peut-être ceci, peut-être cela.

— Oui, dit le général, tout est possible, mais la force de l'accusation contre madame de Romanes et contre mademoiselle de Luzzi, c'est que cet idiot de valet de chambre affirme aujourd'hui qu'il a vu passer une femme en noir, voilée, de belle taille et de grande tournure. Le portier lui-même affirme maintenant la même chose. Et puis, que faisait là l'éventail brisé? A propos, avez-vous retrouvé le vôtre, comtesse?

— Non. J'étais convaincue qu'il était chez moi, je crois encore que je m'en suis servie depuis que j'ai quitté l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque, mais je ne le retrouve pas.

— Tant pis pour vous.

Le timbre de la porte d'entrée retentit dans la salle à manger.

Madame de Romanes tressaillit.

— Si c'était lui, pensa-t-elle.

— N'avez-vous pas peur que le juge d'instruction ne vous poursuive jusqu'ici.

Régina ne répondit pas, elle courut dans l'antichambre.

— Elle est folle, reprit le général.

Et se tournant vers madame Ramée :

— Vous savez que je suis très inquiet! Et vous?

— Moi, je n'en dors plus.

— Il faut à toute force qu'elle en finisse avec son amant.

— A qui le dites-vous? Si elle est coupable d'un crime, c'est d'aimer cet homme. Mais comment faire pour l'en délivrer? Vous comprenez bien qu'il veut épouser ses millions.

— Qu'il ne tombe pas sous ma patte! celui-là, s'écria le général en élevant la voix.

— Hélas! il n'est pas loin.

— Comment, il n'est pas loin?

— Vous n'avez pas compris?

— Pas du tout.

— Celui qui a sonné, c'est M. Léo Samarini.

Le général se leva d'un bond.

— Ah! c'est trop fort! Quoi, ce chenapan vient encore chez elle? Il fallait me dire cela, je n'y serais certes pas venu.

Le général prit son verre et le brisa dans la cheminée.

C'était un sacrifice au dieu de la colère.

— Que faites-vous, général?

Madame Ramée était devenue toute pâle, elle prévoyait quelque chose de grave.

Le général essaya de sourire, pour la rassurer.

— Voyez-vous, chère amie, j'ai brisé mon verre pour ne pas briser cet homme.

Le général dit un autre mot qu'on ne dit pas toujours dans le monde, même dans le mauvais monde.

Du reste, l'amant de Régina rebroussait chemin. Il s'était d'abord révolté à l'idée de ne pas entrer chez elle « à deux battants », comme il disait. Mais elle l'avait calmé en lui jetant ses bras autour du cou.

La démarche du Bon-Diable ne fut pourtant pas perdue. Le ministre appela le juge d'instruction et lui dit de marcher à petits pas. Selon lui, il fallait étudier l'affaire sans rappeler la comtesse, du moins on devait attendre encore.

— Elle est trop sur ses gardes pour vous rien dire. Il faut la surprendre un jour, sans l'avertir, quand elle se sera compromise un peu plus avec son amant.

Naturellement, on parlait beaucoup dans le monde parisien, le monde des curieux et des désœuvrés, mais surtout des curieuses et des désœuvrées, des aventures de madame de Romanes.

Cette étrange personnalité agitait tous les esprits. Entre deux nuages politiques comme entre deux théories sur les modes, on cherchait à la percer à jour; mais elle échappait aux plus pénétrants. Comme les déesses de l'Olympe, elle s'environnait d'une nuée.

V

QUE LA SOLITUDE N'APAISE PAS LE CŒUR

Régina était partie pour le château de la Sibylle, jurant à madame Ramée de ne plus voir Samarini : « — Je le jure sur vos larmes, Blanche. — Alors je vous garde mon cœur, Régina. »

Léo écrivit à la comtesse, mais elle ne répondit pas à ses lettres.

Cependant il ne doutait pas qu'à la première rencontre elle ne retombât sur son cœur, après des cris de colère, de jalousie et d'amour. Mais encore fallait-il qu'il la rencontrât.

Il n'osa pas se hasarder au château de la Sibylle, quoiqu'il pensât la trouver là. Mais c'était violer sa solitude, c'était la compromettre dans son pays, c'était risquer de trouver portes closes.

Une fois encore il essaya de l'attendrir par une de ces lettres passionnées, dont il avait le secret. Nul comme lui ne brûlait le papier ; nul comme lui ne jetait le cri du cœur et les larmes du sentiment.

C'est qu'il avait adoré Régina, et qu'il avait trouvé au premier coup de soleil de la passion toutes les éloquences qui abattent les femmes.

L'amour était parti, mais la rhétorique lui restait.

Quand le silence vint frapper Samarini, il se

désespéra d'autant plus qu'il n'avait pas d'argent et qu'il ne pouvait plus jouer, car il avait déjà trop joué sur parole.

Jusque-là il avait eu l'art d'emprunter beaucoup d'argent à Régina, de l'air dégagé d'un homme qui paye ses dettes. Cette femme, qui avait déjà tous les scepticismes, croyait à la parole de son amant. Il lui contait que, malgré toutes ses folies et toutes ses prodigalités, il lui restait encore une vraie fortune. Il était apparenté aux plus grandes familles italiennes ; il avait mangé déjà deux ou trois héritages, mais il montrait des lettres d'une tante et d'une cousine qui l'adoraient et qui le couvriraient d'or à leur dernier soupir.

Du reste, Régina était d'autant plus facile sur la question d'argent qu'elle l'avait presque toujours empêché de faire ce qu'il appelait son tour du monde, c'est-à-dire d'aller jouer du piano dans les cours étrangères. Il lui disait que sans son amour pour elle il courrait l'Amérique au milieu de tous les triomphes.

Madame de Romanes n'avait pas compté avec lui, mais il l'avait forcée de compter avec son mari. La pauvre Régina avait un joueur pour mari et un joueur pour amant. Sa fortune quasi légendaire se fût évanouie sur des tables de baccara, si elle n'y eût pris garde. Il faut bien dire que ni Fernand, ni Léo n'étaient trop malheureux en jouant. Si l'un et l'autre n'avaient jeté l'argent par les fenêtres pour d'autres aventures, ils n'auraient pas trop ruiné la comtesse, car, tout compte fait, si Fernand avait perdu dans le va-et-vient des cartes à peu près un

million, Samarini avait à peine perdu quelques poignées d'or ; mais il perdait tous les jours au jeu de ces dames.

Ce qui venait de la flûte retournait au tambour.

On disait même dans les cercles qu'il ne perdait pas du tout et qu'il magnétisait les cartes comme le piano. Si c'était un éloge pour le pianiste, c'était une calomnie pour le joueur, car, — jusque-là, — il y allait bon jeu bon argent, d'une main toujours royale, mais avec un œil américain, un œil qui perçait les cartes. C'était son droit. Tant pis pour ceux qui jouent sans y voir.

Léo en était donc là quand il résolut d'aller faire un tour à Monte-Carlo. Son cocher ayant mal compris, le conduisit au chemin de fer d'Orléans.

— C'est la destinée, s'écria-t-il. Cela veut dire que Régina m'attend.

Il changea donc de route et se hasarda dans les régions du château de la Sibylle.

Toutefois, quand il fut à Amboise, il rebroussa chemin.

— Qu'irai-ze faire là-bas, z'y perdrai ma dignité, Si ze ne réussis pas, tout sera fini entre nous.

Il pensait que Régina devait être bien plus sévère dans sa province qu'à Paris, où toutes les femmes sont emportées par les tourbillons dans une atmosphère endiablée.

— Oui, reprit-il, mais ze sens que ze l'aime.

En effet, l'amour lui était revenu. Il s'était imaginé que son cœur n'y était plus pour rien ; mais il s'apercevait que cette charmeuse suprême, en le bannissant de sa vie, l'exilait des joies inespérées de

la passion. Avec elle, il vivait à pleine vie, par le cœur, par l'esprit, par toutes les ivresses charnelles, par tous ces orages qui font l'arc-en-ciel.

Il jura qu'il la reconquerrait, dût-il escalader les fenêtres du château de la Sibylle.

Léo faisait ces réflexions à Amboise dans l'hôtel même où Fernand et Angèle s'étaient retrouvés, comme on le verra bientôt. Il donna l'ordre de préparer une calèche à deux chevaux. Il veilla lui-même à ce que les chevaux ne fussent pas poussifs. En tout, il voulait que les choses fussent bien faites.

Il imposait sa volonté, à l'inverse de tant de gens qui se laissent faire : « se laisser faire », c'est le grand mal de la vie. C'est ainsi qu'on devient esclave des hommes, des choses et de soi-même. On est le serviteur de l'occasion, on ne s'appartient plus. Les âmes fières sont despotiques.

Ce jour-là Régina, conduisant son amie madame Ramée à la gare d'Amboise, vint se heurter à Léo à la porte de la salle à manger de l'hôtel.

Elle ne l'avait pas reconnu, tant elle était loin de lui, je me trompe, tant elle le croyait loin d'elle : « Rézina » ! s'écria-t-il de sa voix la mieux timbrée.

Et avant que Régina n'eût eu le temps de le tenir à distance, il la prit dans ses bras et l'embrassa avec toute la désinvolture et toute la « furia » italiennes.

La comtesse de Romanes se retrouva prise dans les flammes vives de sa passion. « Je savais bien, dit madame Ramée avec un sourire d'indulgence, je savais bien que toutes ces larmes finiraient par un grand cri de joie. »

« L'amour violent trouble la cœur du voisin » dit le proverbe. L'amie de Régina l'avait vue si malheureuse dans la solitude de la Sibylle, qu'elle n'eut pas le courage de se jeter entre elle et son amant. Elle leva le doigt et dit avec un soupir :

— C'était écrit là-haut.

— Attendez-moi, dit tout à coup madame de Romanes à madame Ramée, car je pars pour Paris avec vous.

— Oui, je comprends.

Madame Ramée serra la main de Régina. Elle avait compris que la comtesse de Romanes ne voulait pas que Léo mît le pied au château de la Sibylle, où elle venait de passer une semaine avec son fils. C'était une retraite sacrée. Il ne fallait pas que les mauvaises passions y pénétrassent.

— Ma chère Blanche, reprit Régina, vous connaissez les curiosités d'Amboise, vous allez amuser M. Samarini, en le conduisant au célèbre château. Si vous avez trop de temps, vous irez visiter le château de Léonard de Vinci. Si vous avez trop de temps, vous vous ennuierez ensemble. Pour moi, je retourne à la Sibylle, c'est-à-dire deux heures pour aller, deux heures pour revenir.

— Ze me soucie bien de tous ces châteaux, dit Léo. Pourquoi ne serions-nous pas du voyage avec vous?

— Non, non! s'écria Régina : les hommes ne seront jamais reçus à la Sibylle.

Et elle remonta dans la petite victoria qui l'avait amenée.

Léo, se penchant vers elle, lui dit doucement :

— Tu reviendras au moins.

— Qui sait? dit-elle, en le regardant.

Mais ce regard disait oui.

Elle revint, on repartit ensemble pour Paris... on se retrouva dans l'enfer de l'amour...

VI

LA JOUE SOUFFLETÉE

Le juge d'instruction maintenait les droits de l'a
cusation contre la femme et la maîtresse du com
de Romanes, mais il ne se hâtait pas parce qu'
avait peur de l'opinion publique, je veux dire d
l'opinion mondaine, si les charges n'étaient pas plu
décisives.

Lui-même n'avait pas une foi absolue. Et pourtan
il croyait toujours que le comte de Romanes ne s'é
tait pas suicidé.

Régina commençait à respirer, après avoir eu l
terreur de la cour d'assises.

L'effroi avait été si grand, qu'elle avait plus d'un
fois songé à s'expatrier pour ne pas retomber sou
la main de la justice.

Vainement la comtesse avait posé discrètemen
des points d'interrogation pour savoir si elle était à
l'abri désormais. M. Lemarchand était impénétra-
ble; il répondait oui et non à toutes les questions,

ne manquant jamais de dire : « Il y a là un crime, la lumière se fera un jour ou l'autre, grâce à moi. »

En attendant que la lumière se fît, il arriva ceci :

Un soir que le juge d'instruction et sa femme prenaient le thé chez des amis, on joua des charades, on finit par jouer aux jeux innocents. Il vint un moment où madame Lemarchand, pour un gage perdu, fut condamnée à embrasser son mari. Elle passait pour une très honnête femme, ce jugement ne paraissait donc pas bien dur.

Le mari présenta sa joue, c'était la joue droite, une belle joue toute rouge, agrémentée d'une touffe de favoris brunâtres.

— Non, pas celle-là, dit la dame.

— Pourquoi, pas celle-là?

Tout le monde regardait et écoutait.

Le juge d'instruction ne voulut pas donner l'autre joue, sa femme ne se résigna pas à donner le baiser.

Quel était ce mystère?

Ce mystère c'est que madame Lemarchand, depuis le coup d'éventail, n'avait plus embrassé son mari que sur l'autre joue.

Il y a des femmes qui eussent effacé le soufflet par un baiser, mais madame Lemarchand était de celles qui « n'effacent pas », elle voulait que son mari effaçât lui-même.

Le juge d'instruction avait compris.

— Je crois que ma femme est folle, dit-il tout haut.

Et il donna l'autre joue sans dire un mot de plus.

Fut-ce par l'indiscrétion de la femme, fut-ce parce que tout le monde comprit, au bout de quelques secondes on se chuchotait l'histoire.

M. Lemarchand se mit en fureur contenue contre sa femme, ce qui lui redonna un redoublement d'ardeur contre madame de Romanes.

Le lendemain, sans trop s'inquiéter du ministre, ni du procureur de la République, il se décida à mettre le feu aux poudres. Il prépara contre Régina un mandat d'amener; mais, après quelques minutes, il se contenta d'une nouvelle citation, se promettant de l'humilier sous l'accusation quand elle serait dans son cabinet. C'était son droit, de par la loi; il croyait que c'était son devoir de par sa femme.

Il n'espérait pas amener madame de Romanes « à effacer » le soufflet de l'éventail, mais la vengeance semble un effacement à ceux qui se vengent, tandis que la vengeance donne encore plus de relief aux injures.

VII

LE CONSEIL DES MINISTRES

L'affaire de l'*Éventail brisé* fut portée un jour, entre parenthèses, au conseil des ministres. Le président de la République connaissait madame de Romanes; il avait rencontré çà et là des Montmaur, branche aînée ou branche cadette.

Comme le garde des sceaux était assis près de lui au conseil, il lui demanda des nouvelles de l'*éventail*

brisé, pendant que le ministre des finances développait des théories et argumentait avec des théorèmes. Les autres ministres, qui commençaient à « entre-bâiller leurs persiennes », comme on dit dans le monde, écoutèrent la conversation du président et du garde des sceaux. Le ministre des finances, convaincu qu'on lui donnait raison, puisqu'on ne le combattait pas, se mit lui-même à écouter.

— Ah oui, dit-il avec impatience, parlons-en.

— Cette question devient capitale, en vérité, dit le ministre des cultes, qui passait pour un homme d'esprit, — c'est la question de la capitale, — espérons que tout cela ne finira pas par une peine capitale.

Le président de la République parut désirer que cette affaire fût étouffée.

— Les sociétés ont tout à perdre, messieurs, quand les gens d'en haut donnent de mauvais exemples à ceux d'en bas.

— Oui, mais où serait la justice, si elle ne frappait pas en haut comme en bas ? Elle doit même se montrer plus sévère contre ceux qui n'ont manqué de rien, ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre physique.

C'était M. Prud'homme qui parlait.

Quelle que soit la composition du conseil des ministres, il y a toujours M. Prud'homme, puisque M. Prud'homme, c'est au fond le bon sens bourgeois désarmé de l'esprit français et de la raillerie gauloise.

Aussi la moitié du conseil opina comme M. Prud'homme.

— Je suis de l'avis de mon collègue. Nous sommes tous du même avis.

L'autre moitié du conseil appuya l'opinion du président.

— Mais songez donc au tapage de cette affaire, si elle va en cour d'assises. Vous rappelez-vous l'assassinat de la duchesse de Praslin ? Il n'y eut plus en France ni gouvernement, ni politique, ni société. Il n'y eut plus qu'un spectacle : tout le monde fut à ce drame émouvant, impossible , incroyable, inouï. Ce fut un affolement des esprits. Voilà qui est mauvais, messieurs. Devant de tels crimes, le sentiment du devoir se relâche. On s'indigne, mais on se trouve un saint. Les gens du peuple se disent : « Puisque les gens du monde en sont là, pourquoi y a-t-il des gens du monde ? »

— Mon collègue a raison. On oublie que les gens du monde ont de bonnes choses à leur actif. Il n'y a pas de société possible sans hiérarchie. Les gens du monde représentent dans leur passé l'héroïsme, le génie, le travail, la science, les arts, les lettres. Ce n'est pas en se croisant les bras qu'on est arrivé à la fortune. Nous n'en sommes pas encore à supprimer la noblesse ni l'héritage.

— Nous laisserons cela à faire à un autre conseil des ministres.

— Je poursuis. Or, puisque les gens du monde sont l'exemple, puisqu'ils disent à ceux qui luttent : vous pouvez arriver, vous ou vos enfants, au luxe que je déploie, attendu que le travail est maître du monde...

— Demain est au travail comme à Dieu.

— Ne permettez donc pas que le mauvais exemple vienne d'en haut. Ce serait à décourager ceux qui son en bas.

Le ministre qui parlait croyait bien traduire les idées du président du conseil. En effet, le président du conseil murmura :

— Vous avez raison.

Mais le garde des sceaux reprit la parole :

— Le malheur en ceci c'est que nous avons perdu trop de temp avant de prendre un parti. Il me paraît impossible aujourd'hui d'étouffer cette affaire. Cela fera peut-être plus de bruit que si on la laisse suivre son cours. Songez que le comte de Romanes n'avait pas la situation du duc de Praslin. Un sportsman a beau gagner des prix aux courses, il ne tient pas dans le monde un rang égal à celui d'un duc et pair.

— Non, mais lui et sa femme ce sont des gens à châteaux, à hôtels, à équipages pompeux, à fortunes tapageuses. Leur famille est alliée à vingt familles du meilleur monde qui vont souffrir rudement du scandale de ce procès, car si on traîne cette femme en cour d'assises, Dieu sait quelles révélations inattendues ! Ce M. de Romanes menait une vie de polichinelle... et cette madame de Romanes...

— Je vous arrête... Il y a trop d'opinions sur elle pour qu'il y ait une opinion toute faite. Dans l'incertitude, commençons par être charitable pour cette femme qui pratique la charité avec tant de cœur et qui cache si bien ses bienfaits qu'on l'appelle madame Anonyme.

— C'est bien malheureux pour elle qu'elle ne cache pas si bien ses passions.

— On n'est pas parfait. Et d'ailleurs, il faut peut-être y regarder de plus près. Vous savez très bien que la réputation d'une femme ne tient souvent qu'à la vantardise d'un fat : parce qu'on a vu madame de Romanes jouer du piano à quatre mains avec M. Samarini, on s'est hâté de lui clouer ce papillon sur la figure. Remarquez d'ailleurs que nous n'avons pas à ce propos le droit d'être plus sévère que son mari, qui était homme à donner un coup d'épée à M. Samarini, s'il se fût aperçu que cet Italien déshonorât sa femme.

— Oui ! mais vous savez que M. de Romanes avait fort affaire de son côté. Ainsi il a eu un duel avec l'amant d'une de ses maîtresses.

Un ministre mélomane prit la parole :

— A propos de ses maîtresses, je voudrais bien savoir si M. le ministre de la justice gardera longtemps sous les verrous mademoiselle Angèle de Luzzì.

— Ah! oui, elle a chanté chez vous.

Le ministre voulut cacher qu'il avait été en amitié avec la cantatrice.

— Oh! mon Dieu, elle a chanté chez moi comme tant d'autres, — à mille francs le cachet, — plus ou moins.

Un ministre, jusque-là silencieux, sourit malicieusement.

— Mille francs le cachet, ce n'est pas trop, car elle est jolie.

Le ministre mélomane para le coup.

— Je ne sais pas si elle est jolie, mais elle a une voix charmante comme chanteuse de salon, sinon comme chanteuse de théâtre.

Le président du conseil ne voulait pas prendre parti, tout en désirant que l'accusation fût abandonnée.

— Je crois que le juge d'instruction a eu tort de faire arrêter cette femme. Ce n'est pas une raison, parce qu'elle a dû épouser M. de Romanes, pour l'accuser de lui avoir tiré un coup de revolver. On ne se venge pas à seize ou dix-sept ans de distance.

Le garde des sceaux hocha la tête.

— Tous les hommes font des bêtises, les juges d'instruction comme les autres, mais il est bien malaisé d'intervenir pour ceci ou pour cela. Cependant je vais étudier de plus près cette question brûlante, parce qu'elle agite toute la société parisienne. Heureusement elle n'est pas encore descendue dans le public. Les petits journaux l'ont négligée, comme un crime qui n'est pas de leur monde. Les grands journaux n'en parlent pas, — parce qu'il n'aiment pas le scandale, — c'est connu, — parce qu'ils ne savent rien de la vérité.

— Ils sont à peu près dans votre cas, mon cher ministre.

— Non, j'en sais plus qu'eux ; par exemple, je sais que M. de Romanes ne s'est pas suicidé. Premier point : il y a un meurtrier ou une meurtrière.

— Après tout, dit le président du conseil, puisqu'il y a un crime, je m'en lave les mains ; M. le garde des sceaux a raison, que la justice se fasse.

Et après un silence : — Mais je recommande à M. le garde des sceaux de ne pas permettre que madame de Romanes soit traînée en cour d'assises, s'il n'y pas contre elle de vraies preuves. L'affaire a

été mal menée. Il ne fallait pas la compromettre avant l'heure.

— Que voulez-vous, monsieur le président, c'est elle qui a tout gâté en souffletant de son éventail le juge d'instruction. Pour être juge d'instruction, on n'est pas moins homme. D'ailleurs, la justice a le respect de la justice.

Un ministre fit remarquer qu'un soufflet de femme, surtout un soufflet par un éventail, ne devait pas être pris au sérieux.

— J'ai bien peur, dit un autre ministre, que madame de Romanes, si l'affaire ne suit pas son cours, ne soit accusée toute sa vie d'avoir tué son mari, parce qu'elle s'est indignée, à propos ou mal à propos, dans le cabinet d'un juge d'instruction, en jouant de l'éventail.

— Vous appelez cela jouer de l'éventail. Je ne vous conseille pas de tomber sous sa main, car M. Lemarchand en a porté les marques toute une semaine.

— A la guerre comme à la guerre, dit le ministre de la guerre, nous en avons vu bien d'autres. Mais, en vérité, ces coups d'éventail sont destinés à faire du bruit. Rappelez-vous la conquête d'Alger. Si on continue à poursuivre cette affaire de l'Éventail brisé, j'ai un de mes amis qui ne va pas être content, c'est le général...

— Oui, oui, dit le garde des sceaux; celui-là n'y va pas de main morte; si je l'avais écouté, madame de Romanes serait blanche comme neige et le juge d'instruction serait à Mazas. Quoi qu'il en soit, messieurs, je vais étudier l'affaire et apaiser les curio-

sités en disant partout qu'elle est abandonnée. Mais qu'il soit bien entendu que si la femme ou la maîtresse est coupable, elle sera punie. La justice pour tous. Pouvait-on ne pas condamner M. le duc de Praslin ! Si madame de Romanes, ou mademoiselle de Luzzi, y va de sa tête, eh bien, on lui permettra de s'empoisonner dans sa prison, comme au duc de Praslin.

Là-dessus, le ministre des finances continua ses théories sur les budgets de l'avenir... de l'équilibre de l'État dans l'équilibre des finances, etc., etc., etc.

VIII

L'ENLÈVEMENT D'UNE INGÉNUE

Quoique madame de Romanes ne fût pas trop anxieuse de la disparition de sa fille, la croyant dans la famille de son mari, elle courait partout, tantôt avec madame Ramée, tantôt avec Samaniri, pour retrouver Élisabeth.

Sa fatale passion l'avait emportée loin d'elle-même, mais elle sentait bien par cet horrible enlèvement d'Élisabeth combien elle aimait sa fille. Pareillement à Arcachon, elle s'était sentie la mère la plus attendrie.

Enfin, après de longs jours de recherches et d'angoisses, elle reçut par la poste, timbre de Paris, bu-

reau de la Madeleine, deuxième levée, cette lettre d'Élisabeth :

« Ma marraine bien-aimée,

» Je suis dans l'épouvante, je vondrais mourir, et je voudrais vivre pour vous revoir.

» Comment vous raconter les horribles aventures que j'ai traversées, c'est à ne pas y croire et je n'y crois pas moi-même ; suis-je bien éveillée ? O ma marraine, la fatalité nous frappe donc toutes les deux. Pourquoi ? N'êtes-vous pas la meilleure des meilleures ? Et moi qu'ai-je donc fait à Dieu ? j'ai prié, j'ai pleuré, Dieu ne m'entend pas.

» Ecoutez bien : un soir que je m'ennuyais à mourir, pendant votre séjour à Arcachon, j'ai reçu un petit billet daté et timbré d'Arcachon, qui m'appelait près de vous, parce que vous étiez malade ; ce n'était pas votre écriture, mais c'était signé par une sœur de charité qui vous veillait : il fallait partir tout de suite.

» J'ai voulu emmener Éléonore qui a voulu rester, en disant qu'elle ne partirait que sur une dépêche de vous. Ah ! comme elle avait raison, tandis que moi, dans mon aveuglement, j'ai pris la fièvre et je me suis hasardée, même sans prévenir Éléonore, jusque dans la rue Newton, où, toujours selon la lettre d'Arcachon, j'étais attendue par une dame qui devait faire le voyage avec moi. J'ai trouvé cette dame se promenant devant un fiacre. Ah ! mademoiselle, m'a-t-elle dit de la voix la plus douce, je suis bien triste, j'ai peur de ne plus revoir la comtesse de Romanes, qui a été si bonne pour moi.

» Je me suis mise à pleurer, j'ai monté dans le fiacre toute confiante en celle qui pleurait comme moi. Je commençais à m'impatienter de ne pas arriver plus tôt à la gare d'Orléans, tant j'avais peur de manquer le train, quand le cocher nous dit qu'il s'était trompé de route, parce qu'il ne connaissait pas bien Paris, mais que nous arriverions pour le train suivant.

» La dame qui était avec moi se montrait si douce et si gentille, que je ne me fâchai pas; il se passa encore une grande demi-heure, lorsque nous arrivâmes en pleine campagne ou plutôt je ne sais dans quel petit village composé de quelques maisons semées de loin en loin. La nuit était sombre; je ne comprenais plus; cette fois j'eus peur et je me mis à crier. La dame me désarma encore en me disant que, sans doute, nous avions un ivrogne pour cocher; elle passa la tête hors du fiacre pour dire des injures à cet homme, qui lui répondit par d'autres injures.

» Il s'arrêta à cet instant devant une toute petite baraque entre cour et jardin, en disant : « — C'est là. — Comment, c'est là ! m'écriai-je. — Il est fou », me dit la dame. Le cocher descendit de son siège et nous ouvrit la portière; comme nous élevions la voix, il parla beaucoup plus haut que nous, ce qui fit venir quelqu'un de la petite maison; c'était un homme tout en noir qui avait assez bonne mine, si on pouvait en juger dans la nuit. « — Mademoiselle, me dit-il en voulant me prendre la main, ne vous fâchez pas, vous êtes malade, mais c'est une folie douce, et je vous guérirai. — Mais, monsieur, je ne

suis pas folle. — Tous les fous disent la même chose. Entrez, mademoiselle. »

» Je ne voulus pas entrer, ce que voyant le cocher me prit violemment dans ses bras et me porta à demi évanouie dans l'intérieur de la baraque.

» J'avais enfin compris le guet-apens, tout en ne sachant pas où j'étais; je tombai agenouillée pour prier Dieu, en me jurant bien de recouvrer ma liberté, pour aller vous demander pardon de ma faute. On me donna un lit, dans une petite chambre qui n'était pas trop mal arrangée. La même dame ne me quittait pas de vue. Elle avait l'air de subir elle-même la tyrannie des autres. Chaque fois que je lui parlais, elle levait la main pour me montrer le ciel. Elle était de plus en plus énigmatique. Je finis par croire que c'était elle qui était folle. Je voulus ouvrir la fenêtre, mais je m'aperçus que la fenêtre était grillée ; je voulus ouvrir la porte, mais la porte était fermée au dehors : je me trouvais donc emprisonnée. Où? Je ne savais. Comment faire ? Je suppliai cette femme, après l'avoir fort malmenée, de vous faire parvenir un mot de moi. Elle me répondit qu'elle ne pouvait m'obéir, parce qu'elle obéissait fatalement à cet homme noir que nous avions vu. Elle pleurait de vraies larmes. Etait-ce joué ou pleurait-elle parce qu'elle avait pitié de moi? Je me jetai sur le lit dans mon désespoir. Je ne dormis pas. La fièvre me prit, avec la fièvre le délire ; je suis restée je ne sais combien de jours, plus morte que vive, criant après vous, ma marraine, comme un enfant après sa mère.

» Depuis que je suis revenue à moi, je passe mon

temps à vous écrire, jetant mes lettres par la grille de la fenêtre, mais sans espoir qu'elles vous parviendront. Combien en ai-je écrit ! C'est toujours à peu près la même. Si elle vous arrivent, vous verrez que j'y ai répandu plus de pleurs que de gouttes d'encre. Je dois dire qu'on ne me fait aucun mal. On m'a donné des livres : des romans, un paroissien, une bible. Madame Myra, c'est le nom de cette dame, est souvent avec moi et essaye de me consoler en me disant que toute cette comédie finira bientôt. J'ai beau lui demander où je suis ! Elle répond qu'elle n'en sait rien. Je vois à travers la grille des maisonnettes çà et là, des champs de blés, des jardinages, des jardinets, une montagne au loin, avec un clocher; mais j'ai beau faire le signe de la croix, Dieu ne m'entend pas ! Adieu, ma marraine, plaignez-moi et sauvez-moi. Je vous embrasse de toutes les forces de mon âme.

« Élisabeth. »

En lisant, en relisant cette lettre, Régina se passa la main sur les yeux et se demanda si elle ne lisait pas un roman.

Madame Ramée vint la surprendre : « Voyez » lui dit-elle en lui présentant la lettre. « Eh bien, dit madame Ramée, elle n'est pas loin, puisque cette lettre vous vient de Paris. Ces champs de blé, ces jardinages, ces jardinets m'indiquent qu'elle est prisonnière dans quelque baraque des environs de Paris. Jusqu'ici, le mal n'est peut-être pas irréparable ».

« — Mais c'est abominable ! s'écria madame de Ro-

manes. — Oui, c'est un guet-apens, dit madame Ra
mée. Mais n'aimez-vous pas mieux ce mystérieu
enlèvement, par des coquins ou par des fous, qu
par un amoureux? Car nous pouvons bien juger qu
jusqu'ici il n'y a point d'amoureux. — Qui sait
L'amoureux ne s'est pas montré, mais ne se mon
trera-t-il pas? »

Madame de Romanes fit atteler pour aller chez l
préfet de police, mais avant qu'elle fût habillée s
femme de chambre lui apporta cette autre lettr
d'une date postérieure de quelques jours à celle d
la première, — et timbrée bureau du Luxembourg
troisième levée :

« Madame la comtesse,

» C'est un ami qui vous écrit.

» Ne vous désespérez pas, j'ai vu votre filleule
mademoiselle Élisabeth van Lowe. C'est une jeun
fille charmante qui édifie tout le monde par se
beaux sentiments. Par malheur pour elle, elle s'es
passionnée pour un noble étranger, un homme à
belles façons, mais perdu de dettes. Elle vit avec
lui non loin d'ici, — il n'y a plus de distance aujour-
d'hui, — dans le plus strict incognito. Il ne la perd pas
de vue un instant. Il est comme le faucon qui ma-
gnétise sa proie. Cette vertu sans tache l'a échappé
belle jusqu'ici, mais la pauvre fillette est un ange
qui résiste à toutes les tentations. Elle aime cet
homme, mais elle lui dit qu'elle ne l'épousera que
selon votre bon plaisir. J'ai été effrayé de voir tant
de perversité. Toutefois, ce ravisseur est un gen-
tilhomme; j'espère encore qu'il n'abusera pas de ses

forces. Mademoiselle van Lowe ne m'a rien dit, mais j'ai compris, je crois, madame la comtesse, que vous pourriez la sauver. Il n'y a rien ici-bas dont on ne triomphe avec de l'argent, puisque l'argent est le maître du monde.

» Je ne doute pas qu'avec beaucoup de diplomatie, on n'arrive à délivrer votre filleule, ce qui serait une œuvre agréable à Dieu. Vous-même, madame la comtesse, vous avez traversé bien des périls; voilà pourquoi vous me comprendrez. Je ne puis pas vous en dire davantage, car je suis l'ami de celui qui veut épouser mademoiselle van Lowe.

» Voulez-vous me faire votre ambassadeur? Envoyez-moi, poste restante, demain avant deux heures, un bon sur la Banque de cinquante ou cent mille francs. Je partirai le soir même pour *** et je vous ramènerai la pauvre égarée. Naturellement, si j'ai pu arranger l'affaire à meilleur compte, je vous remettrai ce qui me restera. Car c'est par un sentiment d'amitié pour vous et de sympathie pour cette jeune fille que je tenterai cette délivrance. Je ne dois pas vous dissimuler que le moment est venu.

» Vous trouverez dans cette lettre un mot de votre filleule, qui vous prouvera sa confiance en moi.

» XXX

» Réponse, poste restante, rue Jean-Jacques-Rousseau. »

Voici le billet contenu dans cette lettre :

« Ma marraine,

» Que de larmes et de prières ! Vous ne savez pas

comme je vous aime et comme je suis désespérée de ne plus vous voir !

» ÉLISABETH VAN LOWE. »

Madame de Romanes relut trois ou quatre fois la lettre signée XXX, tout en baisant le petit billet de sa filleule. Et plus elle lisait, et moins elle comprenait. Il n'était pas possible que cela fût ainsi ? Elle pressentit une grossière embûche. Elle alla chez le préfet de police.

Mais à Paris, dans cette vie fiévreuse qui s'appelle la vie à toute vapeur, on ne va pourtant pas si vite qu'on voudrait bien. Il fallut que Régina retournât deux fois chez le préfet de police pour le rencontrer. Elle lui demanda conseil. Le préfet ne douta pas que cette lettre ne fût la première pièce écrite d'un joli chantage. Il promit d'en avoir raison.

IX

M. QUATRESOUS

Mais Pasquinet n'était pas si bête que cela ; il avait tout prévu.

En écrivant le soir à la comtesse, il savait bien qu'il ne risquait pas d'être pris : il lui demandait pour le lendemain à deux heures, le bon sur la Banque. Or il avait fait sa police, lui aussi, car sa

chère cuisinière était toujours au service de Régina. Cette fille saurait par le cocher ou par la femme de chambre si madame de Romanes envoyait une lettre poste restante ou si elle avertirait le préfet de police.

Il saurait même si elle avait vu le préfet de police, car la femme de chambre n'ignorait rien dans la maison. Il pourrait donc se présenter à coup sûr à la grande poste, au bureau restant, ou ne pas se présenter si le préfet de police avait été avisé.

Le soir du lendemain on le vit rôder devant la grille du petit hôtel. Une demi-heure après, la cuisinière le rejoignit rue Lapérouse.

— Eh bien, lui dit-il, je crois que les cartes m'ont trahi.

— Oui, mon pauvre Pasquinet, j'ai compris que la comtesse avait vu le préfet de police.

— Tout n'est pas perdu. Crois-tu que la comtesse me reconnaisse si j'allais chez elle ?

— J'en ai peur, car elle a dit souvent à la femme de chambre : Qu'est-ce donc que cet homme que je vois rôder devant la maison ?

— Eh bien, j'enverrai Quatresous à la comtesse.

Quatresous, c'était un ami de Pasquinet qui ne jouait qu'un second rôle parmi les coquins, mais qui s'acheminait vers les premiers rôles. Il avait, entre autres malices, celle de ne jamais se livrer.

On ne remit pas l'affaire au lendemain. Une heure après, M. Quatresous, en grande redingote, en cravate blanche, en gants noirs, sonna à la grille.

Il savait que la comtesse était chez elle. Ce fut sa cuisinière qui ouvrit. Il donna le mot de passe

pour qu'elle ne fît pas obstacle. Quand le nom c Pasquinet allait à l'oreille de Marie-Louise, el tombait dans la béatitude.

Quatresous se fit annoncer sous le nom de Duchâ teau, attaché au cabinet de M. le préfet de polic D'ailleurs il présenta sa carte.

Régina n'eût pas reçu M. Duchâteau ; mais comm on venait de la part du préfet de police, elle fit di au visiteur d'entrer. Il vint silencieusement jusqu elle, il la salua avec une gravité respectueuse ; aprè quoi, il prit ainsi la parole :

— Madame, je ne vous apprendrai pas l'histoire d l'enlèvement de mademoiselle Élisabeth van Low votre filleule, parce que vous savez mieux que m cette histoire ; mais je viens à vous parce que j'a été chargé par M. le préfet de police de décou vrir le secret de la lettre signée XXX qui vous a ét adressée hier. Pour moi qui connais bien le troisièm dessous, il n'est pas douteux, madame, que celui qu signe XXX n'obtiendra pas un prix Montyon à l'Ins titut. C'est un industriel de haute volée, qui pratiqu le chantage dans le meilleur monde. Mais faut-i vous le dire, il est lui-même du meilleur monde C'est un de ces insaisissables personnages qu sont partout et qu'on ne peut empoigner null part, parce qu'ils sont toujours sur leurs garde et qu'ils connaissent bien les défilés du code pénal Quand la loi peut les atteindre, il ne sont plus là sauf à revenir en temps opportun. Je dois vous dire d'ailleurs, qu'on ne m'a jamais signalé l'écriture d ce monsieur XXX.

Quatresous, croyant entendre sonner, se troubla

un peu, tout en gardant un masque impassible ; mais il se remit bien vite et continua :

— Est-ce un étranger qui ne fait que toucher barre à Paris? est-ce un Parisien qui prend les allures d'un étranger? J'ignore. Nous avons mis notre monde en campagne au bureau de la poste; nous avons arrêté, pour la relâcher bientôt, une pauvre femme qui a demandé s'il n'y avait pas une lettre pour M. XXX. Mais celle-là n'était pas de la bande. Peut-être, après tout, a-t-on eu tort de la relâcher, car bien qu'elle eût un air idiot, elle avait une lettre à l'adresse de XXX. Quoi qu'il en soit, madame, selon l'avis de M. le préfet de police, le meilleur moyen de prendre cet homme la main dans la poche, c'est à la Banque de France. Il faudrait donc lui adresser un mandat à la poste restante, comme il l'a demandé.

Quatresous étudiait la physionomie de Régina. Il lui sembla que la comtesse se laissait prendre :

— Faites le mandat; quelle que soit la somme, nous vous répondons que cet homme sera *cueilli* au moment où il se présentera au guichet. Et alors otage pour otage. Quand nous le tiendrons, il faudra bien que l'on nous rende mademoiselle votre filleule.

La comtesse avait écouté sans mot dire, très surprise de cette visite inattendue, mais ne doutant pas que Quatresous ne fût envoyé par le préfet de police. Elle fut si heureuse à cette idée de revoir sa fille, grâce à ce stratagème, qu'elle dit tout de suite à Quatresous avec abondance de cœur :

— Je suis toute prête à signer un mandat pour sauver cette pauvre enfant... Mais de combien?

Faut-il mettre cinquante ou cent mille francs?

— La somme n'y fait rien, madame, reprit Quatresous. Comme vous avez affaire à un gros bonnet de chantage, mettez tout de même cent mille francs, sans quoi il ne se déciderait peut-être pas à risquer sa liberté.

— Mais, s'il est allé inutilement ou s'il n'est pas allé aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau, ira-t-il demain?

— N'en doutez pas.

Quatresous dit cela en homme qui croyait déjà y être.

— Si c'est l'avis du préfet, je n'ai qu'à obéir. Vous répondez de mes cent mille francs?

— Comme de votre filleule.

Régina se leva et alla prendre un cahier de chèques dans son petit secrétaire, un chef-d'œuvre Louis XVI, où les filets d'or remplaçaient les filets de cuivre.

Ce fut bientôt fait; en moins d'une demi-minute, elle eut écrit le mot *cent mille francs*, mis la date et signé de sa belle main.

— Voici ! dit-elle.

Elle prit une enveloppe et écrit :

Monsieur XXX

Poste restante, rue Jean-Jacques-Rousseau.

— Voilà qui est bien, dit Quatresous; maintenant soyez sans inquiétude, je vous réponds que c'est nous qui toucherons les cent mille francs.

Il ne se trompait pas.

La comtesse sonna. Elle fut quelque peu surprise de voir émerger sur la portière la figure de Marie-Louise.

— Où est donc la femme de chambre demanda Régina.

— Elle vient de sortir pour un instant, répondit la cuisinière.

— Voilà une lettre qu'il faut porter à la poste, mais tout de suite, tout de suite.

— Je cours à l'avenue Joséphine.

Marie-Louise prit la lettre en toute hâte, soit pour obéir, soit parce qu'elle avait écouté à la porte. Avait-elle peur que la comtesse ne se ravisât?

Quatresous, quoiqu'il ne fût pas à ses débuts, marchait sur des charbons ardents. Il jugea à propos de ne pas continuer la conversation. Il salua jusqu'à terre madame de Romanes en lui disant : « A demain. » Mais c'était à ses cent mille francs qu'il disait : « A demain. »

La cuisinière avait mal écouté à la porte et Quatresous ne l'avait pas renseignée. Il était si simple qu'elle lui remît directement la lettre renfermant le mandat de cent mille francs ! On ne saurait songer à tout : c'est le proverbe des coquins et des coquines.

Le lendemain, la poste venait à peine d'ouvrir ses bureaux, que Quatresous lui-même se présentait au guichet avec une rosette multicolore à la boutonnière. Il renversait la tête en homme sûr de lui. Il roulait dans ses doigts un magnifique cigare, et comme il était blond, il prit un accent anglais pour demander une lettre à l'adresse de M. XXX, après

avoir lorgné deci delà les gens qui demandaient des lettres au bureau restant.

Ce ne fut pas long. On lui jeta la lettre, absolument comme si elle ne renfermait que des injures.

Naturellement il ne la décacheta pas et prit la clef des champs, tant l'Hôtel de la Poste lui semblait une prison.

Ce n'était qu'à moitié fait. Mais il n'y a que le premier pas qui coûte. Il alla droit à la Banque et déploya un passeport du non de James Nelson, esquire, en disant, toujours avec un accent anglais, qu'il était sans doute inutile de prouver sa nationalité.

A la Banque de France on n'ouvre les yeux que sur le papier de la Banque de France pour voir s'il n'est pas contrefait : on ne les ouvre pas sur le porteur pour voir s'il est faux.

On jeta dix paquets de dix mille francs à Quatresous, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête.

Vous pensez bien qu'il ne les compta pas après le chef du comptoir. La Banque ne se trompe jamais. Et puis pour Quatresous le temps c'était de l'argent.

Le palais de la Banque lui semblait une prison comme l'Hôtel de la Poste. Cependant, dans sa rapidité à regagner la rue de la Vrillière, il garda une certaine dignité; mais si on avait crié : Au voleur! je vous prie de croire qu'il ne se fût pas retourné et qu'il eût prit ses jambes à son cou.

Il descendit par le Palais-Royal, tout en se disant : « Eh bien, mon ami Quatresous, cent mille francs c'est un beau denier. Quand on pense que tu t'en vas bêtement donner tout cela à Pasquinet. Faut-il qu'il y ait de la probité chez les voleurs? »

En effet, Quatresous trouva Pasquinet au café de la Régence, où ils se donnaient rendez-vous tous les jours.

Les voleurs ne sont pas si bêtes ! — Qui songerait à aller les trouver là, — au milieu des silencieux joueurs d'échecs ?

Pasquinet faillit embrasser Quatresous, même devant tous les habitués.

Quand les cent mille francs furent passés dans ses mains, il fit pourtant une chose indigne de lui-même comme de Quatresous.

— Oh ! Pasquinet ! dit Quatresous avec dignité, c'est bien mal ce que tu fais là ! Me crois-tu donc capable d'avoir gardé un de ces chiffons ?

— On ne sait pas ! dit Pasquinet, comptant toujours ; je connais le cœur humain.

— Ah ! si j'avais su cela, pensa Quatresous, c'est moi qui aurais tout gardé !

Le soir, on fit la noce. Hélas ! la pauvre Marie-Louise n'en fut pas. On se paya des cocottes du boulevard, des drôlesses bien habillées. On loua un salon chez Véfour pour y danser et pour y souper.

Quand vint le jour, on dansait encore, à l'heure où Marie-Louise allait au marché et pensait sérieusement à la publication des bans.

Elle acheta un magnifique turbot, sur lequel elle vola cent sous à sa maîtresse. Total : cent mille francs et cent sous.

X

COMMENT ON RETROUVE ÉLISABETH

Cependant, le lendemain, en se réveillant, madame de Romanes pensa qu'elle venait de faire une bêtise. Etait-il possible qu'une sceptique comme elle fût tombée dans ce guet-apens !

Elle écrivit tout de suite au préfet de police pour lui dire qu'un M. Duchâteau, attaché à son cabinet, était venu lui donner des conseils qui lui coûteraient peut-être cent mille francs. Et elle expliquait tout.

Pendant qu'on portait sa lettre, elle courait à la Banque. Elle ne se fût pas dérangée si matin pour dix mille francs, mais le chiffre de cent mille francs met tout le monde en campagne.

Elle arriva trop tard, — comme sa lettre au préfet de police. — On était venu toucher sans obstacle le mandat de cent mille francs. Elle demanda comment était le porteur. On lui répondit : Comme tout le monde.

Le chef de comptoir et son aide n'étaient pas de l'école de Claude.

Toutefois, l'un des deux donna comme signalement : « Un monsieur très bien, — accent anglais, — ayant l'air de penser à autre chose. »

Régina s'en alla furieuse contre elle-même. Elle

eût été plus furieuse encore si elle eût reconnu Quatresous dans celui qui avait touché le mandat.

Quand on est volé, on l'est par son argent et par son esprit. Voilà pourquoi on est deux fois furieux.

La colère de madame de Romanes lui fit presque oublier son chagrin. Elle en voulut même à Élisabeth de sa bêtise. Etait-il possible qu'elle se fût laissé prendre ainsi, cette grande fillette ? Pourquoi était-elle si bête? Elle ne tenait ni de son père ni de sa mère ?

Mais Régina fit un retour sur elle-même. A qui la faute? Comment avait-elle pu laisser ainsi sa fille à la garde de la femme de chambre, sans qu'un ami veillât sur elle ?

C'est que madame Ramée n'était pas alors à Paris.

Et, d'ailleurs, elle n'eût pas osé dire à Blanche qu'elle partait pour Arcachon avec Samarini. Certes, son amie lui eût conseillé d'aller voir son fils, mais accompagnée de sa fille et non de son amant.

Or, maintenant qu'on lui avait enlevé sa fille et volé cent mille francs, elle était à bout de forces pour lutter encore. Non pas que les cent mille francs fussent pour elle un grand souci, car elle faisait bon marché de l'argent ; mais elle ne voulait jamais être vaincue. Elle trépignait sur le sort qui la malmenait ainsi. Aurait-elle sa revanche ?

Samarini la surprit dans les idées les plus noires. Elle l'apostropha avec un accent amer, violent, presque brutal. Elle l'accusa de toutes ses misères. Elle lui dit qu'il était son mauvais génie, elle lui ordonna de ne jamais plus venir chez elle, s'il ne voulait pas

qu'elle se jetât au couvent, comme dernière issue de son désespoir.

Samarini ne prenait jamais rien au sérieux, si ce n'est lui. Il finit encore par l'adoucir, tout en jurant qu'il se sacrifierait, et qu'il sacrifierait son cœur. Il lut et relut lui-même la lettre d'Élisabeth et la lettre anonyme.

— Pourquoi aussi, dit-il à Régina, avoir été trouver le préfet de police au lieu de venir me trouver? Ze suis bien plus malin que ces zens-là. Soyez france avec moi, il ne vous arrivera zamais rien de fâceux. Ze vaux mieux qu'un conseil de ministres. Puisque votre filleule vous tient tant au cœur, ze vous la retrouverai.

Madame de Romanes n'avait pas plus dit à son amant qu'à son mari que sa filleule fût sa fille.

— Vous me la retrouverez ! s'écria-t-elle. Ce jour-là je vous pardonnerai toutes les larmes que j'ai versées pour vous. Je vous pardonnerai toutes les humiliations de ma chute, toutes les défaillances de mon orgueil.

— Non, murmura Samarini en baisant les cheveux de la comtesse. Ce zour-là, tu diras : Ze t'aime. C'est tout.

— Eh bien, je t'aime, mais ramène-moi ma filleule.

Samarini n'avait pas eu besoin de passer par la préfecture de police pour connaître à fond le troisième dessous du monde parisien.

C'était l'esprit le plus pénétrant, peut-être bien parce que c'était l'esprit le plus dépravé. Il y avait un peu de tout dans cet homme. D'une intelligence

supérieure, dévoyée par la passion du jeu et des femmes, il avait vu la meilleure société et il s'était aperçu que la meilleure société ne mérite pas tous les jours le prix Montyon. Il avait vu la plus mauvaise et il avait décidé que c'est encore là qu'on trouve les vrais cris du cœur humain.

Quand Samarini promit à la comtesse de lui ramener sa fille, il ne savait pas par quel chemin. Il était de ceux qui ont foi dans la malice des choses et qui ne doutent jamais d'eux-mêmes. Il irait à la police. Il connaissait une agence mieux renseignée que tous les agents nocturnes; enfin, il se mettrait en quatre pour retrouver cette ingénue qu'il avait déjà failli *déniaiser;* car on se rappelle que, le soir même de l'arrestation de madame de Romanes, il jouait du piano à quatre mains avec Élisabeth van Lowe.

En comptant sur la malice des choses, Samarini ne s'était pas trop fait d'illusion. En effet, à peine était-il sorti ce jour-là du petit hôtel de la rue Galilée qu'il rencontra, revenant de je ne sais quelle course, Marie-Louise, qui paraissait très distraite, puisqu'il la heurta avant qu'elle ne le vît.

— Marie-Louise, lui dit-il, nous avons bien dîné hier. Corbleu ! vous êtes un cordon bleu, ou ze ne m'y connais pas, ventre-bleu !

— Oh ! monsieur Léo est bien bon pour moi.

On s'était arrêté sur le trottoir.

— Dites-moi, Marie-Louise, ze ne puis pas croire que vous ne sassiez pas quelque çose de l'enlèvement de cette pauvre petite Élisabeth ?

— Ah ! monsieur, ni vu ni connu. J'en suis désolée

la première ; mais vous comprenez que ma cuisine n'est pas un observatoire, puisqu'elle est en sous-sol. Je suis comme une taupe ; je ne sors de mon trou que pour rentrer dans un autre, car l'office n'est pas plus gaie que la cuisine.

— Nous sonzerons à cela. Vous habiterez bientôt un palais. Ze vous promets que vous aurez alors une cuisine qui sera un salon.

Samarini regarda fixement la cuisinière.

— Et vous pourrez y recevoir vos amis.

— Ah ! monsieur, une pauvre femme comme moi n'a pas d'amis.

— Ce n'est pas ce qu'on dit.

— De mauvaises langues ! Que voulez-vous, une femme a touzours une « connaissance », mais en tout bien tout honneur, monsieur. Car moi, monsieur, en fait d'amour, je ne connais que le mariage.

— Et moi, dit Samarini, c'est la seule çose en amour que ze ne connaisse pas.

— Vous la connaîtrez bientôt, car vous allez épouser madame la comtesse.

— Zamais, le mariage n'est pas dans mes habitudes. Mais puisque vous voulez sérieusement vous marier, eh bien, ze veux vous protézer dans cette belle idée.

Deux grosses larmes perlèrent sur les yeux de mademoiselle Marie-Louise.

— Ah ! monsieur, il est trop tard.

— Comment, il est trop tard ? Est-ce qu'un polisson aurait abusé de votre vertu ?

— Hélas ! monsieur, j'avais une connaissance qui

m'a promis le mariage, mais qui m'a trahie comme on ne trahit pas un chien.

— Quelle infamie! Voulez-vous que zarrange cela?

Samarini avait pris la figure la plus indignée, si bien que la cuisinière s'imagina qu'elle venait de conquérir pas ses larmes toutes ses sympathies.

— Voyons, reprit Samarini, contez-moi votre histoire en quatre mots, ze vous zure que ze vous ramènerai le traître.

La cuisinière ne vit pas d'embûches; elle y alla bon jeu, bon argent. Elle conta à Samarini comment Pasquinet l'avait adorée et comment il la plantait là dans son tablier blanc pour une robe à queue.

— Une robe à queue?

— Oui, il a de quoi se passer cela aujourd'hui.

— Ah! cet infidèle est devenu rice?

— Oui, par ma faute. Et il se moque de moi avec l'argent que...

— Parlez, parlez, je suis un ami.

Marie-Louise comprit qu'elle en avait trop dit, mais Samarini trouvait qu'elle n'en avait pas assez dit.

Il prit un air si attristé pour lui prouver son amitié qu'elle se décida à parler encore.

— Oui, monsieur, je lui ai fait faire une affaire. Je lui ai donné une vraie fortune. Savez-vous quel usage il en fait? Dès qu'il a eu touché l'argent, monsieur a invité sa cocotte à un grand dîner au Palais-Royal, et on a dansé toute la nuit. Et je n'étais pas là?

— Abomination des abominations! Quoi! il s'amuse sans vous. C'est un monstre!

— Oui ; mais il s'en repentira, car je me vengerai.

— Et vous aurez bien raison. C'est donc un faiseur d'affaires ? Comment s'appelle-t-il ?

— Pasquinet. Il est né malin. Il faisait un peu de tout. Il a tenu un bureau de placement, il a été commissionnaire en vins d'Espagne et en poupées articulées. Aujourd'hui, il a un cabinet d'affaires ; il doit fonder une maison de banque, car il m'avait juré que je serais banquière.

C'était toute une révélation pour Samarini.

Marie-Louise ne croyait rien trahir du secret de l'enlèvement d'Élisabeth van Lowe. Mais Samarini avait déjà percé le mystère.

— Mais c'est un homme précieux que Pasquinet, dit-il d'un air convaincu. Z'en veux faire mon ami, et ze jure qu'il vous épousera, Marie-Louise. Il doit connaître tout Paris ?

— Ah ! je crois bien que lui et son ami Quatresous sont des malins, qui ne s'en laissent pas conter.

— Quatresous, qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est un monsieur très bien, comme Pasquinet ; je crois qu'il a été maître d'études à Carcassonne ; aussi il parle l'anglais comme vous parlez l'italien.

— Ze tiens le fil, pensa Samarini.

Madame de Romanes lui avait conté que ce chèque de 100,000 francs avait été touché à la Banque de France par un homme qui avait l'accent anglais. L'amant de Régina changea tout à coup de figure. Il prit un air courroucé et, saisissant Marie-Louise par le bras :

— Savez-vous que vous êtes une coquine ?

— Monsieur Samarini veut rire.

Mais Marie-Louise avait déjà pâli.

— Une triple coquine. Vous êtes dans l'enlèvement d'Élisabeth van Lowe et dans le vol des 100,000 francs.

— Ah! monsieur, pouvez-vous dire cela?

— Oui, je dis ça parce que c'est ça. Ecoutez-moi bien. Si vous voulez ne rien cacher de cet abominable affaire, ze vous réponds qu'on ne vous fera pas de mal. Mais si vous ne voulez rien dire, ze vous traîne à l'instant même cez le commissaire de police.

Marie-Louise, qui adorait Pasquinet, même après sa trahison, joua la surprise et jura qu'elle n'était pour rien dans l'enlèvement de la filleule de madame de Romanes, non plus que dans le vol de cent mille francs. Elle dit qu'elle était une pauvre fille qui n'avait jamais fait de tort à personne, qui envoyait tous les mois de quoi faire vivre sa mère, qui lisait la Bible le dimanche, et qui n'avait commis qu'une faute dans sa vie, celle d'aimer Pasquinet.

— Mais ce n'est pas là un crime, et je n'ai pas peur du commissaire de police.

— Eh bien, nous allons voir.

Et Samarini ressaisissant la cuisinière par le bras, l'entraîna vers le bureau du commissaire de police. Elle fit assez bonne figure durant le trajet; elle marcha d'un pas assuré, côte à côte, avec l'Italien, qui commençait à douter de sa complicité; mais quand elle arriva à la porte du commissaire de police, elle eut toute la peine du monde à retrouver

sa voix, pour dire à Samarini : « Eh bien, si vous me faites grâce je vous dirai tout. »

Quoiqu'elle aimât beaucoup Pasquinet, elle ne l'aimait pas encore assez pour aller en prison avec lui ; d'autant plus qu'elle savait bien qu'elle ne serait pas dans la même cellule. Et puis, la vengeance parlait aussi haut que son amour.

Samarini lui jura encore que la comtesse lui pardonnerait, si elle donnait la trace de ceux qui avaient fait le coup.

Ce ne fut qu'en arrivant au petit hôtel que Marie-Louise retrouva sa voix. Elle tenta bien un peu dans son récit de masquer la vérité pour sauver Pasquinet. Elle n'accusa que Quatresous. Mais ce qu'elle dit suffit pour dévoiler ce qu'elle ne voulut pas dire.

Samarini l'enferma tout en haut dans sa chambre. Il ne perdit pas de temps. Il courut chez Pasquinet qu'il ne trouva pas chez lui, mais qu'il trouva au café du *Rat-Mort*, selon les indications de Marie-Louise.

Il n'eut pas besoin qu'on lui dise son nom pour le reconnaître. Pasquinet jouait aux dominos avec Quatresous. Il faut bien passer le temps entre deux affaires. Ces honnêtes gens, d'ailleurs, ne travaillaient que la nuit. Samarini alla droit à Pasquinet, car il vit tout de suite que Quatresous n'était qu'un subordonné.

— Zai l'honneur de parler à monsieur Pasquinet, lui dit-il en prenant sa figure souriante.

— Oui et non, répondit Pasquinet, tout à son jeu, ne pressentant pas qu'il était si près de l'abîme.

Samarini, voyant qu'il ne s'était pas trompé, mit

un très joli revolver sous les yeux de Pasquinet.

— Comment trouvez-vous ce revolver?

— Je trouve que c'est une mauvaise plaisanterie.

Quatresous voulut décamper. Mais Samarini était de taille à les retenir tous les deux.

— Pas un mot, pas un mouvement, dit-il.

— Que voulez-vous? demanda Pasquinet en ne cachant pas trop mal sa terreur et en portant la main à son couteau.

— Ce que ze veux, répondit Samarini en faisant sauter la main de Pasquinet, c'est que vous me rendiez cent mille francs que vous avez volés à la comtesse de Romanes et que vous me disiez tout de suite où est sa filleule.

Quatresous voulait toujours s'en aller.

— Toi, lui dit l'Italien, ze te tue comme un cien, si tu fais un pas!

Et il le menaça de son revolver.

On commençait au *Rat-Mort* à s'inquiéter de la scène : Quatresous, ne voulant pas qu'on doutât dans le café de sa bonne réputation, cria tout haut :

— Affaire de femme, affaire de femme, messieurs.

Mais Samarini, qui voulait avoir pour lui les habitués du café, cria à son tour :

— Affaire d'argent! messieurs, affaire d'argent!

Il était toujours en garde, car il ne doutait pas que ces aimables joueurs de dominos n'eussent chacun un bon couteau, un bon poignard, ou un bon revolver. Il les jugeait capables de se défendre. Ils n'allaient pas se livrer comme des chiens qu'on menace.

— Voyons, reprit-il, parlez vite! Vous seriez

quatre, ze n'aurais pas peur de vous. Ne tentez pas de faire les *méçants*.

Samarini, on le sait, était imposant par sa belle architecture. Il avait, en outre, un art de froncer le sourcil, qui lui donnait un air de force surhumaine.

Pasquinet était pris comme dans une trame d'acier. On a déjà vu que Quatresous ne faisait pas bonne figure, ayant toujours l'œil sur la porte.

— Voyons ! voyons ! reprit Samarini en frappant du pied, où est mademoiselle van Lowe, où sont les cent mille francs !

Il vit que Pasquinet tentait de lui jeter sa tête dans l'estomac, comme font les Bretons et les béliers, mais il força Pasquinet, par la vue de son revolver, à se bien tenir.

— De quoi, de quoi, dit l'amant de Marie-Louise. Ce n'est pas dans un lieu public qu'on peut s'expliquer.

— Eh bien ! qu'à cela ne tienne. Il y a quatre azents de police à la porte, voulez-vous que ze les appelle.

Cette fois Pasquinet fut convaincu.

— Escoffiés ! dit-il à Quatresous.

— Rachetons-nous, lui répondit Quatresous.

Pasquinet pris un air souriant qui jurait avec sa pâleur.

— Ecoutez, monsieur, je ne veux pas me fâcher.

— Vous êtes bien bon.

— Voulez-vous prendre une absinthe ?

— Merci, monsieur.

— Asseyez-vous que nous causions. Grâce à tout le tapage qu'on fait ici, on ne nous entend pas.

— Eh bien ! parlez. Mais z'aime mieux être debout.

Pasquinet compris qu'il fallait dire quelque chose. Il essaya d'abord de retourner au déluge, pour se donner des certificats de vertu ; mais l'éloquence du revolver le ramena bien vite au cœur du sujet.

— Remarquez, monsieur Pasquinet, que ze suis l'ami du préfet de police et que ze suis autorisé par lui à en finir avec vous, si vous faites des façons.

— Si vous êtes l'ami du préfet de police, donnez-moi votre parole que nous ne serons pas poursuivis pour cette gaminerie sans importance.

— Vous allez bien, vous ! Un rapt et un vol !

— Ah ! une simple plaisanterie !

— Enfin, qu'avez-vous fait de la jeune fille ?

— Si vous voulez renvoyer vos quatre agents de police, nous prendrons une voiture et je vous conduirai à elle. Si vous ne voulez pas, tant pis pour vous et tant pis pour elle, car vous ne saurez jamais où elle est.

— C'est ce que nous verrons.

Samarini comprit qu'il ne fallait pas trop brusquer les choses, pour ne pas tout risquer. Et d'abord, ce n'était pas tout de retrouver Élisabeth : il fallait la retrouver intacte, blanche comme neige, sinon ingénue comme elle était partie. Un enlèvement, quel qu'il soit, mûrit les femmes. Il fallait en outre sauvegarder sa réputation. Si on arrêtait brutalement Pasquinet et ses complices, c'était un bruit d'enfer. Tout Paris s'amuserait de cette aventure qui venait encore aggraver la situation de madame de Romanes. On aurait beau parler de chantage,

l'opinion publique ne s'y laisserait pas prendre. On verrait là-dessous tout un roman où l'amour joue son jeu.

Samarini n'était donc pas décidé à n'obtenir Élisabeth que par la main de la justice, — une main qui laisse toujours son empreinte, même sur les plus chastes, même sur les plus vertueuses, même sur les plus irréprochables.

Il dit à Pasquinet : « Oh ! ze veux bien éloigner les azents de police, ze n'ai pas besoin d'eux pour cette petite affaire, car ze n'ai pas peur de vous. »

Pasquinet, qui ne perdait pas trop la carte, répliqua : « Je crois bien, vous êtes deux contre deux. »

Il indiquait le revolver et pour relever le moral de Quatresous, il ajouta : « Et encore, j'ai là un camarade qui aimerait mieux ne pas être de la partie. »

Samarini voulut encourager Pasquinet dans les beaux sentiments, car il n'est pas de coquin qui n'ait ses lueurs dans les ténèbres du vice.

— Ah ! si votre compagnon veut aller se promener, nous nous passerons bien de lui.

Mais Pasquinet jugea que la petite expédition ne serait pas gaie sans Quatresous. Samarini pouvait se fâcher ; il fallait bien être deux au moins pour lui répondre.

— Eh bien, dit Samarini, nous allons monter dans mon coupé ; ze vous offre une place à côté de moi ; votre inséparable montera à côté de mon cocer.

On sortit du café. Le grand air redonna du courage à Pasquinet, qui voulait encore parlementer. Quatresous, au contraire, se soumettait aux évène-

ments. « Voyons, lui dit-il, ne perdons pas de temps. » Et il regardait autour de lui pour voir les agents imaginaires.

Samarini s'apercevait bien que Pasquinet y regardait à deux fois avant de monter dans le coupé. Il lui dit avec un malin sourire : « Monsieur Pasquinet, si vous aimez mieux faire le voyaze avec les azents ze vais les appeler. » Cette fois, Pasquinet se livra pieds et poings liés.

— Et où allons-nous? demanda Samarini.

— Aux Prés-Saint-Gervais.

Une fois en route, le coquin se ravisa encore. Il se disait : « Je veux bien rendre la fille, mais je ne veux pas rendre l'argent. » Il avait peur que Samarini ne tînt pas sa parole. « Après tout, monsieur, dit-il d'un air indécis, nous n'allons peut-être pas la trouver, cette demoiselle, car on m'a dit qu'elle était partie pour les bords du Rhin. »

Samarini le reprit de haut : « Monsieur Pasquinet, ne plaisantons pas. » Il montra encore son revolver. « Quoi qu'il arrive, si je vous tue, votre compagnon sera là pour me dire la vérité. »

Pasquinet se résigna.

Sur les questions de Samarini, il inventa toute une histoire. Il connaissait un monsieur qui était amoureux d'Élisabeth. Pour lui, il n'était pas étranger à l'enlèvement, mais il n'avait en ceci fait qu'obéir à ce monsieur, jusque-là très bon pour lui. Si Élisabeth était restée honnête, c'était peut-être grâce aussi à une brave femme choisie par lui, Pasquinet, pour être sa dame de compagnie.

On arriva bientôt devant une maison borgne. C'é-

tait presque le mot, puisque cette baraque isolée n'avait qu'une fenêtre sur chaque face.

Samarini retrouva Élisabeth à moitié habillée, cheveux épars, qui lisait un roman.

On peindrait mal la joie de la pauvre enfant en voyant Samarini. Elle se jeta dans ses bras et éclata en sanglots, tout en demandant sa marraine.

La dame de compagnie, — une des victimes de Pasquinet, mais qui l'aimait tout autant que Marie-Louise, — se mit à pleurer aussi, en déclarant qu'elle n'avait jamais été si heureuse que dans l'intimité de cette jeune fille, modèle de toutes les vertus.

— Oh, monsieur, dit-elle à Samarini, en femme qui savait bien son rôle, ne faites pas de mal à M. Pasquinet, car ce n'est pas à lui qu'il faut en vouloir. Il y a là un mystère que je ne puis dévoiler, mais croyez-moi, il faut lui pardonner ses torts qui sont ceux d'un homme léger, entraîné par la mauvaise compagnie.

Élisabeth était si heureuse que, dans sa bonté aveugle, elle plaida la cause de tout le monde.

Samarini ne voulut pas s'attarder dans ce mystère. Il avait hâte de voir la jeune fille dans les bras de sa marraine. Il l'entraîna dans le coupé et salua froidement tout ce monde-là. Mais quand Élisabeth fut montée, quand il eut mis le bout de sa bottine sur le marchepied, il dit à Pasquinet, qui avait daigné le reconduire : « Et l'arzent? »

Quatresous, qui se tenait à distance, s'écria : « Oh! ce n'est pas permis de parler d'argent quand on a un pareil trésor sur la main. » Mais Samarini, qui

ne se payait pas d'une phrase de Quatresous, répéta le même mot : « Et l'arzent? »

Pasquinet avait repris quelque désinvolture.

— Si vous croyez que les cent mille francs sont encore là, vous avez des illusions!

Quatresous, tira un pièce de cent sous de la poche de son gilet.

— Pour moi, dit-il, voilà tout ce qui m'en reste.

— Moi, dit gravement Pasquinet, je m'en lave les mains, je ne mange pas de ce pain-là.

Samarini avait une certaine estime pour ces deux coquins, en raison de leur art de savoir bien voler. Il disait, pour lui esprit perverti s'il en fut, qu'un crime bien fait était à moitié pardonné. Il admirait l'audace de ces coquins. Toutefois, il se promit bien d'avoir une nouvelle entrevue pour ressaisir ce qui était ressaisissable des cent mille francs. Fouette, cocher!

Une heure après, madame de Romanes, qui n'en pouvait croire ses yeux, appuyait Élisabeth sur son cœur.

Pendant le trajet, Samarini avait confessé la jeune fille.

— Soyez heureuse, dit-il à la comtesse. Elle vous revient digne d'être couronnée rosière à Nanterre. C'est un anze, c'est un anze !

Il l'avait peut-être un peu trop embrassée en route, mais Élisabeth ne s'en était pas aperçue.

XI

NOUVELLE MAISON, NOUVELLE VIE !

On sait que madame de Romanes n'avait pris que comme pied-à-terre le petit hôtel de la rue Galilée. Un jour elle dit à madame Ramée : « Ma chère Blanche, je viens d'acheter un hôtel avenue de l'Impératrice. Vous savez comme j'aime les bois. Je me contenterai de la vue du bois de Boulogne quand je ne serai pas dans mes forêts. »

Madame Ramée représenta à Régina qu'elle venait de faire une folie en risquant près d'un million dans un hôtel fastueux qui allait encore appeler l'opinion sur elle. C'était le moment ou jamais de cacher sa vie. Mais nul n'avait d'action sur le caractère altier de Régina, hormis Samarini qui, loin de la retenir dans ses folies, la poussait plus avant.

— Ma chère Blanche, dit Régina à son amie, vous ne savez pas ce que vous dites. Quand on va savoir que je m'installe dans un hôtel digne de moi, on oubliera tout le bruit qui s'est fait sur la mort de mon mari.

— Ma chère Régina, vous vivez dans les nuages. On oubliera d'autant moins que vous aurez l'air de vous consoler d'autant plus.

Mais madame Ramée ne continua pas son ser-

mon, parce qu'elle jugea qu'il était trop tard. Elle se mit, au contraire, de moitié avec la comtesse pour que l'hôtel fût bientôt habitable. Il ne se passa pas un mois avant que Régina habitât l'avenue du Bois-de-Boulogne. Elle décida sans beaucoup de peine Blanche à habiter avec elle. Blanche était trop dévouée pour ne pas lui donner ouvertement l'appui de sa réputation sans tache. Elle ne voulut pas penser un instant qu'elle pût se compromettre elle-même en cette intimité ; seulement, elle fit jurer à Régina que jamais Samarini ne mettrait les pieds dans l'hôtel.

Elle savait bien que la comtesse le verrait toujours, mais c'était déjà une victoire de le bannir de sa maison.

Régina était-elle de bonne foi, en jurant que sa porte resterait fermée à son amant? Pensait-elle que l'hôtel avait une sortie sur le jardin? Elle savait d'ailleurs que madame Ramée, qui était sérieuse, serait inflexible, jusqu'à se fâcher avec elle si son amie se parjurait.

Blanche lui dit, pour la ramener à dignité : « Prenez garde, Régina, on a rappelé hier, chez la duchesse de L***, en parlant de vous et de Samarini, ce fameux mot de Chamfort : « Les femmes n'ont ni goût ni dégoût. »

XII

VIEILLES FIGURES DE CONNAISSANCE

Le général avait pris sur lui d'empêcher madame de Romanes d'obéir à l'appel du juge d'instruction; mais, comme disait M. Lemarchand, la justice ne se paye pas de fausse monnaie, fût-elle à la plus belle effigie. Aussi Régina reçut-elle une autre citation.

Nouvelles démarches de madame Ramée chez le général.

— Ah! général! si vous saviez comme elle est malheureuse! Malheureuse d'avoir si étrangement perdu sa filleule, malheureuse...

— Est-ce possible! dit le général. Comment! j'ai envoyé à ce juge du diable ma carte avec un mot où je me donnais comme caution de madame de Romanes et le voilà qui persiste à nous « embêter ». Ah çà! il veut donc que je le jette par la fenêtre de son cabinet.

Mais après ce premier élan, Bon-Diable! retomba comme une soupe au lait.

— Après tout, reprit-il en serrant la main de madame Ramée, nous ne sommes pas dans notre droit, si nous sommes dans notre innocence; et d'ailleurs ne parlons pas d'innocence, j'ai entendu hier un mot

dans une mauvaise compagnie, — car je vais partout, — un mot qui m'a donné à réfléchir.

— Parlez, général, je ne suis pas inquiète, car je connais bien Régina, mais on la fera mourir à petit feu. Je croyais qu'on ne parlait plus de l'éventail brisé.

— On en parle encore, quoiqu'on ait répandu le bruit que toute accusation était abandonnée.

— Vous savez que je suis son amie, et que j'ai le droit de tout savoir.

— Eh bien, on dit qu'elle n'est pas arrivée au lit nuptial dans le même train que son bouquet de fleurs d'oranger.

— Qui ose dire cela?

— Écoutez, nous en reparlerons demain, peut-être avec elle, car moi aussi j'ai le droit de tout savoir : les bons avocats sont ceux qui n'ignorent rien.

Madame Ramée penchait sa tête dans sa main.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! comment va faire cette pauvre Régina.

— Est-ce que la nouvelle citation du juge d'instruction est pour aujourd'hui ?

— Non, c'est pour demain.

— Eh bien, demain, je saurai quelque chose. Si madame de Romanes est blanche comme neige dans son passé, quels que soient ses torts d'aujourd'hui, je donnerai un soufflet à un monsieur à qui elle tend la main dans le monde. Il ne se contentera pas de cela, il voudra un coup d'épée, il l'aura.

— Je ne comprends pas, général.

— Oui, mais moi, je me comprends. Sachez seulement que demain, à trois heures, le juge d'instruc-

tion apprendra que si madame de Romanes soufflette avec son éventail, je soufflette d'une chiquenaude ceux qui se permettent de l'attaquer.

Madame Ramée ne comprenait pas davantage, mais elle savait qu'il ne fallait pas beaucoup parlementer avec Bon-Diable ; il avait son idée ; elle le laissa à son idée, sauf à revenir le lendemain matin de bonne heure, s'il n'avait pas donné de ses nouvelles.

Or, que fit le général ? Il s'en alla tout droit chez une femme qu'il avait connue quand il n'était que simple capitaine.

On n'a pas oublié que madame Apolline, quand elle régnait avec un certain air de femme du monde dans sa fameuse maison de famille, — Family-Hotel, — de la rue du Colisée, recevait quelques amies, — de vraies confidentes de comédie, — comme mesdemoiselles Célestine et Coralie, qui n'étaient peut-être pas faites pour donner du crédit à une maison si comme il faut.

Or, mademoiselle Coralie avait eu des bontés pour le capitaine : il y a des femmes qui aiment l'épée avec une désintéressement sublime. Cela les repose des gens de Bourse, parce que les soldats ne parlent jamais d'argent.

Le général avait revu de loin mademoiselle Coralie, qui était retirée des affaires et des illusions avec une douzaine de mille francs de rente, et un mobilier panaché d'objets d'art qui lui permettait de faire encore quelque figure.

Elle donnait à dîner une fois par mois à ses anciens amis, du moins à ceux qu'elle retrouvait, car sa salle

à manger n'aurait jamais pu contenir ceux qu'elle avait aimés.

Le général lui était revenu deci delà, aussi curieux qu'elle était bavarde ; pour lui, c'était la gazette scandaleuse des demi-mondaines. Bonne créature, d'ailleurs, aussi fine cuisinière sur le retour que madame Apolline, elle n'avait pas de peine à rappeler à sa table des gens arrivés, selon son expression.

A propos de gens arrivés, elle faisait cette réflexion judicieuse : c'est que, plus les hommes arrivent, plus les femmes s'en vont.

La veille, le général avait dîné chez elle, pas en trop mauvaise compagnie. C'était là que, parlant un peu de tout, un mot malsonnant avait frappé son oreille, à propos de madame de Romanes.

Un banquier, qui, lui, n'était pas retiré des affaires comme ces dames, parce qu'il était toujours dans de mauvaises affaires, — c'était le fils de Touche-à-Tout, — ayant tout de suite jeté de l'eau sur le feu, le général n'avait pas relevé le mot malsonnant, se promettant d'ailleurs d'y revenir, et se contentant de regarder de haut le convive malencontreux.

Il retourna chez Coralie.

— Dites-moi, ma chère amie, nous n'avons jamais parlé de madame de Romanes ; la connaissez par ouï-dire, ou la connaissez-vous personnellement ?

— Je n'en sais rien.

— Comment, vous n'en savez rien ?

— Mais non. Cette folle d'Apolline prétend que c'est la même femme qu'une petite demoiselle que nous avons vue passer chez elle, il y a bien longtemps. Mais, je n'y crois pas, car j'ai toujours en-

tendu dire que cette demoiselle avait disparu en province ; elle n'était pas de taille à jouer le jeu de madame de Romanes. C'était une pauvre petite créature, mal fichue, qui sortait avec les bottines de sa mère quand sa mère voulait bien rester à la maison.

C'était là l'impression que Coralie avait gardée de Régina. On avait beau lui parler de sa fortune miraculeuse, grâce aux mines du prince Marioni, elle n'y croyait pas, d'autant plus que madame Apolline, pour la consoler de n'avoir eu qu'un petit nombre d'actions, lui disait toujours que, grâce à elle, sa part valait mieux que celles des autres.

— Enfin, reprit le général, vous devez bien vous rappeler, ma chère Coralie, la figure de cette jeune fille, puisque vous avez dîné avec elle chez madame Apolline.

— Dîner avec elle, oui certes, trois ou quatre fois ; mais je vous assure que je n'ai pas photographié sa figure, parce qu'il n'y avait pas de quoi.

La fierté dans la misère, ou plutôt l'air hautain de Régina avait à tout jamais inspiré à Coralie un sentiment antipathique.

— Vous l'avez tout à fait perdue de vue ?

— Comme une étoile qui file.

— Quand vous avez vu pour la première fois la comtesse de Romanes, sa figure n'a rien dit à vos souvenirs ?

— Non, les figures changent comme les modes. Je n'ai vu d'ailleurs, — et encore de loin, — madame de Romanes, que deux ou trois fois ; autant la fillette m'avait déplu, autant cette maîtresse femme m'a

charmée, avec ses yeux d'enfer, son grain de beauté et sa fière allure. Mais pourquoi ne questionnez-vous pas madame Apolline ? elle seule pourrait vous dire quelque chose là-dessus. Si elle vient me voir aujourd'hui, je lui en parlerai.

— Elle ne vous en a pas dit un mot ?

— Oh ! pour elle la demoiselle était une sainte, je n'ai jamais vu une pareille dévotion.

— Et pour vous était-ce une sainte ?

— Allons donc, il n'y a des saintes qu'au paradis ; après ça, celle-ci y est peut-être allée avec le prince Marioni.

— Ah ! oui, le prince Marioni, c'est de lui dont on parlait hier à votre dîner.

On sonna à la porte de mademoiselle Coralie.

Le général prit son chapeau pour s'en aller, mais sur le seuil du salon, il se trouva face à face avec madame Apolline, remorquée par mademoiselle Célestine, qui était maigre comme une légende. Madame Appoline soufflait comme un phoque.

— Allons, dit Coralie, la voilà qui va nous renifler.

Madame Appoline fit craquer un fauteuil en s'asseyant.

— Ah ! mes enfants, dit-elle, je ne vais plus voir que les gens qui ont un ascenseur ; mais cette grande pie de Célestine m'a entraînée ici pour affaire grave... Pardon, général...

Elle tendit sa grasse patte à Bon-Diable.

— Bonjour, madame Apolline, dit-il, en se demandant s'il allait rester ou s'en aller.

— Bonjour, général ; j'ai toujours envie de dire :

Bonjour, capitaine, comme autrefois. C'est qu'il vaut mieux être capitaine et avoir trente-cinq ans, que d'être général et en avoir soixante.

Coralie et Célestine causaient ensemble, sans doute de la grave affaire.

Le général se mit à côté de madame Apolline et lui dit à brûle-pourpoint :

— Parlez-moi de madame de Romanes ! Puisque vous l'avez défendue hier, c'est que vous la connaissez bien.

— C'est-à-dire que j'ai mes idées sur elle ; nous nous sommes peut-être connues autrefois, mais aujourd'hui nous ne sommes plus du même monde. Si c'est elle que j'ai vue jeune fille, je vous réponds qu'elle n'a pas tiré un coup de revolver sur son mari.

— Je n'en doute pas !

— Voyons, renseignez-moi vous-même, car je ne suis pas bien sûre de la reconnaître. Les uns disent que c'est une demoiselle de Montfort ; les autres, une demoiselle de Montmaur.

— Tout le monde sait que c'est une demoiselle de Montmaur.

— Eh bien, alors, c'est bien elle que j'ai connue, à moins que ce soit une de ses cousines, car elle en avait trois ou quatre. On n'est jamais sûr de rien.

— Cherchez bien.

— Celle que j'ai connue était la fille du colonel de Montmaur, un joueur, un libertin, un diable à quatre.

— C'est ça, s'écria le général. Mais il y a eu deux colonels de Montmaur.

— Et puis je dois vous dire que la comtesse ne ressemble pas beaucoup à la jeune fille ; Régina n'avait

pas un grain de beauté, Régina n'avait pas d'aussi grands yeux, ni un menton si accusé.

— Mais elle s'appelait Régina, comme la comtesse.

— Oui ; mais j'ai fait des chapeaux pour une autre Régina de Montmaur, sa cousine. Régina est presque un nom de famille chez ces gens-là.

— Qu'est devenue cette autre Régina?

— Ah! ni vent, ni nouvelle. Vous savez, à Paris, on se voit, on ne se voit plus; c'est une lanterne magique. Et puis, pourquoi ferait-on de fouilles? Le spectacle d'aujourd'hui vaut bien le spectacle d'hier. Pour moi, je ne vais jamais voir deux fois la même pièce.

— Alors, si vous ne connaissez pas madame de Romanes, pourquoi la défendiez-vous hier?

— Pourquoi.... parce que.. Et puis je me figure toujours que je la connais; tenez, il n'y a pas bien longtemps, trois ou quatre ans, peut-être, tout entêtée que j'étais dans cette idée, je me suis risquée chez elle, mais en pure perte, elle a failli me passer sur le corps dans l'escalier.

— C'est impossible, s'écria le général en riant.

— Je me suis dit, toute désappointée, que si c'était la vraie Régina, elle se fût jetée à mon cou, puisque j'ai fait la fortune de celle-là.

Madame Apolline, dans sa vanité sentimentale, prouvait qu'elle ne connaissait pas le cœur humain. Quand on a monté la montagne est-ce qu'on se retourne pour aller chercher ceux qu'on a laissés à mi-chemin?

— Vous dites que vous avez fait sa fortune?

— Oui, sans reproche, ç'a été comme un conte de fées.

Le général pensait à la grande fortune de Régina.

— Une des demoiselles de Montmaur était-elle riche?

— Pas pour deux sous; je crois qu'il m'est encore dû des chapeaux par celle-ci comme par celle-là.

— Eh bien alors, reprit le général, puisque la comtesse de Romanes a apporté à son mari une dot de quatre ou cinq millions, c'est qu'elle est bien la Régina qui a dîné chez vous avec le prince Marioni.

— N'est-ce pas? Ah! la comtesse de Romanes était riche par elle-même.

— Je vous dis des millions.

— Eh bien, c'est ça.

Madame Apolline, heureuse de ne pas s'être trompée, quoique confuse d'avoir été méconnue par Régina, raconta en quelques mots l'histoire des mines de cuivre du prince Marioni et l'histoire de l'enlèvement de mademoiselle de Montmaur.

Nous ne reproduisons tous ces menus détails que pour prouver combien il est aisé de cacher, à Paris, les pages les plus curieuses de sa vie passée, quand on a l'art de jeter le doute dans les esprits et quand on a disparu, jeune fille pauvre et ignorée, pour reparaître dans la haute vie sans mettre pour ainsi dire pied à terre.

— Me voilà bien moins avancé, pensa le général; il n'y a plus lieu de jeter mon gant à la figure de ce monsieur, puisque décidément madame de Romanes a commencé comme la première venue; elle ne s'est même pas donnée, elle s'est vendue.

— Ah ! il ne faut pas lui en vouloir, dit madame Apolline qui avait toujours les mains pleines de pardons ; si vous aviez vu comme moi le chapeau qui servait à la mère et à la fille, vous ne lui jetteriez pas la première ni la dernière pierre. Pauvre Régina ! Voyez-vous, quand on n'a pas de bottines à ses pieds, on ne sait pas où l'on va.

XIII

BON-DIABLE AMOUREUX

Pour le général, il ne fut pas douteux que Régina de Montmaur, la jeune fille de la rue des Batailles, ne fût madame Fernand de Romanes.

Or, comme le Bon-Diable n'était pas très édifié déjà sur le caractère de la comtesse qui avait jeté trop de voiles dehors, le jour des tempêtes, sur le navire pavoisé de la vie mondaine, il eut peur de se compromettre en prenant ouvertement son parti, non pas qu'il ne fût brave en toutes choses, mais il reconnut que c'était jouer un rôle de dupe. Après tout, il n'était pas l'amant de Régina ; il ne voulut pas faire croire qu'il était toujours un de ses amoureux.

— Qu'elle aille au diable ! dit-il, ou qu'elle se fasse recommander par M. Triplecroches.

Mais, tel était l'empire de la comtesse de Ro-

manes, qu'à la première rencontre, il retomba sous le charme.

— Vous êtes une femme terrible, lui dit-il avec sa brutalité à peine adoucie par l'amour. Je vous crois coupable, mais cela ne m'empêche pas de vous aimer. Que diable avez-vous dans les yeux et dans la voix?

— Eh bien, général, si vous me croyez coupable, c'est bien; vous me défendrez mieux.

Régina serra la main de Bon-Diable.

— Toutefois, reprit-elle, sachez toujours bien ce qui se passe chez ces gens de justice; au premier danger, avertissez-moi pour que je fasse un voyage autour du monde.

Et, du plus charmant sourire:

— Avec vous, si vous voulez, général.

— Oui, oui, dit Bon-Diable, en lui baisant les cheveux, mais à une condition, c'est qu'il n'y aura point de piano dans la traversée.

— Vous savez bien que c'est fini, général.

— Oui, oui, comme les romans d'Alexandre Dumas, ça recommence toujours.

Le général fit si bien par ses hautes amitiés qu'il paralysa encore pour quelque temps l'intraitable juge d'instruction.

Mystère impénétrable de l'amour! Quand le général fut presque convaincu que madame de Romanes était coupable, il se sentit plus amoureux d'elle, peut-être par un sentiment généreux, peut-être pour l'arracher aux ténèbres de sa destinée, peut-être aussi parce que l'abîme attire les plus résolus, peut-être, enfin, parce que tous les hommes qui mênent quelque peu la vie don-juanesque aiment

à s'aventurer vers les femmes fatales. Le général était pris, pris au vif, pris pour toujours.

Jusque-là, ce n'était qu'un vague désir, une amourette de quelques jours, une heure à cueillir à deux en toute gaieté de cœur. Maintenant c'était une passion.

Aussi, quand le général eut quitté madame de Romanes, il se dit : « Je veux bien que le loup me croque si je comprends quelque chose à cette femme et si je me comprends moi-même. »

Dès le lendemain, Régina vit bien que le général lui était dévoué à la vie à la mort. Il s'imposa presque chez elle, s'y invitant sans façon à dîner, y venant passer une heure çà et là. Mais une telle figure faisait bien chez cette femme quelque peu abandonnée de ses amis et de ses amies. Bon-Diable et madame Ramée étaient désormais les deux cariatides de sa maison.

Jusque-là elle n'avait pas respiré, traversant toutes les angoisses et toutes les anxiétés : ici par la peur d'avoir perdu sa fille, là par l'effroi d'échouer en cour d'assises; maintenant, elle reprenait sa quiétude et réorganisait sa vie présente, tout en croyant au lendemain.

Elle espérait que tout irait selon son cœur. Elle tenait Samarini à distance, mais elle le voyait souvent. On se donnait rendez-vous dans le petit hôtel de la rue Galilée, car on n'avait pas encore trouvé à le sous-louer. Or, pour qu'un piano n'offusquât plus le regard du général, qui voyait toujours le pianiste devant le piano, elle fit reporter le sien de l'avenue de l'Impératrice à la rue Galilée.

— Madame Ramée, elle-même, ne savait pas officiellement que madame Romanes donnât là ses rendez-vous à Samarini. Elle s'en doutait bien un peu, mais comme le célèbre pianiste ne reparaissait pas à l'hôtel de la comtesse, Blanche n'avait plus rien à dire.

Il n'y avait pas encore bien longtemps que Fernand de Romanes était mort quand Régina ouvrit non pas ses salons, mais sa salle à manger. C'était d'ailleurs dans la plus stricte intimité. Elle ne voulait pas qu'on l'accusât de danser sur la tombe de son mari.

On s'habitue bien vite à tout à Paris, surtout au veuvage. On ne tient pas compte du temps ni de l'opinion. On croit que le public n'y voit rien, — ou plutôt on se moque du public.

Madame de Romanes, qui aimait les chevaux, se remit à parcourir le bois de Boulogne en amazone, tantôt le matin, tantôt l'après-midi, bravant les regards curieux, se moquant des sourires plus ou moins satiriques. Aussi quoique l'affaire de l'*Éventail brisé* en fût toujours au même point, on croyait qu'il n'en était plus question. Tout le monde se disait : « Si elle avait tiré sur son mari, elle ne serait pas là, car on l'eût emprisonnée, ou elle se fût emprisonnée elle-même au couvent. »

XIV

DÉTOURNEMENT DE MINEURES

Samarini cependant dit à la comtesse qu'il n'avait pas oublié les cent mille francs. Il comptait bien avoir une seconde entrevue avec Pasquinet ; mais il comptait sans son hôte. Quand il retourna au *Rat-Mort*, l'auguste figure du coquin ne se dessinait plus devant un jeu de dominos, en face de la noble tête de Quatresous.

Ces messieurs avaient-ils changé de patrie? Léo alla interroger Marie-Louise devenue cuisinière d'une drôlesse depuis que Régina l'avait chassée.

— Ah ! monsieur, vous comprenez bien qu'il n'a pas mis les pieds dans la rue Galilée. Je croyais que c'était un brave cœur, mais j'ai beau pleurer ! Il n'est pas revenu.

— Comment, vous pleurez un pareil coquin ?

— Que voulez-vous, monsieur, l'amour est aveugle, comme on dit. Quand je pense que je lui ai tout sacrifié...

Samarini se mit à rire.

— Quoi, tout, même votre vertu ?

— Si ce n'était que cela. Mais je lui ai donné le meilleur de mon argent. C'est un insatiable. Il lui faudrait un mine d'or.

— A quoi dépense-t-il tout cela ?

— Avec des femmes ! monsieur.

— Il faut pourtant s'entendre. Est-ce qu'il dépensait de l'argent avec vous ?

Marie-Louise éclata en sanglots.

— Ah ! monsieur, j'étais trop bête, moi ; je lui donnais de l'argent pour qu'il s'en aille faire le beau avec des femmes de mauvaise vie.

— Où croyez-vous qu'on puisse le trouver?

Marie-Louise donna trois numéros, mais Samarini perdit son temps. Pasquinet ne couchait pas souvent dans le même lit. Il n'était pas de ceux qui croient aux joies de l'intérieur ; il n'avait jamais allumé de feu chez lui, si bien qu'il pouvait dire : « Je n'ai pas de foyer. »

L'amant de madame de Romanes retourna encore au *Rat-Mort*. Un habitué, qui connaissait vaguement les faits et gestes de Pasquinet et de son ami Quatresous, dit d'un air moqueur à Samarini :

— Vous voulez savoir où demeurent ce gentilhomme et son confident. Leur domicile connu aujourd'hui, c'est l'hôtel de Mazas, parce qu'ils passeront demain en police correctionnelle.

— Ah! monsieur, s'écria Samarini sur le même ton, est-il possible que de si honnêtes gens soient ainsi méconnus !

On passa à Samarini la *Gazette des Tribunaux*, où il lut ces quelques lignes :

C'est demain que viendra à la sixième chambre de la police correctionnelle une petite affaire de détournement de de mineure, dont nous avons déjà dit un mot. Il y aura sans doute de curieuses révélations sur les mystères d'un métier

que pratiquent aujourd'hui beaucoup de gens qui n'ont pas encore eu le prix Montyon.

Il n'en fallait pas plus pour décider Samarini à se payer une place au parterre de la sixième chambre. Que dis-je, au parterre? Il connaissait plus d'un avocat célèbre qui lui donnerait une stalle dans l'hémicycle. Il n'était jamais allé à l'Opéra avec plus de couriosité.

Il avait averti madame de Romanes, qui s'était écriée : « Surtout, pas un mot, si c'est une question de détournement de mineure. J'aime mieux perdre cent mille francs que de voir planer un soupçon sur la vertu d'Élisabeth.

Quand Samarini arriva vers onze heures et demie à la sixième chambre, il fut étonné de la voir envahie par beaucoup de gens du Palais et beaucoup de gens du monde. Trois ou quatre cocottes célèbres émerveillaient l'assemblée. Aujourd'hui, les grands jours du drame et de la comédie sont à la police correctionnelle, à la cour d'assises et à la place de la Roquette. On veut voir les choses dans toute la brutale vérité, sans que l'art y mette la main. Ceux qui peuvent se payer ce spectacle, ou plutôt « ces premières », ont peut-être raison.

Pasquinet et Quatresous étaient au banc des prévenus, comme dans une avant-scène.

Pasquinet s'y pavanait dans ses vices. Quatresous y prenait une figure de jubilation pour mieux masquer ses inquiétudes.

Ni l'un ni l'autre n'étaient assez bêtes pour faire mauvaise figure sous prétexte d'attendrir leurs juges. Quatresous avait pris un avocat déjà célèbre,

ayant de quoi payer le génie oratoire » ; mais Pasquinet avait déclaré qu'il se défendrait tout seul.

Je vous dis, c'était une vraie fête.

Voici, en quelques mots, le résumé de l'acte d'accusation :

Pasquinet et Quatresous qui jusque-là avaient tenté la fortune en la surprenant par de crocs-en-jambe, s'étaient avisés d'ouvrir une agence, rue Bergère. Une agence qui répondait à tous les désirs et à tous les besoins des citoyens et citoyennes de Paris :

Bureau de placement. — Vente de fonds de commerce. — Prêts hypothécaires. — Avances sur titres. — Mariages riches. — Office Pasquinet et Cᵉ.

Ce n'était pas assez d'avoir mis cette belle enseigne devant une des fenêtres de l'appartement, un entresol quasi somptueux : tous les journaux révélèrent l'office Pasquinet. Ici l'office Pasquinet offrait cent mille francs à placer sur seconde hypothèque ; là l'office Pasquinet offrait des châteaux à vendre en Saintonge et en Artois. Et puis c'étaient des fonds d'hôtel meublé, à « céder après fortune faite ». C'était surtout dans les grands journaux qu'on jetait ces hameçons, mais dans les petits journaux on demandait au même numéro, — tantôt une bonne pour tout faire, — tantôt, pour une personne seule, une demoiselle bien élevée, un peu musicienne et d'un caractère agréable.

Au fond, c'était là le commerce de Pasquinet et compagnie.

Mais il paraît que les annonces n'amenaient pas

assez de clientes : les bonnes à tout faire étant trop occupées et les demoiselles agréables n'étant pas musiciennes. Voilà pourquoi Quatresous avait un grand rôle à jouer.

Tous les matins et tous les soirs, à l'heure où les jeunes filles vertueuses entrent et sortent de chez Worth et de chez madame Laferrière, pour toutes les féeries de la mode, Quatresous était en campagne comme un véritable ambassadeur de la Sublime-Porte.

Il tenait à peu près ce langage à toute cette jeunesse qui ne demandait qu'à bien faire : « Mademoiselle, un mot, s'il vous plaît. Je cherche une jeune fille pour l'étranger; on lui payera son voyage; elle aura six mille francs par an, sans compter les cadeaux; elle pourra ainsi faire la fortune de sa famille. »

Car Quatresous était pour la famille.

Quelquefois il changeait d'éloquence, car il avait toutes les éloquences à son service : « Mademoiselle, permettez-moi de vous donner un conseil. Au lieu de faire des robes pour des coquettes ou pour des coquines, il vous serait plus facile de vous en faire faire à vous-même. »

Si on répondait à Pasquinet : « Vous trouvez? » Il répliquait : « Venez plutôt avec moi. Je connais un prince qui vous trouvera adorable et qui fera votre bonheur. »

Quelquefois on continuait la conversation : « — A combien par mois, monsieur? — Ce prince-là ne compte pas avec ses amis. Au lieu d'aller à pied comme une ouvrière, vous irez en carrosse comme une honnête femme. »

Il faut bien le dire à la honte de notre siècle : Quatresous ramenait tous les jours quelques vertus égarées à l'office Pasquinet et Cᵉ.

Oui, compagnie, car il y en avait là de la mauvaise et même de la bonne. Si on n'y eût mis bon ordre, l'office allait devenir le réservoir de toutes les hautes et basses fantaisies parisiennes. Combien de pauvres filles qui entraient là presque joyeuses, mais qui, en sortant, ne trouvaient plus que le boulevard pour patrie ! — ce boulevard qui est la petite Bourse de l'amour.

Quand le président interrogea Pasquinet, le drôle répondit d'un air dégagé.

— Accusé, votre non ?

— Vous savez bien ! Pasquinet et Cᵉ.

— C'est un non de guerre.

— Eh bien à la guerre comme à la guerre !

— Passons. Ce serait toujours le nom d'un malhonnête homme. Votre âge ?

— Je n'ai jamais trouvé mon extrait de naissance.

— Qu'importe, dit le président, qui avait de la littérature, — comme tous les présidents, — le voleur n'attend pas le nombre des années.

Je vois avec plaisir, dit Pasquinet, que Voltaire est dans l'affaire, car c'est un vers de Voltaire revu et corrigé pour les besoins de la cause.

La gaieté commençait à courir dans l'auditoire. Il fallut imposer silence aux rieurs. Le président voulut bien croire que si on riait c'était pour sa citation.

Le président. — Monsieur Pasquinet, puisque

vous ne voulez pas me dire qui vous êtes, je vais vous le dire, moi.

Pasquinet. — Je ne se serais pas fâché de savoir qui je suis; n'ayant pas été reconnu par mon père, je ne me connais pas moi-même.

Le président. — Il n'y a pas de quoi rire. Accusé, vous avez mal commencé. Votre mère, une brave femme des Halles, vous a pourtant envoyé à l'école ; mais tout ce que vous avez appris, c'était pour mal faire. Vous avez débuté dans une imprimerie, mais c'était une imprimerie clandestine où on fabriquait des cartes transparentes. Je n'ai pas besoin de dire au tribunal que la dame de carreau et la dame de cœur n'étaient pas habillées dans le style moyen âge, mais dans le style antique.

Pasquinet. — Ça se voit tous les jours; alors pourquoi ne traduit-on pas en police correctionnelle toutes les statues.

Le président. — Accusé, vous n'avez pas la parole. Vous êtes devenu marchand de contremarques, de là vous êtes passé sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin comme figurant.

Pasquinet. — Je figurais les seigneurs de la cour dans les drames d'Alexandre Dumas.

Le président. — Vous n'étiez pas dans votre rôle; aussi, à la suite d'une aventure de coulisses, pourquoi ne pas dire un vol de pendants d'oreilles, vous vîntes ici faire votre stage en police correctionnelle.

Quatresous. — C'est bien la peine de parler de ça. Les bijoux étaient faux.

Le président. — Vous en étiez donc?

Quatresous. — Oui, mon président, puisque c'est

moi qu'on arrêté quand j'ai voulu vendre les pendants d'oreilles.

Le président. — Vous n'aviez pas besoin de cette complicité dans vos états de service.

Quatresous. — Oh je ne veux rien cacher au tribunal.

Le président. — Après un an de prison, vous avez repris le goût du théâtre, car on a vu vos débuts au théâtre de Montparnasse.

Pasquinet. — On est artiste ou on ne l'est pas.

Le président. — Oui, mais le lendemain on a appris ce qui s'était passé et on vous a jeté à la porte, car les comédiens sont d'honnêtes gens.

Pasquinet. — C'est là mon malheur; car sans cette injustice, je serais aujourd'hui un Lafontaine ou un Dumaine.

Le président. — Je croyais que vous aviez débuté dans les Pasquin?

Pasquinet. — Non, mon président, mon caractère m'appelait à jouer les grands rôles.

Le président. — De là, vous avez été placier?

Pasquinet. — Oui, il n'y a pas de sot métier. Je plaçais des bottines dans les maisons où on n'a pas de bottines à ses pieds.

Le président. — Accusé, expliquez-vous.

Pasquinet. — Eh bien, monsieur le président il y a à Paris des maisons bien connues, ou plutôt mal connues. Les pauvres femmes qui sont là dedans sont toujours en pantoufles; mais il leur faut bien des bottines pour les jours de sortie ; alors j'arrivais et je louais, moyennant trois ou quatre francs par paire, ma chèvre ou mon chevreau.

LE PRÉSIDENT. — Oui, oui. Et les jours de sortie, vous conduisiez ces dames au bal de la Reine-Blanche, où vous aviez le surnom d'Accroche-Cœur ?

PASQUINET. — Napoléon était protecteur de la Confédération germanique, moi j'étais protecteur de la vertu en danger.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, rentrez dans le sujet.

PASQUINET. — Mon président, on y va, on y va.

LE PRÉSIDENT. — Je ne permettrai pas qu'en cette enceinte, la société soit outragée par des gens qui sont indignes d'elle.

PASQUINET. — Qui parle d'outrager la société. Je passe ma vie à la défendre. Par exemple, n'est-ce pas en défendant les institutions qu'on défend la société ? D'ailleurs, le gouvernement lui-même n'a-t-il pas légalisé les passions pour faire l'ordre dans le désordre ? Voulez-vous tomber dans l'anarchie anglaise ? Fermez tout de suite ces maisons que le tribunal connaît bien et qu'il sait apprécier.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, la dignité du tribunal...

PASQUINET. — En regard de l'amour clandestin, ne peut-on pas comparer ces maisons tutélaires aux *Grands magasins du Louvre* de l'amour.

LE PRÉSIDENT. — Il faudrait plutôt dire à la *Tentation*, au *Coin de Rue*...

PASQUINET. — Je pourrais dire aussi au *Bon Marché*. En regard de toutes ces enseignes, où les filles à la mode ruinent le public par de hautes fantaisies, je vous le dis, monsieur le président, il n'y a encore que les anciennes institutions.

LE PRÉSIDENT. — Rentrez dans le sujet.

Pasquinet. — Je ferai remarquer au tribunal que je n'ai pas d'avocat et que je me défends tout seul. Or, le droit de défense est sacré.

Le président. — Voilà pourquoi je vous ai laissé parler. Le tribunal, d'ailleurs, devait vous suivre un instant dans toutes vos turpitudes, pour mieux vous juger.

Ici Pasquinet se plaignit de la partialité du président. Mais l'avocat de Quatresous le rappela à la modération, au grand désespoir des spectateurs, qui s'amusaient beaucoup de ce petit duel, — à armes discourtoises, — entre l'accusateur et l'accusé.

Pasquinet et Quatresous furent bientôt convaincus du délit de détournement de mineures.

Toutes les victimes défilèrent comme dans une procession. Il y avait de fort jolies filles, qui n'étaient pas du tout confuses devant le tribunal; mais il y en avait aussi qui s'avançaient à la barre en pleurant.

Celles-ci contèrent comment Quatresous les avaient entraînées, sous prétexte de fortune et de mariage. Toutes avaient échoué dans la même maison, ne sachant plus où cacher leur figure.

Quatresous disait à son avocat. « N'est-ce pas que j'avais la main heureuse ? »

Pasquinet lui-même faisait la roue.

Au fond, c'était un horrible spectacle que celui de toutes ces fillettes jetées hors de leur chemin ; mais, après tout, les deux coquins ne s'étaient pas servis de la force brutale. Le démon de l'orgueil avait tout fait. Si bien que celles-là mêmes qui pleuraient ne touchaient pas beaucoup les juges.

Quatresous s'écriait : « Détournement de mi-

neures. Oh là ! là ! Mais ces demoiselles m'auraient plutôt détourné de mes devoirs. »

Celui qui s'amusait le plus du spectacle, c'était Samarini. Il jugeait qu'il avait agi fort sagement en n'attaquant pas de face Pasquinet et son complice pour l'enlèvement de la filleule de Régina, car elle y eût laissé sa réputation. Au tribunal on l'aurait jugée aussi mal que toutes ces petites ouvrières. On aurait assimilé la maison des Prés-Saint-Gervais à la maison que protégeait Pasquinet.

Pasquinet et Quatresous eurent bientôt leur compte. Quand les témoins furent entendus, Pasquinet reprit la parole pour soutenir que les hommes comme lui étaient les soutiens de la société. L'avocat de Quatresous parla à côté de la question, — toujours pour rentrer dans le sujet. — Le tribunal rendit bien vite son verdict qui condamnait Pasquinet à trois ans de prison. Quatresous en fut quitte pour deux ans.

Il fallait bien que le tribunal reconnût l'éloquence de l'avocat.

Pasquinet, on a oublié de le dire, était accusé, en outre, de port illégal de la Légion d'honneur. Mais cette affaire ne devait venir que quelques jours après. Ce qui fit dire à Pasquinet, après sa condamnation : « C'est ici comme au théâtre, il y a des rappels. »

Et voilà comment les 100,000 francs de la comtesse furent à jamais perdus.

Au moment où on emmenait les condamnés, un grand cri retentit dans la salle.

C'était Marie-ouiseL qui se trouvait mal.

On parla de cette crise à Pasquinet qui s'écria : « Et moi donc ! Est-ce que je me trouve bien? »

XV

L'AMOUR ET L'ARGENT

Ceux qui ont de l'argent en ont un peu moins que ceux qui n'ont pas le sou. Je veux parler des prodigues que la fortune a habitués à ne pas compter. Parmi les plus connus, Lamartine et Dumas, par exemple, quoique riches tous les deux, n'ont jamais eu besoin d'un coffre-fort, car l'or ne leur brûlait pas les mains. Au contraire, ceux que la destinée a condamnés à vivre de peu sont presque toujours des thésauriseurs, voyez plutôt les registres de la Caisse d'épargne, voyez même le grand-livre qui compte un million de rentiers pour rire.

Il faut avoir eu beaucoup d'argent pour apprendre combien il est difficile de le garder chez soi. La dépense est une inassouvie qui se lève matin et qui se couche tard, qui souvent ne se couche pas. Comme les enfants gâtés, elle a envie de tout : elle a soif de ceci, elle a faim de cela. Voltaire a dit : « Le superflu, chose si nécessaire ! » Il le savait bien, lui, qui bâtissait une église à Dieu rien que pour s'amuser ; lui, qui fut le roi Voltaire avec sa cour et ses courtisans, ses ministres et ses comédiens.

Madame de Romanes le savait bien aussi. Il n'y avait pas à Paris de plus belle dépensière. Elle disait de son mari : « C'est un bourreau d'argent ! » Mais il lui retournait le mot à plus juste titre. Et pourtant elle avait été à l'école de la misère. Mais, non seulement l'expérience ne vaut pas ce qu'elle coûte, elle ne sert à rien.

Quand Régina s'installa avenue de l'Impératrice, elle n'y alla pas de main morte ; quoiqu'elle fût déjà renommée pour son ameublement somptueux, pour ses tableaux et ses objets d'art, elle jeta encore à l'aventure quelques centaines de mille francs pour que l'hôtel fût digne d'elle et de ses amis. On admira bientôt chez elle son portrait de gala par Cabanel, son portrait intime par Carolus Duran, des nymphes à la fontaine de Henner, des orientales de Gérôme, une Ève avant la lettre de Baudry, un coucher de soleil de Diaz, en face d'un coucher de soleil de Ziem. C'était le dessus du panier avec beaucoup de marbres de Clésinger, son homme en sculpture, parce qu'il a bien le tempérament français et qu'elle n'aimait pas les anémiques plus ou moins revenus de Rome.

Pour ce qui était de l'ameublement, elle avait mis à la torture trois ou quatre néostylistes comme Recapet, Duval et Tahan, qui sont dans la vraie tradition, car la France est le pays des merveilleux ouvriers de tous les temps, mais surtout depuis la Renaissance.

Mais à force de vouloir ce qui est beau, c'est-à-dire ce qui est cher, madame de Romanes s'aperçut un matin qu'elle dépensait le fonds avec le revenu.

Elle avait déjà perdu cent mille francs par sa bêtise avec MM. Pasquinet et Quatresous, elle avait prêté avec abondance de cœur plus d'un demi-million à Samarini depuis moins de deux ans ; elle comprit que la pente était trop rapide, elle résolut de donner un tour de clef.

Voilà pourquoi Samarini reçut un matin un premier avertissement ; il avait joué la nuit, il venait, selon sa coutume depuis longtemps, dire à Régina :

— Ma cère Rézina, ze suis confus. Z'ai zoué cette nuit un zeu d'enfer. Z'attendais de l'argent de Zênes...

— Oui, oui, dit la comtesse en riant, mais de l'air d'une femme qui reconquiert sa raison. Les Zênois vont vous laisser dans la zêne.

Samarini trouva cette mauvaise plaisanterie d'autant plus mauvaise, qu'il pressentit une fin de non-recevoir.

Il prit tour à tour la figure de la fierté blessée et de l'homme qui s'humilie.

Régina lui représenta qu'elle n'était pas une maison de banque, qu'elle-même n'avait pas d'argent sous la main, que son notaire était presque furieux de la voir si prodigue, qu'enfin elle était résolue de ne plus jeter son argent par les fenêtres.

— Vous appelez ça jeter l'arzent par les fenêtres ?

— Comment voulez-vous que j'appelle ça ?

Samarini prit son chapeau et le mit sur le coin de l'oreille :

— Ze n'ai zamais fait de tort à mes créanciers.

— Me prenez-vous pour une créancière ? Je suis une amie qui ne compte pas avec ses amis.

Samarini se retourna ailleurs pour cette fois.

Hélas ! quand il fut sorti, Régina faillit le rappeler et lui signer encore un bon sur la Banque, mais une lueur de raison dans les ténèbres de son amour lui montra le danger, en éclairant quelques figures de son monde que la fortune avait trahies ; or, elle ne voulait pas devenir pauvre ; l'argent est un consolateur, le dernier ; il ne faut pas perdre celui-là.

Cela se passait le jour même où une ancienne amie de Régina, une de femmes à la mode du second empire, donnait une matinée musicale pour les pauvres du huitième arrondissement. Or, quoique madame de Romanes fût une des plus généreuses, son ancienne amie de la cour ne l'avait pas invitée.

C'était un soufflet à sa personnalité ; elle en souffrit beaucoup.

— Comment trouvez-vous cela ? dit-elle à madame Ramée.

— Je trouve ça absurde ; mais on vous croit toujours dans les larmes du veuvage.

— Ne vous moquez pas de moi, Blanche, vous me feriez croire que je n'ai même plus une amie.

— Ah ! n'ayez pas peur, ma chère Régina ; si vous mourez, je serai le chien du convoi du pauvre.

XVI

POURQUOI ÉLISABETH FUT REMISE AU COUVENT

Pendant les jours qui suivirent, Régina tomba dans le plus sombre anéantissement. Elle se disait qu'il était impossible qu'elle revînt à elle. Sa santé s'altérait, sa beauté pâlissait.

— Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, pensait-elle douloureusement.

C'est là le châtiment de toutes celles qui n'ont vécu que par la beauté.

Mais quand le reflux avait ainsi entraîné son cœur dans les vagues perdues de la désespérance, elle aspirait encore au rivage par sa soif de vivre.

Toutefois, elle voulut se prouver qu'elle était mère avant tout, elle partit pour Arcachon où son fils allait avoir le premier prix — d'équitation, de natation et de salle d'armes.

Cette effusion lui fut très douce, mais cela ne dura que l'espace d'un matin, je veux dire l'espace de quelques jours.

D'ailleurs, Gontran de Romanes avait été mis en garde contre sa mère, par son grand-oncle, le marquis de Romanes, qui était venu le voir, lui promettant de faire avec lui un voyage en Espagne pendant les vacances.

Après les premiers embrassements, il s'était montré plus réservé ; savait-il que sa mère ne vivait pas comme une sainte? S'il le savait, il ne le dit pas, mais Régina sentit bien qu'un sentiment douteux trahissait l'amour filial.

Quand elle fut de retour à Paris, elle se laissa entraîner par une de ses nouvelles amies, madame de Marville, dans le tourbillon de la vie parisienne, sous prétexte de bonnes œuvres, ne craignant pas de chagriner madame Ramée, qui la retenait des deux mains.

Elle lui disait : « Que voulez-vous, ma chère Blanche, je n'ai plus que trois ou quatre ans à être belle, — et encore, — laissez-moi jouir de mon reste, même avec mes robes de deuil. »

Ce fut dans ces idées-là qu'elle remit sa fille au couvent, sans vouloir regarder les larmes d'Élisabeth. La pauvre enfant, toujours soumise, se résigna; elle fut plus ou moins emprisonnée dans une communauté religieuse de la rue Notre-Dames des Champs, où du reste elle fut traitée en princesse. Madame de Romanes la consolait par deux visites par semaine, mais des visites d'une heure à peine, tant elle était emportée par les mille et une distractions de la vie de plaisir. Elle en arrivait au mot de Louis XV : « Après moi la fin du monde. »

Elle reconnaissait d'ailleurs, tout en confessant ses fautes à Blanche, qu'il lui était impossible de vivre en face d'elle-même.

— Que voulez-vous, ma chère amie, disait-elle en se faisant la figure, les souvenirs de ma vie sont si tristes que je n'ose pas les regarder en face.

— En êtes-vous plus heureuse en vous amusant?

— Peut-être pas, mais c'est une manière de tuer le temps.

— C'est se tuer soi-même, ma chère Régina.

— Peut-être, mais c'est toujours cela.

XVII

LE LOUP DANS LA BERGERIE

Un jour, madame de Romanes ayant pris une autre femme de chambre, fut quelque peu étonnée de voir cette fille échanger un coup d'œil expressif avec Léo.

Cette fille s'appelait Adeline ; elle était jolie ; elle faisait des mines ; quand elle eut fini de coiffer sa maîtresse, quand elle sortit du cabinet de toilette où Léo fumait comme un Turc, Régina dit à son amant :

— Qu'est-ce que ce coup d'œil de franc-maçonnerie ? Vous connaissez donc Adeline ?

Léo répondit comme un homme à moitié endormi dans la fumée de son cigare :

— Je l'ai vue je ne sais où.

— Elle sort de chez la marquise de Jumilhac. Vous allez donc chez la marquise?

— Non.

— Je ne comprends pas, car Adeline m'a dit qu'elle était là depuis deux ans.

— Eh bien, c'est que je l'ai prise pour une autre.

Les femmes ne se payent pas d'un à peu près ; la comtesse sonna.

— Adeline, vous connaissez donc M. Léo.

La marquise regardait son amant, pour l'empêcher de faire un signe à la femme de chambre.

— Oui, madame la comtesse.

— Où donc l'avez-vous rencontré?

Adelina n'osa répondre.

— Je ne sais plus?

— Cherchez bien.

— Je ne me souviens pas; peut-être que je me trompe. Il me semble pourtant que j'ai vu quelque part M. Léo jouer du piano. C'est que, voyez-vous, j'accompagnais la marquise partout.

— Jusque dans l'antichambre, je suppose.

— Oui, madame la comtesse ; mais vous savez que dans certaines soirées, quand il y a des chanteurs, la porte de l'antichambre reste ouverte sur les salons.

Adeline sortit pour la seconde fois, en murmurant : « Ces femmes du monde sont étranges; elles s'imaginent que leurs amants sont sacrés. »

Léo avait jeté son cigare. « — En vérité, Rézina, vous êtes timbrée de chercher noise à cette fille parce qu'elle m'a vu quelque part. — Vous, mon cher Léo, vous êtes de bien mauvais goût de lui parler des yeux comme vous avez fait. Je vais être obligée de la renvoyer. — Décidément, vous êtes folle. »

Léo s'était levée : « On n'a pas vu pareille injustice. Je ne veux pas que cette fille soit mise à la

porte à cause de moi. Ce serait un beau bacchanal parmi vos gens. »

La comtesse se radoucit.

— Vous avez peut-être raison, Léo ; mais pour Dieu, ne la regardez plus.

— Vous êtes une étrange femme.

— Eh bien, oui ; mais je vous aime, et je suis jalouse de tout et de rien. Vos yeux sont à moi, je ne veux pas qu'ils se dépensent en œillades.

On a raconté cette petite scène pour montrer l'esclavage de la comtesse.

Mais cette scène ne fut que le commencement d'un petit drame intime.

Régina n'en avait pas le cœur net ; le soir, comme sa femme de chambre la déshabillait et la papillotait, elle lui dit d'un air engageant :

— Adeline, vous êtes bien jolie et bien pimpante pour faire une femme de chambre. Je ne croirai jamais que vous êtes restée si longtemps chez madame de Jumilhac. Dites-moi la vérité, pour que je n'interroge pas la marquise que je dois voir demain.

— La vérité, madame, c'est que je n'ai pas bien compté le temps que j'ai passé chez elle. Elle m'a prise, et elle m'a reprise.

— Et dans l'intervalle ?

— Mon Dieu, madame, à tous péchés miséricorde, je me suis risquée, — comme tant d'autres, — en tout bien, tout honneur.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Adeline avait parlé un peu à l'étourdie, elle se tut, mais la comtesse insista, toujours d'un air engageant, comme une femme qui ne veut pas se fâcher.

— Eh bien, je dirai franchement à madame la comtesse que des camarades de magasin, — car j'ai été il y a deux ans dans la lingerie, — m'ont entraînée quelque temps dans les bals à la mode.

— Les bals à la mode ? je ne connais pas ça.

— A la Closerie des Lilas, à Bougival, sous prétexte que j'y ferais bonne figure et que j'y trouverais un sort. Mais que madame la comtesse se rassure, quand j'ai vu ce qui en était, j'ai bien mieux aimé me remettre au travail.

— Oui, oui, je comprends, c'est là que vous avez rencontré M. Léo.

Adeline joua l'étonnée.

— Je vous dis que oui. M. Léo m'a tout dit.

— Ce n'est pas de ma faute, madame.

Adeline baissait la tête et rougissait.

Ce fut alors que la comtesse vit bien qu'il n'y avait pas eu une simple rencontre entre son amant et sa femme de chambre.

Elle faillit éclater dans ses colères, mais elle se maîtrisa.

— Et pourquoi vous êtes-vous laissé enjôler par M. Léo ?

Adeline trouvait à peine sa voix pour répondre.

— Parce qu'on m'avait dit, madame la comtesse, que c'était un étranger très riche et très prodigue. Un soir, à Bougival, lui et ses amis, nous sommes revenus en compagnie, nous avons soupé au café Anglais !

— Vous ! au café Anglais !

La comtesse fut sur le point d'aller ouvrir la porte et de chasser cette fille.

Mais la curiosité, la curiosité du cœur, parlait plus haut que la fureur.

— Et après le souper ?

— Après le souper... j'ai fait comme les autres... J'avais bu du vin de Champagne... je ne savais plus où j'étais quand je me suis réveillée.

La comtesse piétinait sous sa robe.

— Et où vous êtes-vous réveillée ?

— Je me suis réveillée à l'hôtel du Louvre.

— Toute seule?

Adeline sourit d'un air tout à la fois bête et spirituel.

— Madame la comtesse comprend bien que je ne suis pas allée comme une somnambule à l'hôtel du Louvre ; c'est qu'on m'y a conduite.

— Et qui vous y a conduite ?

La comtesse se tordait les mains comme pour empêcher chacune d'elles de ne pas souffleter sa femme de chambre.

— Madame la comtesse le sait bien, puisque M. Léo lui a tout dit.

C'était clair, mais Régina ne voulait pas encore croire que cela fût possible. Quoi ! Léo, qui tranchait du prince, ou tout au moins du gentilhomme, s'était acoquiné à une pareille fille !

Elle ne se doutait pas qu'une drôlesse à la mode avait consenti à jouer le rôle de fille de chambre pour ne pas quitter Léo, qui devait passer, avec la comtesse, la saison des bains de mer à Houlgate.

La comtesse se jura qu'elle ne reverrait pas son amant. Mais qu'allait-elle faire de sa femme de chambre ?

— Après tout, disait-elle, ce n'était pas la faute de cette fille si Léo s'était compromis avec elle.

Toutefois Régina était trop femme pour faire de la philosophie.

Elle venait de se lever et elle marchait à grands pas, agitant les papillotes sur son front, ce qui lui donnait l'air tragi-comique.

— Mademoiselle, dit-elle d'une lèvre dédaigneuse, en se tournant vers Adeline, il est onze heures du soir, vous me ferez le plaisir de ne pas coucher ici et de ne pas y remettre les pieds.

La comtesse, habituée à commander à ses gens et a ne pas souffrir de réplique, croyait que sa femme de chambre se le tiendrait pour dit. Mais cette fille, voyant que tout était perdu, leva la tête à son tour et parla haut.

— Eh bien, madame j'irai coucher à l'hôtel du Louvre.

Devant cette impertinence inattendue, Régina ne trouva rien de mieux à dire que ceci :

— Faut-il que j'appelle quelqu'un pour vous jeter à la porte.

— Oui, madame, appelez M. Léo, qui n'est pas loin, j'imagine.

La comtesse sonna, tout humiliée des insolences de sa femme de chambre.

— Encore un mot, madame reprit Adeline : — M. Léo vous a tout dit; tant pis pour lui, car pour moi, je suis au-dessus de ça. Il vous a pourtant caché quelque chose.

La comtesse écoutait malgré elle.

— Je suis bien sûre qu'il ne vous a pas avoué que si je suis venue ici, c'est par sa volonté.

Régina vit la profondeur du gouffre où elle était tombée. Elle comprit tout de suite que si Léo avait introduit cette fille auprès d'elle c'était pour avoir un espion dans la place, à moins que ce ne fût par esprit de libertinage. « Hélas ! pensa-t-elle, il ne m'estime pas plus que cette fille. »

Adeline était sortie, ne voulant pas subir une avanie. Elle dit à la seconde femme de chambre :

— La comtesse m'a donné mon compte, mais je lui ai donné son paquet. Vous lui direz, si elle vous parle de moi, qu'elle me doit mes huit jours, mais que monsieur me les payera, parce que ces huit jours je les passerai avec lui.

Régina ne devait pas revoir Léo ce jour-là. Elle prit la plume pour lui écrire, pour lui envoyer son congé, — sans lui donner ses huit jours ; — mais elle réfléchit qu'il lui serait doux de l'accabler sous son dédain, sous son mépris, sous ses injures :

— C'est donc une âme de laquais, cet homme ! Comment ai-je pu subir cette domination ?

Ce n'était que le commencement — devant l'horizon de la cour d'assises * !

* Le lecteur trouvera dans l'histoire d'*Angèle*, seconde et dernière série de l'*Éventail brisé*, la suite de l'histoire de *Réjina*.

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER

LE COUP DE REVOLVER

LIVRE II

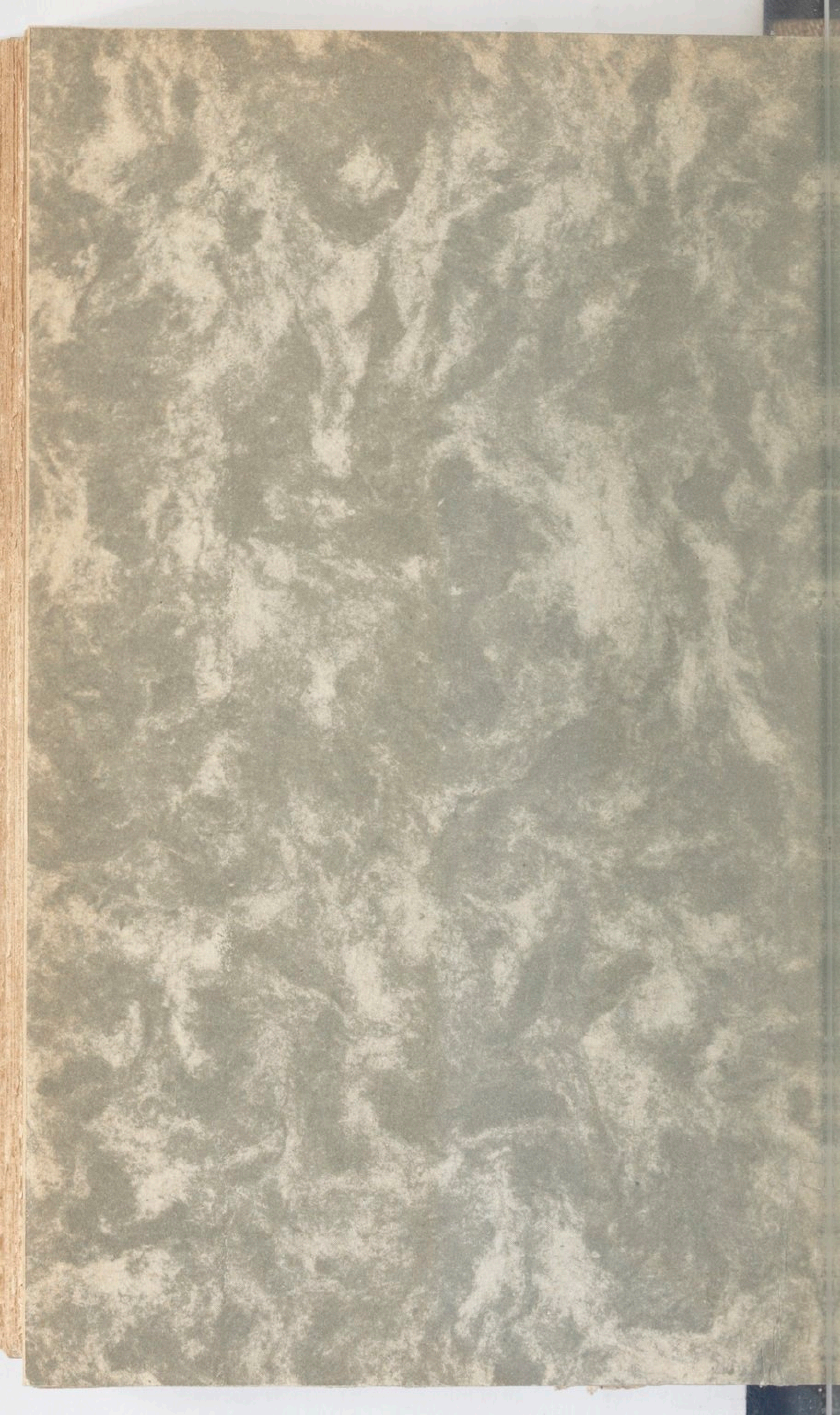
LA JEUNESSE DE RÉGINA

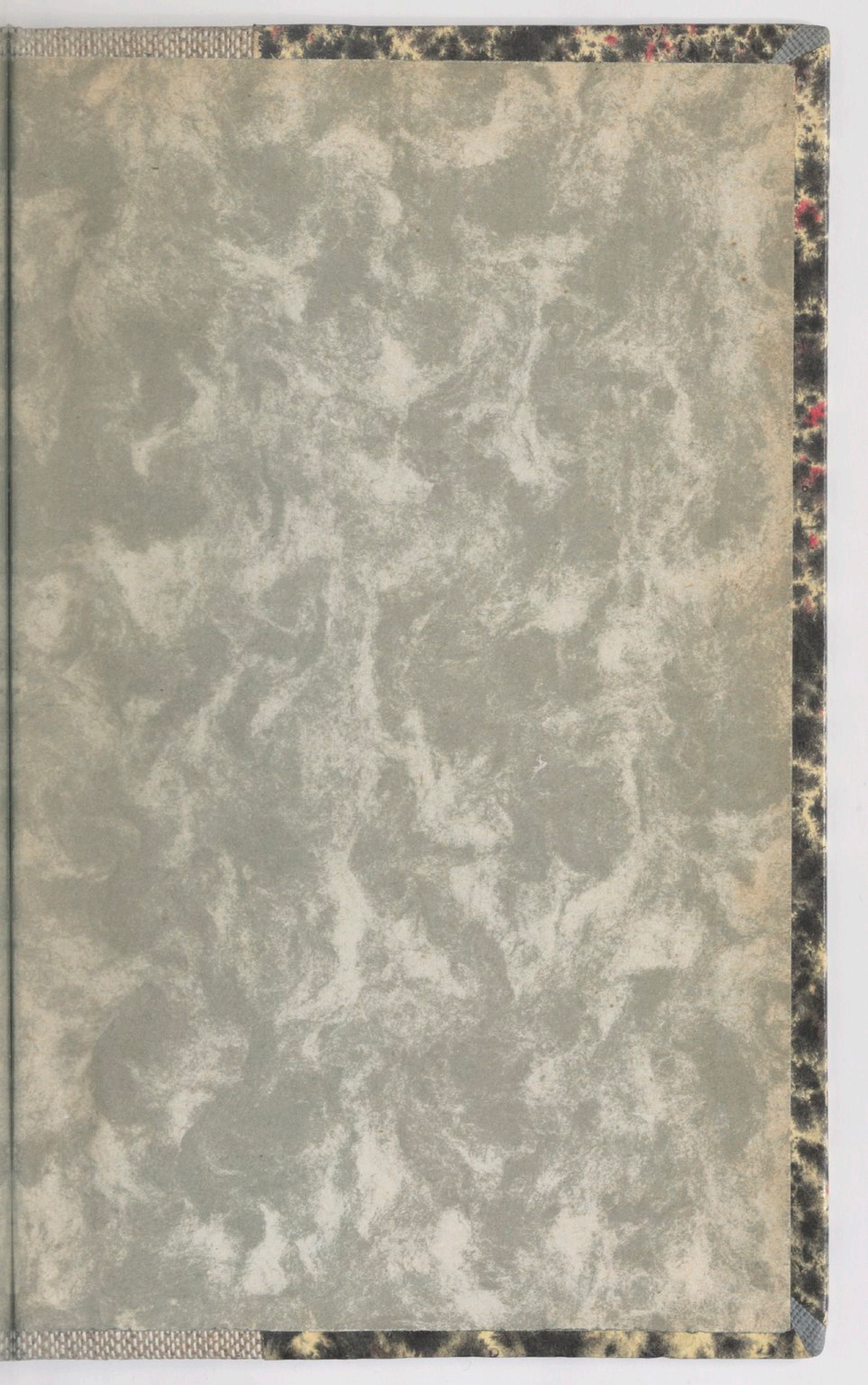
LIVRE III

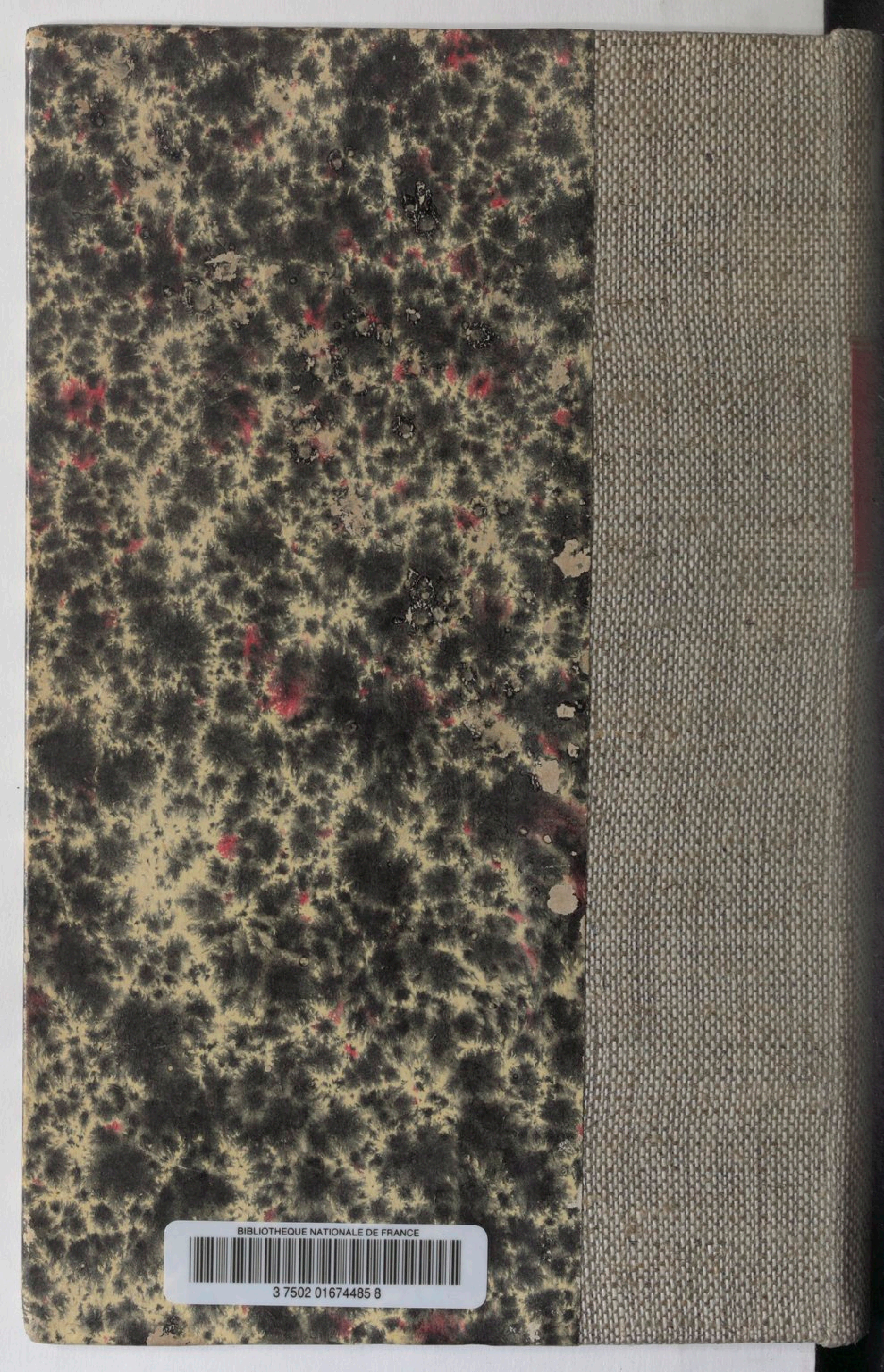
LES LACHES CŒURS

FIN DE LA TABLE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01674485 8